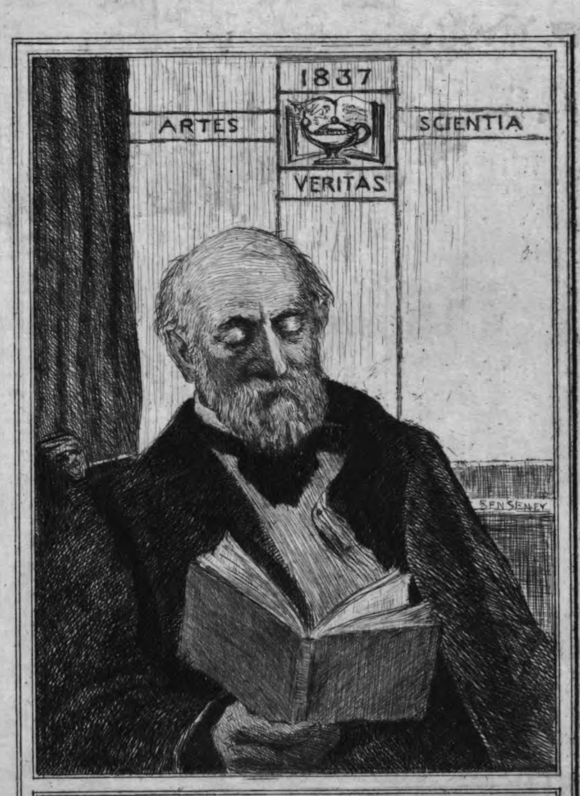
Pays atlantiques décrits par Homère, Ibérie, Gaule, ...

Théophile Cailleux


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS



Vignaud



PAYS ATLANTIQUES

TYPOGRAPHIE DE Mme WEISSENBRUCH

IMPRIMEUR DU ROI

RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

PAYS
ATLANTIQUES

DÉCRITS PAR HOMÈRE

IBÉRIE, GAULE, BRETAGNE, ARCHIPELS, AMÉRIQUE

THÉORIE NOUVELLE

PAR

THÉOPHILE CAILLEUX

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1879

EXPOSÉ PRÉLIMINAIRE.

L'Odyssée d'Homère décrit les voyages d'Ulysse dans l'Atlantique et nous fait connaître les détails de cette mer, ses rivages, ses archipels, ses ports, ses courants, ses phénomènes en tous genres; mais, comme le poëme retrace en même temps les mœurs et la religion de nos aïeux, nous verrons avec surprise, dans ce volume, que nos croyances actuelles ont conservé de remarquables souvenirs de ces anciens temps.

On peut faire deux parts des matières traitées par le poëte : l'une parcourt successivement toutes les contrées que visita Ulysse, et nous montre, dans ce vaste tableau, jusqu'où s'étendaient à l'occident les explorations maritimes des Celtes;

ce qui formera douze thèses; l'autre, détachant du livre quelques questions isolées et plus particulières à nos pays, comprendra six thèses. Ces dix-huit thèses se développeront dans l'ordre suivant :

PREMIÈRE SÉRIE.

1re THÈSE. — L'Odyssée d'Homère décrit les mœurs des anciens Celtes, et ces peuples n'ont point dégénéré depuis les temps homériques.

2e THÈSE. — Ulysse, à son retour de Troie, attaque les Ciconiens et détruit leur ville. Cette ville est Is, antique capitale des Armoricains.

3e THÈSE. — Ulysse, repoussé par les Ciconiens, continue de longer le rivage de l'Atlantique ; puis, il visite les îles des Lotophages, des Cyclopes, d'Eole, c'est-à-dire les Canaries, Madère et les Açores.

4e THÈSE. — Ulysse, emporté par la tempête au delà des Açores, aborde au havre des Læstrygons, qui est le port de la Havane.

5e THÈSE. — Ulysse se trouve poussé dans l'embouchure du fleuve *Hélios*, lequel n'est autre que le Hélion, c'est-à-dire la Meuse.

6e THÈSE. — Le poëte décrit le palais de Circé, aux bouches de la Meuse, puis la caverne de l'Achéron, aux bouches de l'Escaut.

7e THÈSE. — Les mystères de Circé se sont répandus dans le monde entier.

8e THÈSE. — Ulysse, en quittant la région des fleuves celtiques, rencontre sur sa route l'île de Tanet, formée par la jonction intermittente de deux rivières que le poëte appelle Sirènes.

9e THÈSE. — Ulysse, après l'aventure des Sirènes, passe entre Charybde et Scylla, deux rochers qui sont à l'extrémité du Cornouailles.

10e THÈSE. — Ulysse, échappé au danger des deux écueils, aborde dans l'île enchantée de Calypso, aujourd'hui Saint-Michel des Açores.

11e THÈSE. — Ulysse, ayant quitté l'île de Calypso, arrive aux côtes de la Lusitanie, d'où un vent du nord le chasse vers Lancerote, que le poëte nomme île des Phéaciens.

12e THÈSE. — Ulysse arrive enfin à Ithaque, sa patrie, c'est-à-dire au pays de Gadès.

DEUXIÈME SÉRIE.

13e THÈSE. — Télémaque, allant à la recherche de son père, se rend dans deux villes qui sont Palos et Lagos.

14e THÈSE. — Télémaque apprend, dans son voyage, les aventures de plusieurs des généraux grecs à leur retour de Troie; les lieux mentionnés dans ces aventures appartiennent tous à la Bretagne, à la Gaule ou à l'Ibérie.

15e THÈSE. — Ménélas raconte à Télémaque que, dans ses courses, il remonta un fleuve dans lequel se trouvait une île nommée Pharos. Ce fleuve est la Seine; cette île est Paris.

16e THÈSE. — Les héros chantés par Homère appartiennent presque tous à l'Ibérie; mais la ligue s'étendait du pays danois au pays de Gadès.

17e THÈSE. — Le bouclier d'Achille était une image sacrée représentant l'Ibérie.

18e THÈSE. — L'Odyssée et la Bible sont deux livres appartenant aux mêmes mystères et tracés sur le même plan ; chacun de ces deux ouvrages peut donc aider à connaître l'autre.

N. B. Pour l'intelligence de plusieurs de ces thèses, on peut consulter les cartes spéciales de Bretagne, de Zélande et du pays de Gadès, qui se trouvent jointes au volume des *Poésies d'Homère*.

PAYS ATLANTIQUES

DÉCRITS PAR HOMÈRE

IBÉRIE, GAULE, BRETAGNE, ARCHIPELS, AMÉRIQUE

PREMIÈRE THÈSE.

GÉNÉRALITÉS.

Il faut admettre qu'à une époque très-ancienne et bien antérieure à l'histoire, il y eut dans nos régions celtiques une civilisation forte, brillante, féconde qui, née d'elle-même, s'éleva sans aucun secours d'élément étranger et remplit le reste du monde de ses institutions et de son esprit. A défaut d'annales, elle nous a laissé sous le nom d'Homère des poëmes de haute inspiration qui nous la font amplement connaître. Nous y voyons avec surprise, dans cet âge reculé, des hommes qui se montrent supérieurs, par leur caractère, leurs hauts faits, aux générations qui sont venues après eux, une industrie à laquelle les siècles historiques ne semblent pas avoir beaucoup ajouté, une science des belles-lettres qui nous a servi de modèle pour tracer nos règles dans l'art d'écrire, et surtout une connais-



sance surprenante de ces mêmes régions occidentales que nous habitons, que l'on nous représentait comme barbares, mais qui florissaient pourtant de toute la civilisation du passé[1].

Comme on le voit, cette suprématie que les peuples des régions atlantiques possèdent aujourd'hui sur le reste du monde, ils la possédaient déjà il y a trois mille ans; en se répandant, comme ils font, par tout le globe pour y chercher des contrées nouvelles, y planter leurs colonies, y fonder leur empire, ils semblent, obéissant à un instinct traditionnel, reprendre leur bien, reconquérir un domaine usurpé, rentrer dans les droits de leurs aïeux et, se replaçant en tête du genre humain, guider encore sa marche progressive, arrêtée depuis tant de siècles. Aussi, les nations étrangères n'opposent point à nos conquêtes de lutte sérieuse; elles semblent reconnaître notre domination et notre supériorité; tous les yeux se rouvrent sur nous; tous les peuples, comme aux siècles homériques, n'attendent plus que de nos régions les éléments de leur vitalité, nos lois, nos arts, nos sciences, nos théories et jusqu'à nos travers.

Quand Homère voulut écrire ses poëmes, nous voyons qu'il trouva sous sa main une langue complète, toute préparée pour embellir ses fictions, une écriture depuis longtemps en usage et, généralement, une industrie variée qui attestait de longs perfectionnements faits par un peuple inventeur. Où était ce peuple? En vain nos voyageurs savants ont été partout, en Orient,

[1] Voy. *Origines celtiques* et *Poésies d'Homère*. Cette thèse est un résumé de ces deux ouvrages.

en Occident, pour interroger les nations que nous appelons anciennes, voir leurs ruines et retrouver la source des institutions primitives de l'homme ; ils n'y ont jamais rencontré autre chose que des arts importés, des découvertes, des croyances qui, venues d'ailleurs, sont invariablement faites pour un autre pays, et, en cherchant quel peut être cet autre pays, toujours nous en arrivons aux contrées où vécut Homère.

Aussi, la géologie, sans se déplacer, sans courir au bout du monde, nous fait voir sous nos pieds les vestiges de ces mêmes origines que nous nous figurons être bien loin; ce que l'homme a inventé, développé, pendant tant de siècles, pour arriver à la civilisation homérique, se trouve là; en creusant de couche en couche, le géologue, dans nos contrées, redescend toute la progression de l'industrie retracée par le poëte et, comme il est naturel de le penser, il la trouve d'autant plus brute qu'il pénètre plus avant, et, quand il arrive à une profondeur où elle cesse, toute apparence d'existence humaine cesse également.

C'est donc dans ce vaste musée, amassé sous notre sol par les générations et le temps, que nous retrouvons les plus antiques éléments des annales humaines ; elles se continuent par les descriptions homériques, après lesquelles arrive l'histoire qui se prolonge jusqu'aux temps actuels ; et nous voyons, par cette longue chaîne de documents, qu'à toutes les époques de l'humanité, nos aïeux ont toujours régné sur le reste du monde par les arts, le génie, la domination.

Nous avons fait, dans ces derniers siècles, bien des

tentatives pour pénétrer tous ces mystères et arracher au passé des secrets qu'il ne lâche qu'avec peine. En considérant le cours général de la nature, nous voyons bien qu'elle a ses lois, son unité d'action, et que sa marche, quoique embrouillée d'un hasard apparent, est cependant constante et régulière, et, par une induction naturelle, nous nous trouvons portés à admettre que l'humanité, dans son développement, a aussi sa route marquée, que son progrès est engagé dans un même mouvement avec tout le reste et que les détails confus, que nous voyons autour de nous, doivent se rattacher à un ensemble harmonique que nous ne voyons pas. Et cependant cette loi de durée, nous l'avons étrangement méconnue dans nos appréciations savantes; l'histoire n'est véritablement pour nous qu'une succession désordonnée de peuples qui s'élèvent, qui tombent, qui se heurtent à l'aventure ; ces peuples, disons-nous, ont eu leur progrès et leur décadence; et voilà toute notre philosophie ; avec ces deux mots, nous croyons avoir tout expliqué.

Par exemple, dans les temps anciens, nous voyons à l'autre bout de la Méditerranée quelques républiques enrichies par la piraterie et le commerce; elles n'étaient rien par elles-mêmes, mais, je ne sais comment, on les trouve tout à coup parées de toute la splendeur d'Homère, qui cependant n'a jamais connu ces peuples[1], puis des imaginations d'Hérodote[2], qui nous a fait prendre pour histoire des légendes fas-

[1] *Orig. celt.*, th. XXIVe.
[2] *Poés. d'Hom.*, th. VIIe.

tueuses, et avec de tels accessoires les Grecs furent évidemment la grande nation. Quand arrivèrent les temps historiques et que l'on vit de plus près ce peuple, on le soumit à une rude épreuve, on lui demanda de soutenir la gloire de ses fictifs aïeux; mais depuis deux mille ans que nous tenons sur lui le flambeau de l'histoire, on ne voit plus paraître de héros, c'est toujours le peuple pirate qui se montre. Vainement de brillants admirateurs[1] sont allés, dans ces derniers temps, crier du haut des Thermopyles : *Léonidas*, *Léonidas!* les Échos étonnés ne connaissaient point ce nom; vainement trois grandes nations[2] ont uni leurs efforts pour redonner, s'il se pouvait, un air de liberté à ce peuple écrasé sous une longue oppression; le canon de Navarin brisa ses fers, mais pour le rendre à son ancien brigandage. Sur de telles considérations, je demande ce que viendrait faire ici le mot de décadence.

Nous avons également de beaux livres qui nous parlent de la grandeur et de la décadence des Romains. On s'est demandé comment ce peuple a pu s'élever si haut et retomber si bas; les anciens et les modernes ont fait là-dessus beaucoup de philosophie. D'après Cicéron, la prospérité de la République serait due surtout à l'heureuse situation de Rome, avantageusement placée au milieu de l'Italie, sur un grand fleuve, assez éloignée de la mer pour n'avoir rien à redouter

[1] Chateaubriand, lord Byron.

[2] L'Angleterre, la France, la Russie. En 1827, ces trois puissances enlevèrent la Grèce aux Turcs par la victoire de Navarin.

des flottes ennemies, et assez proche cependant pour jouir des bienfaits du commerce maritime. Mais alors, comment tant de peuples, qui n'avaient aucun de ces avantages, ont-ils pu la battre et la laisser battue pour toujours? Les modernes ont eu meilleur jeu dans leurs systèmes; ils nous montrent Rome grandissant au sein de la vertu et s'élevant ainsi à l'empire du monde; elle éprouva ensuite le sort des choses terrestres, elle se corrompit et tomba; des débris du colosse renversé se formèrent les États que nous voyons aujourd'hui.

Comme on peut le remarquer, il n'a pas fallu creuser bien loin pour trouver cette philosophie; je veux qu'elle ait prêté à Bossuet et à Montesquieu de belles pages littéraires, mais on voit aisément que, pour les tracer, ils se sont fait une Rome de fantaisie, une Rome que la science ne connaît pas.

Voici l'histoire de cette ville.

Nous ne saurions en Occident remonter au delà du siècle d'Homère; or, déjà à cette époque, nous voyons que les races celtiques avaient assez de civilisation pour produire de grands poëmes et assez d'empire pour les faire passer en Italie, comme l'attestent tous les souvenirs qui en sont restés sur les peintures étrusques; plus tard les Celtes eux-mêmes, franchissant les Alpes, sont allés hardiment s'implanter sur les bords du Pô et y fonder une autre Gaule; plus tard encore, ils prirent Rome elle-même et entrèrent avec cette nouvelle puissance dans de longs débats. La république romaine grandit, s'étendit au loin, mais, arrivée à son terme de croissance, elle jeta son dernier feu, prévalut

un moment sur les races celtiques, et disparut. Son ombre effrayait encore les populations, lorsque, pour en finir, Constantin accourut du fond de l'Occident avec une armée de Bretons et de Gaulois; un signe céleste, dit-on, lui montra sa route; arrivé en face de Rome, il culbuta dans le Tibre son dernier défenseur[1], et le rôle de cette ville finit là; on la laissa debout, mais on bâtit ailleurs une autre capitale. Depuis lors jusqu'à nos jours, le Celte est remonté à son rang et l'Italien est redescendu à son niveau.

Ainsi, dans toute la durée des temps qui nous sont connus, c'est-à-dire pendant plus de trois mille ans, c'est la race celtique qui est dominante, qui persiste malgré les événements, qui se relève de toutes les chutes. L'apparition de Rome dans son histoire n'est qu'un incident. Les Romains ont eu leur moment d'expansion, comme tant d'autres peuples secondaires, comme les Perses, les Macédoniens, les Huns, les Arabes, les Mongols; tous, dans leur temps, se sont agités autour de nous et ont entravé nos mouvements. Ce sont des orages qui passent sur notre horizon, et, quand ils sont passés, les peuples celtiques reprennent dans le monde leur liberté d'action.

Non, non, les races ne dégénèrent point, comme nous paraissons le croire. Un même peuple, se reproduisant dans le même pays, a toujours le même sang; il se haussera, il se baissera suivant les variations de la fortune, suivant des influences adventices dont nous

[1] Maxence fut battu à Ponte di Moli, près de Rome, et se noya dans le Tibre.

n'avons pas le secret; mais il a reçu de la nature sa moyenne de vie et de puissance à laquelle il reviendra toujours.

Les Athéniens, en lisant pour la première fois les poëmes homériques, se sentirent un mouvement d'inspiration qui leur fit produire aussi de beaux ouvrages; quand le souffle cessa, ils redevinrent ce qu'ils étaient auparavant, mais ne dégénérèrent point.

Ces Romains, dont nous avons parlé, étaient une antique nation. Lorsqu'ils arrivèrent à cette période, toujours fatale, où l'ancienne vertu expirante se mêle à un premier essor de liberté, ils envahirent tout, mais ce n'était qu'une crise; la crise passée, ils reprirent leur ancienne allure, sans être pour cela une race dégénérée.

Si des peuples ont perdu de leur premier sang, ce ne peuvent être que ceux qui allèrent dans des pays trop éloignés fonder les anciennes colonies. Ils surent y élever de beaux monuments dont on retrouve les ruines aux bords du Nil, de l'Euphrate, sous les forêts du nouveau monde; mais leurs enfants, dégénérés dans ces climats exotiques, errent aujourd'hui autour de ces vieux débris qu'ils ne sauraient plus reconstruire.

La fortune traite les Celtes comme les autres peuples; elle leur dispense aussi tour à tour la prospérité et le malheur; ils montent, descendent avec le flot, mais ils restent toujours la race dominante. Parfois ils se livrent entre eux à d'épouvantables joutes; en voyant un de ces peuples battu, foulé aux pieds, vous vous imaginez qu'il va périr; il vous échappe de prononcer les mots de

race dégénérée, de race latine; le vainqueur n'est pas encore rentré dans ses foyers, que déjà le vaincu est debout, prêt à de nouveaux assauts.

On voit donc que l'espèce humaine se déroule suivant un plan régulier; que sa marche vers l'avenir n'est point abandonnée au hasard des circonstances, mais poussée en avant toujours par le même souffle qui lui donna l'impulsion à l'origine. Les éléments, les vérités dont l'homme, de temps en temps, a besoin pour son progrès lui sont dispensés à mesure, et il semble, d'après ce que nous venons de dire, que l'action providentielle, pour les lui révéler, ne se sert pas indistinctement de tous les peuples, mais qu'elle a sur cette matière sa loi bien définie, et que la race celtique, race pourvue de force et de durée, est surtout choisie pour cette mission; elle seule pénètre dans le secret des cieux et y puise, quand il le faut, des ressources nouvelles pour l'avancement de la civilisation. Autrefois, dans nos contrées, une cohorte d'hommes inspirés éclaira le monde par de beaux ouvrages dont le temps n'a respecté que les livres du barde que nous appelons Homère; trois mille ans après, dans ces mêmes contrées, chez ces mêmes peuples, je retrouve encore Descartes, Képler, Newton et cette longue suite de savants qui nous apprennent à lire dans le livre mystérieux de la nature.

En présence de tous ces faits, que dire des étranges systèmes de ces derniers temps s'efforçant de nous expliquer, chacun à sa manière, comment a pu venir aux peuples celtiques la civilisation? La science de

recherches s'est laissé égarer sur ce point par des inductions fausses. Voici une observation importante à ce sujet.

Aujourd'hui, la science est dans le domaine public; tous les rangs de la société peuvent y prendre part, et il ne se trouve plus de castes condamnées héréditairement à l'ignorance. Avec cette universalité de ressources, la science ne saurait plus périr; proscrite sur un point, elle se maintient sur un autre; on rase ses temples, elle renaît *dans la poudre du greffe,* dans le bivouac du soldat; le chiffonnier la retrouve sous son crochet.

Mais nous savons qu'il n'en a pas toujours été de même ; plus nous remontons dans les siècles antérieurs, plus nous voyons la société se diviser en catégories exclusives, ayant chacune ses attributions. Très-anciennement, la plus haute de ces castes dominait les autres par le secret de parler et d'écrire qu'elle possédait seule; elle laissait aux classes inférieures, c'est-à-dire à celles qui faisaient leur métier de la guerre, de l'industrie ou du labourage, assez d'instruction pour estimer le savoir et par là se laisser conduire. Cette forme sociale a péri presque partout, et ce n'est plus guère que dans l'Inde que l'on pourrait en retrouver quelque image; les Brames continuent toujours à savoir seuls lire et expliquer les livres antiques.

On comprend que dans les guerres d'extermination qui ont désolé autrefois nos contrées, comme l'attestent les ruines que nous rencontrons partout sous nos pas, la classe savante, venant à être dispersée, les éléments

de notre ancienne civilisation, poésie, beaux-arts, haute industrie, annales, tout disparut avec elle, et le peuple se trouva un moment dans les ténèbres. C'est en cet état qu'était notre pays à l'arrivée des Romains, et nous savons combien de siècles il lui fallut pour se refaire; il raviva peu à peu ses vieilles traditions et se rétablit enfin tel qu'il était aux temps homériques. S'il lui plut alors de s'aider de quelques éléments empruntés aux Grecs et aux Latins, ce lustre n'est qu'un accessoire; cette forme n'avait pu sauver ces deux peuples, elle n'a rien ajouté à la grandeur de la génération actuelle.

Sur cette observation, il faut évidemment admettre que la race celtique a subi un affaissement temporaire; les Romains parurent alors, ce qui fit croire que c'est à ce peuple qu'elle dut le principe de son élévation, et parmi les causes qui contribuent à maintenir cette erreur, je remarque les suivantes.

D'abord, sur la foi de notre premier enseignement, nous nous sommes fait une image singulière de l'antiquité. En remontant le cours de nos annales, nous arrivons bien, disons-nous, jusqu'à Jules César, mais au delà, nous ne voyons plus dans nos contrées que ténèbres, tandis que, chez les Grecs, l'histoire nous reporte sans interruption dans la plus haute antiquité et par conséquent bien au-delà des temps homériques; les Grecs, à ce qu'il nous semble, peuvent donc seuls nous renseigner sur le poëte et les sciences de son temps, et, d'après leur témoignage, nous nous sentons naturellement portés à admettre que c'est dans

la Méditerranée que se trouvait l'ancienne civilisation.

Telle est en effet la rédaction de nos manuels, mais si c'est bien la vérité que nous cherchons dans nos études ultérieures, nous devons convenir qu'au-delà d'Hérodote il n'y a plus d'histoire; la véritable science n'a jamais donné ce nom aux fables ridicules qui précèdent cet historien. Dans toute l'époque préhistorique, les contrées méditerranéennes et nos pays celtiques se trouvaient donc dans les mêmes conditions, dans les mêmes ténèbres, dans la même barbarie, dans la même impossibilité de nous apprendre à quelle nation appartient Homère; ainsi il décrit le flux de l'Océan à chaque page de son poëme, et les Grecs, dans leurs livres, supposent toujours que c'est de leur archipel qu'il a parlé. Sur une erreur aussi flagrante, que l'on me dise en quoi ces peuples, qui ont des histoires, doivent être préférés à ceux qui n'en ont pas.

Voici une autre cause d'égarement pour la science moderne.

Nous avons beau parler d'analyse, de philosophie positive, de méthode cartésienne, de critique de la raison pure, notre raison, quand il s'agit de recherche savante, ne parvient jamais à se débarrasser de l'influence des sens, et la vérité ne nous apparaît à tous que sous la couleur qu'ils lui donnent.

Il y eut dans l'antiquité un peuple civilisateur qui forma les hommes à une sage morale, les éleva par la poésie, leur donna les arts industriels et fut assez puissant pour répandre au loin ces belles institutions. Nous en convenons. Ce peuple, à ce qu'il me semble,

ne peut être que celui des Celtes. Ils étendent aujourd'hui sur le globe tout entier leur influence; ils sont les seuls auxquels l'histoire positive attribue les anciennes émigrations; ils ont produit dans les temps les plus reculés les œuvres homériques dont les souvenirs se retrouvent dans les deux mondes. Si nous sommes sincères, quand nous parlons d'induction, c'est bien là ce peuple puissant et civilisateur. Mais nous avons remarqué, dans quelques-uns des pays qui nous entourent, des temples antiques, ayant des chapiteaux élégants et de belles frises; si l'on creuse dans le sol, on y trouve un grand nombre de statues habilement taillées, représentant l'homme dans sa force, dans sa beauté, dans toutes ses attitudes. Quant au reste, jamais ces peuples sculpteurs ne sont sortis de leurs frontières pour porter ailleurs une ombre de civilisation; jamais on n'a constaté chez eux aucune découverte industrielle, savante, aucune critique du passé; le peu de temps que nous les voyons paraître forme toute leur histoire; bien loin de dominer le monde, Hellènes et Italiens, malgré tant de héros en marbre qui leur montrent du geste le chemin de la liberté et de la gloire, ne semblent faits que pour subir toutes les invasions, toutes les servitudes. Mais, comme il a été dit plus haut, nous voyons dans leur pays de beaux temples, de belles corniches, de magnifiques images, et, là-dessus, nous sommes entraînés à croire que tout le reste ne peut venir que d'eux.

Mais le plus puissant obstacle à nos recherches sur l'antiquité me paraît être le suivant.

Tous les peuples ont formé des systèmes sur leur origine; mais, par un instinct assez naturel, ils semblent s'être attachés bien plutôt à la rehausser qu'à la connaître. Tous prétendent venir de régions étrangères, et quelque riche, quelque noble que soit le pays qu'ils occupent, ils croient toujours plus noble de cacher au loin leur berceau, et citent à tout hasard, dans des contrées inconnues, des noms de fleuves, de montagnes, de grottes d'où leurs aïeux sont partis; on trouve cette tradition à Rome, en Chine, au Pérou, au Mexique et généralement chez les anciens peuples.

Notre science moderne, plus audacieuse, plus indépendante dans son allure, et qui semble s'attribuer la mission de débarrasser l'homme de ses préjugés, donne elle-même dans ce jeu; elle cherche partout le berceau de notre civilisation et, selon le système du moment, elle nous le montre tantôt dans un pays, tantôt dans l'autre, mais toujours dans quelque région fameuse par d'antiques souvenirs; ne pouvant agir sur nous par la vérité, elle s'efforce de nous entraîner par une séduisante erreur. C'est ainsi que la lumière nous serait venue tour à tour d'Athènes, de la Phénicie, de la Chaldée, du plateau Asiatique, des bords du Nil, du Jourdain, du Gange, et la foule a accepté successivement toutes ces origines, rien que sur le prestige du nom.

Après nous être si longtemps rehaussés de ces illustrations idéales, comment en revenir à admettre que nous sommes originaires des mêmes lieux que nous habitons? Après avoir nommé, par exemple, ce Gange, d'où la dernière mode est de faire venir nos institutions,

comment parler des fleuves de nos pays, qui coulent sous nos yeux, qui ne sauraient avoir pour nous la poésie du lointain, qui se nomment le Wash, la Meuse, la Seine, la Garonne[1], le Bœtis?

Vainement, nos géologues nous avertissent tous les jours que leurs fouilles ne s'accordent point avec ce qu'on nous dit des origines orientales; vainement les poëmes homériques retracent et fixent dans nos pays d'Occident cette ancienne civilisation que l'on disait originaire d'Asie, toujours il se trouvera des gens aux yeux desquels les preuves n'ont point de cours; il leur faut à tout prix, pour origine à une nation, un nom venu de loin.

On voit donc que, dans ces sortes de questions, il est bien difficile d'approcher de la vérité. Outre qu'elle est déjà cachée par elle-même, de fausses lueurs nous égarent sur la route.

S'il exista, comme nous l'avons dit, dans nos régions une civilisation élevée, persistante, qui s'imposa au reste du monde, il est évident qu'elle ne saurait avoir péri tout entière et qu'il doit s'en être conservé des vestiges parmi nous. Cette ancienne forme sociale est largement retracée dans Homère, et en parcourant ses poëmes et spécialement l'Odyssée, nous allons montrer, même à ceux qui redoutent de se laisser convaincre, que ce sont nos contrées que le poëte a décrites et surtout que les croyances de ces anciens temps se sont conservées dans nos traditions, se reconnaissent encore

[1] Nous divinisons le Gange; les Brames, de leur côté, adorent notre Garonne sous le nom de *Varuna*.

dans nos vieux monuments, et qu'un grand nombre de nos observances, qu'on dit être venues du fond de l'Orient, ont toujours existé dans nos pays.

Ulysse, après la ruine de Troie, parcourut une dizaine de stations pour arriver à Ithaque; nous allons le suivre dans son itinéraire.



DEUXIÈME THÈSE.

ULYSSE CHEZ LES CICONIENS.

La ville fameuse, dans les poëmes homériques, sous le nom de Troie se trouvait en Bretagne, vers l'orient de cette contrée, à peu de distance du golfe de Wash[1]. Les assiégeants avaient leur flotte dans ce même golfe, que le poëte appelle Hellespont, et quand la ville fut détruite, c'est de là qu'ils partirent pour revenir dans leur pays. Leur retour a été marqué par des aventures de tous genres, mais celles d'Ulysse sont les plus célèbres.

Ulysse, en quittant le golfe de Wash, eut d'abord à suivre ce long bras de mer qui est entre l'Angleterre et la Gaule, et dans cette course sinueuse, le premier point saillant qu'il rencontra fut évidemment la péninsule armoricaine.

Cette contrée, par ses vastes et impérissables monuments, qui n'appartiennent à aucune des civilisations que nous connaissons, montre qu'elle eut toute son importance dans le monde primitif, dans celui que décrit Homère. A cette époque, les orgies étaient florissantes dans cette partie des Gaules, et l'on peut en

[1] Voy. *Poés. d'Hom.*, th. XIII[e].

reconnaître les vestiges sur toute la côte, depuis l'Armorique jusqu'aux Pyrénées. Ainsi les bas Bretons, dans leurs fêtes annuelles, dansent encore sur l'*aire neuve*[1], ce qui est le mot et rappelle la pratique des anciennes florales. Vers l'embouchure de la Loire, on remarquait ces mêmes institutions druidiques qui ont rendu la Bretagne si fameuse et lui ont même donné son nom[2]. Là, des religieux que les anciens appelaient *Amnites* vivaient dans une sainte clôture, sévèrement retranchés des distractions mondaines ; les hommes étaient séparés des femmes par un bras de mer, et, à l'époque des florales, il était accordé à celles-ci de s'approcher d'eux, mais pendant la nuit, en bateau et comme à la dérobée.

La religion chrétienne, tout en moralisant ces antiques institutions, en a cependant conservé quelques formes ; ainsi, la célèbre abbaye de Fontevrault, qui est dans ces parages, renfermait des hommes et des femmes clôturés à part, et, jusqu'à la révolution française, cette communauté mixte a toujours été sous les ordres d'une abbesse. A Nantes, on voit encore la plaine des *Haen* et des *Hinne*, c'est-à-dire des coqs et des poules[3]; et c'est par cette image familière que l'on a

[1] Les fêtes de village sont les anciennes florales. Encore aujourd'hui, en certains pays, on y danse dans les cimetières sur la tombe des morts ; autrefois, c'était sur l'aire (le *Floor)* qui recouvrait les ossements que les vierges dansantes devaient faire revivre. Aire, en latin *Area*, dérive de *Haer*.

[2] *Bride*, fiancée ; *Brid-tania*, terre des fiancées. *Orig. celt.*, th. XVe.

[3] Les Bretons attribuaient à Hu cette institution, et disaient que l'arche, dans laquelle il flottait au-dessus des eaux pour échapper au

souvent désigné ces habitations doubles, perchées à l'écart au-dessus de l'eau ; c'est pourquoi ces établissements portaient le nom de *polder*, poulailler, et, maintenant qu'ils sont détruits, ce mot, comme indice de son premier sens, signifie[1] toujours *prairie au bord de la mer* et, tout à la fois, *poutre servant à des constructions en bois*.

En avançant plus loin, nous retrouvons des ruines de tours rondes à Périgueux, dans l'île de Rhé et ailleurs, et leur nom de Vésone, c'est-à-dire de *Vesana*[2], nous révèle tout le mystère de leur destination ; la rivière, qui lave ces cantons, se nomme *Carentonus*[3], dérivant de *Carantoña*, qui signifie masque et annonce par conséquent des orgies.

Tout ce que l'on rencontre de lagunes dans ces régions a des souvenirs de cités lacustres. Ainsi, non loin de Nantes, dans le lac Grand-Lieu, on montre près du rivage les ruines de l'antique ville d'Herbauge[4] dont le nom signifie étang des vierges et qui fut, dit-on, détruite par la vengeance céleste. Non loin de Bordeaux

déluge, renfermait un couple de tous les animaux. Les Nantais l'attribuaient à saint Félix. Ailleurs, comme par exemple dans la Rioxa, on l'attribuait à saint Millan.

[1] *Polder*, poulailler, prairie au bord de la mer, poutre. Darsy. *Dict. flam.*

[2] *Besana*, premier sillon. *Dict. esp.*

[3] Charente. — Corentin, Carentan, Charenton, Corinthe sont des mots qui se rattachent aux mêmes mystères. — *Carantoña*, masque. *Lex. esp.*

[4] *Haer*, vierge ; *bog*, marais. Ce dernier mot se retrouve dans les lagunes du Tanaïs où les Scythes avaient leurs mystères. Ptolémée écrit *Buké*.

se trouve le bassin d'Arcachon[1], c'est-à-dire des vierges pures, et ce qui prouve que, là aussi, on avait construit de semblables asiles[2], c'est que ce pays de marais était autrefois habité par une classe de Bituriges que les Romains appelaient *Ubisci*[3], et d'autres Druides[4], et, par conséquent, disciplinés.

Les populations au sein desquelles avaient lieu ces orgies se modifièrent peu à peu et subirent une série de réformes qui les amenèrent à la civilisation que nous leur voyons aujourd'hui. Ceux qui conservèrent les anciennes mœurs passèrent insensiblement à l'état de races méprisées et, diminuant sans cesse de nombre, ne forment plus aujourd'hui que quelques groupes épars; tels sont les Caqueux[5] en Bretagne, les Coliberts en Vendée, les Maillezais sur la Charente, les Huttiers dans les marais du Poitou, les Cagots vers les Pyrénées. Ces êtres souillés, ainsi que les Bohémiens, sont les derniers restes des anciennes florales[6].

Comme on le voit, les deux peuples que la Manche sépare ne formaient véritablement qu'une seule race,

[1] *Haer*, vierge; *keusch*, pur. De même Cachemyr, *keusch-meer*, signifie étang des vierges pures. Les florales de Cachemyr sont les mystères primitifs de l'Inde. *Orig. celt.*, th. XIXe.

[2] L'italien *Isola*, l'hébreu *Azyl*, signifient île, retraite, cité lacustre.

[3] *Ueben*, discipliner. *Orig. celt.*, th. IIIe.

[4] Ausone, qui était de Bordeaux, leur donne ce nom.

[5] Le gaulois Coq, le grec *kikkos* ont formé caqueux. Les Latins ont traduit par *Gallus*, ce qui se rapporte aux cités lacustres du nord de l'Italie. Toutes ces hordes, comme on peut le remarquer, sont toujours dans le voisinage d'un golfe, d'un fleuve qui se prête à des îles factices; ainsi, les Burins de Bresse sont près des étangs de la Dombe.

[6] *Orig. celt.*, th. Xe.

ayant les mêmes institutions, les mêmes monuments, les mêmes dieux, les mêmes orgies. Les deux rivages s'appelaient également *Littus saxonicum*[1], et, comme César en fait la remarque, sur chacun d'eux étaient des villes de même nom. Les mystères que nous venons de décrire sur la côte gauloise n'étaient donc autres que ceux de Bretagne, c'est-à-dire ceux qu'Homère nous a retracés dans l'Iliade et qui avaient provoqué la guerre de Troie; les rois qui s'étaient ligués pour renverser cette ville devaient faire la même guerre aux cités gauloises échelonnées le long de l'Océan. C'est pourquoi lorsque Ulysse, revenant du siége, arriva, comme nous avons dit, chez les Armoricains, il se trouva en présence d'une nation ennemie, alliée de Priam, et contre laquelle il continua les hostilités; il prit leur ville et la détruisit.

Étudions ces faits d'après le texte du poëte.

Le pays des Ciconiens est l'Armorique.

La côte méridionale de l'Armorique présente une suite de golfes spacieux et d'une étroite engoulure. Quand un vaisseau, arrivant par la Manche, a tourné la pointe de la Péninsule, il passe devant une première rade qui est celle de Brest, puis en trouve une seconde qui se nomme la baie de Douarnenez. Au fond de

[1] Au temps des Romains, il y avait, en Bretagne, un *Præfectus littoris saxonici*. Homère joue sur le mot *Sax*: Dans la lutte contre les Bretons du continent, il périt *six* hommes de chaque vaisseau; à l'extrémité du Cornouailles anglais, Scylla enlèvera *six* hommes du vaisseau d'Ulysse. Th. IXe.

cette baie, près du rivage, on aperçoit dans l'eau les restes d'une ville ancienne, laquelle, à en juger par ses ruines, dut être importante. Les Bretons n'en ont jamais perdu le souvenir ; ils l'appelaient Is, et aucun nom n'est plus fameux dans leurs anciennes poésies. On connaît leur proverbe : Depuis que Is n'est plus, Paris est sans rivale.

Is était une cité lacustre, et peut-être la plus célèbre des anciens temps. On s'est demandé, pendant bien des siècles, pourquoi ces ruines, ces blocs de pierre, ces pilotis à demi brûlés au fond de l'eau ; on n'avait plus aucune idée de ces îles factices et du désastre qui les avait atteintes[1], et, pour expliquer le phénomène, on imagina toutes sortes de légendes. Ainsi, en Irlande, on voit dans le Lough Erne de semblables débris ; on supposa que primitivement il n'y avait point de lac, mais une ville, et que *les habitants*[2] *s'étant abandonnés à des brutalités effroyables, Dieu, pour les punir, permit qu'il se fît là un amas d'eau qui submergea tous les hommes et toutes les bêtes*[3] *complices de ces crimes.* Dans le lac Grand-Lieu et, au rapport de Pline, dans celui de Vulsinie[4], ce sont plutôt les pilotis à demi brûlés qui déterminèrent la légende ; les villes coupables furent détruites par le feu du ciel et sur le sol calciné se forma un lac.

[1] Voy. *Orig. celt.*, th. XVe et XVIe.

[2] Moréri, au mot : Erne.

[3] Les orgies se faisaient sur les ossements humains mêlés à ceux des animaux nobles. Le lieu où habitaient les Sirènes était, d'après Homère, rempli d'ossements.

[4] Aujourd'hui Bolsena, au centre de l'Italie.

Is donna lieu à des récits analogues. C'était, dit-on, une cité riche et puissante, bâtie au voisinage de la mer. Gradlon[1], qui en était roi, avait une fille nommée Dahut dont les débauches faisaient le scandale du pays et provoquèrent la vengeance céleste. L'Océan franchit ses barrières et, envahissant le rivage, s'avança contre la ville. Le roi, effrayé, monta à cheval avec sa fille et s'enfuit; mais sur la menace d'un saint religieux il la laissa retomber, et le flot s'arrêta. Ainsi se forma la baie de Douarnenez.

Aujourd'hui que la science a étudié ces questions et reconnu au fond de tous nos lacs de semblables débris, nous avons trouvé d'abondantes ressources et pour comprendre la destination des cités lacustres et pour expliquer leur ruine. Or, comme la civilisation à laquelle elles appartiennent remonte à la plus haute antiquité, on doit croire aussi que les ouvrages les plus antiques en auront conservé au moins quelque souvenir, et peut-être renferment des passages qui s'y rapportent, mais qui seront restés incompris, les générations ayant depuis longtemps oublié cette étrange phase de la société primitive.

Homère est, dans nos contrées occidentales, le poëte le plus ancien dont les œuvres nous aient été conservées. Sans doute les mœurs qu'il nous retrace ne sont plus les nôtres, mais on voit qu'elles s'accordent avec nos vieux monuments, avec nos ruines, et l'on pourrait déjà soupçonner que ce sont ces mêmes ruines qu'il a

[1] Toutes ces légendes viennent des anciens poëtes bretons, Taliésin, Aneurin, Corinus, etc.

chantées. Ulysse, comme nous l'avons dit, ayant trouvé sur sa route les Armoricains, attaqua leur ville et la détruisit. Or, il ne peut être ici question que de la ruine de Is. Le barde Taliésin[1] vient de nous raconter sur ce fait la légende des Bretons, le barde Homère va nous raconter celle des peuples de l'Ibérie.

D'après ce dernier[2], Ulysse poussé par le vent *entra dans Ismare*, c'est-à-dire dans la mer de Is. Si l'on se demande pourquoi cette même contrée se nomme aujourd'hui Armorique, il est facile de voir que ces deux mots sont une traduction l'un de l'autre : Une fiancée se dit indistinctement *Is*[3] ou *Haer*[4]; *Is-mare*[5] est donc la même chose que *Haer-mor*[6], signifiant, l'un et l'autre, mer des fiancées[7].

Le poëte, parlant des peuples de ces cantons, les nomme *Kikones*[8], et ce mot, malgré sa consonnance exotique, appartient à nos contrées tout aussi bien que ceux qui précèdent. La cité mystérieuse, ainsi juchée

[1] L'Homère breton. Villemarqué, qui a recueilli les poésies qui portent son nom, a reconnu que ce n'est, ainsi qu'Homère, qu'un personnage fictif. C'est le *Talassius* des Latins, celui qui chantait les héros qui avaient mérité d'entrer dans le jardin des Hespérides, dans la cité de Is.

[2] *Odyss.*, ch. IX, v. 39.

[3] *Isa,* en ibérique, *Aïscha,* en arabe, *Ischen,* en mexicain, signifient vierge nubile.

[4] Herbauge, Arcachon, Harlem (*Haer-lym*), Erne (*Haeren*), Ourmiah (*Hoer-heim*), Haer-mor sont des mots de même racine. *Orig. celt.* Passim.

[5] Homère, qui est de l'Ibérie, préfère la racine *Is*, qui est ibérique.

[6] La science de routine veut que *Ar-mor* signifie *vers la mer;* mais dans aucune langue du voisinage *Ar* ne signifie vers.

[7] De même Britannia signifie terre des fiancées. *Orig. celt.*

[8] Les mêmes que l'on appelle Ciconiens.

sur des pilotis, était une espèce de *Gallinarium*[1]; le mot celtique coq se dit *kikkos*, en grec; c'est pourquoi les Celtes appellent ces habitants caqueux, tandis qu'Homère les nomme *kikones;* mais les uns et les autres sont des Gaulois, *Galli*.

Du reste, nous-mêmes nous avons conservé des souvenirs de tous ces noms; mais, comme il arrive presque toujours, c'est dans nos usages populaires qu'il faut les chercher. *Il n'était pas donné à tout le monde*, comme on sait, *d'aller à Corinthe*[2]; cette faveur ne fut d'abord réservée qu'aux seuls héros, à ceux qui rapportaient du champ de bataille une balafre, un trophée[3]; puis, par la suite, aux vainqueurs dans les jeux olympiques, dans les tournois, dans des épreuves artificielles qui ouvraient à l'homme l'entrée de ce jardin de Hespérides. Aujourd'hui que tout cela a disparu, nous nous contentons de dresser une perche bien lisse et bien savonnée; on place au haut une foule d'objets propres à charmer les sens; de nombreux rivaux s'efforcent d'y monter et la multitude applaudit à l'heureux mortel qui peut atteindre à toutes ces richesses. C'est, il faut l'avouer, un pâle reflet des jouissances de l'ancien Olympe; mais du moins on a conservé la dénomination primitive; les *Kikones* d'Homère ont laissé leur nom à notre mât de *cocagne*[4].

[1] *Gallinarium*, *Polder*, poulailler. *Gallus*, coq et Gaulois.

[2] Est-ce de Corinthe ou de Corentin que parle l'axiome?

[3] *Orig. celt.*, th. XVe.

[4] Les mots, mât de Cocagne, pays de Cocagne, ne se disent qu'en France. Également le vieux mot gaulois, coquin, est un souvenir de *kikones*.

Voici maintenant sur la destruction de Is, la légende d'Homère.

Ulysse arriva en face de cette cité avec douze vaisseaux et s'en empara. Il ne fit aucune grâce aux hommes qui la défendaient ; mais, quant aux femmes et aux richesses dont cette ville était remplie, il les distribua à tous ses compagnons. Après ce coup hardi, il leur proposa de s'enfuir bien vite et à force de rames[1]; mais déjà leurs têtes étaient égarées par le *Miœd*[2] qu'ils avaient bu en abondance, et ils s'obstinèrent à descendre sur le rivage[3], où l'on immola une grande quantité de brebis et de génisses. Pendant ce temps-là, quelques habitants de la cité, s'étant enfuis du carnage, avaient donné l'éveil à leurs frères de terre ferme[4], qui étaient plus vaillants, plus nombreux, sachant également combattre du haut d'un char ou à pied, selon le besoin. Là, une lutte terrible s'engagea ; Ulysse fut forcé de se rembarquer, laissant un grand nombre des siens sur le rivage.

Ces détails, qui sont exactement ceux du poëte, montrent qu'il s'agit là d'une cité lacustre et que cette cité est Is. Il y est d'abord question d'une ville que l'on saccage, *étant en pleine mer ;* puis d'un combat livré aux habitants du pays, quand on est descendu *sur le rivage*.

Ces habitants, dit Homère, savent combattre sur un

[1] *Diero podi.*
[2] *Méthu.*
[3] *Para thina.*
[4] *Epeiron.*

char ou à pied, selon le besoin; or, les Latins[1], parlant des Bretons, disent exactement la même chose et dans les mêmes termes; et nous savons par eux les noms que portaient leurs chars de guerre. Lucain fait mention de leur *Covinus*[2], Florus de leur *Carpentum argenteum*[3]; César, en s'approchant du pays de Bretagne, rencontra partout devant lui le redoutable corps des *Essedarii* qui, par conséquent, étaient montés sur leur *Essedum* et lui créèrent les plus grands obstacles. Renverser un Breton de son char de guerre était un grand triomphe pour les Romains; c'est ainsi que Juvénal[4], prédisant à un jeune guerrier de hautes destinées, lui dit :

> *Omen habes... clari magnique trumphi;*
> *Regem aliquem capies, aut de temone Britanno*
> *Excidet Argivagus.*

Quant au champ de bataille où Ulysse se trouva aux prises avec ces redoutables Bretons, nous avons également, dans Homère, des indices qui nous le font connaître. Il doit être évidemment sur la terre ferme en face de Is; or, là se trouve Kimper, et *Kimper* signifie champ de bataille[5].

[1] Les Latins, qui ont combattu partout, n'ont trouvé de chars qu'en Gaule et en Bretagne.

[2] *Poés. d'Hom.*, th. XIII[e].

[3] *Poés. d'Hom.*, th. XII[e].

[4] *Sat.* III, 123.

[5] *Kimp*, combat; *kimpen*, combattre; *kimper*, combattant. DARSY. *Dict. flam.*

En étudiant en détail le texte homérique, on y trouverait toutes les légendes armoricaines.

Ulysse avait été battu par les *Kikones*, et sa flottille, en quittant Ismare, fut assaillie par une violente tempête ; or, les Caqueux passent toujours pour avoir une puissance magique ; *ils vendent*, dit un auteur du pays, *des sachets à l'aide desquels on est invincible à la lutte, et ils jettent de mauvais vents.*

La grande illustration de Is, c'étaient ses florales[1]. Homère ne nous laisse pas ignorer cette circonstance et plusieurs de ses termes y font allusion. Ainsi, les femmes que l'on trouva dans l'île flottante sont désignées par le mot *Alochos*, lequel, par ses racines[2], marque une valkyrie, une vierge destinée aux florales. Les compagnons d'Ulysse s'y enivrèrent de *Méthu ;* or, c'est de cette boisson que s'enivrent dans le Valhalla les héros chantés par les poëtes scandinaves[3]; ils y jouissent de tous les plaisirs, et les *Valkyries leur présentent le miœd*[4]. Lorsque Ulysse, après la destruction de la cité, eut mis pied sur le continent, les *Kikones* qui vinrent l'attaquer étaient *en aussi grand nombre*, dit le poëte, *que les fleurs du printemps*. Etrange comparaison

[1] Les florales de Is et de Helstown sont les plus fameuses de la haute antiquité; c'est pour elles que les tournois ont été inventés; celui qui est décrit dans la Mahabarata est un tournoi breton ; il n'a jamais été question de tournois dans l'Inde.

[2] *Besana*, en ibérique, *Furry*, en anglais, *Télem*, en hébreu, *Alox*, en grec, signifient premier sillon.

[3] Les Scandinaves sont les bardes du Nord.

[4] COLIN DE PLANCY. *Dict. infern.*, au mot *Mimer*. — On a trouvé une grande abondance de raisins dans les cités lacustres.

qui ne se justifie que par l'allusion aux florales [1] où se pressaient des milliers de rivaux.

L'incendie de ces cités mystérieuses a laissé, dans les régions de l'Ouest, de longs souvenirs qui se mêlèrent plus tard aux traditions chrétiennes. Ainsi, dans les vieux rituels [2], le premier dimanche de carême est appelé *Brandones, Dies focorum, Dies burarum;* le second est également nommé *Dominica post ignes.*

L'Apollon des Homérites paraît surtout dans les légendes qui concernent la Bretagne [3]. En étudiant les poëtes armoricains, on voit qu'il n'est autre que Hu, la grande divinité des Bardes, et tous les deux sont peints des mêmes couleurs. Ainsi, Apollon étant le dieu des jours, des mois et des années, les cercles luni-solaires [4] lui sont consacrés; sa tête est ornée des rayons du soleil; il inspire les poëtes; il a pour emblème le taureau [5]. Même tableau dans les poëtes bretons [6] : *Hu est élevé à la royauté dans le cromleach* [7] *qui figure le monde ; son char est éternellement entouré des rayons du soleil ; il est le roi des Bardes ; ses bœufs sont conduits dans le ciel par cinq Génies couverts de harnais d'or et de flammes.* C'est évidem-

[1] Fleurs et florales sont un même mot dans les mystères. Le grec *Anthos* dérive mystiquement du celtique *Ente*, qui signifie greffe, marcotte.

[2] *Encycl. méth.*, art. Dates.

[3] Surtout dans l'*Iliade ;* quant à l'*Odyssée*, elle parle d'Apollon, principalement dans la légende de *Charybde et Scylla.*

[4] *Poés. d'Hom.*, th. XII[e] et XIII[e].

[5] *...taurum tibi, pulcher Apollo.* VIRGILE.

[6] DAVIES. *The mythology of the british Druids, etc.*

[7] *Leach*, pierre; *kromm*, circulaire.

ment à ce dernier trait qu'Homère fait allusion dans le passage suivant : « Ulysse lutta contre les *Kikones* toute la journée; mais *à l'heure où le Dieu du soleil délie ses bœufs*, l'ennemi enfonça ses cohortes et fut victorieux. »

Souvent Taliésin et Homère se rencontrent dans les mêmes locutions. Je lis dans Taliésin [1] : *Protecteur de l'Armorique, Hu, dont le front rayonne, soutiens-moi.* Je lis dans Homère [2] : *Apollon, Dieu du soleil, est le protecteur d'Ismare.*

Mais, de toutes les légendes bretonnes, il n'en est pas de plus connue que celle du Saint-Gréal.

Merlin était le pontife [3] de Hu et célébrait ses mystères à Caer Went [4]; là, disait-on, se trouvait une coupe merveilleuse à laquelle étaient attachés de grands priviléges; l'ordre des Druides ne devait point périr tant qu'ils la posséderaient. Cette vénération subsista même après l'introduction du christianisme; et l'on supposa que c'était le calice avec lequel Jésus-Christ avait célébré la dernière cène et qui aurait été transporté en Bretagne par Joseph d'Arimathie. Des chevaliers étaient préposés à la défense de ce palladium, et quand il eut disparu, ils continuèrent de subsister

[1] Chant de la victime sur le dolmen. VILLEMARQUÉ.

[2] *Odyss.*, IX, 193 et 58.

[3] Le pontife était appelé *Gaidhel*, chez les Druides, et *Gadol*, chez les Hébreux; Homère le nomme Chrysès et lui donne pour emblème une bandelette, qui se dit, en hébreu, *Gedil.*

[4] *Wand*, enclos. DARSY. *Dict. flam.* — *Caer Went*, ville de l'enclos; *Winchester*, château de l'enclos; *Venta Belgarum*, enclos des Druides. La ville a porté ces trois noms.

pour le reconquérir. Au moyen âge, on les appelait templistes, et les poëtes bretons chantèrent longtemps les expéditions de ces héros imaginaires allant à la recherche du Saint-Gréal. Arimathie n'est qu'une confusion de mot; la Bretagne s'appelait *Emathia* [1], pays des compagnons, des chevaliers, des défenseurs de la coupe merveilleuse.

Homère nous fait connaître la même tradition presque dans les mêmes termes : « Maron [2], dit-il [3], était le prêtre d'Apollon, dieu d'Ismare; il avait pour père Euanthe; quand Ulysse ravagea le pays des *Kikones*, il épargna le pontife, sa femme et son fils et reçut pour récompense *une coupe* [4] *tout en argent.* »

Il est bien remarquable que, même encore aujourd'hui, le grand luxe des habitants de Kimper et du voisinage soit de porter sur leurs habits un calice brodé.

Tous ces détails comparatifs montrent qu'Homère était de la race des Bardes; il a retracé à la façon des Ibères les légendes contées par ses confrères de l'Armorique.

[1] *Poés. d'Hom.*, th. XIIIe.

[2] *Mair-lin*, littéralement pontife-druide. *Mair* signifie transformateur; *Lin* (comme *belech*) signifie druide. Souvent on ne prend que le simple mot *Mair*, *Maron;* ainsi Gradlon, dans les poésies bretonnes, est appelé *Gradlon Mur;* souvent aussi, on ne prend que le mot *Lin*, Linus.

[3] *Odyss.*, IX, 97.

[4] Le Saint-Gréal est du même symbolisme que la patère d'Isis; c'est un calice de fleur; c'est une représentation pudique des florales. *Greil*, bouton de fleur. Lacombe. *Dict. du vieux langage.*

Traditions armoricaines retrouvées dans les pays lointains.

Le pays que vient de décrire Homère a envoyé des émigrations dans les deux mondes. Ces colonies conquérantes, guidées par les Druides, portèrent naturellement aux peuples lointains la religion des contrées d'où ils venaient et, avec elles, les fictions créées par les bardes de l'Occident. Quelque déformés que soient ces souvenirs, on doit en retrouver des traces dans les régions où nous savons qu'ont pénétré les Celtes. Qu'il nous suffise, en parcourant ces traditions isolées, de rechercher les particularités qui attestent leur origine armoricaine et confirment ce qui a été dit plus haut.

Ismare est un nom fameux dans les traditions que nous avons rapportées. En suivant les traces des émigrations druidiques vers l'Orient, on retrouve ce mot en différents pays, et toujours entouré de détails qui annoncent une colonie de la cité bretonne.

Ainsi, près de Laon [1] était une de ces stations aggrégées [2]. On y possédait par conséquent une image symbolique de Is; l'époque des florales y attirait aussi de nombreux rivaux que les religions suivantes changèrent insensiblement en pèlerins; or, la légende que l'on y conte est un véritable travestissement de celle

[1] A trois lieues de Laon est le fameux pèlerinage de N. D. de Liesse.

[2] C'est-à-dire consacrées, identifiées avec Is; ayant dans les florales la même vertu que Is, pour raviver les ossements des héros. *Orig. celt.*, th. X[e] et XIV[e].

d'Homère. D'après Homère, Ulysse et ses compagnons allèrent pour conquérir la ville sacrée des Armoricains et s'en rendirent maîtres; mais, dans la suite, ayant été défaits par les habitants du pays, ils s'enfuirent, emmenant avec eux les femmes qu'ils avaient trouvées dans Ismare.

Voici le même récit traduit en langue du moyen âge : Il y avait à Liesse[1] des chevaliers qui partirent pour la terre sainte et s'emparèrent de Jérusalem; mais, ayant ensuite été battus et pris, on les renferma au Caire[2]; Ismérie, jeune princesse du lieu, touchée de leurs maux, les délivra et les accompagna dans leur fuite, emportant avec elle une image de la Vierge.

Comme on le voit, le pèlerinage de Liesse plus ancien que le christianisme n'a donc fait que se transformer sous l'empire de la religion nouvelle.

En poussant plus loin vers l'Orient, nous trouvons en Thrace un autre lac Ismare; les peuples s'y nomment également *Kikones*, et, comme si les mystères de ce canton reproduisaient ceux de Liesse, le fleuve sacré s'appelle *Lissus;* de sorte que ces fameuses orgies de Thrace viendraient de nos pays, de Gaule, de Bretagne. Je sais tout ce qu'il y a de ridicule à jeter une pareille assertion dans la science actuelle; les vieux classiques, les indomanes modernes n'acceptent pas qu'une origine puisse être gauloise ou bretonne; mais

[1] Déformation du nom d'Ulysse.

[2] Souvenir du mot breton *Caer;* nous avons vu *Caer-Went;* de même les poëtes disent souvent *ker-Is*, c'est-à-dire ville de Is, *ker-Anna,* c'est-à-dire Sainte-Anne d'Auray.

voici venir Hérodote. Après avoir donné les détails ci-dessus et cité Ismare, il ajoute[1] : *Ce pays se nommait autrefois Gallaïque, il se nomme aujourd'hui Britannique*. Je suis donc avec Homère et Hérodote quand je place la primitive Ismare en plein pays celtique, entre la Gaule et la Bretagne.

Toutes les fois que les anciens désignent un lieu comme étant au voisinage d'Ismare, c'est entre la Gaule et la Bretagne qu'il faut le chercher. Ainsi Virgile dit dans ses Églogues : *Jamais Rhodope et Ismare n'entendirent des chants pareils à ceux de Silène*. Quel est ce Rhodope? Les traditions grecques en font une montagne située dans des régions froides au nord d'Ismare ; et, en effet, au nord de Is, de l'autre côté de la Manche, on voit, dans l'île mystérieuse de Tanet[2] et des Sirènes, un mont autrefois célèbre appelé *Rutupiæ*[3]. Ainsi encore, Pline cite au pays des Ciconiens un promontoire sacré qu'il nomme *Zona* et qui, évidemment, se trouvait vers le sud d'Ismare ; or, au sud de Is, presque attenant au rivage, on rencontre l'île de Sein où habitaient, comme on sait, neuf bacchantes[4] qui commandaient aux vents et aux tempêtes et avaient un pouvoir souverain sur la nature.

Non-seulement les lieux désignés dans les légendes de Thrace se retrouvent au voisinage de Is-la-Grande

[1] Hérod. Liv. VII, ch. 109.

[2] A l'embouchure de la Tamise.

[3] *Rout*, orgies ; *hof*, enclos. *Rutupiæ*, dont on n'a jamais pu déterminer la position, signifie simplement l'enclos des orgies, du *rout*.

[4] Pitre-Chevalier. *La Bretagne, etc.*

et à la place marquée, mais les mystères des deux pays étaient les mêmes. Strabon fut fort surpris de retrouver en Armorique les danses des Samothraces [1]. On connaît les orgies de ces peuples : leurs bacchantes couraient les montagnes, déguisées en bêtes, ce qui, du mot celtique *Beest*, les fit appeler *Bistonides;* elles étaient couronnées soit de chêne, comme les druidesses bretonnes, soit de lierre, au souvenir de *Ivy* [2] dans le Cornouailles anglais, où les florales se font encore, soit de laurier [3], l'arbre toujours vert qui abonde dans la région bretonne située en face des Gaules. Le cri poussé dans ces fêtes était *Euoi* [4], c'est-à-dire Hu, le dieu des Armoricains ; mais, comme les anciens poëtes bretons ou gallois disent plus généralement Hu Cadarn, pour figurer ce dernier nom, les Bacchantes, tout en criant dans leurs mystères *Euoi*, portaient encore un cothurne [5].

Tout ce mythisme oriental rappelle donc Hu et sa femme Coridwen [6] ; la vache [7] qui les accompagnait partout, les danses frénétiques [8] par lesquelles on les

[1] Ismare était dans le pays des Samothraces.

[2] Saint-Ives, près Helstown, Pont-Ivy, près d'Ismare, Heiva, chez les Océaniens (*Orig. celt.*), sont tous lieux de florales. *Ivy*, lierre. *Dict. anglais.*

[3] Ce qu'on appelle en Angleterre laurier de Portugal.

[4] En grec *Euoi;* les Latins écrivent *Evohé.* La racine est Houwe, comme c'est expliqué *Orig. celt.*, th. XVe.

[5] Le cothurne se mettait aux genoux. Ce mythisme est analogue à celui de la Jarretière.

[6] Coridwen, Io, Isis, Lachmi, Parvati sont toujours accompagnées d'une vache.

[7] *Vacca*, d'où Bacchante.

[8] Les florales de Helstown se nomment encore *Furry dance.*

fêtait, le pouvoir qu'avaient leurs prêtresses de se transformer en toutes sortes d'animaux, tout cela est passé de l'Armorique [1] en Thrace avec les mystères d'Ismare.

Les Celtes ne se sont point arrêtés à la Thrace ; ils ont pénétré jusqu'au fond de l'Asie [2], où leur nom se changea en celui de Chaldéens ; c'est pourquoi, dans la région de l'Euphrate, nous rencontrons encore une Ismare, et comme elle est placée parmi les îles factices des lacs [3] de la haute Asie, on peut penser qu'elle appartient aux mêmes mystères que nous avons vus.

Le nom simple de Is se retrouve tout aussi fréquemment dans les pays colonisés par les Celtes ; et ce qui prouve que c'est bien la ville armoricaine qui est ici reproduite, c'est que ce nom se rencontre toujours avec des apparences de cités lacustres, avec des indices qui rappellent nos contrées.

Par exemple, l'Italie est gauloise et bretonne par ses deux extrémités, étant appelée Gaule Cisalpine dans le nord et Brutium [4] dans le midi. Les lacs du Nord étaient, comme les nôtres, remplis d'îles factices [5], et quand nous n'en aurions pas été instruits par les débris que l'on y trouve au fond de l'eau, leurs noms seuls nous le feraient supposer. Ainsi un de ces lacs était

[1] La statue de Is a été vénérée en Armorique jusqu'au siècle dernier sous le nom *Quinipili;* ce mot, dérivant de *Queen*, femme, et *Peel,* lac, revient donc à Ismare.

[2] *Orig. celt.*, th. XIe et XIIe.

[3] Van, Ormia ; l'un rappelant les Vénètes de Bretagne, l'autre formé de *Hoer-heim.*

[4] Brutium et Bretagne sont un même mot. *Poés. d'Hom.*, th. XIIe.

[5] *Orig. celt.*, th. XVe.

appelé par les Latins *Sebinus*, dérivant de *Zabben*[1], prostituées; mais les populations lui ont conservé le nom d'Iseo, qui laisse mieux reconnaître son origine armoricaine. Dans la région du Midi, le golfe de Naples, entre autres, avait de nombreux établissements druidiques[2]; près de là, se trouve une île gracieuse et autrefois célèbre qui nous montre également sa destination primitive par son nom d'*Arima*[3], harem, que lui donnaient les Latins, et, là aussi, le vulgaire s'est toujours obstiné à l'appeler Ischia.

Vers l'Orient je citerai, au voisinage des Vénètes[4], une ville de mystères que les anciens nomment en effet *Ischopolis*.

Plus loin, dans la région de l'Euphrate, de Ninive, de Babylone, au centre du *vieil* Orient, nous trouvons une ville simplement appelée Is. Celui qui nous la fait connaître est le même Hérodote qui, dans cette question d'origine, nous a déjà insinué les noms de Gaule et de Bretagne. Comme cet historien la place sur l'Euphrate, dans le pays des Chaldéens, c'est-à-dire des Celtes, nous devons retrouver encore autour d'elle tout ce qui environne la cité armoricaine, la cité mère.

Déjà les anciens nous ont mis sur la voie pour soupçonner la similitude des deux pays, quand ils nous

[1] *Zabben*, prostituées, d'où *Sebinus*. Darsy. *Dict. flam.*

[2] La langue de terre, qui s'avance dans le golfe sous le nom de château de l'Œuf, tire ce nom de *Hof*, cour des mystères.

[3] Son nom se dit *Arima Pithecusæ*. *Pithek-kuys* signifie cimetière; ce qui se comprend dans la théorie des florales. *Orig. celt.*

[4] Appelés plus souvent Hénètes. — Ils étaient dans le pays des Vénètes.

parlent des jardins suspendus de Babylone ; ces îles aériennes sont nos cités lacustres, et Babylone dans nos traditions n'est pas le nom d'une ville spéciale, mais la désignation générique de ces établissements de morale primitive que nos aïeux allaient fonder aux bouches des grands fleuves[1]. Le mot Babylone, par ses racines[2], appartient autant à nos contrées occidentales qu'à l'Asie. Un grand nombre de lieux, vénérés de nos pères, ont porté ce nom[3], et les légendes dont ils sont l'objet n'ont aucune marque d'importation. Ainsi, de tout temps, les habitants des bords de la Loire content que les serpents grandissent jusqu'à l'âge de sept ans ; que tout à coup il leur vient des ailes avec lesquelles ils s'envolent à Babylone[4]. Légende qui, comme tant d'autres, procède de mots à double sens et n'a aucun rapport avec la ville asiatique, si ce n'est par la ressemblance des noms.

Nos savants sont occupés à déchiffrer les lignes inscrites sur les ruines babyloniennes ; mais les noms de personnages que l'on y lit nous étaient déjà connus par les traditions des Armoricains : Ninyas se reconnaît dans le golfe même de Is qui se nomme Douar-Nenez[5],

[1] *Orig. celt.*, th. XIe.

[2] *Bab-el-ain*, entrée du fleuve. *Orig. celt.*, th. XIe.

[3] *Orig. celt.*, th. XIe.

[4] *Year* signifie année et embouchure de fleuve ; *Ala* signifie aile et mer. On reconnaît, dans ce travestissement, le Hélion et ses sept embouchures.

[5] *Douar*, en arabe, *Aduar*, en espagnol, signifient tente. Par une autre ressemblance, une tente, chez les Maures, se dit *Chaima*, c'est-à-dire *Heim*.

tente de Ninyas[1]; Bélochus[2] n'est autre que Belech, Belge, Druide; Darius se retrouve dans la ville de Dario-rick que détruisit César; le roi Mérodak ne diffère en rien de Conan[3] Mériadec, beau-frère imaginaire de l'imaginaire Gradlon ; le Prophète-Codon-Suzerain, le Prophète-Pol-Suzerain[4] sont deux noms qui paraissent sonner l'oriental, mais sur lesquels les Armoricains vous conteront toutes les légendes[5] qu'il vous plaira d'entendre.

La contrée où furent Babylone et Is a aussi des noms conservés des vieux temps et qui appuient ce que nous disons. Cette contrée se nomme Irac Araby; or, la province de Vannes se nomme Bro Ereck[6], et là étaient des peuples que les géographes romains appellent *Arbii*; la Babylonie, se trouvant vers la jonction du Tigre et de l'Euphrate, forme, comme l'Armorique, un angle qui porte également le nom de Corna, c'est-à-dire de Cornouailles[7]; le lieu vénéré dans ces cantons n'est point Babylone, mais Anah, et cette ville est bien

[1] *Nien*, en Orient, signifie nénuphar, symbole de fluctuation. *Orig. celt.*, th. XIe.

[2] On trouve ce nom dans les ruines chaldéennes.

[3] *Conan*, *kœning*, roi. — La racine est *kuna*, houri; on appelait roi celui qui avait la clef du harem, de la cité lacustre; Gengis-khan fut intronisé au bord du lac *Koukou-nor*.

[4] Nabu-Codon-Æsar, Nabu-Pol-Æsar. *Orig. celt.*, th. XIe.

[5] Codon est le nom le plus populaire des légendes armoricaines. Pol arrêta l'Océan avec son bâton. Il demanda au roi de Bretagne son ancienne clochette; l'autre l'ayant jetée à la mer, un poisson la rapporta au saint. On reconnaît dans cette légende la clochette du Koutouctou des Mongols. PITRE-CHEVALIER. *La Bretagne*, ch. 4.

[6] PITRE-CHEVALIER. *La Bretagne*, ch. 4.

[7] Ce nom est ancien, puisqu'il est la source des légendes de Coronis.

ancienne, puisque c'est là, dit-on, que naquit le prophète Jérémie ; même vénération en Armorique pour l'antique Ker Anna, que nous appelons Sainte-Anne d'Auray[1]; un cap, dans ces régions asiatiques, se dit Raz, et Is, la cité d'Hérodote, se trouve ainsi entre Raz-el-Ain, et Raz-el-Had, pointe du fleuve, pointe du détroit[2]; or, comme chacun sait, au voisinage de Is, de la cité armoricaine, on voit également la pointe du Raz, s'avançant vers l'île de Sein; les monuments de Bretagne se sont agrandis en passant en Orient, mais les noms sont restés les mêmes ; ce que les Celtes appellent Menhir, les Chaldéens le nomment Minar[3].

Je pense en avoir dit assez pour montrer que tous ces lieux du nom de Is ont une origine commune et que cette origine est armoricaine.

Enfin Hu est un mot trop fameux chez les Celtes pour n'avoir pas aussi été transporté au loin par leurs émigrations. En suivant les pas des colons vers l'Orient, nous les trouvons d'abord appelés Belges, et plus loin Scythes[4], puis Essédons, puis enfin *Kao-Tché*, et sous ce dernier nom ils sont en Chine, où ils ont propagé le culte de Diane que les mandarins adorent encore aujourd'hui sous le nom de Thian. Mais cette déité n'est autre que Coridwen ; on peut donc

[1] Antique ville de mystères appelée, chez les Celtes, *Ker Anna*. — Auray dérive de *Haer*.

[2] Raz-el-Ain est un cap sur l'Euphrate ; Raz-el-Had est sur le détroit d'Ormus. *Had*, pour *Gad*, signifie détroit.

[3] Par exemple, Tchil Minar.

[4] *Orig. celt.*, th. XII[e].

espérer de retrouver aussi le nom de Hu dans une région où les rois sont fils, frères du Soleil[1].

En effet, pour nous borner à un seul exemple, nous avons vu, sur la destruction de Is, d'abord la légende des bardes armoricains, puis celle d'Homère; voici maintenant, pour troisième version, le même fait raconté par les Chinois et, encore aujourd'hui, reproduit sur le théâtre de Pékin.

Ces peuples nomment l'Occident *Sy*[2], et, par conséquent, le dieu d'Ismare s'appellera chez eux *Sy-Hou*, c'est-à-dire le Hou occidental.

La tour de *Sy-Hou*[3] était située sur les bords d'un lac, près de Hang-Théiou; elle renfermait des déesses; et, pour les protéger, des Génies montés sur des dragons se promenaient le long du rivage. Un bonze des environs s'éprit d'une des nymphes, chercha à la séduire, et celle-ci, malgré les représentations de ses compagnes, céda et mit au monde un enfant qui fut appelé à de hautes destinées. Les Génies, furieux de cette conduite scandaleuse, chassèrent le bonze, foudroyèrent la tour et la mirent dans l'état délabré où elle est maintenant.

Ce récit est assez clair, mais quelques mots d'explication nous convaincront que c'est bien de la cité armoricaine qu'il est ici parlé.

La tour de Sy-Hou était, dit la légende, à l'extrémité d'un lac; or, voici ce que je lis dans un poëte bre-

[1] On se souvient que Hu est couronné des rayons du soleil.

[2] *Sy*, c'est-à-dire *See*, mer. *Orig. celt.*, th. XVIIIe.

[3] De Guignes. Tome 2, page 322.

ton[1] : *Hu avait son domaine à Pen-Lenn*, c'est-à-dire à l'extrémité du lac, *et la belle Coridwen charmait ses loisirs*. — Hang-Théiou est exactement *Eng-land*, le pays angulaire, le Cornouailles. — Ces Génies sur des dragons rappellent la fameuse tradition du Dordoun[2]; dans les légendes contées en Armorique, il n'est question que de héros montés sur le Dordoun, attaquant le Dordoun ; et par ce mot l'on entend un dragon monstrueux [3] qui rôdait autour de la baie de Douarnenez. — Le bonze corrupteur est représenté, dans les traditions armoricaines, par un nain célèbre appelé Gwion, qui possédait tous les secrets de la magie; ses relations avec Coridwen, ses visites à la belle nymphe dans la tour mystérieuse, malgré la surveillance du Dordoun, sont la matière d'une multitude de fabliaux intéressants qui se content dans les deux Cornouailles.—Ainsi qu'en Chine, un enfant hautement prédestiné naquit de cette union ; il fut exposé sur le lac même où il avait reçu le jour, mais un pêcheur, l'ayant retiré de l'eau, l'éleva et il devint le barde Taliésin.— Quant à la tour criminelle, elle eut le sort de celle de Chine ; Hu, dans sa fureur jalouse, la renversa ; on n'en trouve plus que les débris.

Comme on le voit, l'Armorique tient une grande place dans l'histoire des anciennes émigrations ; partout

[1] Légendes bretonnes, tirées de Davies.

[2] Le type primitif du Dordoun est le mascaret de la Dordogne, lequel se retrouve mentionné dans les poésies grecques sous le nom de Mégare, et dans celles des Brames sous le nom de Makara. Du mot Dordoun, les Thraces ont fait Dardanelles.

[3] Chaque année, la ville de Mons promène en procession le Dourdoun, dragon monstrueux qu'elle nomme Doudou.

on retrouve des monuments qui la rappellent, et cette universalité de témoignages nous aide à comprendre le rôle important que nous lui voyons jouer dans les descriptions homériques.



TROISIÈME THÈSE.

ULYSSE PARCOURANT LES ARCHIPELS DE L'ATLANTIQUE.

Ulysse en quittant la péninsule armoricaine se trouvait dans l'océan Atlantique.

Cette vaste mer renferme trois archipels que n'ont jamais bien connus ni les Grecs, ni les Romains, mais qui pourtant, à en juger par les monuments de tous genres que l'on y rencontre, durent être fréquentés par les peuples navigateurs; ce sont les Canaries, le groupe de Madère et l'archipel des Açores. Ces îles entrèrent en grande part dans l'antique religion des Celtes voisins de l'Océan; on y déposait les corps embaumés des justes et on les y faisait revivre par les florales; c'est pourquoi elles étaient vulgairement connues sous le nom d'îles Fortunées. Quand cette antique civilisation eut disparu, les souvenirs s'en conservèrent longtemps dans la population du voisinage, mais ils se transformèrent en légendes exagérées; on conta des merveilles sur ces pays que l'on ne connaissait plus, mais que l'on savait être loin dans l'Océan. Homère recueillit plusieurs de ces traditions et en orna son Odyssée; c'est ainsi qu'au sortir d'Ismare, il

conduit Ulysse successivement dans ces trois archipels qu'il nomme île des Lotophages, île des Cyclopes, île d'Éole.

Ile des Lotophages.

Ulysse, pour se rendre du pays breton aux îles Fortunées, qui sont voisines de la Mauritanie, avait, comme on le voit, une longue suite de côtes à parcourir ; mais, pour nous faire reconnaître sa route, le poëte nous en décrit plusieurs points. Ainsi, à peine se fut-il embarqué, qu'une bourrasque violente[1] le poussa vers le sud et le fit arriver à une terre qui évidemment ne peut être que la Galice ; là, ayant trouvé un estuaire, il y pénétra pour s'y reposer.

Cherchons à reconnaître cet estuaire.

Iaca, dans l'ancienne langue du pays, signifie discipline[2], et le mot *Iago* fut conséquemment employé pour désigner le druidisme non-seulement en Galice, mais aussi dans la péninsule armoricaine et ailleurs. Quand la religion chrétienne parut, on conserva ce même mot que l'on associa au nouveau culte ; les Gallegos virent dans Iago l'apôtre saint Jacques[3] et l'appelèrent leur patron, *El Padron*[4] ; les Armoricains, de leur côté, en firent un saint prêtre, ou, comme ils disent encore

[1] *Odyss.*, ch. IX, v. 67.

[2] *Iaca* signifie discipline, en phénicien, et l'Espagne est remplie de mots phéniciens. *Orig. celt.*, th. XVIIIe.

[3] Les papes ont toujours combattu cette prétention des Espagnols.

[4] Ferculphe confond tous ces noms lorsqu'il dit que saint Jacques est enterré à *Neritum*, en Arménie. Saint Jacques de Compostelle est dans le pays que Méla (*De situ orbis*, 3) appelle *Nerium*.

aujourd'hui, un Belc'h[1] des anciens temps, et ils racontent que saint Iagu était un Albanais[2], et que Gradlon bâtit en son honneur le monastère de Kimper-Odet[3].

On voit donc que ce nom de Iago n'est point particulier à la Galice, qu'il ne désigne pas un saint, un homme du pays, mais un de ces nombreux mythes qui nous sont restés de la religion homérique.

En Galice la rivière sacrée était l'Ullah, qui arrose l'antique *Iria Flavia*. San Iago, arrivant par mer avec douze compagnons, remonta le cours du fleuve et s'arrêta dans cette ville qui, dès lors, fut appelée *El Padron*[4]. C'est depuis cette époque un lieu de pèlerinage; les fidèles s'y livrent à des mortifications et principalement montent à genoux[5] un rocher que san Iago fendit en deux avec son bâton pour s'ouvrir un passage et échapper aux gentils qui le poursuivaient.

Le mot Ullah[6] semble d'abord une défiguration du nom d'Ulysse, mais surtout le récit du poëte est évidemment le même que nous venons de voir.

Ulysse, arrivant par mer avec douze vaisseaux, fut poussé dans une rade, descendit sur le rivage et y resta deux jours[7], *épuisé de fatigue et de chagrins*[8] après

[1] *Belc'h*, que l'on écrivit Belge, signifie Druide. *Orig. celt.*

[2] C'est-à-dire d'Albion.

[3] Kimper-Corentin. Odet est la rivière qui arrose cette ville.

[4] La métropole n'est point Saint-Jacques de Compostelle, mais El Padron. — El Padron se trouve vers le confluent de l'Ullah et du Sar.

[5] MURRAY'S *handbook*.

[6] *Odet, Ullah* rappellent *Odysseus, Ulysses.*

[7] San Iago fendit avec son *bâton* le rocher en deux; Ulysse se reposa deux *jours*. Le mot celtique *Dach* signifie jour et bâton.

[8] *Odyss.*, ch. IX, v. 75.

tout ce qu'il avait souffert pour échapper aux Ciconiens qui le poursuivaient.

On voit qu'Homère, en faisant arriver son héros dans un pays, y prend, en général, les mœurs de ce pays et les accommode à son poëme.

Quand Ulysse se fut reposé, il reprit sa route en continuant de suivre le rivage. Bientôt il rencontra un cap et l'*ayant tourné*, dit Homère[1], il se trouva au voisinage de sa patrie. Il est évident que le poëte parle du cap Saint-Vincent; et, en effet, en le tournant, l'on arrive au pays de Gadès et, par conséquent, près d'Ithaque.

Mais Homère appelle ce cap *Maleia;* expliquons ce mot.

Hercule était la grande divinité de l'ancienne Espagne : il sépara les colonnes qui portent son nom; il fonda Séville, Badajoz[2]; il était le patron de Tolède; il avait un fameux temple à Gadès. Mais il faut remarquer que le nom d'Hercule n'est pas le seul qui lui ait été donné. Les Phéniciens le nommaient Melcart[3], et, de leur côté, les Ibères, quand ils eurent latinisé leur langage, considérant qu'ils devaient leurs victoires à Hercule, l'appelèrent le Vainqueur, *Vicente, San Vicente;* de sorte qu'il y a souvent une confusion de ces différents mots qui désignent une même chose. C'est ainsi que le promontoire, dont nous avons parlé plus

[1] *Odyss.*, ch. IX, v. 80.

[2] A Badajoz, les armes sont les colonnes d'Hercule, et une des portes s'appelle porte de *San Vicente.*

[3] Les Latins ont toujours appelé Melcart Hercule Tyrien.

haut, s'appelle, depuis bien des siècles, cap Saint-Vincent; plus anciennement, on le voit nommé *Promontorium Herculis;* et, plus anciennement encore, c'est-à-dire dans les temps phéniciens et homériques, promontoire de Melcart; ce qui est le *Maleia* d'Homère.

Si l'on trouvait de la différence entre ces deux mots, je ferai remarquer que souvent les anciens nomment Hercule simplement *Mélios*[1], *Malius, Mélon*[2]; *les Amathusiens,* dit Hésychius[3], *appellent Hercule Malica ;* à Carthage, comme Silius Italicus nous l'apprend, on adorait *Milicus,* lequel évidemment n'est autre que Melcart[4].

Ulysse ayant donc tourné, comme nous avons dit, le cap Saint-Vincent, commençait à entrevoir sa patrie, lorsque le vent du nord, se joignant au courant appelé *Gulf Stream*[5], l'emporta vers le midi et par conséquent le long du pays des Maures. Sur toute la côte, Homère ne mentionne qu'un seul point qu'il appelle Cythère ; et, en effet, il n'en est qu'un seul dans ces parages qui ait été remarqué par les anciens et qui réponde à toute la signification de ce mot. Nous l'appelons Larache, mais les Maures, en lui laissant sa vieille dénomination, *El Araich*[6], c'est-à-dire le jardin, le bocage réservé aux

[1] *Encycl. méth.*, section des antiquités.

[2] *Lex. grec.*

[3] Voy. *Encycl. méth.*, au mot : *Melcarthus.*

[4] On reconnaît dans ce nom la racine espagnole *Mella,* le grand mot des orgies de ces contrées. *Orig. celt.*

[5] *Roos te kai Boreas.*—Le courant appelé *Gulf Stream* va d'Espagne aux Canaries en suivant la côte d'Afrique. *Poés. d'Hom.*, th. XVe.

[6] Ce mot se retrouve dans tous les pays de mystères ; on voit aussi

orgies, nous montrent dans ce lieu un des centres du druidisme primitif. On y vénère encore aujourd'hui d'anciens tombeaux où se font toujours des prodiges; la tradition y place, comme dans les pays de haute antiquité, une cité mystérieuse d'Asgard[1], traversée aussi par un fleuve qui, nommé Lissus[2], rappelle le nom d'Ulysse; les poëtes plaçaient là,

Oceani juxta littus...

le jardin des Hespérides; on y retrouve le nom de *Rabbat*, désignation réservée, dans la Bible, aux fêtes joyeuses des Ammonites.

Les orgies qu'annonce le mot de Cythère[3] ont subsisté jusque dans ces derniers temps. A Ham-Lisnan[4], non loin d'Asgard, nos voyageurs ont pu voir encore des reflets de ce que l'on nous dit de ces anciennes fêtes : sacrifice humain[5] préalablement offert, réunion des initiés dans l'antre de Mitra, flambeaux éteints,

Bro Erek, pays des Armoricains, *Iraca*, vallée des Muiscas, *Irac*, vallée de Babylone, *Eryx*, où avaient lieu, en Sicile, les orgies de Vénus Erycine. *Iaraqui*, jardin, verger. QUINTANA. *Dict. esp.*

[1] *Asciburgium*, Asbourg, Asgard sont un même mot.

[2] Le fleuve sacré qui arrosait Ismare, en Thrace, s'appelait aussi Lissus.

[3] *Cotarro*, lieu de débauches. QUINTANA. *Dict. esp.* — Ce lieu, dans Homère, n'est pas une île et n'a aucun rapport avec ce que les Grecs ont appelé île de Cythère.

[4] Voy. le livre intitulé : *Les États et les Empires*, etc., par un anonyme.

[5] Les mystères de cet Asgard sont les mêmes que ceux de l'Asgard scandinave; les Suèves de la Baltique ne commençaient leurs orgies qu'après avoir immolé un homme; *homine publicé cæso*. TACITE.

pêle-mêle, enfants du mystère soigneusement recueillis par les prêtres et élevés dans le temple[1] pour le service des autels.

Voilà ce que le poëte, en nous conduisant sur la côte africaine, désigne, en passant, sous le nom de Cythère; le lieu mérite cette mention; le druidisme des Marabouts, des Maures, des Ethiopiens[2] avait là son point de départ, et, en se répandant vers les régions orientales, y laissa parmi les populations le souvenir vague d'un paradis de délices où Mahomet, qui ne sut pas le spiritualiser, plaça ses fidèles parmi les houris[3] et les plaisirs terrestres.

Enfin, après de longues déviations, Ulysse arriva à l'île des Lotophages.

On a fait bien des recherches pour retrouver ce fameux pays. Ceux qui placèrent Troie dans l'Asie Mineure, voyant qu'Ulysse, après être parti de cette ville, arriva chez les Lotophages, toujours poussé par le vent du nord, ont naturellement cherché aux extrémités du sud une île qui se prêtât à la description du poëte; mais sur toute la côte africaine on ne rencontre guère que l'îlot de Zerbi, près de Tunis; il fallut donc s'en contenter; l'on n'y voit rien qui ressemble à la fleur que décrit Homère, mais pour ces sortes de difficultés la science ancienne et moderne a toujours sa

[1] On les appelait Nazaréens, du phénicien *Nazar*, fleurs, florales; le nom de Saint-Nazaire se rattache au même mythe.

[2] *Orig. celt.*, th. XVIIIe.

[3] On comprend ainsi pourquoi Homère et Mahomet se servent du mot même, *Houri. Orig. celt.*, th. XXIVe.

même réponse : *Le lotos, que l'on y voyait autrefois en abondance, n'y existe plus*[1].

Cependant les anciens, en plaçant là le pays des Lotophages, s'étaient imposé la nécessité d'y trouver le lotos à tout prix. Théophraste, imité par Pline, donna ce nom à un arbre du voisinage dont le fruit lui parut être celui d'Homère : *Sa saveur est douce*, dit-il, *et ne fait aucun mal.* Des académiciens sont allés de Paris vérifier la chose, et trouvèrent que la description de cet auteur *se rapporte parfaitement au jujubier*[2]. Mais qu'est-ce que le fruit de cet arbre et sa saveur anodine pour la légende du poëte ?

Les compagnons d'Ulysse, après avoir goûté de cette fleur[3] merveilleuse, se trouvèrent dans de telles délices qu'ils ne voulurent plus quitter le pays, et qu'il fallut les contraindre par la force à rentrer dans le vaisseau.

Il faut savoir dans les anciens poëtes dégager les mots de leur enveloppe mystique. L'homme primitif, même pour exprimer ses croyances, n'eut d'abord que la crudité du langage et des formes ; mais peu à peu la délicatesse morale employa des termes voilés, des emblèmes, des fleurs ; c'est une nouvelle langue qu'il faut connaître. Ce mets figuratif, ou, comme Homère l'appelle, cette prélibation florale, *Eidar anthinon*,

[1] *Dict.* de BOUILLET.

[2] *Recherches* sur l'arbrisseau nommé Lotus, par M. DESFONTAINES, de l'Académie des sciences. Cet auteur avait visité les lieux. Voy., pour cette question, *Encycl. méth.*, Antiq., au mot *Lotus.*

[3] Homère en fait d'abord une fleur, *anthinon;* plus loin, il l'appelle *meliedea carpon*, fruit emmiellé. *Odyss.*, ch. IX, v. 84.

nous montre que nous sommes dans le domaine de la déesse Flore. Les Latins disent *Flora*[1] et les Grecs, *Chloris*,

> *Chloris eram quæ Flora vocor; corrupta latino*
> *Nominis est nostri littera græca sono*[2],

mais les deux peuples s'accordent à en faire une nymphe des îles Fortunées ; ce sont donc les orgies de ces îles célèbres que le poëte nous peint dans le mythe des Lotophages[3]. Le mot Lotos nous confirme pleinement dans ce système. Le celtique *Loot*[4] est un synonyme de *Anthos*[5] et signifie, comme lui, fleur, greffe, marcotte[6] et, par conséquent, florales.

Quand les Romains se furent avancés jusqu'aux rivages atlantiques, jusqu'aux pays décrits par Homère, ils reconnurent peu à peu les erreurs des Grecs. Artémidore, au rapport de Strabon[7], avait visité ces parages; d'après lui, *au-dessus de la Maurusie, près des Éthiopiens occidentaux, il y a des peuples appelés Lotophages ; ils se nourrissent des racines du lotos, sans boire ; car le pays manque d'eau absolument.*

Ces dernières paroles de l'auteur nous mettraient

[1] Les mystères étaient célébrés sous le nom de florales, à Rome dans le cirque de Flore, et à Marseille dans le *Delphicum templum.*

[2] OVIDE. *Fastes*, 4.

[3] Mot composé de *Lotos* et *Phagein*, manger.

[4] *Lodderen*, être voluptueux. OLINGER. *Dict. holl.*

[5] *Anthos* est le même mot que le celtique *Ente*. Tous ces mots sont du même mythisme que le Saint-Gréal, dont nous avons parlé précédemment.

[6] Le moyen âge prononçait Marquette.

[7] STRABON. Liv. III, ch. 4.

sur la voie pour distinguer, parmi les îles Fortunées, quelle est celle que décrit Homère.

A l'occident de l'archipel des Canaries se trouve une île qui a toujours été appelée *Hiera*[1], mot qui sans doute dérive de *Haer*, mais dont nous avons fait île de Fer[2]. Elle est fameuse tout à la fois par son aridité et par son abondance d'eau. Il n'y pleut point, mais l'*arbre saint* qui se trouve au centre fournit aux habitants toute l'eau nécessaire; et cette légende est ancienne, puisque Juba, dans la description de cette île, qu'il appelle *Ombrios*[3], cite aussi des arbres qui suppléaient au manque d'eau : *Les uns*, dit-il, *sont noirs et donnent un liquide amer; les autres sont blancs*, *on en tire une boisson agréable.*

On peut donc à ces caractères reconnaître l'île désignée par Artemidore, l'île homérique des Lotophages.

Ile des Cyclopes.

Après l'aventure des Lotophages, Ulysse rencontra l'île des Cyclopes.

Cette terre était habitée par des hommes qui vivaient dans des cavernes. L'un d'entre eux, appelé Polyphème,

[1] *Hierro* signifiant fer, en espagnol, on fit de ce mot île de Fer. — *Haer*, vierge, fille, femme des florales.

[2] Remarquons que les mystères des anciens se célébraient sur les rochers les plus avancés dans l'Atlantique, à Holy Head, dans les deux Cornouailles, au Promontorium Herculis; ce qui peut s'appliquer à l'île de Fer.

[3] Juba décrit six îles Fortunées; d'Anville croit que *Ombrios* est l'île de Fer.

était un géant et n'avait qu'un œil, lequel était au milieu du front. Ulysse et quelques-uns de ses compagnons ayant pénétré dans son repaire, le monstre les y enferma avec ses brebis pour lui servir de pâture, et, chaque jour, il en immolait deux. Enfin Ulysse, qui avait apporté avec lui du vin, l'enivra, et, le voyant endormi, lui creva son œil avec un pieu à demi brûlé. Puis, comme la caverne était bouchée par une énorme roche qu'il n'aurait pu soulever, il profita du moment où Polyphème faisait sortir ses troupeaux, et se cachant lui et ses compagnons au-dessous des brebis, ils se suspendirent à leur laine et s'échappèrent. Quand ils se furent rembarqués, le géant leur lança des roches, qui ne les atteignirent point.

Il faut maintenant rechercher quelle est cette île.

Ulysse venait à peine de quitter les Lotophages lorsqu'il la rencontra. Ce ne peut donc être que Madère; elle seule se trouve dans cette proximité, et les monuments que l'on y a trouvés montrent, en effet, qu'elle faisait partie de la grande navigation des temps phéniciens et homériques. *Madère*, dit Thévet[1], *a eté connue et habitée de la mémoire de nos anciens pères. Un vieil pilote en la ville de Lisbonne m'assura avoir vu à Madère, contre quelques larges pierres dures, certaines lettres les unes mauresques, les autres hébraïques*. L'auteur en cite une phrase entière écrite dans cette dernière langue; il est difficile de l'expliquer, mais on y lit aisément le mot *Béhémoth*.

[1] *Cosmog. univ.*, liv. III.

Madère, ainsi que les autres archipels qui l'accompagnent, se trouvait entre l'ancien et le nouveau monde. Les Phéniciens[1], qui sillonnaient l'Atlantique dans tous les sens, ont dû répandre sur les deux rivages de cette mer les légendes curieuses qui concernent ces îles; de sorte que cette histoire de Polyphème, connue sur notre continent, peut l'être également dans l'autre. Pline cite en Afrique, vers la région où se trouve Madère, un pays qu'il nomme Nigro et dont *le roi*, ajoute-t-il, *passait pour avoir un seul œil placé au milieu du front*. Chez les Phéniciens d'Amérique[2], c'est-à-dire chez les Muiscas, la légende est encore mieux conservée; ils considèrent Polyphème comme le Génie du mal et l'appellent, en conséquence, Foma-Gota[3], le Dieu Phème, et ne manquent pas de dire *qu'il n'a qu'un œil, placé au milieu du front*[4].

On voit donc que la région de cette légende est, non point la Sicile, comme nous le disons d'après les Grecs, mais l'Atlantique.

Voyons maintenant si le texte homérique se rapporte bien à l'île de Madère.

L'Odyssée nous fait connaître un grand nombre d'îles et de pays; mais toujours, comme il convient à une époque de haute navigation, les ports y sont décrits dans tous leurs détails et avec une précision qui surprend. Quand ils offrent une particularité saillante, le

[1] *Orig. celt.*, th. XXI[e].
[2] *Orig. celt.*, th. XX[e].
[3] *God*, Dieu.
[4] CLAVEL. *Hist. pittor. des religions*, t. II.

poëte ne manque jamais de nous la faire remarquer. On trouve ainsi, dans le cours du poëme, cinq ports[1] tellement caractérisés qu'ils ne sauraient se confondre avec aucun autre. Ce point est de la plus haute importance, car ces ports n'ont pas changé depuis trois mille ans, et, échelonnés sur la route d'Ulysse, ils sont comme autant de jalons qui nous aideront à la reconnaître et en détermineront le tracé.

Le port de Madère est le premier de ceux auxquels le poëte nous arrête; commençons par le décrire tel qu'il est aujourd'hui.

Ce port, tourné vers les Canaries, s'ouvre naturellement aux vaisseaux qui viennent de cet archipel. Son entrée est évasée, ce qui fait que l'abri n'en est point sûr et que les nautonniers n'y peuvent séjourner longtemps; il est entouré de rochers contre lesquels les vagues se brisent avec violence. En entrant dans cette rade, on ne tarde pas à remarquer sur sa gauche un îlot peu élevé et presque attenant au rivage. Dans cette partie de l'île[2], les nuits sont assez sujettes à des calmes; mais, le matin, on y ressent ordinairement une légère brise qui souffle de l'est. Les nuages, qui chaque soir obscurcissent les régions basses du port, se dissipent régulièrement à la première aurore. En élevant ses regards au-dessus de la petite île, on remarque, sur la côte, des montagnes abruptes; il en découle de

[1] Les ports des Cyclopes, des Læstrygons, de Circé, des Phéaciens, d'Ithaque.

[2] MALTE-BRUN. Liv. 100.

nombreux[1] ruisseaux; parmi les arbustes qui ornent ce beau site on distingue le *Laurus indica,* qui donne l'acajou de Madère. Là, au pied des rochers, est assise la ville de Funchal. On remarque dans le port et, en général, dans les baies qui en sont voisines, d'énormes quartiers de lave qui roulent sur l'eau et que l'on croit provenir des volcans de l'île.

Telle est la description du géographe; voici celle du poëte[2].

Ulysse, venant du pays des Lotophages, se trouva tout à coup dans le port des Cyclopes. C'est une rade d'une entrée facile et où il n'est pas besoin de cordes de halage; les ancres et amarres sont également inutiles, car les nautonniers n'y séjournent guère que pour attendre un temps favorable; de hautes vagues roulent contre les vaisseaux et les poussent sur la côte. Presque à l'entrée du port se trouve une petite île basse, fort près du rivage[3]. Ulysse arriva dans le port[4] pendant la nuit, et poussé uniquement par le flux[5]. Il n'aperçut pas d'abord la petite île[6], tant l'air était obscurci par des brouillards épais et par des nuages; mais,

[1] Sept ruisseaux.

[2] *Odyss.*, IX, 105, jusqu'à la fin du chant neuvième.

[3] Homère décrit la petite île, depuis le vers 116 jusqu'au vers 129. Au vers 130, il recommence à parler de la grande terre par ces mots : « Quant à l'autre île, celle qu'ils occupent, *sphin nèson*, leur île à eux... »

[4] Au vers 142, *entha* signifie là, c'est-à-dire dans le grand port.

[5] Au vers 142, *Théos*, le dieu qui pousse le vaisseau, est le flux. Le flux agit seul, c'est le calme de la nuit.

[6] Au vers 146, *Nèson*, signifie la petite île. Le poëte appelle généralement *Nèsos* la petite île et *Gaia*, la grande.

lorsque le jour parut, il la remarqua tout à coup, se dirigea vers elle avec sa flotte et y descendit. Voyant que là ses compagnons étaient en sûreté, il partit sur un seul vaisseau pour aller explorer la grande terre; ayant débarqué, il vit, au bord de la mer, des prairies[1], de nombreuses sources et des champs couverts de lauriers; puis il remarqua, sur un rocher élevé, une caverne; c'était celle de Polyphème[2]. Quand, après les aventures que nous avons contées, Ulysse fut forcé de s'enfuir, le géant lui lança à une distance considérable des quartiers de roche qui agitèrent profondément l'eau[3] sans couler son navire, de sorte qu'il regagna sain et sauf la petite île.

Il est évident que le géographe et le poëte parlent du même port, et que ce port est celui de Madère.

Cette ressemblance s'appuie, comme on peut le voir, sur des détails qui ne changent point, qui sont les mêmes depuis les temps homériques. Quant aux particularités plus variables, telles que les productions de la nature, il est bien remarquable qu'on pourrait encore leur appliquer la description du poëte. Par exemple, je lis dans Malte-Brun[4] : *Les vignobles de Madère sont célèbres; le froment et l'orge y sont excellents.* Je lis dans Homère[5] : *On voit dans l'île des Cyclopes la vigne se pro-*

[1] *Odyss.*, ch. IX, v. 140.

[2] En celtique, *Fun* signifie brigand, et *Hol* signifie caverne, d'où Fun's hol, caverne du brigand. Cet ancien nom, peu changé, se prononce encore Funchal; c'est la capitale de l'île. Olinger. *Dict. holl.*

[3] Allusion aux laves flottantes.

[4] *Géographie*, liv. 100.

[5] *Odyss.*, ch. IX, v. 110.

pager d'elle-même et porter en de longues grappes un vin délicieux ; les champs, sans y être forcés par aucuns travaux, se couvrent de froment et d'orge.

Les événements que nous retrace Homère sont fort antérieurs à l'époque des Grecs, de sorte que ces peuples, relégués loin de l'Océan, ne semblent avoir qu'une idée vague des îles dont nous parlons. Les Phéniciens[1], au contraire, dans le peu qui nous reste de leurs écrits, ne connaissent que les archipels de l'Atlantique. Ainsi, le Périple d'Hannon[2], plus ancien qu'Homère, va nous décrire comme lui Madère et son îlot.

Hannon fut chargé par les Carthaginois d'aller explorer le côtes d'Afrique. Il partit de Carthage, passa les colonnes d'Hercule et, longeant toujours la côte, arriva à l'embouchure du fleuve Lissus, où habitaient des Éthiopiens et des Troglodytes[3]. Continuant sa route, il arriva dans *un golfe où se trouvait une petite île de cinq stades*[4] *de tour*. Il y forma un établissement et l'appela Cerné. Quand il voulut se rendre compte de la position du lieu, il calcula qu'il avait mis le même temps pour venir de Carthage aux Colonnes que des Colonnes à Cerné, ce qui ne convient qu'à l'île de Madère. Cerné, si l'on en croit Strabon[5] et Pline[6], fut depuis cette

[1] Peuples celtiques des environs des îles Baléares, et qui allaient en Amérique. Ils avaient pour capitale Palma, en grec *Phœnix*.

[2] Ce ne sont que quelques pages, primitivement écrites en phénicien, où Hannon raconte lui-même son voyage.

[3] *Troglè*, caverne; *Dutès*, habitant.

[4] Environ 900 mètres; ce qui est justement la grandeur de l'îlot de Madère.

[5] Livre Ier.

[6] Livre 56.

époque l'entrepôt du commerce phénicien dans l'Atlantique.

Homère dans l'Odyssée montre qu'il connaît ce voyage d'Hannon. En parlant de la fertilité naturelle de l'île, il fait prédire à Ulysse[1], suivant la méthode des poëtes épiques, que si un peuple industrieux y formait un établissement et *la défrichait, elle se couvrirait en toutes saisons des fruits de la terre; on y cueillerait le raisin toute l'année; les épis tomberaient en faisceaux épais sous la faux du moissonneur*. On voit donc que si Homère s'exprime ainsi, c'est parce que, depuis Ulysse[2], cet établissement s'était fondé.

Il est un autre point, bien plus remarquable, où le Périple se rencontre avec le poëte.

Hannon prit sur le Lissus des interprètes qui savaient la langue des habitants de Cerné; or, sur le Lissus, il y avait, avons-nous dit, des Troglodytes et, par conséquent aussi, à Madère. En outre, quand les modernes, il y a quatre siècles, pénétrèrent aux Canaries, ils y trouvèrent d'anciens habitants qui portaient le nom de Guanches; ces peuples semblaient former une race à part, vivaient dans des cavernes et rappelaient également tout ce que l'on nous a transmis sur les anciens Troglodytes. Il semble donc, sur cet aperçu, que ces hommes, que ces Troglodytes, répandus autrefois sur le rivage de la Mauritanie, auront pénétré dans les îles du voisinage : aux Canaries, ils ont subsisté sous le nom

[1] *Odyss.*, ch. IX, v. 130.

[2] C'est sans doute dans cette colonisation que les Cyclopes auront été chassés de Madère. Hannon y aborda avec trente mille hommes.

de Guanches; à Madère, ils restent décrits sous le nom de Cyclopes. En faisant le tableau comparatif de ces deux peuples insulaires, il est aisé de voir que primitivement ils n'en faisaient qu'un.

Voici ce que nos voyageurs[1] nous disent des Guanches: « Les Guanches sont robustes et de haute taille. Ils se tiennent dans les cavernes des montagnes, sans aucune religion; leurs biens sont communs; leur principale occupation est de faire paître des troupeaux de chèvres; ils boivent leur lait ou ils en font des fromages. Ce sont les plus grands mangeurs que l'on connaisse; un seul, dans un repas, dévore vingt lapins et un chevreau. Ils sifflent avec une telle force qu'on peut les entendre à cinq milles; pour parcourir leur île, ils se servent d'une longue pique avec laquelle ils sautent de rocher en rocher. Leur arme principale est un dard de bois dont la pointe est durcie au feu; mais ils se servent aussi de pierres qu'ils jettent avec une raideur et une adresse inconcevables. »

Tels sont, d'après les voyageurs modernes[2], les Guanches des Canaries[3]; voici, d'après l'Odyssée[4], les Cyclopes de Madère[5] :

[1] Thévet. *Cosmog. univ.*, III, 10. Büsching. *Géographie;* Canaries. Prévost. *Hist. des voyages*, t. VI, p. 160.

[2] Les détails qui précèdent sont littéralement copiés des trois auteurs cités dans la note précédente.

[3] Ils se trouvaient surtout dans l'île de Ténériffe.

[4] Homère nomme la *Mauritania*, lorsque Pallas se rend des îles Fortunées au fleuve du Bœtis; mais les Hellènes en ont fait *Marathon*. *Odyss.*, VIII, 80.

[5] Ces Cyclopes ne sont point ceux des légendes helléniques, les forgerons de Vulcain; ils tirent leur nom d'une autre racine.

« Ulysse arriva dans l'île des Cyclopes. Ce sont des hommes altiers et féroces; dispersés sur les cimes des montagnes, ils vivent en de profondes cavernes, ne connaissant ni gouvernement, ni lois. Ulysse ayant pénétré dans la grotte de l'un d'eux[1], y vit en abondance du lait, de la crême, des fromages, le tout arrangé dans le plus grand ordre; puis arriva le Cyclope qui ramenait du pâturage un troupeau de chèvres. Ulysse, allant au devant de lui, l'implora au nom des dieux : « Que me parles-tu des dieux, dit l'autre, je les méprise tous! » et, là-dessus, il lui dévora six de ses compagnons. Chaque matin, il sortait de sa caverne avec ses troupeaux, en fermait l'entrée; puis, faisant retentir les airs d'un effroyable sifflement, il se dirigeait vers les montagnes. Il y avait dans son réduit une énorme tige d'arbre, qui, encore verte, était là pour sécher et devait lui servir de bâton d'appui; Ulysse s'en empara, en aiguisa le bout et le durcit au feu; puis, quand le monstre revint, il l'enivra, et, comme l'autre n'avait qu'un œil, qui était au milieu du front, il le lui creva avec son pieu et courut se rembarquer. Quand il fut en mer, il insulta à grands cris le Cyclope, qui lança vers lui des blocs de pierre et, quoique aveugle, atteignit deux fois la poupe de son vaisseau[2]. »

Ainsi, il faut le reconnaître, les peuples qu'Homère a décrits sous le nom de Cyclopes sont exactement

[1] Polyphème.

[2] Chacun de ces deux rochers, dit Homère, atteignit presque le gouvernail.

les mêmes que, trois mille ans après, nous retrouvons sous le nom de Guanches; ils habitent les mêmes parages, ils ont, jusqu'aux plus minutieux détails, les mêmes mœurs; ce sont bien les mêmes hommes.

Mais la science ne se borne pas à constater des faits, elle doit aussi pouvoir les analyser. D'où venaient ces peuples?

A une époque très-reculée et qui échappe à tous nos calculs, l'homme eut pour principale religion d'embaumer[1] les corps des justes et de les déposer dans des antres qu'il avait soin de boucher hermétiquement. La géologie, qui creuse aujourd'hui partout, rencontre souvent de ces vénérables dépôts, et, quand elle cherche à en constater l'antiquité relative, elle trouve que les plus anciens se rencontrent aux bords du Hélion[2], qu'Homère appelle fleuve du Soleil. Cette pratique s'est répandue au loin, et, par conséquent, en Gaule, en Ibérie, chez les Maures et, de là, dans les archipels voisins; et nous savons que ces archipels sont percés d'innombrables grottes contenant des corps embaumés. Les Grecs, appelant une caverne *Troglé*, appelèrent Troglodyte le peuple momifié[3] qui habite ces cachettes. Quelques exemples vont justifier cette origine celtique.

Les Troglodytes[4] du continent avaient leurs mys-

[1] *Orig. celt.*, th. XIVe.

[2] La Meuse.

[3] Homère appelle les Cyclopes *Uperphialon;* or, dans l'Iliade, *Phiala* signifie urne sépulcrale.

[4] *Dutès*, habitant.

tères à Asgard, sur le Lissus; or, nous savons par Tacite que la métropole des Celtes, bâtie par Ulysse près de l'embouchure du Rhin, portait également ce même nom[1].

Le Cyclope qui trouva Ulysse dans sa grotte était, d'après Homère, un géant, et il n'avait qu'un œil[2]. La raison de cet étrange portrait semblerait être la suivante : La Bible, également, parle de géants qu'elle appelle enfants d'*Enak;* elle les place parmi les Amorrhéens; à côté d'eux, les Hébreux[3] n'étaient que des nains[4]; comme les Guanches, ils étaient divisés en trois classes, et, comme eux, ils appelaient la première, Achiman[5]; or, *Ein aug*, dans la langue des Celtes, signifie Un œil. N'est-ce pas là-dessus qu'Homère a bâti sa singulière légende?

En celtique, *Hout*[6] veut dire pieu aiguisé et servant d'arme. Lorsque le géant, c'est-à-dire Polyphème, se sentant blessé, appela par ses cris les autres Cyclopes, ceux-ci lui demandèrent quel était l'auteur de sa détresse : « *Outis*, » répondit-il, c'est-à-dire le Pieu. Mais comme, en grec, ce mot signifie personne : « Oh! si ce n'est personne, s'écrièrent-ils, tu as tort de te plaindre. »

[1] *Asci-burgium*, As-bourg, As-gard. *Orig. celt.*

[2] Dans *Homère*, Polyphème seul est un géant et n'a qu'un œil; les autres Cyclopes sont des hommes ordinaires.

[3] Amorrhéens, Hébreux, Réphaïm, etc.; c'est-à-dire Maures, Ibères, pirates du Rif, etc.

[4] *Nombres*, XIII, 23.

[5] Achiman était le premier fils d'Enak; les Achimanceys forment la première classe des Guanches.

[6] *Hout*, bois, pieu. *Dict. holl.* De cette racine dérive le grec *Outazein*, blesser avec un pieu.

Jeu de mots qui, évidemment, n'a de valeur que par langue celtique.

Ce pieu à demi brûlé, ce tison laissa de longs souvenirs dans les régions mauresques et forma à son tour d'innombrables légendes. Ainsi, on rapporte que quand on découvrit l'île de Madère, on la trouva couverte d'arbres, que l'on se contenta d'y mettre le feu et que, sept ans après, quand on revint dans ces parages, on trouva que l'incendie durait encore; allusion évidente à la légende d'Ulysse, lequel, ayant brûlé l'œil[1] du Cyclope, reparut sept ans après dans ces mêmes mers et raconta l'aventure aux Phéaciens. En outre, les habitants des Canaries parlent par tradition d'une île lointaine, mystérieuse, qui paraît toujours en feu et qu'ils appellent Brandon[2]; les navigateurs l'ont cherchée partout, les savants se perdent en conjectures sur cette terre introuvable; mais *Brandon*, en celtique, signifie tison enflammé; la légende désigne donc Madère et fait allusion à l'aventure de Polyphème.

Tous ces détails confirment ce que nous avons dit de l'île des Cyclopes.

Nous l'appelons aujourd'hui Madère; je termine par l'explication de ce mot.

Homère, décrivant la petite île, la surnomme *Huléessa*[3], couverte de bois, et reproche aux Cyclopes de vivre stupidement dans leurs cavernes, au lieu de

[1] Une multitude de légendes sont fondées sur la confusion de *Auge*, œil, et *Oog*, île.

[2] Appelée Brandon, Saint-Brandon, Borondon, etc.

[3] *Odyss.*, ch. IX, v. 118.

couper ces arbres, d'en faire des vaisseaux et de prendre part à la civilisation des grands peuples. Le mot phénicien *Maduré* signifie bois, chantier, bûcher; et, encore aujourd'hui, les Ibères n'ont que ce même terme, *Madera*, pour signifier bois de construction; d'où le nom de Madère[1]. Quand de vieux titres donnent à l'île un autre nom, c'est toujours pour rentrer dans ce sens; ainsi, sur les cartes du moyen âge[2], elle est désignée sous le nom d'*Isola di legname*, l'île au bois.

Actuellement, on voit sur le rocher homérique le fort du Loo[3], destiné à protéger Funchal et le port.

Ile d'Éole.

Lorsque Ulysse se fut remis en mer, il rencontra l'île d'Éole. Cette île est nécessairement une des Açores; car c'est le seul archipel qui reste à visiter dans l'Atlantique.

Éole, roi de l'île, lui donna une outre où tous les vents étaient renfermés, à l'exception du zéphyre, qui devait le ramener dans sa patrie. Il se mit donc en route directement vers l'est, et aperçut la terre après dix jours de navigation; mais ses compagnons, pendant son sommeil, ayant ouvert l'outre, les vents contraires sortirent et le ramenèrent au lieu d'où il venait.

Il faut donc dix jours de navigation en ligne droite

[1] Cerné et Madère sont plutôt les noms de l'îlot, lesquels passèrent à l'ensemble du groupe.

[2] Entre autres sur une carte de 1384. MALTE-BRUN. Liv. 19.

[3] On l'appelle souvent Loo-rock.

pour aller de l'île d'Éole à la côte la plus rapprochée vers l'orient. C'est, on ne peut le nier, la distance rationnelle des Açores au Portugal. Sans doute, dans ces parages trop civilisés, les antiques croyances ont disparu; mais un peu plus loin, dans le même Océan, on en retrouve encore des traces. Ainsi, dit le savant abbé Banier[1], *en Laponie, des matelots vendent les vents à ceux qui s'embarquent, et leur promettent, moyennant une somme d'argent, de tenir enfermés ceux qui pourraient troubler leur voyage.*

Tout se rapporte donc; Éole, roi des vents, est dans l'Atlantique, et son île est une des Açores. Mais laquelle?

La plus petite et la plus septentrionale du groupe est Corvo. Les nations européennes en arrivant dans cette île furent surprises d'y trouver des monnaies non-seulement carthaginoises, mais cyrénaïques[2]; et, en effet, ils sont bien éloignés et bien antérieurs aux Romains et aux Grecs les temps où Cyrène était assez puissante pour voguer avec Carthage au fond des mers occidentales.

Une autre découverte, plus remarquable encore, fut celle d'une grande statue équestre sur laquelle était un homme paraissant montrer de la main droite l'occident. Il était couvert d'un manteau *comme celui des Mexicains*[3]; on voyait gravés sur la statue *des caractères indéchiffrables*. Si nous cherchons ailleurs l'analogue

[1] BANIER. *La Mythologie, etc.*, article Eole.
[2] MALTE-BRUN. Liv. 22.
[3] THÉVET. *Cosmog. univers.*

de ce monument, nous ne le trouvons que dans la patrie même d'Homère. Dans l'île de Gadès, la Torregorda repose sur des fondements phéniciens, et en outre elle était surmontée d'une idole qui tenait de la main droite une clef et, comme l'homme de Corvo, indiquait du geste l'occident[1].

Nous racontons dans nos histoires comment les îles Açores furent connues, nous marquons les dates[2] de ces découvertes; mais il existe des monuments qui, bien antérieurement à ces dates, mentionnent cet archipel et surtout l'île de Corvo. Près de trois siècles avant l'époque où nous disons que les Européens y arrivèrent, les géographes arabes en parlent par tradition, citent les choses singulières que nous y avons retrouvées et surtout ne manquent pas de signaler, dans ces îles lointaines, la statue de l'homme à cheval. Vers 1200, Ibn-al-Ouardi, Edrisi et d'autres le décrivent. Quant aux Romains et aux Grecs, ils n'ont jamais rien connu de ces questions, mais avant eux Hésiode laisse entrevoir que déjà de son temps l'on avait connaissance de ce mythe; parlant d'Éole, il le nomme *Hippiocharmès*[3], le dieu au cheval. Enfin, si nous remontons jusqu'à Homère, lorsque ce poëte fait arriver Ulysse dans l'île d'Éole, lui qui décrit tout et avec de longs détails, il ne donne au dieu qui règne dans cette île qu'une seule qualification, il l'appelle simplement *Hippotadès*, dési-

[1] D'après l'auteur arabe Ibn Ghahb. C'était une tour sans portes ni fenêtres, comme les tours rondes d'Irlande.

[2] 1432.

[3] *Fragments d'Hésiode*, 23. Édition de Lehrs.

gnant clairement par cette racine *Hippo*, qui signifie cheval, le cheval des Açores[1].

Quelle longue tradition! Quelle persistance de souvenirs dans nos régions atlantiques! Le cheval homérique d'Éole et la statue équestre des Açores sont donc une même chose, et l'un et l'autre se rencontrent dans la même île de Corvo.

Homère décrit à peine cette petite île[2]; mais le peu de détails qu'il nous donne lui conviennent exclusivement. Elle est, dit-il, *Plôtè*, facilement accessible aux vaisseaux; nos géographes disent[3] : *Elle a de bons mouillages*. Il ajoute que les algues forment autour d'elle une barrière infranchissable[4]; c'est le redoutable banc de sargasse[5] qui environne l'île et qui rend si difficile son approche. D'après le poëte, ses bords sont escarpés; et en effet la côte du midi, où arrivait Ulysse, n'est qu'une montagne[6] corrodée par les flots et abrupte.

Enfin, le livre d'Homère est un guide du navigateur dans l'Atlantique; il est donc naturel qu'il nous renseigne sur les parages sujets aux tempêtes. L'île d'Éole est un

[1] *Hippotadès* est exactement le même mot que Neptune; il est formé de *Ebbe*, reflux, et *Tidt*, flux. C'est donc simplement une figure des mystères atlantiques.

[2] *Odyss.*, ch. X, v. 1.

[3] MALTE-BRUN. Liv. 190.

[4] *Homère* (IX, 4) dit qu'il y a autour de l'île une barrière qu'il appelle *Chalkeon*, c'est-à-dire une barrière d'airain; ce qui serait ridicule; mais au lieu de *Chalca*, airain, ne faut-il pas lire *Alga*, algue, c'est-à-dire cette même sargasse qui effectivement environne l'île?

[5] *Sargazo*, en portugais, algue. Il y a aussi un banc de sargasse autour des îles du Cap-Vert.

[6] Il y en a une pareille au nord.

de ces parages; ce dieu, voyant revenir Ulysse qu'il croyait rentré de sa patrie, le maudit, le chasse, déchaîne contre lui un ouragan épouvantable qui le rejette à l'opposé de son pays. Ce tableau nous remet encore dans les mers de Corvo. Je copie ce qu'en dit un voyageur[1] : *Il y a tel danger à côtoyer les Açores, que les plus hardis y perdent le cœur; vu que, à deux degrés de çà et de là desdites îles, y souffle ordinairement un vent si froid, merveilleux et terrible, que c'est le passage le plus dangereux qui se trouve en tout le voyage. Aussi la mer s'y élève en contre-mont, comme la paille que le tourbillon efflue de la terre.*

Avec les Açores, Homère achève de nous faire connaître les archipels de l'Atlantique.

APPENDICE.

Les anciens peuples connaissaient vaguement, au sein de l'Atlantique, des îles qu'ils appelaient Fortunées, et sous ce nom ils comprenaient non-seulement les Canaries, mais les trois archipels mentionnés par Homère.

Les justes de l'ancienne religion, après leur mort, étaient transportés des deux continents dans ces îles [2] mitoyennes, et, conservant inaltérablement leur forme par l'embaumement, ils ne cessaient pas de vivre et jouissaient de l'immortalité; mais, après mille [3] ans de

[1] Thévet. *Cosmog. univers.*, liv. XXIII, ch. 7.

[2] L'île de Ténériffe surtout est toute remplie de momies. L'usage s'en est répandu en Égypte et au Pérou.

[3] Ces héros endormis, qui devaient renaître après mille ans, s'appe-

béatitude, ils reprenaient dans les florales un autre corps et, reparaissant au milieu des leurs, ils montraient par leurs belles actions qu'ils étaient véritablement de la race des héros.

D'après cela, tandis que nos aïeux plaçaient vers l'occident ces îles bienheureuses et régénératrices, les peuples américains les avaient à l'orient; c'est de l'orient qu'ils attendaient leur Messie; aussi, quand ils virent les Espagnols arriver de ce côté, ils les prirent pour les rejetons de leurs anciens Teuls, qui, après un long sommeil aux îles Fortunées, revenaient sauver leur nation. C'est pourquoi il est fort naturel que l'on rencontre, dans nos régions et chez les Américains, les mêmes traditions au sujet de ces îles atlantiques.

La Sicile est parmi nous le pays qui a conservé le plus grand nombre de ces souvenirs; au point même que les Grecs crurent que les légendes des Lotophages, des Cyclopes, d'Éole avaient eu lieu dans le voisinage de ce pays.

Ainsi, sur les médailles de Syracuse, on voyait le lotos[1]. Les bergers, les bergères de Théocrite sont des souvenirs empruntés aux îles Fortunées; Tityre, par exemple, rappelle Titero-y-Gotra, la plus fortunée[2] de ces îles lointaines.

laient *Schill* (*Orig. celt.*, th. XIVe), d'où le grec *Chilioi*, mille; ils portaient le Tau, T, marque de résurrection, d'où *Tau's end* (Fin du Tau), qui signifie mille, chez les Saxons. Le sixième chant de Virgile, l'Apocalypse mentionnent ce chiffre; on connaît la secte des millénaires.

[1] *Encycl. méth.*

[2] Le nom indigène de Lancerote, ou île des Phéaciens, est *Titero-y-Gotra.*



Il y avait également en Sicile un souvenir des Cyclopes; ainsi, lorsque Énée arriva dans ces parages, il recueillit sur son vaisseau un certain Achéménide, qui raconta aux Troyens les aventures de Polyphème et des Cyclopes; mais son nom n'était pas sicilien; il venait des îles Fortunées où le grand Esprit se nomme Achimas et ceux qui l'adorent, Achimanceys.

L'île d'Éole était, disons-nous, dans les Açores. Ce mot Açore, qui signifie épervier, avait déjà ce sens quand les mystères atlantiques pénétrèrent dans nos pays. Ainsi, dans la Sicile, on a trouvé un épervier en marbre avec l'inscription *Assorus*[1]; il avait son pontife qui se nommait *Archatès*. Les Grecs ne connaissaient pas ces îles, mais les Ibères les connaissaient. Quand Sertorius, pressé par les armes romaines, songeait à quitter l'Espagne, les habitants lui conseillèrent de s'embarquer pour les îles Atlantides, situées à dix mille stades[2] de la Libye. Les Açores sont les Atlantides[3], elles sont à cette distance de l'Afrique.

Ces exemples suffisent pour nos contrées.

Si nous passons de l'autre côté de l'Atlantique, nous trouverons que les Américains ont inséré dans leur histoire des faits, des souvenirs analogues à tout ce que nous venons de retracer; les mêmes légendes que nous disons être arrivées dans notre pays, ils les content comme ayant eu lieu dans le leur; mais on peut

[1] GORI. *Inscript. Étrur.*, pl. 6.

[2] Environ mille huit cents kilomètres.

[3] L'atlantide Calypso était dans les Açores. Il y avait, chez les anciens, sept Atlantides, comme il y a sept îles Açores.

toujours, à certains caractères, reconnaître la source de toutes ces fictions.

Ils avaient la légende du Lotos, de Polyphème, d'Éole[1].

Le lotos était remplacé chez eux par le palta[2]; mais, plus explicites qu'Homère, ils nommaient Canarins les peuples qui faisaient leurs délices[3] de ce fruit mystique, montrant ainsi que ce mot leur est venu de nos contrées; et, en effet, les mêmes hommes qu'Homère appelle Lotophages, les Grecs, les Romains les appelaient Pultophages[4], mangeurs de Palta, et les plaçaient dans ces mêmes régions africaines dont nous parlons.

Les Américains connaissaient les Guanches, qu'ils appelaient Huancas[5], et, comme nous, ils les plaçaient aux Canaries et à Madère. Par exemple, jouant sur le mot Canarie, ils disaient que les Huancas adoraient un chien[6]; en outre, le portrait qu'ils font de ces peuples est celui des Cyclopes de Madère : Les Huancas vivaient par tribus, sans lois, sans société; ils étaient anthropophages; ils se tenaient sur le haut des montagnes, dans des grottes; leur pays était fertile, on le

[1] *Poés. d'Hom.*, th. Xe.

[2] *Hist. des Incas*, liv. VIII, ch. 5 et 11.

[3] Les Canarins appelaient le palta un fruit délicieux. *Id. Ibid.*

[4] Le grec *Poltos* signifie une bouillie faite avec les carpelles des plantes sacrées, et l'on appelait Pultophages les *Pœni*, les Maures, les Éthiopiens qui mangeaient cet *Anthinon eidar*, ce palta.

[5] Garcilas. *Hist. des Incas*, liv. VI, ch. 10, et liv. VIII, ch. 3.

[6] *Canis*, chien. Ce mot est inconnu aux Américains, qui appellent un chien Yaki. Juba, qui était de Mauritanie, énumérant les îles Fortunées, cite *Canaria, célèbre par ses chiens*. En Chine, *kène* signifie chien.

conquit et on le fertilisa davantage. « Ils habitaient, dit l'auteur américain, au voisinage de la province de Sous, » et Sous est un royaume antique et puissant, dans le pays de Maroc, en face de Madère. En outre, il y avait chez ces peuples un usage identiquement rapporté dans le Périple d'Hannon, c'était d'empailler les prisonniers de guerre et de les suspendre comme des trophées dans les temples.

Enfin, les Chichimèques nous content une légende qui est évidemment celle d'Éole. Ils disent[1] que leurs aïeux, traversant des mers pour venir dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui, firent naufrage, furent recueillis par des faucons[2], prirent, pour s'échapper, des outres de cuir et arrivèrent.

On voit donc par tous ces détails qu'il y eut dans des temps fort reculés, avant qu'il ne fût question des Grecs et des Romains, une époque civilisée, homérique qui domina l'Océan et répandit ses institutions dans les deux mondes.

[1] *Poés. d'Hom.*, th. Xe.
[2] *Açore*, faucon. *Dict. esp.*



QUATRIÈME THÈSE.

ULYSSE AU PORT DES LÆSTRYGONS.

Ulysse, en quittant l'île d'Éole, fut poussé vers les régions occidentales; après sept jours d'une tempête acharnée, il rencontra enfin un port, c'était celui des Læstrygons. Ses compagnons s'obstinèrent à y pénétrer, mais il fut plus prudent, il resta au dehors avec son vaisseau, et envoya trois des siens, comme explorateurs, vers le roi du pays; celui-ci, au lieu de leur répondre, se jeta sur eux, en saisit un et le dévora. L'éveil étant ainsi donné, les Læstrygons accoururent en foule, et, postés sur toutes les hauteurs qui environnent le port, firent pleuvoir sur la flotte une grêle de pierres qui la détruisirent avec tout son monde. Ulysse, effrayé de ce désastre, s'enfuit, n'ayant plus avec lui qu'un seul vaisseau.

L'objet de cette thèse est donc de retrouver, d'après ce récit, le port des Læstrygons.

L'île d'où part Ulysse pour y arriver est fixée inébranlablement : « Elle est, dit le poëte[1], séparée des contrées orientales par dix journées d'une navigation pacifique, et des régions occidentales par sept journées

[1] Voyez la thèse précédente.

d'un épouvantable ouragan. » De pareilles distances à droite et à gauche d'une île ne sauraient guère se retrouver que dans l'Atlantique, et, dans cette mer, l'archipel des Açores est, comme nous avons dit, le seul qui réponde à de telles conditions.

En quittant cet archipel pour se diriger à l'occident, ce que l'on rencontre est l'Amérique ; Homère, en y conduisant Ulysse, le fait aborder à un port et le décrit ; ce port doit donc se retrouver dans les parages de l'Amérique centrale. Mais, du reste, la description du poëte est tellement caractéristique, que cette recherche ne saurait être longue.

Le port des Læstrygons est la Havane.

Voici, en traduction littérale[1], comment Homère décrit le port des Læstrygons :

C'est un vaste bassin entouré d'une ceinture de rochers abrupts, lesquels, s'avançant des deux côtés comme pour se rejoindre, laissent en avant une ouverture étroite ; dans ce port, les vaisseaux peuvent en toute sécurité s'amarrer l'un à côté de l'autre le long du rivage, car la moindre vague ne saurait jamais y pénétrer; il y règne la tranquillité la plus profonde.

C'est la Havane.

Par les merveilles de la civilisation moderne, les deux continents sont aujourd'hui rapprochés, comme au temps de nos extrêmes aïeux. Ceux qui n'ont point

[1] *Odyss.*, ch. X, v. 87.

vu la Havane ont parlé à des hommes qui l'ont vue. Son port est toujours la merveille de la navigation. Ce vaste bassin, cette ceinture de rochers qui l'environnent, ce lac qui dort tranquille à côté d'une mer en furie, cette *entrée étroite par laquelle*, disent les géographes[1], *il ne peut pénétrer qu'un seul vaisseau à la fois*, tous ces détails homériques montrent que c'est là qu'arriva Ulysse. Un second port répondant aux détails du poëte ne se rencontre point, non-seulement en Sicile où les classiques le cherchent toujours, mais dans le monde entier.

Homère, en nous montrant qu'il connaît ce port et en le décrivant avec tant de soin, nous fait entendre que la Havane, à l'époque brillante de la navigation phénicienne, était, dans ces contrées éloignées, un point commercial de la plus haute importance. C'est pourquoi il ne se contente pas de la description du port, il y ajoute des détails complémentaires, que nous allons étudier.

Avant tout, le nom même du port doit déjà nous surprendre. Lorsque les Espagnols, il y a quatre siècles, arrivèrent dans ces parages, il était déjà appelé Havane par les indigènes, et cependant ce mot, c'est-à-dire *Hafen*, n'est point américain[2], il est exclusivement saxon et signifie port. Les Celtes ont donc été autrefois maîtres de ces régions, et le port où ils abordaient a conservé, comme souvenir de leur passage, le nom de Hafen.

[1] *Géographie* de Dübner.

[2] C'est pourquoi on dit La Havane, c'est-à-dire Le Port, Havane n'étant point un nom propre, mais un terme générique.



Ulysse, comme nous avons dit, ayant amarré son vaisseau en dehors du port, monta sur une roche avancée qui se trouvait là, et envoya trois de ses compagnons pour explorer le pays. Ils ne tardèrent pas à rencontrer une fontaine sacrée appelée *Artakia* et une nymphe qui y puisait de l'eau et qui leur donna les renseignements qu'ils demandaient. En effet, tout près du port[1] est un rocher proéminent sur lequel Ulysse monta; non loin de là se trouve une célèbre source minérale et chaude, laquelle se dit en américain Huana Bacoa[2] et en saxon *Artakia,* ces deux mots ayant le même sens et signifiant eau salutaire.

Sur les renseignements de la jeune nymphe, les envoyés entrèrent dans la ville; mais, dit le poëte, quand ils arrivèrent en présence de la reine, ils furent effrayés en voyant sa tête *arrondie comme la cime d'une montagne*. Il s'agit de Cuba, or, *Chub* est un autre mot saxon qui signifie grosse tête.

Le roi ayant saisi un des envoyés le dévora. Ce trait seul montre que nous sommes bien éloignés des régions méditerranéennes. Chez les anciens Romains, tout étranger était un ennemi, *hostis*, et devait être immolé comme victime, *hostia;* à Athènes, quand on voulut préparer les dieux à bénir les lois de Solon, on leur sacrifia deux étrangers; mais on ne dit point que ces victimes fussent dévorées. Nous nous répugnons à croire

[1] On y a placé un fort. Büsching. *Géographie*.

[2] *Huana*, sacrée; *bacoa* (beck), source. Mango Capac s'arrêta de même à Huana Cauri (*Koor*, temple). — Artakia dérive de *Art*, médicinal, et *Ag*, eau; c'est exactement comme Pou-oggi, Sainte eau, lequel mot est fréquent en Lithuanie et a formé Pougues en France.

qu'au temps d'Homère les Siciliens[1] fussent encore anthropophages, et instinctivement nous sentons, dans l'acte du Læstrygon, des mœurs transatlantiques.

Le trait qui suit nous reporte encore mieux dans l'autre continent et plus précisément dans l'île de Cuba.

Homère, pour achever de nous peindre le port de la Havane, y fait entrer la flotte d'Ulysse, et quand les Læstrygons parurent armés sur toutes les hauteurs, cette flotte, vu la petitesse de l'entrée, se trouva prise comme au trébuchet; elle fut donc broyée et anéantie. Les agresseurs, pour produire un pareil désastre, lançaient des projectiles que le poëte appelle *Chermadios*. Ce mot, fréquemment employé dans l'Iliade, désigne les pierres énormes que les héros jetaient à leurs ennemis; Hector[2], Énée[3], Patrocle[4], Agamemnon[5] lui-même lancent des *Chermadios*. D'après les hellénistes, ce terme expliqué par ses racines signifie une pierre façonnée à la main[6]. Nous avons également une ressource pour connaître la forme donnée à ces projectiles; les peuples qu'Homère appelle Læstrygons sont les anciens Olmèques[7], et ce mot, c'est-à-dire *Olmos*, est resté en grec pour signifier une pierre ronde.

[1] Les classiques placent les Læstrygons en Sicile.
[2] *Il.*, ch. VIII, v. 321.
[3] *Il.*, ch. XX, v. 285.
[4] *Il.*, ch. XVI, v. 587.
[5] *Il.*, ch. XI, v. 265.
[6] On suppose que la racine de ce mot est *Cheir*, main.
[7] Les Olmèques, dérivant de *Holm*, île, sont des insulaires. Ils venaient du nord de l'Europe, où l'on trouve Ax-holm, Stock-holm, etc. On voit ainsi que les mots Læstrygons, Olmèques, Saxons désignent un même peuple.

On voit ainsi que les projectiles lancés[1] par les Læstrygons devaient avoir la forme de nos boulets ; or, quand les premiers Européens parcoururent l'île de Cuba, ils furent extrêmement surpris d'y trouver, en différents lieux, des tas énormes de boulets en pierre que l'on avait toujours vus là, et sur lesquels les indigènes ne purent donner aucun renseignement. Nos historiens se sont contentés jusqu'ici de relater ce phénomène sans entreprendre de l'expliquer : Ainsi, dit Thévet[2], *à Camarée, S. W. de Cuba, sont des balles de canon en pierre, soit grosses, soit menues ; elles sont rondes, fort polies, et en nombre infini.* Voici encore comment Moréri s'exprime[3] sur le même sujet : *On trouve à Cuba une immense quantité de cailloux parfaitement ronds, de grosseurs diverses, et qui pourraient servir de boulets de canon.* Ces boulets façonnés à la main sont les *Chermadios* d'Homère.

Enfin Homère, sans s'écarter du port, nous donne une idée de l'industrie de l'île et du caractère des habitants ; et au tableau qu'il nous en fait nous reconnaissons sans peine les Caraïbes. Ulysse, du haut de son rocher, n'aperçut *aucune trace de labeur ni des bœufs, ni des hommes ;* mais il remarqua une *grande route frayée par les chars qui allaient chercher dans les montagnes du centre les dépouilles des forêts.* En effet, les Caraïbes, outre qu'ils mangeaient leurs prisonniers,

[1] Lancés avec des balistes, des frondes, ou avec la main, selon la grosseur.

[2] *Cosmog. univ.*, liv. XXII, ch. 13.

[3] *Dict.*, au mot Cuba.

n'ont jamais employé les animaux à la culture des terres, et toujours montés sur leurs canots[1], ils se sont rendus maîtres de cette partie de l'Océan qui baigne les Antilles et qui prit d'eux le nom de mer des Caraïbes. Ceux de la Havane tiraient leurs arbres des monts Tarquin[2] qui occupent le centre de l'île : *On voit dans ces montagnes,* dit un auteur[3], *quantité de cèdres d'une grosseur extraordinaire, dont les habitants se servaient pour faire des canots d'un seul tronc, capables de porter cinquante hommes*[4].

Les animaux employés pour charrier ces arbres étaient les lamas, et le texte d'Homère nous les laisse facilement reconnaître. Le pays des Læstrygons, dit-il, est situé dans un climat où *le cours du jour et celui de la nuit sont presque d'égale durée ;* aussi, comme *il y a des troupeaux de bœufs et de moutons*[5], *les uns peuvent paître la nuit et les autres le jour.*

Rien n'est plus facile que l'interprétation de ces mots. D'abord, l'île de Cuba étant tout entière sous la zone torride, les jours y sont presque égaux aux nuits;

[1] Les mots européens *Carabo*, Caravelle viennent de là. Christophe Colomb alla en Amérique avec trois bâtiments que les auteurs du temps nomment Caravelles. Caravane, ou expédition de pirates, tire aussi de là son nom.

[2] Voy. l'atlas de l'*Encycl. méth.*, carte de Cuba.

[3] Moréri, au mot Cuba.

[4] Lafiteau dit 60. Lacondamine vogua sur un de ces canots Dans l'Amérique méridionale, le bois dont on fait ces canots se nomme *Timbo*, le *Timber* des Saxons.

[5] *Lama* est le saxon *Lamm*, mouton. Ctésias dit que, dans l'Inde (occidentale), les charrois sont faits par des moutons aussi grands que les ânes de la Grèce.

les plus longs jours y sont d'environ treize heures et les plus courtes nuits d'environ onze heures. En outre, des deux espèces de troupeaux que renferme l'île, l'un, celui des lamas, est fameux parmi les naturalistes par une étrange bizarrerie : *Jamais*, dit Buffon, *ces animaux ne mangent la nuit, quand même ils auraient jeûné pendant tout le jour.* La répartition est donc facile ; ce sont les bœufs qui, d'après la fiction homérique, paissent de nuit et les lamas qui paissent de jour.

Valmont de Bomare[1], après avoir parlé des lamas presque dans les mêmes termes que Buffon, ajoute : *Ces animaux servent constamment à transporter les fardeaux du pays par des routes impraticables pour toute autre bête de charge ; ils descendent des ravines abruptes et surmontent des rochers escarpés où les hommes mêmes ne peuvent les accompagner.*

Comme on le voit, par ce détail et par tous ceux qui précèdent, il existe un seul point du globe où l'on puisse placer les Læstrygons d'Homère, c'est la Havane.

Double civilisation américaine, confirmée par Homère.

La religion primitive, née aux bouches des trois fleuves celtiques, se répandit d'abord dans l'ancien monde parmi les contrées qui longent l'Océan ; puis, pénétrant d'île en île par le nord, elle gagna peu à peu l'Amérique septentrionale, les Antilles, tout le nouveau

[1] *Dict. d'hist. nat.*, au mot Paco.

monde[1] Elle put s'étendre à son gré dans ces régions neuves où rien ne lui faisait obstacle; elle y établit ses mystères, y traça ses monuments, y développa les légendes dont elle avait apporté le germe avec elle de notre continent, et forma ainsi une civilisation que j'appellerais saxonne.

D'un autre côté, les peuples celtiques du midi de l'Europe s'exerçaient dans la Méditerranée à la haute navigation; peu à peu ils se jetèrent dans les entreprises audacieuses, attaquèrent cet océan illimité qui les arrêtait au couchant, découvrirent un archipel, puis un autre; puis tout à coup quelque Christophe Colomb, prenant son élan de plus loin, arriva à travers l'Atlantique dans l'autre continent. On y trouva, d'après ce que nous avons vu, des hommes aguerris, formés en nations, qui, du reste, en étaient encore aux institutions brutes des peuples du Nord. Les nouveaux venus, pour prendre pied sur cette terre étrangère, durent livrer des combats; mais, apportant avec eux les arts plus perfectionnés de notre Europe, ils triomphèrent sans peine, s'établirent où ils voulurent et surtout dans les contrées où se trouvent l'or, les perles, les émeraudes, les diamants, la pourpre[2]. Partout ils ont laissé des monuments dont les ruines tranchent encore aujourd'hui sur celles des habitants primitifs par une civilisation plus avancée, plus approchante de celles des peuples bâtisseurs de notre continent. Ainsi, tandis

[1] Les deux mondes étaient autrefois en relation. Voy., pour cette question, *Orig. celt.*, th. XXe, XXIe et XXIIe.
[2] *Orig. celt.*, th. XXe.

que, dans les régions du Nord[1], on trouve, comme en Écosse, des duns, des momies accroupies, des urnes funéraires, des pierres branlantes, des tumulus; dans l'Amérique centrale, au contraire, on rencontre plutôt des pyramides en briques cuites, des palais, des mosaïques, des hiéroglyphes, en un mot, toute la civilisation phénicienne[2].

Lorsque Homère nous représente Ulysse arrivant à travers l'Océan dans le nouveau monde parmi des populations de mœurs exotiques, il veut nous peindre cette première rencontre des deux sociétés, l'une qui est maîtresse du pays, l'autre qui cherche à s'y introduire. Il n'a que trois mots pour décrire la civilisation établie, mais avec ce peu de détails il nous laisse reconnaître son origine toute saxonne.

Il appelle *Lamus* le grand pontife de cette religion, *Télépulon*, le temple des mystères, *Læstrygons*, les ministres du culte; et c'est justement à l'époque printanière[3] de l'immolation du guèze en Amérique, qu'il y fait arriver sa victime humaine; or, tout cela nous reporte, comme nous allons voir, dans le Nord de notre Europe, dans la région saxonne.

Le Rhin était la grande déité de la religion primitive, et c'est dans ses eaux que l'on naissait à la vie

[1] Dans la région des lacs, dans la vallée du Mississipi et surtout sur les bords de l'Ohio et du Wabash.

[2] Il est admis par tous les savants que les monuments étrusques, mexicains, égyptiens sont identiques.

[3] Ulysse, quittant les Læstrygons, arriva immédiatement chez Circé, où il fut servi successivement par les quatre Saisons. Celle qui commença fut la déesse du Printemps.

mystique; mais, comme son nom signifie agneau[1], les pontifes, qui dans les diverses parties du monde le représentaient, avaient soin, pour mieux s'identifier avec le fleuvé sacré, de se revêtir d'une peau de mouton, ce qui les fit appeler Rhénophores[2]. Également le dieu reçut un nom conforme à cette théorie[3]; par exemple, dans les régions méridionales, on l'appela généralement *Agni*, et c'est par ce mot qu'il est désigné dans les Védas des Brames. Les peuples du Nord dirent plus communément Lama[4], lequel, ainsi qu'*Agni*, signifie agneau. Nous connaissons le Lama des Mongols; à l'ouest[5] de Bretagne était un autre Lama, populairement appelé Vulcain, que l'on estropia, parce que *Lame* en saxon signifie boiteux; plus loin, au fond de l'Irlande, nous trouvons, sur le fleuve sacré du *Senus*[6] et parmi des monuments d'une excentricité tout américaine, la ville de Lime-rick. N'est-ce pas de là qu'est parti, avec les émigrations saxonnes, ce Lamus qu'Homère nous fait retrouver dans l'autre continent, dans ces mêmes régions où Lama signifie également un agneau?

Tous ces Lamas d'Amérique, d'Europe et d'Asie ont eu des successeurs, des pontifes qui ont perpétué jusqu'à nous leur sacerdoce sous différents noms[7]; mais, en

[1] *Rhen*, agneau. *Lex. grec.*

[2] C'est-à-dire porte-toison. *Orig. celt.*, th. Xe, XIe.

[3] Ainsi Ammon, de *Amnos*. A la fête du printemps, Hamon-Re, en Égypte, était revêtu d'une peau de bélier.

[4] *Agni*, en ibérique, *Lamm*, en saxon, signifient agneau.

[5] D'où Vulcain est appelé en grec *Ephaistos*. *Poés. d'Hom.*, th. XIIIe.

[6] Le Shannon.

[7] Mair Monan, Grand Caraïbe, Bochica, Quetzalcoatl, en Amérique; Koutouctou, Chakia Mouni, Somonakodom, en Asie; etc.

étudiant leurs légendes, leurs transformations, leurs lois, on y reconnaît tout ce que nos traditions nous apprennent de Hu et de Merlin, tout ce qui exista autrefois dans les régions saxonnes.

Il est surtout un point remarquable dans ces religions septentrionales. Toutes racontent que leur grand pontife, se voyant au terme de sa carrière, fut emporté dans une région lointaine et mystérieuse, pour reparaître un jour. Ainsi, les Asiatiques appellent *Stoupa*[1] la pyramide où la momie de Boudha est renfermée pour un temps; les Scandinaves rapportent que Wodan[2], près de mourir, se retira dans un *Schut*[3], c'est-à-dire dans un enclos où les *Helden*[4] jouissent avec lui du bonheur suprême; Merlin, disent les Saxons, fut enlevé dans la forêt de Brokéliant, où il dort dans l'ambre[5] et l'immortalité; les Muiscas d'Amérique ont la même légende sur Bochica, ils disent qu'il fut transporté à Ida-Canza[6], et, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, ils ont attendu son retour; les peuples des Antilles nomment *Tlapallan*[7] le lieu où, en mourant, Quetzalcoatl, le fon-

[1] *Poés. d'Hom.*, th. XIIIe. *Stoupa*, *Steeple* sont primitivement un même mot.

[2] Wodan, chez les Scandinaves, Votan, chez les peuples des Antilles, ont donné leur nom à un jour de la semaine, au *Wedne's day*. MALTE-BRUN. Liv. 114.

[3] *Schut*, enclos. Plusieurs auteurs, ne comprenant point ce mot, disent qu'il alla en Scythie.

[4] *Heylen*, sanctifier. *Helden*, sanctifiés, héros.

[5] C'est pourquoi il est souvent nommé Ambrosius.

[6] *Schantze*, castel.

[7] MALTE-BRUN. Liv. 114.

dateur de leur religion, alla rejoindre les anciens héros, les Toltèques.

Toutes ces légendes n'en forment qu'une seule et se rapportent aux tours rondes dont on voit encore aujourd'hui les restes dans les régions saxonnes[1]; ces monuments doubles renferment la cale aux[2] ossements, et, au dessus, l'aire où se faisaient les florales régénératrices.

Lorsque les Européens, il y a quatre siècles, retournèrent en Amérique, ils trouvèrent que l'ancien pontife était alors appelé Grand Caraïbe, Mair Monan[3], et que ses disciples se nommaient, par conséquent, Caraïbes, Mormons. Or, cet antique fondateur de la religion américaine n'est autre que Lamus; et, en effet, les Mormons, comme on sait, prétendent avoir entre les mains une plaque en métal, retrouvée dans ces derniers temps[4] sous des ruines, et sur laquelle on lit que le pays fut d'abord colonisé par les Néphites, puis par les Lamanites; qu'une guerre s'étant élevée entre ces deux peuples, les Lamanites restèrent vainqueurs et exterminèrent leurs ennemis. Or, les Mormons assurent que leur religion est celle des Lamanites, des disciples de Lamus.

Mais ce qui est surprenant, dans la question présente, c'est que ce Tlapallan des Américains où réside,

[1] *Orig. celt.*, th. XV°.

[2] Ces tours doubles sont appelées, au Mexique, Téocalli. *Teo* signifie mort. DUGRATY. *Rép. du Paraguay.*

[3] THÉVET. *Cosmog. univers.*

[4] Retrouvée en 1830 par Joseph Smith.

in spem resurrectionis, leur pontife suprême, est nominalement cité dans Homère : *Lamus*, dit le poëte[1], *résidait dans le Télépulon*, c'est-à-dire, ajoute-t-il lui-même, *dans la haute tour*[2]; et en traduisant ainsi, il montre que ce mot, d'apparence étrangère, n'est autre que *Tall-pyle*[3], lequel par ses racines appartient à la langue saxonne.

Parlons maintenant des Læstrygons et recherchons la signification de ce mot.

Les purifications, ou, pour parler la langue des mystères, les *lustrations* formaient la partie la plus importante des anciens cultes. On préparait d'abord la victime humaine et on la sanctifiait; puis, à l'époque du printemps[4], on l'ornait de plumes[5], on lui faisait parcourir les douze stations marquées par les rites, on la mettait à mort, et la foule arrosée de son sang[6], purifiée de toute souillure, se livrait alors innocemment aux orgies dans l'antre de Mitra; cette cérémonie se renouvelait ordinairement tous les quinze ans. Du mot *Lustrum*, qui servait à la désigner, les prêtres furent appelés *Læstrygons*, c'est-à-dire purificateurs[7]; et, chose surpre-

[1] *Odyss.*, ch. X, v. 82.

[2] *Aipu ptoliethron*, haute tour.

[3] *Tall-Pyle*, haute tour. Au Mexique, les anciens géants, les Læstrygons sont appelés Teuls.

[4] C'est-à-dire au signe du bélier, *Ram. Ruymen*, purifier.

[5] C'est pourquoi Orner est un souvenir d'*Ornis*, oiseau.

[6] Chez plusieurs peuples, on mettait quelques gouttes de sang dans le pain sacré; chez d'autres, on se contentait de saigner un enfant, ou l'on prenait le sang d'un agneau, etc.

[7] Læstrygons, de *Lustrum*, Telchines, de *Delgen*, Caraïbes, de *Keeren*, Phéaciens, de *Vegen*, Boréades, de *Borra*, c'est-à-dire de primitifs qui tous marquent purification.

nante, ce même mot en latin renferme, dans ses différents sens, tous les détails que nous venons d'énumérer; il signifie promenade d'un lieu à l'autre, ornement, sacrifice expiatoire, orgie, antre, période de quinze ans[1].

Cette religion était pratiquée dans l'un et l'autre continent, surtout par les peuples du Nord; et chez ces différents peuples les rites étaient à peu près les mêmes. Ainsi en Amérique, le guèze[2] parcourait d'abord les douze stations célèbres par la pénitence de Bochica, puis les Caraïbes, après l'avoir immolé, buvaient le sang de la victime, mangeaient sa chair; tous les quinze ans on célébrait la même fête. Les anciens Irlandais, si l'on en croit Strabon, semblent avoir agi de même. Les Suèves de la Baltique, avant de commencer leurs orgies, immolaient un homme, *stato tempore*, dit Tacite, sans que nous sachions après quelle période de temps. A Rome, toutes ces rigueurs s'étaient fort adoucies; les purifications se faisaient, non plus avec le sang, mais avec l'eau *lustrale;* ainsi mitigées, elles purent avoir lieu tous les cinq ans; pourtant le chiffre américain resta routinièrement inscrit dans les almanachs sous le nom d'Indiction romaine[3], laquelle, comme on sait, se compose d'une période de quinze ans[4].

[1] Plus tard, période de cinq ans.

[2] Enfant de quinze ans préparé pour servir de victime.

[3] Des auteurs du temps de Constantin nomment l'almanach; c'est une erreur de croire que l'Indiction romaine ne date que de cet empereur. A Rome, à Cusco, la fête du guèze se nommait *Raymi*, fête Romaine.

[4] Le guèze, chez les Muiscas d'Amérique, était immolé tous les quinze ans.

Les rois de Mauritanie ont souvent des noms qui indiquent une relation américaine; ainsi le Bocchus de l'histoire n'est autre que Bochica; or, au souvenir de ces rudes et anciennes pratiques que nous venons de décrire, encore aujourd'hui il y a peine de mort pour prononcer devant les rois de Maroc les chiffres 5 et 15.

Ces détails nous expliquent le sacrifice expiatoire des Læstrygons dans Homère; le grand prêtre *Antiphates* ne dévora point brutalement sa victime, mais, dit le poëte, il organisa le sacrifice, *ôplissato deipnon.*

On voit que dans cette question, comme dans celles qui précèdent, les deux continents se rapprochent et que l'intermédiaire est toujours dans les régions saxonnes.

Ainsi, en résumé, il y avait en Amérique, à l'arrivée d'Ulysse, c'est-à-dire des Phéniciens, un peuple puissant et civilisé, et tout montre que les éléments de son culte, comme par exemple son grand pontife *Lamus*, son haut temple de *Télépulon*, ses prêtres expiateurs appelés *Læstrygons*, appartiennent à ce vaste système religieux qui, à une époque fort ancienne, naquit dans nos contrées et de là se répandit par le nord dans l'autre continent.

La civilisation phénicienne, qui vint par la suite des temps se superposer à cet élément primitif et saxon, est à peine décrite dans Homère; mais il faut remarquer que c'est la civilisation homérique elle-même; les vestiges qu'elle a laissés de l'autre côté de l'Océan répondent au progrès, aux idées brillantes et perfectionnées des poëmes homériques.

D'abord, sur toute la route qui nous a menés à travers l'Atlantique dans le nouveau monde, nous avons trouvé des inscriptions, des médailles, des arts en pleine efflorescence, tout ce qui annonce une société dans son déploiement.

En Amérique, on rencontre partout le nom de Carthago[1] et des souvenirs carthaginois, mais toujours au voisinage de quelque cité fossile, toute remplie de palais, d'hiéroglyphes, de mosaïques, de statues, et sur laquelle la nature a depuis longtemps déjà replanté ses primitives forêts.

Quand, dans ces derniers temps, nous avons retrouvé cette Amérique si longtemps perdue, nous nous sommes empressés de rechercher ses trésors; mais nous nous aperçûmes bientôt qu'une main industrielle nous avait depuis longtemps devancés; on y reconnut des traces d'ancienne exploitation, et c'est alors que l'on comprit d'où venait cet or, cet argent, ces pierres précieuses, ces richesses exotiques que les Phéniciens possédaient autrefois et qu'ils tiraient, disait-on, de certaines contrées situées loin vers l'occident.

On veut que les Phéniciens aient inventé l'écriture; en effet, leurs colonies américaines savaient écrire comme nous et, comme nous, se servaient du papyrus[2]. On rencontre parmi elles un grand nombre d'inscriptions en lettres alphabétiques assez conformes aux caractères africains, surtout au phénicien et au touarick. Mabillon

[1] *Orig. celt.*, th. XXe et XXIe.
[2] *Poés. d'Hom.*, th. XIe.

eut entre les mains une lettre écrite par les Hurons sur du papyrus, et il insinue qu'il était d'un usage commun en Amérique. *J'ai examiné*, dit M. de Humboldt, *un grand nombre de manuscrits mexicains. On est étonné de l'affinité qui existe entre les manuscrits conservés à Vellétri, à Rome, à Bologne, à Vienne et au Mexique ; elle est telle, qu'on les prendrait pour des copies les uns des autres.*

Mais ce que les Phéniciens allaient surtout chercher au delà des mers, c'était la pourpre[1]; et ce point est décisif dans la question, car ces peuples ont dû prendre la pourpre où elle est, et elle n'est qu'en Amérique. Les Grecs, qui ont tout ignoré, ont cru qu'elle se recueillait sur le rivage de Tyr, en Asie; mais Hérodote a visité Tyr, et il n'y vit rien de tel; nos voyageurs la visitent tous les jours et n'y trouvent rien qui ressemble au murex. *J'ai parcouru*, dit l'un des plus véridiques d'entre eux[2], *la plage voisine de Tyr, je n'ai pas trouvé la moindre trace du murex qui, au rapport de Pline, se voyait sur le rivage de cette ville.*

Cet introuvable coquillage fut enfin trouvé, mais sur le golfe de Salinas[3], en Amérique. *Le golfe de Salinas*, dit le géographe Dübner[4], *est un port de la mer Pacifique près duquel on pêche en grande quantité le poisson nommé Pourpre, en latin Murex. C'est un poisson à coquille, dont le sang teint en pourpre.*

[1] *Orig. celt.*, th. VIe.
[2] Mislin. *Les saints lieux*, ch. XIII.
[3] Appelé aussi Nicoya. *Orig. celt.*, th. XXe.
[4] *Géographie*, art. Guatémala.

Je lis dans l'*Histoire universelle* des Anglais[1] : *Nous savons d'un témoin oculaire qu'il y a sur les rochers qui bordent la côte à l'occident de Panama une sorte de poissons avec lesquels les Indiens teignent en pourpre ; ils portent leur laine toute filée au bord de la mer et la rapportent teinte. Leurs mains sont toujours colorées comme celles de nos teinturiers.*

Valmont de Bomare dit[2], en parlant du mollusque du Guatémala : *Ce petit animal paraît être le murex des anciens. Il est de la grosseur d'une abeille, sa coquille est mince; on le recueille et on le conserve dans un pot plein d'eau; mais, comme il est rare d'en trouver beaucoup à la fois, les Indiens mettent beaucoup de temps pour teindre une étoffe d'une certaine grandeur. On écrase ces mollusques avec une pierre bien polie et on trempe aussitôt l'étoffe dans la liqueur rouge. Cette couleur est d'autant plus éclatante qu'on renouvelle davantage l'opération*[3]*; elle ne s'altère point en vieillissant. Les femmes indiennes les plus riches se parent de cette étoffe.*

L'auteur de l'article Pourpre, dans le *Dictionnaire encyclopédique*[4], donne des détails analogues; il décrit les procédés de fabrication; il a opéré lui-même : *La liqueur étendue sur un linge*, dit-il, *est d'abord jaune; quelques heures après, elle devient d'un beau vert foncé; étant ensuite exposée au grand air, elle se*

[1] Traduction française, tome II, page 78. Note.
[2] *Dict.*, art. Pourpre.
[3] Nos anciens livres la nomment la pourpre deux fois teinte.
[4] *Dict. encycl.* Supplément.

change dans l'espace de vingt-quatre heures en une belle couleur de pourpre, et cette couleur ne change plus. J'en ai autrefois teint un linge, qui n'a point changé, même en le faisant mettre plusieurs fois à la lessive[1].

Il est donc démontré, par tous ces arguments, que des relations préhistoriques ont existé entre les deux mondes. Homère nous en donne en peu de mots une idée complète; il nous retrace en Amérique une première civilisation qui se lie à celle de nos contrées saxonnes, puis une seconde, plus brillante, qu'y introduisirent les Phéniciens. La conformité de son texte avec les détails retrouvés par les modernes, dans ces contrées lointaines, montre combien nous étions éloignés de la vérité en localisant dans le bassin étroit de la Méditerranée ces vastes scènes homériques, qui réclament toute l'étendue de l'Océan.

[1] Il est démontré, *Orig. celt.*, th. VIe, par le témoignage de Lucrèce, de Virgile, de la Bible, que la pourpre ne venait point de Tyr.

CINQUIÈME THÈSE.

ULYSSE DANS L'ÎLE DE CIRCÉ.

Au centre des pays occupés par la puissante race des Celtes est une région mystérieuse[1], pleine de traditions, de ruines qui ne ressemblent pas aux autres ruines. Ses voisins, remarquant à peine ce petit canton perdu dans les lagunes de l'Océan, le laissent, mais sans oser le dédaigner. Lié par sa position à toutes les commotions politiques de l'Europe, traversé en tous sens par des intérêts étrangers qui lui apportent de nouvelles idées, de nouveaux mots, il ne laisse point altérer son langage, et le maintient comme un antique dépôt. Autour de lui tout progresse, mais il sait apporter sa part à ce progrès et aider la science dans ses plus audacieuses recherches : il nous donna le télescope[2]; il montra à Newton[3] la loi qui régit les corps célestes; peut-être même, d'après Guichardin[4], il a inventé l'imprimerie, la boussole.

[1] La Zélande et les pays qui l'avoisinent : Hollande, Belgique, Artois.

[2] Jacques Métius, de Middlebourg, inventa, *dit-on*, le télescope.

[3] Huyghens imagina le parallélogramme des forces appliqué au cours des planètes; ce qui prépara le système de l'attraction.

[4] *Descript. des Pays-Bas.* Introduction.

Nous lisons peu son histoire, mais, dans les points où elle touche à la nôtre, elle s'y révèle par d'étranges contre-coups et nous montre une nation qui prend de loin son essor.

Ainsi, à une époque peu éloignée, nous voyons ce peuple résister pendant quatre-vingt-deux ans[1] à toute la puissance espagnole et lui arracher enfin un lambeau de liberté.

Au moyen âge, comme par un souvenir de ses anciennes émigrations, il reprit[2] la route de l'Asie, y entraîna toute l'Europe, donna aux peuples orientaux des rois, des empereurs.

Dans des temps plus reculés, à l'époque où Rome reçut la mission de secouer de leur sommeil les nations occidentales, elle poussa ses conquêtes jusqu'au fond des Gaules; César, qui partout ailleurs n'avait qu'à se présenter pour vaincre, sentit là une résistance inaccoutumée; pour la première fois sa fortune parut se rebuter et le trahir, et il revint, laissant le pays à moitié conquis[3].

Tacite[4], en nous décrivant l'Allemagne, nous fait comprendre qu'il dut en être ainsi. Il énumère toutes les nations qui habitaient cette vaste contrée; mais il semble que dans son tableau la principale tribu, la plus

[1] Guerre pour l'indépendance des Pays-Bas, de 1566 au traité de de Westphalie, 1648.

[2] Pierre l'Hermite naquit probablement à Amiens, et peut-être à Huy.

[3] Quinze ans après la mort de César, on lit dans les auteurs latins : *Eo anno triumphatum est de Mœnapiis. Vie de César*, par NAPOLÉON.

[4] *Germania.*

puissante est celle des Bataves[1]; les autres populations avaient sans doute des villes, mais il les oublie toutes pour ne parler que d'une seule ; il la place aux bouches du Rhin, nous apprend qu'elle fut bâtie par Ulysse et la nomme Asbourg. On sait quelle vénération entourait ce mot sacré chez les anciens ; des chevaliers étaient organisés pour sa défense, et dans les cas de péril, toute la population se levait en armes pour protéger la ville sainte. C'est donc cette résistance qu'éprouvèrent les Romains lorsqu'ils s'approchèrent de la terre sacrée des populations germaniques.

Pour remonter au delà des faits que nous venons d'exposer, l'histoire nous manque ; mais ce même peuple, qui dès sa première apparition se montre si puissamment organisé, ne pouvait être de récente formation ; il devait avoir ses racines dans l'extrême passé. Placé au milieu des populations celtiques, il se lia nécessairement à toutes leurs destinées, il fut le centre de leurs mouvements, et surtout de leurs émigrations. Les colonies qui partirent de là, pour aller s'établir dans toutes les contrées, déposèrent partout des souvenirs qui rappelaient la mère patrie, qui en retraçaient l'image. Aujourd'hui c'est cette même image que la science, sans le savoir, s'occupe de reconstruire ; ce qu'elle trouve dans les monuments de tous les peuples, dans les livres sanscrits, sur les cartouches de l'ancienne Égypte, au fond des traditions américaines,

[1] Dans la ligue achéenne, Homère nomme, avant tout autre peuple, les Bataves, qu'il écrit *Boiotoi*. Th. XVI[e].

c'est l'antique métropole des Celtes, c'est la terre sainte où les émigrants avaient reçu leur mission.

Ainsi, ces grandes nations dont les noms retentissent dans nos histoires sont toutes placées aux bouches d'un fleuve fameux; elles en font leur divinité; elles y puisent la vie, elles y cherchent la mort; et on se demande comment des peuples éloignés, qui ne se connaissent pas, s'entendent dans une pratique aussi étrange. Si nous approfondissons, nous trouvons un autre phénomène qui nous explique le mystère. Tous ces fleuves, d'après les traditions de chaque pays, ont un triple cours et sept embouchures; tels sont [1] le Rhône chez les Phocéens, le Pô chez les Étrusques, le Danube chez les Thraces, le Tanaïs chez les Scythes, l'Euphrate chez les Chaldéens, l'Indus chez les Indous, le Gange chez les Brames, le Gyr chez les Éthiopiens, l'Heptaporos chez les Troyens, le Timave chez les Vénètes, le Nil chez les Égyptiens.

Les livres sanscrits, par exemple, ne parlent du Gange que pour signaler son triple cours et ses sept embouchures; dans la mythologie égyptienne, le Nil se trouve avoir exactement le même tracé; il est appelé le fleuve au triple cours, *Tritonos* [2], le fleuve aux sept embouchures, *septemplicis ostia Nili*. Et cependant aucun des fleuves que nous avons énumérés n'a rien de commun avec ces deux chiffres; ainsi, le Gange a un

[1] *Orig. celt.*, th. XIIe, XIIIe, où l'on expose la théorie des fleuves au triple cours et aux sept embouchures. Pour le Gyr, voyez Claudien; pour l'Heptaporos, voyez l'Iliade.

[2] APOLLON. DE RHODES. *Argon.*, IV, 269.

seul cours et un nombre indéfini d'embouchures; quant au Nil, si l'on remarque la conformation longitudinale du pays, il ne peut avoir qu'un seul cours, et quant à ses embouchures, il n'en eut jamais sept; *Ptolémée*[1] *lui en donne neuf, d'autres quatre, d'autres douze, d'autres quatorze;* Hérodote, le premier[2], parle de sept embouchures, mais il insinue qu'il fallut en creuser deux pour atteindre ce chiffre. Comme il était initié aux mystères, c'est aux prêtres qu'il s'adressa pour avoir ses renseignements sur l'Égypte; ils lui parlèrent, non du fleuve profane qui coulait sous leurs yeux, mais du fleuve primitif, de celui des rituels, et c'est celui-là qu'ils appelaient Nehal[3].

Or, quel est ce fleuve primitif? Évidemment celui qui est par sa nature ce que les autres ne sont qu'en image, évidemment le fleuve des Celtes; il est triple par son cours, étant formé du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut; il est septuple par ses embouchures : le Rhin en a deux, la Meuse deux, et l'Escaut trois[4].

Ainsi, ce même peuple, que nous avons vu debout dans toute la longueur de l'histoire, était donc, dans les temps préhistoriques, un centre de colonisation; il était entouré de races émigrantes qui ont inscrit son

[1] Don Calmet. *Dict. de la Bible*, art. Nil.

[2] Le *Neilos* d'Hésiode est un fleuve océanique. *Théog.*, 338.

[3] Nehal est le nom de la déesse du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. Ses statues retrouvées en Zélande sont dans tous les musées.

[4] Le Rhin et le Vahal; la Meuse et le Hélion; le Vère, le Hont et le Zwin. Ces sept embouchures se font suite du nord au midi. Le Zwin, aujourd'hui fort petit, est toujours marqué comme très-grand dans les vieux titres. De Bast.

nom, figuré son histoire, retracé sa forme aux bords de tous les fleuves sacrés et par conséquent dans toutes les parties du monde.

Antiquités celtiques.

Les nations celtiques, en émigrant dans les contrées lointaines, y avaient figuré non-seulement les fleuves sacrés du pays d'où ils venaient, mais les établissements de tous genres qui constituaient l'état de civilisation où se trouvaient alors les Celtes. Parmi ces institutions ainsi transportées au loin, les unes étaient formées d'éléments périssables se rapportant aux mœurs, à la religion, au langage; et on comprend que celles-là, profondément altérées après tant de siècles, ne forment plus guère qu'un amas de débris où l'on ne saurait aujourd'hui rien distinguer. Mais il en est d'autres; il en est qui par leur nature tardent à se changer en ruines; tels sont les constructions en pierres, les tombeaux creusés dans le roc. Ces monuments ont pu résister jusqu'à nos jours, conservant une forme reconnaissable et se prêtant encore à nos études sur les choses du passé.

Effectivement, si nous parcourons aujourd'hui ces restes de l'âge primitif, les faits observés confirment notre théorie.

Les monuments archéologiques ne sont point jetés au hasard sur le globe; ils y sont répandus suivant une loi, suivant une progression qu'il est facile de saisir. Nés d'une seule et primitive inspiration, ils ont tous un

même caractère et ne se diversifient qu'en restant dans la même idée; seulement, comme il est naturel de le supposer, ils montrent d'autant plus d'art qu'ils s'éloignent davantage de leur berceau. C'est pourquoi les plus anciens monuments, les plus bruts, les plus primitifs, les plus barbares, sont naturellement au centre de la région des Celtes ; c'est là que l'homme commença à construire, soit sur terre en élevant des édifices, soit sous terre en creusant des grottes sépulcrales. Les premières formes données à ces ébauches suivirent les Celtes dans leurs émigrations, s'embellirent en route, et ce qui n'était qu'un trou, qu'un amas de pierres au bord des fleuves celtiques finit par être un monument sculpté au fond de l'Amérique et de l'Asie.

Ainsi, nous trouvons sur notre sol des cairns[1] formés de pierres brutes amassées sur les dépouilles des héros; plus loin, l'art commençant à se montrer, ils deviennent les pyramides naissantes de Mimizan[2], de Minorque[3]; de là, franchissant une double mer, ils deviennent les hautes pyramides de Gizeh, en Égypte, de Cholula, au Mexique.

Les Celtes furent les premiers qui s'entourèrent d'un mur de pierre; mais ils n'employèrent d'abord que des blocs polygonaux ajustés sans ciment. Ils construisirent ainsi, dans toute la région celtique, ces castels dont

[1] Amas de pierres brutes sur un cercueil. *Poés. d'Hom.*, th XIIe, XVe. *Kern* signifie pepin planté en terre et destiné à renaître. DARSY. *Dict. flam.*

[2] Au bord de la mer, dans les Landes.

[3] Voy. *Orig. celt.*, th VIe.

on voit encore les bases indestructibles; nos vieilles abbayes ne reposent que sur des socles rudimentaires de cette nature. Ces constructions cyclopéennes s'étendirent en Espagne[1], en Italie, en Grèce; on les retrouve dans le pays de Tunis, en Syrie; mais, en avançant plus loin, les pierres se dégrossissent et commencent à se ranger en assises planes, et au centre de l'Asie on ne trouve plus guère cette forme primitive d'architecture; les ouvriers arrivèrent tout exercés pour construire Babylone, Ninive, et pour sculpter un peu plus loin les édifices des Indous et des Chinois.

On sait que nos aïeux avaient leurs temples dans les profondeurs des forêts. Là était une enceinte circulaire formée de vieux chênes dont les cimes s'entrelaçaient en un dôme majestueux; au centre, sous le ciel pur, était la pierre noire où brûlait le feu inextinguible. On arrivait à ce redoutable sanctuaire par des avenues de peupliers, de hêtres, d'ifs, brodées d'élégantes charmilles. Le porche était un massif habilement taillé, solennel, annonçant au loin que là était la maison de Dieu.

Tel était le temple de Circé[2]; mais comme la nature était lente à le produire, l'homme dut songer au moyen de hâter cette lenteur; il figura, avec des pierres, la disposition du lieu saint et tout fut tracé comme dans les forêts. Ces premiers essais paraissent s'être faits chez les Belges[3] de la Bretagne; leurs constructions ont

[1] PETIT-RADEL. *Recherches sur les monuments cyclopéens.*

[2] *Kirke*, église.

[3] Les monuments druidiques de Bretagne sont dans le pays des anciens *Belgæ*. *Orig. celt.*



disparu, mais les pierres brutes qui en sont restées dessinent encore le tracé de leurs temples druidiques; l'enceinte circulaire, l'autel, les vastes avenues, les porches, tout s'y retrouve. Ceux d'Avebury et du Carnac, dans l'une et l'autre Bretagne, semblent avoir été bâtis par un peuple de géants.

En Espagne on retrouve la même forme, mais déjà embellie; Strabon, qui ne parle point des monuments de Bretagne, cite celui du cap Saint-Vincent, en Portugal, lequel probablement était déjà assez perfectionné pour mériter son attention. Celui de Kalat-al-Amra [1], bâti par les Phéniciens [2], a presque disparu sous les ornements successifs dont on l'a chargé.

D'Espagne ce genre de construction passa en Égypte, en Perse, mais en acquérant toujours de nouveaux embellissements. Les enceintes y sont formées de pierres taillées en colonnes arborescentes, les avenues y sont de sphinx; aux porches sont des griffons, des obélisques; mais, sous cette riche et végétale parure, on reconnaît toujours les temples primitifs de Bretagne, le temple encore plus primitif de Circé.

Si nous passons aux tombeaux, nous reconnaîtrons sans peine qu'ils ont suivi la même loi de progression. Les grottes explorées sur les bords des fleuves celtiques sont remplies de squelettes humains ayant autour d'eux des haches en silex, des ossements de mammouths, de rennes et d'autres animaux disparus de nos climats

[1] *Al Ambra*. En Bretagne était le monument d'Ambroz.
[2] MURRAY'S *Handbook*.

depuis des milliers d'années, ce qui annonce une antiquité incalculable. Chez les Volques[1] du midi des Gaules, dans la région de la Garonne, de l'Hérault, on trouve les mêmes débris; mais déjà les mammouths, les rennes, devenus plus rares, y sont remplacés par leur image[2] habilement gravée sur l'ivoire. Plus loin, en Étrurie, ces caveaux, se perfectionnant toujours, sont ornementés, décorés de brillantes peintures[3]; et si, de là, nous franchissons l'une et l'autre mer, nous arrivons d'un côté aux tombeaux égyptiens et de l'autre à ceux du Pérou, et l'on sait de quel luxe, de quelle magnificence la mort s'est entourée dans ces deux pays.

On voit donc par tous ces détails que les plus anciens monuments des traditions humaines doivent se retrouver et se retrouvent en effet dans la région d'où sont parties les anciennes émigrations, c'est-à-dire dans la région des fleuves celtiques.

Mais, dans cette région même, les débris dont nous venons de parler étaient-ils répandus au hasard?

Les trois fleuves étaient sacrés, et sur chacun d'eux s'exerçait un mystère différent; ce qu'il est facile de constater. En effet, la triade fluminale ayant été transportée chez toutes les nations y fut divinisée; elle eut son pontife, son culte; mais dans ce culte on rendait des honneurs différents à chacun des trois fleuves. Ainsi chez les Indous, les Scandinaves, chez tous les peuples

[1] *Volcæ, Belgæ* sont un même mot.

[2] *Orig. celt.*, th. XXIe.

[3] Tombeaux de Cornéto, de Tarquinies, de Cosa, de Palestrina, etc.

où nous avons constaté plus haut des fleuves à triple[1] cours, des dieux à triple forme, le premier est honoré comme étant le symbole de l'entrée dans la vie[2], le second est le dieu transformateur, le troisième a l'empire de la mort. Il est donc probable que cette triformie est copiée des fleuves primitifs; et en effet, si nous considérons les monuments retrouvés sur les bords de chacun d'eux, nous constaterons avec surprise que ces constructions répondent exactement à la spécialité de chaque fleuve; nous trouverons que sur le Rhin tout annonce la naissance et les mystères qui s'y rapportent; que sur la Meuse les monuments sont faits pour la transformation mystique, le changement de l'homme en un autre; que sur l'Escaut les antiquités retrouvées se rattachent à la mort, mais à la mort des initiés, à celle d'où l'on revient par la vertu des valkyries et des florales.

Un mot sur ces fleuves et les traces que chacun d'eux a conservées des anciens mystères.

Fleuves celtiques.

Dans la triade mythologique, le premier dieu, qui est toujours le plus grand, est aussi, avons-nous dit, celui qui préside aux mystères de la naissance[3]; il en

[1] Brama, Wisnou, Shiva. — Urda, Veranda, Scalda. — Jupiter, Neptune, Pluton, etc.

[2] Ainsi Brama a pour fonction de fixer les destinées de l'enfant qui vient de naître; Wisnou transforme, sanctifie l'homme et le fait retourner au soleil; Shiva est le dieu qui fait mourir et revivre. Il en est de même dans les autres mythologies. *Orig. celt.*

[3] Jupiter, dans Homère, pèse (*titainei*, éprouve par le flux) les des-

est donc de même du Rhin. Mais l'exercice de cette fonction ne se prêtant point sans doute à des constructions vastes et durables, il est le seul des trois fleuves qui n'ait point de ruines; ses eaux, ses bords explorés en tous sens n'y révèlent rien qui marque son antique vertu. L'on a bien déterré à Cologne des pierres portant, par exemple, l'inscription : DEO RHENO[1]; mais tout se borne à cette vague indication.

La tradition nous offre sur ce fleuve des renseignements plus précis. On sait par elle que les Celtes éprouvaient sur le Rhin les enfants de paternité suspecte; dans la confusion égalitaire[2] des orgies, il fallait distinguer, parmi tout ce qui naissait, le rejeton noble et l'enfant de fortune; le triage ordalique[3] était confié au noble fleuve. Julien, Claudien, saint Grégoire de Nazianze attestent cette ancienne pratique; *les Celtes*, dit l'Anthologie grecque, *talanteuousi, pèsent leurs enfants sur le Rhin, et ils ne se croient pères qu'après les avoir purifiés par les eaux vénérables du fleuve*.

Cette vénération a duré presque jusqu'à nos jours. Pétrarque[4] assure avoir vu, la veille de Saint-Jean-Baptiste, une infinité de personnes qui se plongeaient les bras dans les eaux du Rhin, en murmurant

tinées de l'homme, comme fait le Rhin; Brama fixe les destinées des enfants; Urda tire son nom de *Urdeel*, qui signifie jugement ordalique fait par la chance du flux. *Orig. celt.* Passim.

[1] DE GRAVE. *Rép. des champs Élysées*, t. II, p. 101.

[2] *Orig. celt.*, th. XVe.

[3] Par le flux et le reflux. L'enfant était accepté quand le flux le déposait sur la rive, comme il arriva à Ulysse chez les Phéaciens.

[4] DE GRAVE. *Rép., etc.*, t. II, p. 103.

certaines paroles. On donnait, dit cet auteur, pour raison de cette pratique que le peuple avait cru *de toute antiquité* qu'au moyen de cette ablution on abandonnait au courant les misères de toute une année.

Tout ce que nous venons de dire se retrouve dans les noms donnés au fleuve. Il fut appelé Rhin, *Rein*, pur; il fut appelé Baptismal, *Badt*[1], ce qui fit nommer le pays *Badt-aw;* il fut enfin appelé Noble, *Edel*[2], et ce nom fut connu de Ptolémée, qui le fait naître *au pied du mont Adule*.

Après le Rhin vient la Meuse.

César, qui était arrivé par terre sur le cours moyen du fleuve, lui donne le nom de *Mosa;* mais tous les autres géographes romains, qui ne connaissaient guère que ses embouchures, l'appellent généralement Hélion; il est ainsi nommé dans Ptolémée, Tacite, Pline.

Les bords de la Meuse deviennent de plus en plus fameux par les étonnantes découvertes qui s'y font tous les jours. On trouve, le long de son cours, une double série d'antiquités qui datent des premiers âges de la civilisation et semblent n'appartenir qu'à ce fleuve; ce sont des grottes funéraires en nombre prodigieux, répandues sur les deux rives[3], creusées dans le roc et obstruées avec tant de soin qu'on ne les a découvertes que de nos jours. On les trouve surtout à Hastière, Goyet, Pont-à-Lesse, Engis, Bouvignes, Freyr, Gen-

[1] *Badt*, bain sacré; *aw*, terre. — Les Latins appelaient *Batavi* les peuples de ces contrées.

[2] Le Volga, le fleuve des Volques, est de même appelé Etel. Attila signifie simplement noble.

[3] Je parle de la Meuse et de ses affluents.

dron, Naulette, Rosette, Modave, Furfooz, Chaleux. Elles renferment des squelettes humains mêlés à des ossements de rennes, qu'on ne trouve plus qu'en Laponie; d'hyènes, qu'on ne trouve plus qu'en Afrique, et d'autres animaux, comme les mammouths, les rhinocéros à toison, qui ne se rencontrent plus nulle part.

L'autre série de ruines rangées le long de la Meuse est également étrange; ce sont des constructions cyclopéennes élevées sur les rochers abrupts qui pendent sur le fleuve[1]. Les plus remarquables ont été trouvées à Hastédon, Pont-de-Bonn, Furfooz, Jemelle, Sinsin, Poluache. Celui de Hastédon, par exemple, a une superficie de dix hectares; le mur peut avoir trois mètres d'épaisseur; on y trouve des haches en silex.

Quelle est maintenant la transformation mystique que nous annoncent et ce fleuve et cet ensemble de ruines qui l'accompagnent?

Les saints[2] de l'ancienne religion étaient embaumés et tenus en dépôt, dans une grotte hermétiquement scellée[3], jusqu'à leur résurrection. Leur esprit actif, *animus*, s'envolait dans la région éthérée[4]; leur âme inerte, *anima*[5], restait sur terre; inhérente au corps, elle était déposée avec lui dans sa cachette[6] pour y

[1] Le Hon. *L'homme fossile*, ch. IX.

[2] *Orig. celt.*, th. XIVe.

[3] Mercure était le grand dieu des Gaulois. Son nom vient de *Merck*, sceau, le sceau apposé sur la tombe; cette tombe était donc *hermétiquement* scellée.

[4] Voy. cette théorie, *Orig. celt.*, th. XIVe.

[5] L'esprit est toujours au masculin : *animus*, *spiritus*; l'âme est toujours au féminin : *anima*, *mens*.

[6] Taudis, de *Todt*, mort; *Spéos*, de *Spö*, os (en coréen), etc.

dormir dans le silence[1] son sommeil de mort et de béatitude. A mesure que, par la longueur du temps, la momie[2] se desséchait, l'âme se dégageait peu à peu et devenait cette ombre[3] qui erre autour des tombeaux. Quand le siècle avait révolu son cours, que le temps de renaître était venu, des florales préparées spécialement et dans des conditions princières se célébraient dans le castel; l'entrée en était ouverte aux rares guerriers qui s'étaient rendus fameux dans les combats, aux initiés qui pouvaient montrer leur blason[4]. La trompette du réveil[5] se faisait entendre et les deux âmes, rappelées du ciel et de la terre, se rejoignaient dans un sein virginal; elles se coagulaient[6] en un nouvel être, dans lequel venaient se fondre les qualités des animaux nobles[7] dont les momies étaient mêlées avec la sienne dans sa tanière[8]. L'enfant né du mystère, le héros ainsi transformé de sa première existence, était appelé à de hautes destinées; il donnait des lois, commandait aux peuples, guidait au loin les émigrations conquérantes; c'était un messie.

[1] *Silentium* vient de *Ziel*, âme; *Sighè* (silence, en grec) vient de *Sick*, mort; *Mutus* vient de *Mutare* et se rapporte au corps en voie de muer dans sa grotte.

[2] En coréen, *Mom* signifie corps.

[3] Du primitif Ambre. Ces momies étaient ambrées.

[4] *Blès*, tache blanche au front (OLINGER. *Dict. holl.*); (*to*) *Bless*, bénir (angl.); *Blessure*, cicatrice qui donne entrée aux florales.

[5] *In sono tubœ, mortui resurgent incorrupti.* De *Traum*, songe, sommeil, dérive le mot Trompe. On retrouve cette trompette dans les mystères des Piaches en Amérique; elle se nomme Botouto.

[6] *Coagulasti me sicut lac.* JOB.

[7] Voy. *Orig. celt.*, th. XIVe, sur les ossements des cavernes.

[8] *Den.* Le mot *Thanon*, mort, en grec, vient de là.

Tels sont les mystères qui ont donné au fleuve ce caractère de transformation par lequel il semble désigné dans la mythologie des peuples.

Ce nom de Meuse se retrouve dans les langues de tous les pays, avec une signification qui rappelle ce que nous venons de dire.

Ainsi, en hébreu, un castel se dit *Maoz;* les ombres, les spectres se disent *Schaddim*, du mot *Schade* qui, dans la langue moséenne, signifie ombre et désigne les ombres, les gnomes des grottes de la Meuse.

Ainsi encore, Homère, Hésiode craindraient de parler la langue des dieux sans invoquer d'abord les Muses. Qu'est-ce qu'une Muse?

Dans les mystères, la transformation du corps au fond de sa grotte est toujours présentée sous l'image d'une mue. L'âme, déjà séparée du corps, attendant la fin du siècle pour renaître, était donc devenue immatérielle, rendait des oracles, inspirait les poëtes; c'était le Génie qui leur donnait des idées surhumaines, *Ingenium*. C'est pourquoi, tandis que les peuples du Nord la nomment *Veranda*, ceux du Midi l'appellent *Mousa; Veranderen*[1] et *Mausen* signifient muer.

On comprend ainsi pourquoi César, en arrivant à Namur[2] dans la région des grottes, entendit donner au fleuve le nom de Meuse.

Nous passons à l'Escaut.

[1] *Veranderen*, en flamand, *Mausen*, en allemand, signifient muer. *Mause* signifie mue.

[2] Près de Namur, à l'angle de la Meuse et de la Sambre, se trouve le cromlech des neuf muses; ce sont neuf dolmens rangés en cercle autour d'un autre plus grand. Le lieu se nomme Jambe. *Orig. celt.*, th. IXe.

Cette troisième déité, dans la triade mythologique des peuples, représentait, comme nous avons dit, le phénomène double de la vie et de la mort. La mort, en effet, a laissé d'innombrables débris dans toute la vallée du fleuve. Ce ne sont plus[1] des squelettes en nature, mêlés dans une grotte à des ossements d'animaux nobles, ce ne sont plus des castels; rien n'y semble disposé pour la brillante transformation qui s'opérait sur l'autre fleuve. Toute la vallée est remplie d'urnes, de cendres funéraires; quelque part que l'on creuse, on les rencontre et on les jette. On voit donc qu'il est ici question d'une autre classe de morts.

Parmi les initiés aux mystères[2], le grand nombre en mourant avaient des souillures à expier; on brûlait leur corps et, déposant les cendres dans une urne, on les plaçait dans un lieu provisoire, au voisinage du fleuve expiateur; puis, après un temps marqué, toutes ces cendres recueillies étaient réunies dans une fosse commune[3] aux bords du Hont, sous le flux alternant qui achevait de les purifier; et là, dans l'île des Valkyries[4], elles attendaient le moment de revivre. Aux florales, la foule innombrable des âmes, ennuyées de leur long dépareillement, se pressaient aux portes de la vie, cherchant à renaître; mais là, les orgies étaient restreintes, le nombre des résurrections était compté,

[1] En général.

[2] Voy. cette théorie dans *Orig. celt.*, th. XIVe.

[3] Cette antique cérémonie est représentée par la fête des âmes, à la Toussaint. La réunion de toutes les cendres mortuaires dans une seule fosse se pratique encore chez les Américains.

[4] L'île de Walchéren. Elle est baignée au sud par le Hont.

et les plus purifiées, les plus spiritualisées, les plus dégagées de la matière, parvenaient seules à renouer une nouvelle existence. Elles rentraient dans leur première vie, mais sans aucune transformation[1].

C'est ainsi que ce fleuve emportait à l'Océan toutes les souillures humaines, méritait le nom de *Tabuda*[2] que lui donnent Tacite, Pline, Ptolémée[3], et retraçait, dans la trimourti de toutes les nations[4], les mystères de la mort.

Comme on le voit, les peuples, en figurant dans leur mythologie les fleuves celtiques, non-seulement ont divinisé leur nombre ternaire, mais les attributs qu'ils donnent à chacun de ces dieux répondent aux monuments que nous trouvons sur chacun de ces fleuves.

Des théories aussi importantes ont besoin de confirmation; nous allons donc revenir sur tous ces détails avec Homère. Et d'abord, décrivons avec lui l'embouchure du Hélion.

Hélion.

Après la légende des Læstrygons vient celle de Circé. Ulysse aborda dans son île par l'embouchure du Hélion. Voici le récit du poëte[5].

Ulysse, conduit par quelque divinité, entra silen-

[1] *Omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur.*

[2] *Tabes*, souillure; *Tabou*, sacré, chez les Océaniens.

[3] Guichardin. *Descript. des Pays-Bas.* Introduction.

[4] Pluton, Shiva, dieux de la vie et de la mort, Scalda, norne qui figure l'avenir, c'est-à-dire la mort, Khonts, troisième dieu de la trinité égyptienne, sont des figures de la Tabuda.

[5] *Odyss.*, ch. X, v. 135.

cieusement dans un port de carénage. Après s'être reposé pendant trois jours sur la rive, il s'avança dans l'intérieur des terres, monta sur une colline d'où il remarqua qu'il y avait dans le voisinage une île, que cette île était basse, et qu'au milieu se trouvait le temple de Circé; il reconnut le bois de chênes et la fumée qui s'élevait au dessus. Quand, à son retour, il approchait du port, il rencontra un cerf qui allait boire au fleuve et qui tirait son souffle du soleil; il lui lança un trait qui lui perça le dos, et l'ayant garrotté avec de forts liens, il le porta à ses compagnons pour être immolé en sacrifice. Quand il arriva au port, on se lava les mains, puis on mangea, on but, on fit fête tout le reste de la journée. Le lendemain, au moment même où l'aurore se montrait, Ulysse réunissant ses compagnons leur dit[1] : *Écoutez, mes amis, le malheur qui nous arrive; voilà que nous ne savons où est l'Orient, où est le Couchant; de quel côté le soleil se lève, de quel côté il descend sous terre.* Et sur cet étrange embarras on résolut d'aller en information au palais de Circé,

Voici comment s'expliquent ces détails.

D'abord Ulysse est conduit par une divinité. — Cette divinité est le flux.

Il entre dans un port de carénage[2]. — Le Hélion, en se jetant à la mer, passe au nord de l'île Scaldia; sur la rive du fleuve est le port des *Brauwers*[3], c'est-à-dire

[1] Vers 189. Traduction littérale.

[2] Le grec *Naulochon* désigne un port où les vaisseaux sont en réserve, en réparation.

[3] *Brauweren*, calfater. Darsy. *Dict. flam.* Ce port est encore appelé Brauwer's haven.

des calfats, des hommes qui travaillent au radoub, au carénage des vaisseaux. Nehal[1] Ennia était la déesse de ces lieux; dans ses statues, retrouvées en Zélande, elle est souvent représentée posant un pied sur une proue de navire[2] au bas de laquelle sont écrites les lettres D. B, *Dea Batavorum*. C'est dans ce port qu'aborda Ulysse.

Ulysse monte sur une colline. — En partant du port, si l'on se dirige vers l'ouest, on rencontre à quelque distance le Moermont, qui est le point culminant de l'île et d'où descend un ruisseau[3]. C'est de cette hauteur qu'Ulysse explora le pays. L'île boisée qu'il aperçut est Duveland, située vers l'orient et séparée du lieu où il était par un canal; elle peut être appelée basse, ayant été plusieurs fois couverte par les eaux[4]; mais ce qui est le plus étrange, c'est le temple de Circé qu'il remarqua au milieu de cette île et qu'il reconnut à la forêt de chênes et à la fumée; en avant du temple se trouve, sur le canal même, le magnifique portique dont les vastes ruines ont conservé jusqu'à nos jours le nom de Sion[5].

Le cerf tué. — En revenant du Moermont, on rencontre près du port un petit étang constamment appelé *Haert*, cerf[6]; il communiquait avec le Hélion; c'est

[1] La déesse Herta, chez les Suèves de la Baltique, était représentée sous la forme d'une liburne; la déesse du Nil, Isis, est souvent accompagnée d'un navire.

[2] De Grave. *Rép. des champs Élysées.*, t. I, p. 264.

[3] Le Moer.

[4] La dernière fois en 1532.

[5] Closter Sion. Ruines vastes et cyclopéennes.

[6] Voyez cet étang et ce nom sur l'ancien *Atlas des Pays-Bas*, à la carte de l'île de Schouwen. Fischer.

pourquoi il se haussait par le flux et se baissait par le reflux, ce qui fait dire au poëte qu'il haletait du souffle du Soleil[1]. Quand Ulysse y arriva, il était à son reflux et, par conséquent, courait vers le fleuve, et Ulysse l'atteignit au dos[2]. Remarquons, sur ce passage, que le cerf était près du port quand il courait pour boire *dans le fleuve*[3]; le port où aborda Ulysse était donc à l'embouchure d'un fleuve[4].

Discours d'Ulysse. — Le discours d'Ulysse à ses compagnons forme peut-être la plus grande difficulté que renferment les poëmes d'Homère, et l'on ferait des volumes avec les dissertations par lesquelles on a tenté de l'éclaircir. Il se présente en effet sous une apparence bien bizarre. Ulysse, justement en voyant l'aurore paraître à l'orient, s'écrie : *Nous voilà désorientés*. Les savants, pour traduire ce passage et lui donner un sens raisonnable, ont dû altérer le texte[5]. D'après ce que nous avons dit, l'explication en est toute naturelle. Ulysse se trouvait sur le rivage au moment de la marée montante, c'est-à-dire lorsque le fleuve, *Hélion*, remontant son cours, coulait vers l'orient; en même temps le soleil,

[1] Toute cette côte est appelée *Zonne-Maer*, mer du Soleil. *Atlas* de Fischer.

[2] *Rük*, dos; mot des mystères pour signifier reflux; il en est de même de *Back*, qui signifie Arrière et Fleuve.

[3] *Patamonde. Odyss.*, ch. X, v. 159.

[4] Les classiques placent l'aventure de Circé sur le promontoire Circello, non loin de Rome; mais là, il n'y a ni île, ni port, ni fleuve.

[5] Ainsi Bitaubé traduit *Eos* et *Zophos*, qui signifient Aurore et Couchant, par Septentrion et Midi. *Nous ignorons*, dit-il, *à quelle distance cette île est du Septentrion, du Midi, des lieux où le soleil descend sous l'horizon, de ceux où il ramène le jour aux mortels*.

Helios, annoncé par l'aurore, commençait à courir vers l'occident. Ulysse placé entre ces deux soleils, qui viennent de deux points opposés, qui vont en sens inverse, ignore, poétiquement, où est le véritable Orient, le véritable Occident ; tout est bouleversé dans la nature; il faut consulter Circé.

Toutes ces fables se sont répandues dans le monde avec les émigrations celtiques, et il est curieux de voir comment elles ont été travesties par l'ignorance des peuples. Dans toutes les mythologies on trouve quelque accident arrivé au soleil. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le Hélion, deux fois par jour, remonte son cours et, par conséquent, coule en venant de l'occident. Les prêtres égyptiens, en transportant sur le Nil les mystères de Nehal, n'ont pas oublié cette légende, mais ils l'ont arrangée à leur manière. Ils racontèrent à Hérodote que le soleil, par la longueur du temps, avait un cours irrégulier et que deux fois déjà il s'était levé à l'occident.

Ces détails me paraissent suffire pour faire reconnaître dans la description du poëte l'embouchure du Hélion. Passons à la légende de Circé.



SIXIÈME THÈSE.

MYSTÈRES DE CIRCÉ.

Pour bien comprendre les fictions homériques et avant tout celle de Circé, il est indispensable de faire les réflexions suivantes.

La religion, en naissant, fut toute matérielle. Dès que l'homme eut soupçonné qu'après sa mort il existait toujours, et qu'il pouvait, dès cette vie, se préparer une heureuse renaissance, il se travailla de toutes manières pour parvenir à cette fin et créa ainsi les éléments de la vie religieuse. Ses premiers efforts eurent toute la rudesse d'une société en voie de formation; des rigueurs sans limites furent exercées; on se mutila, on s'immola, on se joua de la vie et de la mort, et la porte du salut devint si étroite, que peu y purent entrer.

Il y eut encore un autre résultat, c'est que les pratiques, fondées dans toute la crudité des mœurs primitives et, par conséquent, dans un entier dévoilement, se trouvèrent choquantes à mesure que la civilisation se formait à un sentiment plus délicat, plus sévère; c'étaient d'ignobles emblèmes résurrecteurs que l'on plaçait en amulettes sur les tombeaux; c'étaient des

temples de Cythère, ouverts sans pudeur aux pèlerins que le ciel envoyait, aux héros parés de leur écusson[1]; c'était surtout l'usage primitial et abominable de conférer le droit d'héritier[2].

Un peuple ne supprime jamais sa religion; mais, suivant le besoin, il la complète, il la retaille, il l'adapte au mouvement progressif de ses mœurs; quand il se sent incapable de supporter la réalité, il la remplace par des figures, et la religion subsiste toujours; on consacre les figures, c'est-à-dire qu'on les rend identiques avec l'objet supprimé; on leur conserve les mêmes termes, et rien n'est changé[3]. Ainsi, par exemple, l'ennemi pris, *victus*, ne sert plus de religieuse pâture, *victima*, mais il est remplacé par un taureau consacré[4], un agneau, une figure en pâte, en beurre, qui, bien qu'il n'y ait plus lieu, est toujours mystiquement appelée victime. Il en est de même de tout le reste.

En lisant les poëmes homériques, c'est ce figurisme qu'il faut prendre partout; ils retracent toute l'ancienne religion, ses cérémonies sanglantes, ses pratiques immondes, mais par des emblèmes qui les voilent; et pour trouver la vérité, il faut savoir la dégager de cette poésie hiéroglyphique.

Le mythe de Circé est tout entier dans ce symbo-

[1] Le mot écusson est un terme de jardinage et de florales. *Scutum*, bouclier.

[2] *Orig. celt.*, th. XVe.

[3] *Orig. celt.*, th. Xe.

[4] Dans la langue moséenne, consacrer se dit *Einigen*, ne faire qu'un avec, identifier.

lisme. C'est là que finit l'ancienne religion et que commence la nouvelle; la première était brute et restreinte dans ses progrès, la seconde est mystique et libre dans ses développements. C'est à celle-là qu'appartient surtout la civilisation celtique ; et le mythe d'Ulysse, qui vient s'initier à cette église[1] primitive, est le symbole du monde entier qui venait chercher là sa morale, ses croyances et son progrès.

Le poëte, tout en suivant le programme obligé de l'initiation d'Ulysse[2], trouve le moyen de nous retracer les lieux tels qu'ils sont, et les anciens mystères tels qu'ils s'y faisaient. Dans la thèse précédente, nous avons constaté, par la différence des ruines propres à la Meuse et à l'Escaut[3], deux parties très-inégales dans la religion primitive; ces deux mêmes branches, correspondant aux deux mêmes fleuves, sont retracées dans le mythe de Circé. Ulysse se trouve d'abord dans l'île Scaldia, où il nous rappelle les mystères de la Meuse, puis dans celle de Walchéren, où nous retrouverons ceux de l'Escaut.

La Meuse et l'île Scaldia.

Nous avons déjà décrit, dans l'île Scaldia[4], le port et le Moermont. Vers l'orient, un canal étroit, qui

[1] *Kirke* signifie église.

[2] *Poés. d'Hom.*, th. XIVe.

[3] Dans l'Inde, Vischnou (Hélion) et Schiva (Tabuda) ont seuls un culte spécial. La première personne de la trimourti n'a qu'un culte mentionnel.

[4] Schouwen.

court du nord au sud, en détache une partie, et forme comme une autre île, laquelle se nomme Duveland. Le canal, vers le milieu de sa longueur, arrose les vastes ruines de Sion et se termine, au sud, à Zirickzee, par un delta appelé Borendam. Des digues puissantes arrêtent, dans tous ces parages, l'envahissement des flots, et portent des noms d'animaux furieux, tels que Wolferdick, Cattendick, Eversdick[1]. Quant à l'île de Duveland, elle est fort basse et plusieurs fois elle fut inondée par la mer. Elle est au centre des douze[2] îles de la Zélande, et c'est elle qui, autrefois couverte de forêts, était le temple de Circé.

Tâchons de reconnaître cette île dans le texte d'Homère.

C'est du haut du Moermont qu'Ulysse la remarqua[3]. Il était monté sur cette hauteur pour découvrir dans le voisinage quelque trace d'habitation. Il distingua d'abord, dit le poëte, une île entourée par de nombreux canaux[4]; il vit qu'elle était basse, couverte de chênes, traversée par de vastes avenues[5], et qu'au milieu était le temple de Circé, qu'il reconnut seulement à la fumée qui s'élevait au dessus.

Comme on le voit, c'est tout ce que l'on peut reconnaître du haut d'une montagne à la distance d'une

[1] Digue du loup, digue du chat sauvage (lion), digue du sanglier.

[2] On trouve cette division en douze parties chez les Bretons, les Étrusques, les Ioniens, les Athéniens, les Galates, les Hébreux de Salomon, etc.

[3] *Odyss.*, ch. X, v. 149, 195.

[4] *Eidon nèson*, je vis une île, et non point que j'étais dans une île.

[5] *Euruodeia. Eurus*, vaste; *Odos*, avenue. *Odyss.*, ch. X, v. 149.

dizaine de kilomètres. Il n'aperçut point le temple, lequel était un simple tracé de pierres druidiques ; mais il vit la fumée qui s'élevait du dolmen, parce qu'elle montait[1] à ciel ouvert, et les avenues, parce que, formées de hauts peupliers, elles se dessinaient sur la confusion des autres arbres par leur régularité.

Ces avenues rayonnaient autour du dolmen, formant comme une étoile[2], *sterre ;* de là le nom de *Mun-ster*[3], qui leur fut donné et qui signifie temple du Grand-Esprit. A l'arrivée du christianisme, cette stellation régulière s'est modifiée, et a pris la forme d'une croix, ce qui fit déplacer de dessous le dôme l'autel central et le feu inextinguible.

Quand Ulysse fut descendu de la montagne, il regagna son vaisseau pour rendre compte aux siens de ce qu'il avait vu, et l'on résolut d'aller à la recherche du temple de Circé. Cette recherche va nous donner les détails de ce que nous venons de voir en gros.

Ulysse envoya d'abord une partie des siens en exploration. Ceux-ci s'engagèrent dans la forêt et trouvèrent, au fond d'un vallon[4], le palais de la déesse ; il était

[1] Cette fumée, qui monte du dolmen, se dit en celtique *Rauch;* et c'est ce mot qui, en hébreu, fut pris pour signifier esprit, *Ruach.*

[2] Ces étoiles sont restées dans certaines forêts, par exemple dans celle de Chantilly; le dolmen est encore au centre. Ordinairement elles sont remplacées par une cathédrale gothique et une ville.

[3] *Moon*, esprit. DARSY. *Dict. flam.* Le grand Esprit chez les Américains, Maha Mouni dans les livres sanscrits, ont cette origine.

[4] *Bessa*, vallon creux. *Odyss.*, ch. X, v. 210, 253, 275. — Le poëte redit trois fois que le temple est dans un creux vallon : *Nederland, Holland.*

formé de pierres polies et dans une région[1] autour[2] de laquelle des lions, des loups apprivoisés agitaient leur longue queue. Circé travaillait à un ouvrage de fine[3] dentelle; elle présenta aux nouveaux venus une coupe où ils eurent l'imprudence de boire, et à l'instant ils furent changés en pourceaux et jetés dans une étable. Un seul, qui s'était tenu à l'écart, vint annoncer la chose à Ulysse. Ulysse furieux accourut aussitôt; mais, au moment où il allait pénétrer dans la vallée sainte[4], Mercure, lui apparaissant, l'arrête, lui représente sa témérité et, en même temps, lui donne une plante appelée *molu* qui lui fera éviter le sort de ses compagnons. En effet, quand il fut en présence de la déesse, elle lui présenta la coupe, comme aux autres, mais ce fut sans résultat; elle reconnut alors un héros du siége de Troie et elle l'admit dans son palais. Il exigea, avant tout, qu'elle rendît à ses compagnons leur première forme, et lui-même alla chercher ceux qui étaient restés sur le vaisseau, et quand tout le monde fut réuni, on se mit en fête. Enfin, lorsque le temps fut venu, Circé les avertit qu'il fallait aller à la caverne de l'Achéron, et c'est ainsi qu'ils quittèrent l'île de la déesse.

Ce récit du poëte, comme on peut le remarquer, nous fait donc voir de près et en détail les mêmes choses qu'Ulysse avait entrevues de loin et en gros. Mais quelques passages sont à remarquer.

[1] *Choró*, région; l'île et son pourtour.
[2] Cette région est *Periskeptos;* les queues des animaux sont *Perisainontes*. *Péri* signifie autour.
[3] *Lepta* signifie fin, délicat, à jour. Vers 223.
[4] *Hieras Bessas*.

D'abord, quels sont ces animaux domptés et à longue queue?

L'on devine sans peine qu'il est ici question des canaux endigués qui entourent l'île, et dont la fureur est ainsi maîtrisée. Les deux plus proches[1] sont justement Wolferdick et Cattendick. Les armes de la Zélande sont encore aujourd'hui un Lion sortant des eaux. Ces monstres à gueule béante et inoffensive n'ont jamais quitté nos temples; ils se sont perpétués dans les gargouilles qui versent toujours l'eau autour de nos cathédrales gothiques.

La légende parle de dentelles. Évidemment, ce mot doit sembler étrange si l'on reporte en Italie le mythe de Circé; mais si on le laisse à sa véritable place, on comprend sans peine qu'il puisse y être question de dentelles. Dans nos cités lacustres, parmi des haches en silex et des ossements de mammouth, on a retrouvé des dentelles[2] où les broderies étaient encore marquées[3]. Ces dentelles aux environs de l'île Scaldia se disaient *Kant*, et les femmes qui y travaillaient étaient les béguines[4]. Ces deux mots ont été transportés avec cette industrie en Orient, par les émigrations chaldéennes[5]; les nobles Persans avaient leur habit bordé de *Candys*, et les jeunes princesses, qui dans le palais travaillaient à ces riches ornements, étaient appelées

[1] Sud et sud-est de Duveland.

[2] *Orig. celt.*, th. XVIe. Le Hon. *L'homme fossile.*

[3] Homère appelle le tissu de Circé *Lepta*, à jour, *Aglaa*, brillant, *Charienta*, formant des dessins variés et gracieux.

[4] *Orig. celt.*, th. XVIe.

[5] Keltes, Scaldes, Chaldéens sont un même mot. *Orig. celt.*

Bégum[1]. Ces élégantes bordures étaient une marque de haute distinction; elles se disent, en hébreu, *Gedilim;* c'est pourquoi les grands qui en étaient parés sont appelés, dans la Bible, *Gadol*[2], et, dans les traditions bretonnes, Gaidhel[3].

Les compagnons d'Ulysse, changés en pourceaux, furent jetés dans des étables. C'est ainsi qu'Homère appelle les petites îles qui environnent Duveland, et dans lesquelles étaient, comme sur les bords de la Meuse, des grottes où l'on mettait les morts réservés pour une transformation. On y trouve Borendam[4], mot qui peut signifier enclos des pourceaux, et, tout auprès, deux îlots dont les noms, *Anne-land* et *Ore-sand*[5], sont ingénieusement enclavés dans un mot du poëme : « Quand les pourceaux, dit Homère, sortirent de leur cachette[6], ils paraissaient être *Enne-Oroi;* » étrange locution qui n'a jamais été expliquée.

Lorsque Circé, bouleversant la nature, eut, d'un coup de sa baguette, rappelé à leur première forme les compagnons d'Ulysse, tout trembla aux environs[7].

[1] Piétro de la Valle appelle de ce nom les femmes qui formaient un gynécée dans le palais du roi de Perse.

[2] Ainsi le grand prêtre est dit : Cohen Gadol.

[3] Gaidhel et Fénisius ont inventé l'écriture erse, selon les traditions irlandaises. DE PETITY.

[4] *Boar*, pourceau; *Dam*, enclos.

[5] Vers le sud de Duveland. L'un signifie terre de *Ore*, l'autre grève de *Anne :* Houri, Ennia.

[6] Le grec *Keuthmon*, le celtique *Kot* signifient également tanière, caverne.

[7] *Amphi dôma.* Vers 398.

Aux environs se trouve en effet *Beve-land*[1], la terre tremblante.

Ulysse, ayant appris l'aventure arrivée à ses compagnons, s'arma et courut droit à la demeure de Circé. Arrivé au canal, au moment où il le franchissait pour entrer dans la sainte vallée[2], Mercure lui apparut; or, Mercure est fils de Maia, et Maye est justement le nom du canal. En outre, ce n'est point précisément Mercure qui se montra, mais, dit Homère[3], un beau jeune homme qui en était l'image; or, sur la route directe que dut suivre Ulysse en courroux, se trouve, sur le canal même, Beeldert[4], mot qui signifie terre de l'image, de l'apparition.

Mais j'arrive au mythe le plus important de la légende. Qu'est-ce que le *molu?*

Dans la religion de Circé, les mystères, comme nous avons dit, n'ont point disparu, mais leurs pratiques vieillies ont été remplacées par des symboles. Le *molu* est évidemment un de ces symboles, et les circonstances dans lesquelles ce mot est employé nous mettent sur la voie pour trouver sa signification.

Le droit de prémices, accordé aux héros[5], était devenu intolérable dans la morale nouvelle. On le figura de différentes manières, mais les Homérites préférèrent le *molu;* ils représentaient par cette image le

[1] *Beven*, trembler. *Dict. celt.*

[2] Le véritable portique d'entrée était Sion, sur le canal, à l'occident. Les portiques de nos cathédrales sont encore placés de même.

[3] Ch. X, v. 278.

[4] *Beeld*, image; *Erd*, terre.

[5] *Orig. celt.*, th. XVe.

retranchement du plaisir charnel et l'ablation de ce qui y porte l'homme. Le héros, au lieu d'arriver réellement avec son droit, arrivait mystiquement avec cette plante. Tâchons de la reconnaître dans les détails que donne Homère.

Ulysse se trouvait aux bords d'un canal quand il la reçut : *Par sa racine*, dit Homère, *cette plante est tout à la fois noire et semblable au lait ; les Dieux*[1] *l'appellent molu ; il est difficile à l'homme de l'arracher de terre, mais les Dieux peuvent tout.*

Si nous cherchons dans nos contrées une plante qui réunisse toutes ces conditions, nous trouvons le colchique, et en recueillant ce qu'en disent les botanistes, nous reconnaîtrons que tout en elle figure ce que doit signifier le *molu*.

Le colchique[2] *vient dans les prairies basses ; il a pour racine deux tubercules enveloppés de quelques tuniques noires et remplis d'un suc laiteux ;* pour toute tige, il a *trois feuilles qui s'élèvent de la racine même.* Ces tubercules renferment un poison pernicieux aux animaux; ce qui fait que la plante est vulgairement appelée tue-chien, tue-renard, tue-pourceau[3].

Le *molu*, par la suite des temps, s'appela *samolus*[4],

[1] Voy. *Poés. d'Hom.*, th. XIIIe. On y démontre, par l'exemple du Xanthe et du Scamandre, que la langue des dieux est le grec. *Moleuein*, amputer. *Lex. gr.*

[2] VALMONT DE BOMARE. *Dict. d'hist. nat.* — *Portée en amulette, cette plante guérit toutes les maladies.* WÉDÉLIUS.

[3] C'est véritablement la plante des florales ; on a remarqué cette singularité, qu'en automne elle a des fleurs sans feuilles, et au printemps des feuilles sans fleurs.

[4] *Sa* est un préfixe qui signifie sacré; Homère dit *Zathéos* pour *théos;* les Latins disent *Satyre*, pour *thier*, etc.

et Pline le trouva sous ce nom dans les pays qui avoisinent la Zélande. Voici comment il décrit[1] la vénération que les Gaulois avaient encore pour cette plante. « Le *samolus*, dit-il, vient dans les lieux humides; on le cueille à jeun, de la main gauche, et sans le regarder; cette plante, broyée et mise dans les canaux, leur donne une vertu souveraine pour guérir les bœufs et les pourceaux. »

On voit aisément, dans la description que nous venons de faire, tout le mysticisme de la légende. Circé présente aux compagnons d'Ulysse les appas du plaisir; ils s'y prêtent crûment et en nature; c'est pourquoi ils sont changés en pourceaux, renfermés dans une étable où on leur jette des glands, *balanos*[2]. La déesse soumet Ulysse aux mêmes épreuves; il s'y prête comme ses devanciers, mais en figure, recherchant la jouissance intérieure qui résulte du plaisir de savoir se vaincre; il n'est donc point hideusement déformé comme ses compagnons.

Le *molu* n'est point le seul symbole usité dans les mystères pour figurer le droit de prémices; on employa aussi la verveine[3], mais en lui donnant le nom de l'île où se passent ces mystères, en l'appelant Duveland, c'est-à-dire, en grec, *Peristereon*[4], île des colombes.

Ailleurs, on se fit remplacer par un taureau entier

[1] Liv. XXIV, ch. XI.
[2] *Odyss.*, X, 242. *Balanos* est un jeu de mot.
[3] La verveine des mystères est la garance; on sait que l'île Scaldia en est remplie.
[4] *Duve*, colombe; *Peristera*, colombe.

et pour maintenir le mot consacré *molu*, on l'*immola*. Ou bien encore, on se contenta de figurer en pâte un gâteau qui représentait par sa forme l'objet de retranchement ; on le nommait, chez les Grecs, *Mullos*, et on l'offrait à la déesse.

D'autres trouvèrent le moyen de faire le retranchement sans cesser d'être hommes ; ils employèrent pour cela la simple circoncision qui, dans la langue hébraïque, s'appelle toujours *Moll*[1]; de Galls qu'ils étaient, ils devinrent Semi-Galls[2].

Enfin, à Madagascar, il semble que l'on ait voulu accumuler les symboles. On y pratique la circoncision et, pendant la cérémonie, on *immole* un taureau dont on place ensuite les cornes sur un poteau *entaillé*[3]; puis commencent les combats simulés[4] et les orgies.

Tous ces détails homériques prouvent que c'est bien l'île Scaldia que le poëte nous peint dans la légende de Circé ; il faut maintenant montrer que les antiquités des bords de la Meuse répondent à cette légende. Nous avons décrit le fleuve, ses grottes, ses castels, ses mystères transformateurs ; voici, d'après le récit mystique d'Homère, ce qui devait s'y passer en réalité, et quelle était cette transformation.

C'est la destinée qui choisit les hommes appelés à renaître. Voilà pourquoi Ulysse tira au sort ceux

[1] Moll, Mollah, est surtout le ministre de la circoncision.

[2] Les prêtres de Cybèle, de Mâbog, de Comane, étaient Galls. Le galléisme fut sévèrement proscrit par la religion chrétienne. Origène en est un des derniers exemples.

[3] MALTE-BRUN. Liv. 99.

[4] Ulysse, ayant le molu, attaqua Circé l'épée à la main.

d'entre ses compagnons qui durent les premiers aller chez Circé.

A eux aussi il fut dit : « Si vous goûtez de ce fruit, vous mourrez de mort. » Ils en goûtèrent et furent punis. Mais ils étaient les premiers venus, les aînés[1] de la famille, ils avaient des priviléges pour une brillante renaissance. Ils furent donc ambrés, momifiés et déposés dans les saintes grottes pour y attendre la prélibation des florales. Or, dans la langue ibérique, qui est celle des légendes de l'Odyssée[2], *Puerca* signifie premier sillon, et *Puerco* signifie pourceau. Homère se hâte donc de profiter de ce double sens pour les besoins de son initiation, et plus encore pour l'intérêt de son poëme.

Arrive le moment de renaître et de renaître transformé. Tout est préparé pour cela ; d'une part, ce sont des vierges choisies[3] pour leur beauté, leur force, leur taille, leur intelligence, qui forment l'escorte de la déesse et qu'Homère lui-même appelle houris[4]; d'une autre part, c'est un guerrier fameux par ses hauts faits et que le ciel envoie. Le récit du poëte nous laisse reconnaître tous ces détails : « Ulysse, d'après Homère, fut conduit dans le port de Circé par un dieu ; quand il parut devant elle et qu'elle le toucha de sa baguette pour le traiter comme ses compagnons, il tira résolûment son épée et se précipita sur elle comme pour la tuer ; alors,

[1] *Orig. celt.*, th. XV[e].
[2] *Poés. d'Hom.*, th. IX[e].
[3] *Orig. celt.* Passim.
[4] *Odyss.*, X, 469. *Horai*, houris.

reconnaissant le héros, elle lui accorda ses faveurs. »

Quatre saisons[1] se passèrent. Quand vint la quatrième, après le temps normal, Circé laissa reparaître au jour, laissa renaître les captifs, sans qu'un seul fût oublié; puis elle versa sur eux une goutte de *Myron*[2], et ils devinrent d'autres hommes, ou, comme dit le poëte[3], *Andres. Ils étaient plus jeunes, bien plus beaux, bien plus grands qu'auparavant*. La déesse elle-même en fut ravie.

Ulysse alla ensuite chercher ceux qui étaient restés sur le vaisseau, pour prendre part à la fête; mais ces derniers n'étaient point passés par le tombeau, ils ne furent point transformés; et c'est ainsi que furent différemment jugés les vivants et les morts.

On voit donc que la géologie et l'Odyssée s'accordent pour faire du Hélion un fleuve transformateur.

Passons à l'Escaut.

L'Escaut et l'île Walchéren.

Ulysse, après être resté un an dans l'île de Circé, dut, avant de poursuivre sa route, aller en pèlerinage[4] à l'île de Walchéren.

[1] Quatre nymphes servent Ulysse tour à tour et représentent les quatre Saisons. *Poés. d'Hom.*, th. XVe.

[2] Ce point d'ancienne croyance, transmis en Orient, s'est conservé en Colchide. Là, aux bouches du Rhioni, est la ville de Saint-André, où, chaque année, le patriarche va conscarer le *Myron*.

[3] Ch. X, v. 395. *Ander*, autre. *Dict. celt.*

[4] *Wal*, pèlerinage, *œghe*, île; d'où *Walachia*, nom de l'île. Les houris de Walachia furent appelées *Walach-haeren*, *Walchéren*, vulgairement Valkyries.



Cette île est baignée au sud par le Hont, embouchure moyenne de l'Escaut, et pour y aller du port des *Brauwers*, il faut d'abord remonter le Hélion, puis prendre le canal de jonction appelé Helgat qui va du Hélion au Hont, et enfin descendre le Hont jusqu'au rivage de Walchéren.

Voici comment Homère raconte ce voyage.

Ulysse s'embarqua au commencement du jour. Il n'eut pas besoin de rameurs, car, bientôt le Borée s'étant élevé, il lui suffit de la voile et du gouvernail. Quand il approcha du terme, son vaisseau se trouva porté, par le cours [1] de l'Océan, jusqu'à l'Achéron, et il y arriva lorsque le soleil se couchait. Là il était dans le pays des Cimmériens, pays de ténèbres et de spectres; il y creusa une fosse, y fit des sacrifies, consulta des morts, mais voyant venir la Gorgone il repartit.

Examinons les détails de ce voyage.

Au commencement du jour, lorsque le flux va monter, Ulysse s'embarque et remonte avec lui le cours du Hélion; de là, aidé par le vent boréal, il tourne au sud et entre dans le *Helgat*, mot qui signifie Chemin de l'enfer; puis, arrivant dans le Hont, qui commence à redescendre, il redescend avec lui et, par conséquent, avec le cours de l'Océan[2]; il arrive ainsi au rivage de Walchéren. Il n'a donc fait que de tourner[3] autour des

[1] *Roon Okeanoio*, XI, 21.

[2] L'Océan est le reflux. *Poés. d'Hom.*, th. VI°.

[3] Ce tournoiement se dit en celtique *kolk;* c'est pourquoi, dans les légendes grecques de Médée, des Argonautes, le tour que vient de faire Ulysse est appelé *Colchos*.

îles où s'accomplissent les mystères, mettant, comme la marée, six heures à monter et six heures à descendre.

Les peuples, chez lesquels il doit pratiquer ces nouvelles cérémonies, sont appelés Cimmériens. Ces hommes, dit Homère, sont toujours dans d'affreuses ténèbres; car, ajoute-t-il, *Phaëton, le dieu solaire, n'arrive jamais jusqu'à eux*[1]. En effet, Ulysse vient de quitter le Hélion, et en entrant dans les enfers, il n'y trouve plus que des ombres. Une ombre se dit *Schim;* il appelle donc ce pays *Shim-maer*, mer des ombres, et les peuples qui y résident, Cimmériens.

Le lieu important de ces parages est l'Achéron et c'est là que se rend Ulysse. *Asch* signifiant cendre, et *Hont*, trésor enfoui, *Ascher-hont*[2] est donc la grotte où étaient déposées les cendres des morts. On y voyait des crânes vides, ou, comme dit Homère[3], *amenena carena;* étant placés sous le balancement du fleuve, *Schel*, ils en prirent le nom de squelette. Quand la vague et le temps les avaient suffisamment dématérialisés, ils pouvaient alors espérer de revivre. D'un côté, les Valkyries[4], instituées sur le lieu même, de l'autre,

[1] Homère se sert artificieusement de termes qui conviennent tout à la fois au soleil et au fleuve. Le Soleil, dit-il, ne regarde (*Derketai*) point ce pays par ses rayons (*Actinessi*). *Derch*, terre flottante (Darsy), *Actè*, rivage.

[2] *Hont* est une racine et point un suffixe. On retrouve cette racine dans les Achérontiques de Tagès, dans l'*Acheronta movebo* de Virgile.

[3] *Odyss.*, ch. X, v. 536.

[4] Cette grotte est dans l'île de Walchéren ou, plus correctement, des Walchéren.

les pèlerins, qui arrivaient après s'être fait initier aux mystères, leur donnaient, en réunissant leurs âmes dans les florales, le germe d'une nouvelle existence. L'Achéron était donc un lieu de mystères, et l'on comprend ainsi qu'il ait été divinisé par les peuples du voisinage; jamais on n'a vu de traces qui rappellent ce nom chez les Grecs, mais dans la Gaule on a trouvé une inscription qui atteste qu'on lui avait voué un culte comme à un dieu[1].

Homère nous décrit le fleuve qui baigne l'Achéron; mais il est facile d'y reconnaître le Hont. Voici le texte du poëte[2] : « Ulysse, porté par l'Océan, arriva dans la demeure humide de Proserpine, où sont des peupliers, des saules, des bosquets; là est l'Achéron sur lequel roulent le Puriphlégéton et le Cocyte qui est un refoulement[3] des eaux du Styx; là est la rencontre des deux courants; là est un autel. »

Tous ces détails décrivent la Zélande; l'Océan, des marais, des peupliers, des saules, des bois, c'est l'image complète du pays. César en parle comme Homère, lorsqu'il dit des peuples qu'il y trouva[4] : *Continentes silvas ac paludes habebant*. Plutarque dit également que les Celtes habitaient aux extrémités de la terre, près de

[1] Le fleuve, oscillant à son embouchure, se nomme Schel, d'où s'est formé *Schelle*, cloche, *Schellen*, balancer comme une cloche; la grotte se nomme Achéron. Ni Homère, ni Hésiode ne parlent de l'Achéron comme d'un fleuve.

[2] *Odyss.*, X, 508.

[3] Les deux racines sont *Apo*, qui marque retour, et *Ereugo*, qui signifie revenir, refouler; d'où *Aporrox*.

[4] Les Ménapiens.

l'océan Hyperboréen, dans un pays couvert de bois, presque inaccessible aux rayons du soleil[1].

Quant au double courant qu'Homère nomme *Puri-phlégéton* et *Cocyte*, ce ne sont pas deux fleuves différents, c'est le flux et le reflux du même fleuve, c'est-à-dire du Hont. Le premier de ces deux mots est composé de *Bor*[2], flux, et *Vliet*, fleuve; *Bor-Vliet*, ou, comme l'écrit Homère, *Puri-Vlegeton*, désigne donc le courant du flux, le flot montant; le nom de Bier-Vliet est même resté à une île qui se trouve près de l'embouchure du Hont. Le second mot dérive de *Cocear*[3], repousser en arrière, faire refluer, et marque ainsi le flot descendant; voilà pourquoi, le Styx[4] désignant la marée haute, le Cocyte le refoule. Dans les vieux atlas[5], la partie supérieure du Hont porte le nom de Coxye, et dans l'acte général de Flandre, en 1517, elle est appelée Coxide[6].

Le Hont est donc le véritable fleuve des enfers[7]; aussi son nom, travaillé de toutes manières, se re-

[1] *Vie de Marius.*

[2] *Bore*, en anglais, *Bahr*, en arabe et en hébreu, la *Barre*, sur les bords de la Seine, signifient flux.

[3] *Dict. esp.* — *Coz*, reflux, ruade en arrière; *Cocear*, ruer, faire refluer. Le grec *Kukaein* a le même sens que *Cocear*.

[4] *Steigen*, monter; *Steige*, flot montant; *Steeg*, rétif, qui repousse en arrière (*Dict. holl.*). Voy. *Poés. d'Hom.*, th. VIe.

[5] Voy. surtout l'*Atlas des Pays-Bas.* Fischer.

[6] Du moins ce Coxide fait partie de l'*ambacht* de Rodenbourg, près du Hont.

[7] Homère ne cite point le Léthé, qui coule assez loin de Walchéren. Il ne nomme point Cerbère, qui est à l'embouchure du Xucar, en Espagne.

trouve dans les légendes des peuples. Les uns ont traduit *Hont* par chien, surtout en Égypte et au Mexique, et, comme le Hont est le fleuve des enfers, un chien était enterré avec le défunt; on sculptait un chien à la porte des temples[1], et cet animal était même plus vénéré que les dieux :

Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam[2].

D'autres virent dans *Hont* le nombre cent et le traduisirent en conséquence; ainsi firent les Grecs, qui appelèrent le fleuve *Hécate*, mot qui signifie cent dans leur langue, et ils en firent une déesse qu'ils traitèrent comme le Hont : ils la représentaient avec une tête de chien et quelquefois avec trois têtes, pour figurer les trois embouchures de l'Escaut[3]; ils la disaient fille de Titan[4], *tidt* signifiant flux; tandis que les uns la croyaient issue du Soleil, c'est-à-dire du Hélion, d'autres en faisaient une reine de l'Achéron, des ombres, des mânes. Hécate est la même que Proserpine dont parle Homère.

Homère, dans le passage que j'ai cité plus haut, après avoir décrit l'Achéron, parle d'un autel, *Petra*. Ce rapprochement est remarquable. Justement dans ces mêmes parages, vers les bouches du Rhin, Tacite

[1] *Encycl. méth.*, art. Chien.

[2] JUVÉNAL.

[3] Le Vère, le Hont, le Zwin. Il existe, concernant ces lieux, une carte géographique de l'an 861; le Zwin, qui aujourd'hui est peu de chose, y est marqué comme étant la principale embouchure de l'Escaut. DE BAST. *Antiquités*.

[4] C'est-à-dire du titan Persée.

place *Asciburgium*, mot qui signifie aussi Bourg des cendres[1], et à côté un autel, le tout avec des traditions sur Ulysse. Voici le passage[2] : *Plusieurs prétendent qu'Ulysse aborda sur la côte de l'océan Germanique, qu'il y bâtit, proche du Rhin, Asciburgium, qui est encore aujourd'hui vénéré ; ils ajoutent que l'on trouva au même endroit un autel consacré à Ulysse, fils de Laërte.* Au temps de Tacite, on n'avait donc pas encore oublié les traditions homériques, on se souvenait donc encore et de l'Achéron et de l'autel.

Ulysse, après avoir pratiqué sur l'Achéron les cérémonies préliminaires, évoqua l'âme de Tirésias, que le poëte surnomme *Thébaios*, c'est-à-dire le prophète de la *Tabuda*[3]; il vit ensuite une multitude d'autres âmes et finalement celle d'Hercule; non pas, dit le poëte, Hercule lui-même, qui est avec les dieux immortels, mais son ombre, *Eidolon*. Le héros lui raconta ses exploits et surtout comment il avait arraché aux enfers le Chien[4]. En même temps qu'il prononçait ce mot, Ulysse crut voir la Gorgone montrer sa tête et s'avancer; il fallut donc quitter l'antre. Ce chien est le Hont; la Gorgone, c'est-à-dire l'apparence de figure que l'on voit sur la lune, est la marée lunaire. Le flux

[1] *Asch*, cendre; *Burg*, bourg. Le mot *Burgium* a fait en grec *Purgos*, tour, et en latin, *Purgare;* le Burg était la *tour ronde*, forte, centrale, où les cendres des morts se purifiaient pour renaître dans les florales.

[2] *Germania*, 3.

[3] Nom de l'Escaut.

[4] Hercule est le fleuve de l'Escaut; sa vie est la série de phénomènes que l'on rencontre en descendant le fleuve. Il enleva finalement le Chien des enfers, *Hont*. *Orig. celt.*, th. IXe.

du Hont commençait donc à monter pour recouvrir l'antre, et Ulysse dut se retirer.

Les détails qui précèdent nous donnent, pour ainsi dire, la topographie de l'Achéron. Nous connaissons sous le nom d'enfer cette région funèbre ; comme on le voit, l'on n'y descend[1] point ; il s'agit d'une simple navigation d'une demi-journée, et, quand on y arrive, on trouve un pays de marécages, au fond desquels sont des urnes contenant les ossements brûlés des morts. Mais cette noire image n'est qu'une moitié du tableau ; les Valkyries, leurs fêtes, leurs danses, leurs robes aériennes brodent sur ce crêpe funèbre toutes les illusions du plaisir, et déposent au sein de la mort l'espoir de la renaissance. Ce pays est dans Homère le domaine de l'auguste[2] Proserpine ; elle règne sur les mânes, mais elle tient en main une fleur[3]. Ses fêtes, appelées Hécatésies, sont donc exactement celles que les Valkyries célébraient et célèbrent encore[4] aux bords du Hont ; ce sont les anciennes florales.

Expliquons maintenant d'après Homère les mystères propres à l'Achéron.

Dans les mystères, la mort n'est qu'un passage d'une vie à une autre. Nous avons dans nos idiomes une expression pour signifier mourir, et une autre pour signifier naître ; mais dans la langue primitive, cet acte

[1] On ne voit point Ulysse descendre aux enfers, mais y aller, *ikesthai*. Ch. X, v. 490.

[2] *Agauè*. Ch. X, v. 635.

[3] Les fleurs entre les mains d'une déesse marquent ordinairement les florales ; ainsi la rose, la violette, le souci.

[4] Les florales se font toujours en Zélande, sous le nom de Kermesse.



double n'a qu'un seul mot ; en zélandais, *Kiem* signifie[1] tout seul *pourriture* et *germe*.

On voit donc, par ce mot bien compris, qu'il y a aussi, sur les bords de l'Escaut, une mort suivie d'une renaissance. Homère, pour les besoins de son initiation, retrace symboliquement ce double jeu ; mais à travers son langage figuré, il est facile de reconnaître ce qu'étaient les mystères propres à ce fleuve.

La mort se montre à découvert dans cette caverne de l'Achéron, toute pleine de débris funèbres ; mais la renaissance, comme aux bords du Hélion, est décrite par des emblèmes, et pour nous peindre une génération mystique, le poëte se sert des termes de la génération matérielle, comme il est facile de s'en convaincre : Ulysse arrive dans un bocage consacré à Proserpine[2] ; là, il creuse un fossé que le poëte, profitant d'une racine à double sens[3], appelle *Pugousion ;* il y jette d'abord du miel, puis du vin rouge, puis de l'eau, et ensuite il y verse une détrempe de farine blanche, figurant, par tous ces détails et par d'autres encore plus explicites, la vitalité mystique.

Du reste, cette légende du fossé s'est toujours conservée comme souvenir en Zélande[4] ; elle était même connue des Romains, et voici comment Claudien la rapporte : *Aux extrémités de la Gaule, sur un rivage*

[1] DARSY. *Dict. flam.* — En hébreu, le même mot *Kum* signifie seulement ressusciter.

[2] Ch. X, v. 509.

[3] Πύξ, πυγή.

[4] Les Romains appelaient la Zélande l'extrémité du monde. *Extremique hominum Morini.* VIRGILE.

battu par le flux de l'Océan, est un lieu où Ulysse, dit-on, évoqua par des libations sanglantes les ombres des morts[1].

Les plus anciens livres du pays placent vaguement dans ces parages ce qu'ils appellent *Fossa othoniana*, la fosse d'Othon, et des dissertations nombreuses ont été faites pour rechercher lequel des quatre empereurs de ce nom pourrait avoir creusé ce fossé[2]; mais il s'agit d'Odin, autrefois adoré dans l'île de Walchéren[3], et qui est ici le même que l'*Odysseus* des Grecs; la fosse d'Othon est celle que vient de creuser Ulysse, fosse mystique qu'il est bien inutile de chercher.

Si maintenant nous entrons dans des détails comparatifs, nous verrons que les mystères de Proserpine, fort différents de ceux du Hélion, retracent la mort commune, sans garantie de renaissance et, surtout, sans espoir de transformation.

D'abord le poëte mentionne à peine ces Valkyries[4] qui formaient la gracieuse escorte de la déesse, et nous ne connaissons leur nom que parce qu'elles sont ainsi désignées dans les légendes des Scaldes du Nord. Quant au héros attendu pour une brillante paternité, ce n'est plus un guerrier fameux par des exploits réels, ce n'est

[1] *In Rufinum*, l. — Voy. *Orig. celt.*, th. XXIVe.

[2] Voy. cette question amplement discutée dans De Bast. *Antiquités.*

[3] *Vues de la Belgique et de la Hollande.*

[4] Dans les poésies des Scaldes, le palais où sont ces Valkyries, ces Walchéren, se nomme Walhalla. On voit donc dominer ici la racine *Whal; Whale* signifie baleine; par quelle coïncidence des ossements de baleine ont-ils été recueillis en si grande quantité aux bords du Hont?



plus l'Ulysse des combats troyens, mais c'est un pèlerin exercé seulement dans des épreuves factices[1]; c'est le cours ordinaire des choses; c'est le vulgaire.

En outre, les morts de l'Achéron ne sont plus de ceux qui; après avoir été ambrés et mis précieusement en dépôt dans une grotte, renaissent en toute odeur de sainteté; mais ce sont des crânes écaillés, une poussière noire et confuse, d'où doit renaître une existence originellement souillée.

Ici la renaissance n'est point toujours primitiale. Ulysse ayant versé dans la fosse le sang[2] de deux agneaux, mâle et femelle, Tirésias a le privilége d'y boire le premier et d'en tirer une nouvelle circulation vitale; c'est pourquoi il devient un grand prophète et révèle à Ulysse toute sa destinée. Quant à ceux qui viennent boire après lui dans la même fosse et revivent, ils ne prophétisent plus; ils n'ont plus rien qui les distingue; ce sont les cadets de la famille.

Autour de la fosse une immense multitude d'âmes se pressent, cherchant à puiser une goutte de sang et à renaître, mais Ulysse avec son *épée* en accepte quelques-unes, écarte la foule des autres; ces dernières se retirent en frémissant et remplissent les environs de leurs hurlements[3] épouvantables.

Les âmes, dans ce séjour ténébreux, éprouvent la lassitude et l'ennui et veulent revenir à la vie comme

[1] Voy. (*Poés. d'Hom.*, th. XIVe) l'initiation d'Ulysse.

[2] *Blut*, sang, d'où Pluton.

[3] Ch. XI, v. 633. — Aux environs sont Ramekens et Breskens; *Ramen*, *Brieschen*, hurler. DARSY. *Dict. flam.*

à une existence meilleure. Ainsi Achille n'était là que depuis quelques mois, et cependant, en apercevant Ulysse, il lui dit[1] : *J'aimerais mieux être l'esclave du plus indigent des laboureurs, qui vit à la sueur de son front, que de régner sur le peuple entier des ombres.*

Enfin, ceux mêmes à qui il a été donné de revivre n'y éprouvent aucune transformation, et nous voyons ainsi la différence qui existe entre les mystères du Hélion et ceux de la Tabuda. Le fleuve du Soleil purifie[2], transforme[3], fait passer à une existence plus brillante; le fleuve des enfers permet seulement de revivre et de se préparer de nouveau une autre destinée.

On voit donc que les ruines différentes trouvées sur les deux fleuves correspondent aux deux espèces de mystères décrits dans l'Odyssée.

APPENDICE.

Ulysse, en quittant les bords de l'Achéron, continua à descendre le fleuve pour entrer dans la mer; mais, comme nous avons dit, c'était le temps de la marée, il fallut donc lutter contre le flot montant et par conséquent, comme le poëte en fait la remarque[4], se servir *d'abord des rames;* on se laissa ensuite pousser par le

[1] Ch. XI, v. 489.

[2] Les grottes de la Meuse, mais non celles de l'Escaut, avaient deux issues; elles recevaient par l'une l'eau du ciel, laquelle s'écoulait par l'autre dans le Hélion. *Orig. celt.*, th. XIVe.

[3] Hélion a fait *Alius*, autre.

[4] Ch. XI, v. 640.

vent et l'on revint ainsi à l'extrémité occidentale de l'île de Circé. Là se trouve un banc de sable appelé Banigert; Homère n'oublie pas ce détail : Le vaisseau étant arrivé, dit-il, *à la pointe la plus avancée dans la mer*[1] *s'arrêta dans les sables, en psamathois*[2].

La légende qu'il conte ensuite a rapport au mot *Banigert*[3], qui signifie terre des ossements. Un des compagnons d'Ulysse, nommé Elpénor, avait péri dans l'île de Circé, et son corps y était resté sans sépulture. Ulysse l'envoya chercher, et l'on ensevelit ses ossements sous un tumulus élevé au promontoire dont nous venons de parler.

Circé, entourée de ses houris[4], arriva bientôt elle-même, pour donner à Ulysse ses dernières instructions; elle lui dit qu'après s'être remis en mer, il rencontrerait l'île dangereuse des Sirènes, puis qu'il devait aller remplir ses devoirs à l'égard des dieux dans l'île de *Thrinakia ;* et l'on se sépara.

Ce que l'on rencontre en quittant la Zélande, c'est l'Angleterre, la terre aux trois angles; c'est donc là que se rend Ulysse; mais avant de le suivre dans cette nouvelle course, il nous faut ajouter à la légende de Circé quelques détails complémentaires qui formeront la thèse suivante.

[1] Ch. XII, v. 11.
[2] Ch. XII, v. 5.
[3] *Ben*, ossement; *Guard*, enclos.
[4] *Hôrai*. Ch. X, v. 469.



SEPTIÈME THÈSE.

ANTIQUITÉ ET PROPAGATION DES MYSTÈRES DE CIRCÉ.

En poursuivant la vérité à travers les ténèbres d'une longue ignorance, nous voici donc arrivés à la primitive Sion, à l'île sacrée où germa la civilisation antique et d'où elle se propagea à toutes les extrémités de notre monde. Depuis bien longtemps, on se demande où pourrait être ce point fortuné du globe que l'immuable Providence a favorisé de son premier regard, animé de ses premiers feux. En voyant aux bords du Nil de vieilles pyramides, on crut trouver en Égypte le secret de nos origines; on scruta ses hiéroglyphes qui ne nous apprirent rien. On sut qu'il y avait, au fond de l'Inde, des livres antiques; on les lut; on y vit de grandes ressemblances avec nos traditions; depuis lors la multitude savante nous répète avec une naïve assurance : Les Brames nous ont donc civilisés; on lui répond : Nous avons donc civilisé les Brames;

... et adhuc sub judice lis est.

Les Chaldéens ont une haute réputation d'antiquité; nous nous sommes empressés de rechercher des souvenirs de ce peuple dans les vieux monuments de Ninive

et de Babylone; nous analysons leur étain, il vient du Cornouailles[1]; nous admirons leurs émaux, nous en trouvons la fabrique au centre des Gaules[2].

Il semble, après tant de déceptions, qu'il était naturel de renoncer à cet Orient d'où, décidément, nos savants ne tirent aucune lumière.

Des hiéroglyphes, de vieux livres, de belles ruines ne sont pas des monuments primitifs; dans le même musée où nous plaçons ces vestiges orientaux, le géologue, lui aussi, apporte ses débris indigènes, et en comparant les titres de vieillesse, on voit qu'il s'est passé tout un âge de notre globe entre les uns et les autres; on se demande ce que signifie ce mot de vieil Orient.

La croûte terrestre qui nous porte se compose d'une série de couches superposées et dans lesquelles l'animalité suit une marche progressive. Dans les terrains primitifs, la vie animale manque; dans les terrains secondaires, elle commence à se montrer; dans les terrains tertiaires, on voit déjà des animaux en pleine formation. Mais remarquons les deux couches supérieures, l'une quaternaire, l'autre moderne. Les terrains quaternaires se sont formés dans des conditions qui n'existent plus; le sol, on ne sait comment, paraît comme remué; les animaux dont il renferme les dépouilles ne sont pas entièrement de la race des nôtres; ce sont, par exemple, des mammouths, des aurochs, des cerfs d'une taille gigantesque. Quant au terrain moderne, c'est celui qui

[1] *Orig. celt.*, th. Ve.
[2] Sur une montagne aux environs d'Autun et ailleurs.

se forme sous nos yeux, sur lequel vivent et meurent les animaux qui sont autour de nous. Or, si l'on considère l'extrême lenteur que la nature met à modifier ses formes, il faut convenir qu'il a dû se passer un temps incalculable depuis la disparition des races éteintes jusqu'à nous.

L'homme, qui règne dédaigneusement sur les autres animaux, laisse comme eux ses dépouilles dans la terre, et en creusant pour reconnaître à quelle profondeur on les retrouve, on voit qu'elles se rencontrent, non-seulement dans les terrains de l'âge moderne, mais dans ceux de la couche inférieure, au plus profond de cette même couche et, par conséquent, en société avec les animaux de races disparues.

Rentrons maintenant dans notre sujet.

Ce n'est point par tout le globe que l'on a ainsi rencontré des preuves de cette effrayante ancienneté de l'homme[1], mais en Europe, aux bords de nos fleuves sacrés, de ces mêmes fleuves dont nous retrouvons l'image chez tous les peuples.

L'usage d'ensevelir des animaux comme des hommes est tellement bizarre, qu'il n'a pu venir simultanément à l'esprit de plusieurs peuples; il est né dans une contrée et de là s'est répandu dans les autres. Chez les Orientaux, en Égypte, par exemple, on trouve, dans les grottes sépulcrales, des crocodiles, des loups, des chats, des chiens; mais ces crocodiles sont exacte-

[1] Les antiquités du *vieil Orient* ne se trouvent qu'à la superficie du sol. *Poés. d'Hom.*, th. XVI[e].

ment ceux que l'on voit encore dans le Nil; ces loups, ces chats, ces chiens sont ceux qui vivent au milieu de nous; c'est hier qu'on les a déposés dans ces caveaux. Le géologue se rit de cette antiquité de fraîche date; il est aussi descendu dans nos nécropoles; il y a aussi trouvé des ossements d'animaux mêlés à ceux de l'homme; mais ces animaux sont des mammouths. L'homme, dans l'âge quaternaire, creusait donc des grottes sépulcrales aux bords de la Meuse et ses colonies, dans l'âge moderne, ont été creuser les mêmes caveaux aux bords du Nil[1].

Ce n'est pas tout. Les animaux sacrés que l'on rencontre dans les ruines antiques ne semblent pas avoir été pris indistinctement; ils se trouvent être les mêmes chez les différents peuples. Comme les mystères ont nécessairement choisi pour leurs emblèmes les animaux du pays où ils se sont formés, on peut, par là, reconnaître ce pays[2]. Si la religion est née en Égypte, on doit retrouver dans les ruines égyptiennes les animaux d'Afrique, la girafe, l'autruche, l'hippopotame; si elle est née en Asie, les Asiatiques doivent avoir pris pour animaux sacrés des chameaux, des éléphants; mais bien loin de là, leurs animaux sont les nôtres, sont les mêmes qui vivent au centre de nos pays celtiques; ce sont nos béliers, nos chevaux, nos chiens, nos taureaux. Le taureau, que l'on nous rapporte des ruines babyloniennes, n'est point le yack de l'Asie centrale; il

[1] *Orig. celt.*, th. XVIIIe.
[2] *Ibid.*

est taillé sur celui de nos étables; la vache, qu'adore le Brame, broute dans nos prairies.

Depuis que la géologie est venue hardiment prendre sa place dans la science moderne, il a bien fallu compter avec elle; on lui accorde aujourd'hui qu'il y eut dans nos pays une population indigène mais sauvage, et que par la suite des temps la colonie asiatique vint la civiliser.

Examinons encore cette question.

Nous avons jeté dans la science le nom de *Scaldia*. Par quelle fatalité ce mot se retrouve-t-il chez tous les peuples qui ont brillé par des poésies anciennes et de haute inspiration? Les Scaldes du Nord nous ont laissé leurs Sagas, leur Edda et leurs Niebelungen; les Keltes du Bætis[1] ont un antique renom de poésie qui remonte au temps d'Homère[2], *al tiempo de Marra*, comme on dit vulgairement en Espagne; les Kaldéens de l'Asie centrale ont composé les grands poëmes qui se lisent aujourd'hui dans les langues zend et sanscrite. Rapprochez ces peuples si disparates, cherchez ce qu'ils ont de commun, vous voyez chez tous une divinité à triple forme que vous reconnaissez être la même[3]; pénétrez plus loin, vous constaterez qu'elle n'est autre que nos trois fleuves celtiques, ces trois mêmes fleuves[4]

[1] Les peuples des bouches du Bætis sont appelés Celtes par Ptolémée. *Orig. celt.*, th. IXe.

[2] *Poés. d'Hom.*, th. IXe.

[3] *Orig. celt.*, th. Xe, XIe.

[4] Dans le Nord, ce sont : Urda, Véranda, Scalda; dans le Midi, ce sont : Jou (Ju-piter), Neptune, Pluton; en Orient, ce sont : Brama, Wischnou, Siva, etc.



qui, se confondant à leur embouchure, forment l'île Scaldia. Si donc il y eut des colonies envoyées, c'est de l'île Scaldia qu'elles partirent pour le Nord, pour le Sud, pour l'Asie; elles emportèrent dans ces trois régions la même image trinitaire que chacune diversifia à sa manière par de longs poëmes.

Ceux qui ont inventé, dans ces derniers temps, qu'une colonie est venue du fond de l'Asie pour nous civiliser, n'ont jamais étudié les monuments des deux pays. Tout ce qu'ont su produire les Asiatiques, ce sont des monuments fixes, des monuments locaux, des monuments d'un peuple colonisé, qui ne remue point, qui ne sort point de ses frontières. Il en est tout autrement pour les Européens : ils parcourent, dans les poëmes homériques, des mers tellement éloignées, que les Romains et les Grecs n'en ont jamais soupçonné l'existence; ils ont inventé les chars[1], pour franchir, sur terre, les distances les plus lointaines; ils ont, les premiers, fabriqué le fer[2], pour ouvrir une voie facile à leurs émigrations; ils ont fondé la science de l'astronomie[3], pour assurer leurs courses vers d'autres continents; ils ont embelli l'existence humaine par des arts de luxe, la dorure[4], les dentelles, les émaux, la pourpre; mais surtout ils

[1] *Orig. celt.*, th. XIe. Tous les chars, dont parlent les écrivains de Rome, viennent de la Gaule belgique.

[2] *Orig. celt.*, th. XVIe. Le fer fut primitivement fabriqué chez les Belges du Cornouailles.

[3] Les monuments du Cornouailles sont astronomiques. *Orig. celt.* Passim.

[4] *Orig. celt.*, th. XVIe. — Il y a dans Pline une longue liste d'inventions utiles, attribuées aux Gaulois.

ont élevé l'homme au-dessus de la bête[1], en lui apprenant à mettre de la mesure dans ses plaisirs. Voilà ce que l'humanité doit au Celte; voilà ses monuments à lui, monuments qu'il a produits avant qu'il ne fût question du Parthénon d'Athènes, de la tour de Bélus, des temples de Louxor, des hypogées de l'Inde. Les peuples qui ont arrangé ces constructions ont été incapables de rien faire pour l'humanité, l'industrie, la morale, la science; tout ce qu'ils nous ont laissé se borne à d'inutiles ruines; eux-mêmes ont lentement dépéri autour de leurs monuments en pierre; jamais ils n'auraient su faire une émigration; et la colonie asiatique ne sera citée que comme un travers momentané de la science moderne.

Quand nous étudions les monuments des peuples que l'on appelle civilisés, des Grecs, des Phéniciens, des Aryas, nous y remarquons des noms qui n'appartiennent point à la langue du pays, qui ont des racines étrangères, et qui, sur notre décision, sont des mots barbares. Nous reconnaissons donc que c'est d'une contrée barbare que viennent les plus antiques traditions de ces peuples; recherchons quelle est cette contrée et nous verrons que ces noms d'antique et haute science sont simplement des mots zélandais qui désignent ou l'île Scaldia ou ses environs, qui nous ramènent aux mêmes lieux où nous avons placé les mystères homériques de Circé.

[1] *Poés. d'Hom.*, th. XIV[e].

Traditions zélandaises chez les différents peuples.

Circé dans la langue zélandaise signifie église. Au midi de l'Europe, nous avons vu les Homérites décrire, sous ce nom, l'église primitive; au nord, chez les Prussiens, elle était appelée *Curchus*[1], et, comme la déité d'Homère, elle avait son *Kérémet*[2], son dolmen au centre, son feu perpétuel; en Asie, dans le pays des Chaldéens, ce nom est aussi fréquent que dans nos régions : on y voit Kerka, Karchésium, Kerkil, Kerkuf; jusqu'en Amérique je trouve Quiriga, et ce mot, dans une région toute pleine de souvenirs scaldes[3], désigne comme parmi nous *une enceinte circulaire formée de cailloux, ayant au centre son dolmen*[4].

Nous appelons *Brauwer* le port de l'île de Circé où aborda Ulysse; est-il rien de plus barbare que ce mot? Or, les mystères que nous y avons vus se sont toujours pratiqués à Athènes; le lieu choisi pour les célébrer fut aussi l'embouchure d'un fleuve, et pour que rien n'y manquât, cette embouchure fut appelée *Brauron*.

Les Brauronies étaient entièrement calquées sur l'initiation d'Ulysse aux bouches de la Meuse[5], et se faisaient comme il suit : On se rendait d'Athènes au port de Brauron; là, on commençait par immoler en

[1] Moréri.

[2] Temple circulaire et à ciel ouvert.

[3] On trouve là un dieu nommé Votan qui, comme le Wodan des Scandinaves, donnait son nom à un jour de la semaine, etc.

[4] Malte-Brun. Liv. 115.

[5] Les Grecs prétendent tenir leurs mystères de Musée.

l'honneur d'Artemise, non pas un cerf, puisqu'il n'y en avait pas dans le pays, mais un bouc, auquel on donnait le nom de cerf[1]; puis venait la consécration des initiés, par laquelle ils étaient déclarés bères[2], c'est-à-dire religieux; mais comme ce mot, en celtique, signifie aussi ours, les Grecs les appelaient *Arctos*[3]; ensuite, pour imiter Ulysse attaquant Circé l'épée à la main, on posait le tranchant d'un glaive sur la tête d'une personne figurative, et, dès lors seulement, les initiés pouvaient user des droits du mariage.

Il est facile de reconnaître dans cette suite de cérémonies la légende d'Ulysse au port de Brauwer; et en effet les Athéniens terminaient la fête par la lecture du dixième chant de l'Odyssée, où cette légende se trouve.

Voici un autre emploi du mot Brauwer.

Homère semble nous dire que les vaisseaux sortaient de ce port tout achevés[4], c'est-à-dire que là on les bénissait et qu'on leur mettait sur l'avant une image de la déesse Nehal[5] qui les guidait, évitait les écueils, résistait aux tempêtes; cette figure eut différents noms[6], mais les Étrusques l'appelèrent, comme le port même,

[1] Ainsi *Hirsch* signifie cerf, en allemand, et bouc, en latin.

[2] Nos aïeux appelaient bère l'enfant destiné à être religieux; il portait sur la tête un béret, une birète. *Béri*, en géorgien, c'est-à-dire dans l'ancienne Colchide, signifie religieux.

[3] *Arctos*, ours en grec; *Beer*, ours en celtique.

[4] *Naulochos. Odyss.*, X, 140.

[5] Dans la Baltique, l'image de Nehal s'appelait Herta; chez les Égyptiens, elle s'appelait Isis, etc.

[6] Le nom primitif de cette figure est *Vaen*, qui signifie encore bannière, drapeau. Les peuples qui naviguaient sur un vaisseau ainsi protégé, s'appelaient *Fenni*, *Venetes*, etc. On a aussi appelé ces emblèmes, Pataïques, Cabires, etc.

Brouwer, qu'ils écrivirent *Prora*, proue. Lors donc qu'Ulysse eut armé sa proue de ce fétiche, il parcourut sans rameurs la route des enfers ; plus tard, lorsque ses compagnons auront attiré sur eux la colère des dieux[1], les tempêtes s'acharneront sur son navire, en briseront les agrès, précipiteront l'un après l'autre tous les coupables dans la mer ; mais l'inviolable carène restera intacte ; elle portera Ulysse à travers les fureurs de l'Océan sans qu'il ait rien à redouter de la faim et de la soif, et après neuf jours d'ouragan, le déposera sain et sauf dans l'île de Calypso.

Ainsi ce mot de Brauwer est donc connu des peuples étrangers ; il en est de même de Schouwen, nom le plus ancien[2] de l'île où nous avons placé la légende de Circé.

Chez les Grecs, par exemple, nous retrouvons un pays appelé *Chaonia ;* il était situé en Épire, c'est-à-dire dans la région de la Grèce où les monuments primitifs et cyclopéens sont en plus grand nombre[3], et il avait aussi dans son voisinage un mont que Pline appelle *Tomarus*, c'est-à-dire *Te moer*, le Moermont. On y voyait, comme dans les légendes homériques, une vaste et antique forêt de chênes produisant, disent les poëtes, *Chaoniam glandem*[4] ; on y voyait des colombes appelées également *Chaoniæ :*

Non me Chaoniæ vincant in amore columbæ[5].

[1] Légende de Charybde et Scylla, th. IXe.
[2] Schouwen est plutôt le nom de l'île ; Scaldes est plutôt le nom des poëtes propagateurs du culte de Circé.
[3] *Petit-Radel.*
[4] *Géorg.*, 1, 8. Le *balanos* de la thèse précédente.
[5] PROPERCE. Egl., IX, 5.

Ces colombes, en celtique *Dube*, sont un souvenir de Duveland; mais les Grecs, ne comprenant point ce terme, prirent *Dub*[1] pour Thèbe et imaginèrent là-dessus un conte que nous connaissons par Hérodote : Deux colombes, disait-on, s'étant envolées de Thèbe, ville d'Égypte, vinrent, l'une au temple de Jupiter Ammon, l'autre, en Chaonie.

On voit ainsi que tout ce que les Grecs disent de la Chaonie doit s'entendre de Schouwen, et leurs traditions sur ce point sont un mélange de souvenirs homériques et de détails pris en Zélande.

Ce mot de Schouwen n'est pas restreint à la Grèce; on le retrouve semé partout dans les deux mondes et toujours accompagné de détails qui montrent son origine zélandaise.

En allant vers l'Orient, on rencontre une ville sainte de *Chaona* en Thrace, une autre en Colchide, une autre en Syrie. Le canton où est cette dernière est une véritable copie de la Zélande; on y trouve *Deva* que les anciens eux-mêmes nomment la ville des colombes, *Héliopolis* qui est un souvenir du Hélion, le *Chalus* qui ne diffère du Schal[2] que par la terminaison, le *Calb* qui, signifiant chien, désigne le Hont. En poussant plus loin, on voit en Perse *Coana*, qui est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage; et, jusqu'en Chine, le mot *Tchouen*[3] signifie île entourée de canaux, formant ainsi

[1] On dit *dove*, *dub*, *taube*, selon les pays ; en général, les colombes que l'on trouve dans les mythologies sont un souvenir du Duveland.

[2] *Schal*, Escaut.

[3] 47e caractère chinois.

une véritable image de Schouwen et de la Zélande.

Cette liste peut également se continuer dans le nouveau monde. Ainsi, dans l'île Haïti, il y avait, à l'arrivée des Espagnols, une ville antique et sainte nommée *Chaona*[1]. Au Pérou était également la province de *Caunana*, où tout rappelle Schouwen, le fleuve du Soleil et la légende de Circé. Des hommes, disaient les gens du pays[2], étaient tenus enfermés dans des cavernes[3] par le Soleil, mais leur chef sortit pour visiter l'île, et alors une partie de ces hommes s'avancèrent jusqu'à un lac où ils furent changés en grenouilles[4]; les autres qui étaient restés, ne voyant plus de soleil, se baignèrent d'abord, puis s'engageant dans le pays rencontrèrent des espèces de femmes, s'en emparèrent, et de là sortit[5] le genre humain.

Il est évident que cette bizarre légende est une parodie du récit d'Homère; mais, comme nous le voyons, elle suppose des grottes, *Hole*, et un soleil, *Helios*, c'est-à-dire la Hollande et le Hélion,

Si j'arrête ici cette énumération, c'est pour ne point la rendre fastidieuse; car, dans toutes les contrées du monde, je trouverais, comme dans les exemples cidessus, des souvenirs mixtes d'Homère et de la Zélande.

[1] Moréri, au mot Hispaniola.

[2] Thévet. *Cosmogr. univers.*, XXII, 11.

[3] Les compagnons d'Ulysse, au bord du fleuve du Soleil, se tenaient dans des cavernes. *Odyss.*, X, 179.

[4] Confusion de *Vorsch*, grenouille, et *Porcus*, porc.

[5] Dans tous les pays du monde, la transformation opérée par Circé, par la magie de l'Église primitive, fut appelée création; création du monde, création de l'homme. *Orig. celt.*, th. XVIIIe.

L'île de Schouwen est, dans Homère, le siége de cette déité souveraine qu'il appelle *Kirke*, l'église, et dont la voix se fait entendre par toute la terre. Non-seulement les peuples donnaient son nom, comme nous venons de le voir, aux différents lieux qui la représentaient, mais ils tiraient d'elle seule toutes leurs institutions et ne semblaient vivre que par elle.

Par exemple, les colonies, qui la quittaient pour émigrer dans d'autres régions, emportaient avec elles son image[1], et ce palladium continuait à recevoir les mêmes hommages que la cité primitive et suzeraine. Les Égyptiens[2], par une légère altération de mot, prononçaient *Chon*, et l'adoraient sous ce nom. Les Péruviens appelaient de même *Choun* l'être mystérieux qui les avait amenés dans leur pays : « Il n'avait[3], disaient-ils, ni os, ni muscles; il abaissait les montagnes, comblait les vallées, faisait jaillir des sources dans le désert. » Les *Chuni*, qui habitaient vers l'embouchure du Don, tiraient leur nom de la même racine, et jusqu'à nos jours ils n'ont cessé de parler la langue de la mère patrie, le zélandais[4]. Les Hébreux semblent avoir fait comme les peuples que nous venons de citer, puisque Dieu leur dit, dans le prophète Amos[5] : *Maison d'Israël, m'as-tu offert des victimes durant le temps que*

[1] *Orig. celt.*, th. XVe.
[2] *Encycl. méth.*
[3] Colin de Plancy. *Dict. infern.*
[4] Ruysbroek, au temps des croisades, Buskeck, il y a deux siècles, ont été parler avec eux le flamand. *Orig. celt.*
[5] Ch. V, v. 25.

tu as voyagé dans le désert ; tu as porté avec toi la statue de Moloch, la figure de Chun.

Circé était la puissance souveraine, et c'est par elle seule que les rois régnaient. La pierre, sur laquelle ils étaient intronisés, la sainte ampoule, qui contenait l'huile du sacre, devaient venir de Schouwen. Ainsi en Écosse, dans le comté de Perth, était une abbaye célèbre où l'on inaugurait les rois du pays; là était la pierre consacrée[1] sur laquelle ils recevaient leur mission; or, l'abbaye portait, comme la cité dont elle était fille, le nom de *Schoon ;* et ce mot, prononcé *Ascanius*, devint la désignation d'une royauté qui ne devait point finir; ainsi, Homère, qui fait périr toute la race de Priam, excepte Ascanius, fils d'Enée, dont *la descendance possèdera le trône jusque dans les siècles des siècles*[2].

Les mystères de Circé étaient déjà fort anciens quand Homère les décrivit; et dans des temps bien antérieurs au poëte, ils s'étaient déjà répandus au loin; c'est pourquoi les nations restées primitives en ont aussi des symboles, mais analogues à la simplicité des premières mœurs. Ainsi, les anciens peuples avaient des espèces de tambours où se trouvaient tous les détails de la Zélande et qui leur servaient à prédire l'avenir[3]; tels sont le *tympanum* de Cybèle, le ganus des Lapons, le

[1] Cette pierre se nommait *Lial Fail*. Le roi Édouard Ier la fit transporter à l'abbaye de Westminster. DÜBNER. *Géographie*.

[2] *Il.*, XX, 308. Les Bretons donnent la liste de ces descendants depuis Énée jusqu'à Conan Mériadec.

[3] De *Bruxo*, devin, en espagnol, on appela Phrygiens les prêtres Galls qui se servaient de ce tambour. *Orig. celt.*, th. XIe.

toupan[1] des Caraïbes; or, ces derniers appelaient *Choine*[2] la gourde dont ils se servaient pour ce mystérieux emblème.

Enfin Circé était le centre de la puissance des Celtes et cette puissance s'étendait par toute la terre. Il fallait établir parmi tant de nations diverses une entente commerciale, une règle qui facilitât les transactions; on se modela naturellement sur la Zélande, et ses mesures furent celles du monde entier. Ainsi As-Gard[3] était, pour les Celtes, le lieu saint, central, unique; *As*, chez les Étrusques, fut pris pour désigner l'unité monétaire. Les Phéniciens avaient pour unité monétaire le sicle qu'ils écrivaient *Schel*[4], du nom du fleuve qui est au voisinage d'Asgard.

Mais l'exemple suivant est à remarquer.

Les Égyptiens avaient différentes mesures itinéraires; la plus grande, qui se nommait *Schoene*, était longue d'une vingtaine[5] de kilomètres, ce qui est justement la longueur de l'île de Schouwen. Cette rencontre n'est point fortuite; les Celtes ont évidemment transporté sur le Nil la mesure et le nom de l'île consacrée à Nehal[6].

[1] *Topf*, en hébreux, *Atufa*, en ibérique, est le nom de ce tambour.

[2] THÉVET. *Cosmog. univ.*

[3] Asgard, Asbourg, Asciburgium, Asgartha dans les livres sanscrits, sont une même chose.

[4] L'Escaut.

[5] Ces mesures ont été discutées par les savants; Malte-Brun donne, pour le grand schoene égyptien, vingt kilomètres. *Géogr.* Fin de la géogr. mathém.

[6] Neal est resté dans la langue anglaise pour signifier détremper, c'est-à-dire adoucir par une chaleur graduée un fer trempé et trop

Au reste, les Égyptiens avaient retracé dans leur pays, avec une étonnante précision, tout le plan de la Zélande. On trouve chez eux Memphis près d'un Oasis ; il y avait en Zélande *Mempiscus*[1] *pagus*, près du pays de Waes[2]. Vous vous demandez, en lisant Pline, ce que peut être ce fameux serpent appelé *Scincus* par les Egyptiens, qui n'en connaissaient que le nom ; c'est le Sceng, c'est-à-dire le canal qui serpente entre les deux îles de Beveland. Dans le même auteur[3], il est question d'une île de Tolen : elle est dans le Nil entre Méroé et Æsar, à cinq journées de l'un et douze de l'autre ; Tolen est une île de Zélande : on y adorait la déesse Nehal[4]; elle est située entre la Merwé[5] et l'Izar ; Merwé en est à cinq lieues[6] et l'Izar à douze lieues.

On comprend ainsi que le schoene des Égyptiens ait été, comme tout le reste, emprunté à la Zélande et soit la mesure de l'île de Schouwen.

Disons aussi un mot du Hont.

rigide. Ce qui se rapporte à Ulysse assoupli par les exercices que lui fit faire Circé.

[1] Dans l'acte de partage entre les petits-fils de Charlemagne, en 837, on lit : *Franderes*, *Mempiscon*, etc.

[2] A Waesmunster, on trouva, en 1797, *une quantité énorme d'urnes sépulcrales, à large ventre et étroite embouchure*. De Bast.

[3] Pline cite Aristocréon.

[4] Tolen est près de Anne-land, qui rappelle Ennia.

[5] Entre Dordrecht et Gorcum est un bras de la Meuse appelé Merwé ; là, se voient les ruines cyclopéennes du célèbre château de Merwé, d'où les Mérovingiens tirent leur nom. Dans le tombeau du Mérovingien Childéric, à Tournai, se trouvait une statue d'Isis. L'Izar se jette dans l'Océan à Lombarts Ide : ruines cyclopéennes, urnes sépulcrales, etc.

[6] Mesure de simple relation.

Ulysse se trouvant à la caverne de l'Achéron, était au bord du Hont qu'il appelle fleuve du Chien, *Kuna*. La plupart des légendes traduisent de même; cependant on retrouve chez certains peuples son nom primitif, Hont. J'en cite quelques exemples.

Le Hont était un fleuve funéraire auquel on abandonnait, comme nous savons, les dépouilles des morts. En Hyrcanie, au lieu du fleuve, on prit des chiens[1] auxquels on donnait les morts à dévorer; mais, pour conserver l'identité, on leur laissa leur nom celtique Hont; c'est-à-dire que, selon Strabon, ils étaient appelés *Hont-taphistas*[2].

Dans l'Amérique du Nord, il se trouve différentes contrées qui, comme les bords de l'Escaut, fourmillent d'urnes cinéraires; il s'y rencontre toujours des souvenirs de la Zélande et quelquefois le nom même du Hont : ainsi Honduras, dans la région des urnes de Nicaragua; Ontario, c'est-à-dire *Hont-re*, le fleuve du Hont, dans une contrée qui, à l'arrivée des Européens, portait un nom terminé en *land*[3], et par conséquent était celtique.

Comme on le voit, les traditions de tous les peuples, même de ceux que l'on désigne comme nos civilisateurs, renferment un certain nombre de mots qui sont d'origine étrangère. Cherchez dans quelle contrée ces mots exotiques ont un sens, une application réelle, vous en

Orig. celt., th. XIIe.

[2] Chiens enterreurs.

[3] Vinland, Frisland, Estotiland, pays des Finois, des Frisons, etc. Estotiland, île ayant au centre une montagne d'où descendent quatre rivières, est évidemment Haïti.



reviendrez toujours aux régions celtiques et, pour les plus anciens d'entre eux, à la Zélande; des mythes que l'on n'a jamais expliqués s'expliquent par ce système.

Est-il rien de plus antique, par exemple, que la fable de Jason et de Médée; tous les noms sont étrangers au grec, à l'hébreu, au sanscrit; mais prenez un vocabulaire zélandais, et tout s'expliquera sans peine. Sur les mêmes mots, les Homérites on bâti la légende de Circé et les Hellènes celle de Médée.

Jason, allant à la recherche de la toison d'or, s'embarque à Iolchos. — C'est-à-dire qu'il s'embarque sur une *hulcke*[1], mot zélandais qui signifie grand bateau.

Il se rend chez Médée, qui, par des potions magiques, rend la vie aux morts, la vigueur aux vieillards. — *Meede* signifie *potion faite d'eau et de miel;* c'est le *miœd* que les Valkyries, selon les Scaldes, versent aux héros dans le Walhalla; Médée est donc la femme au breuvage transformateur.

Médée était fille de Hypsée. — Elle était belle, *hübsch*.

Jason trouve Médée à Colchos. — *Kolck* signifie un tournant d'eau et désigne, par conséquent, la route circulaire qui du Hélion conduit à l'Achéron, route que suivit Ulysse.

Jason et Médée voyagent sur le fleuve du Soleil. — Ce soleil est le Hélion.

Le vaisseau avait pour mât un chêne de la Chaonie

[1] Voy. pour ce mot et les suivants, Darsy, *Dict. flam. Hulcke* a formé le grec *Olcas*, grand bateau.

et pour pilote Tufis. La Chaonie est Schouwen, et Tufis est Duve, dans Duveland.

Ils vont chez Hercule à Thèbe. — La Tabuda baigne l'île des Valkyries, où fut trouvée la statue d'Hercule[1].

Médée, pour montrer son pouvoir magique, immole un bélier et le ressuscite en agneau. — Légende du bélier immolé par Ulysse dans l'île des Valkyries.

Jason trace un premier sillon[2] et devient maître de la toison d'or. — C'est le fossé, le sillon symbolique que creuse Ulysse, la *Fossa Othoniana*.

Médée enfin descend aux enfers, où elle épouse Achille[3]. — Elle suit le Helgat, chemin des enfers, et se rend au Schel.

On voit donc que la science moderne, qui craindrait de déroger en consultant nos langues occidentales, s'est interdit pour jamais l'intelligence des choses du passé. Les anciens n'étaient point en mesure de pénétrer ces secrets; ils ne connaissaient point l'Occident, mais ils nous montrent à chaque page de leurs écrits que là est la source de toutes leurs légendes. Ainsi, Diodore de Sicile, qui ne savait rien de la Meuse, sait au moins nous dire[4] que *la plupart des lieux de la Grèce ont tiré leur nom de la doctrine de Musée*.

[1] Trouvée en 1514. — On lisait sur la statue : *Herculi Magusano et Havæ*. En zélandais, *Hefe* signifie premier sillon. DARSY. *Dict. flam.*

[2] La légende de Jason fut faite en Espagne ; *Jasa*, qui signifie incision, premier sillon, est la racine de son nom. QUINTANA. *Dict. esp.*

[3] Bizarre légende, rapportée dans Simonide.

[4] Liv. II, ch. 6.

Traditions zélandaises dans Homère.

Les mystères de Circé, comme nous pouvons en juger par les débris qui nous en restent, remontent à une antiquité incalculable. A mesure qu'ils se formaient, des colonies les transportaient, plus perfectionnés, dans les autres pays. Là, chaque peuple, les traitant à sa manière, les embellissait, les dénaturait, selon la hausse ou la baisse de sa civilisation; de sorte que les vestiges que nous en retrouvons dans les différentes contrées ne sont autres que la doctrine primitive, telle qu'elle a été comprise, modifiée par chaque peuple. Ces mystères ont donc des lambeaux partout et ne sont complets nulle part.

Le livre d'Homère n'est pas un traité officiel qui nous les expose; le poëte nous peint seulement cette Église primitive d'après les croyances de la contrée où il vivait, c'est-à-dire en Ibérie. Là, comme partout ailleurs, on avait reçu le dépôt de ces mystères sous une forme symbolique, à une époque où l'on ne savait pas encore écrire; on les avait interprétés et plus que partout, sous ce ciel inspirateur, ont les avait ornés de tous les charmes d'une brillante poésie; c'est pourquoi on peut faire sur les mythes homériques les mêmes observations que nous avons faites plus haut; on doit y trouver aussi que, parmi les mots venus avec les mystères, les uns sont traduits, les autres sont restés en nature; or, comme dans les cas précédents, les termes introduits sont étrangers à la langue d'Homère; ce sont des mots de nos contrées.

Ainsi le poëte nomme *Helios* le fleuve sur lequel Ulysse navigue, *Aia* l'île où il aborde, *Kïrké* la déesse qui règne dans cette île, *Houris* les nymphes qui l'accompagnent, *Erèbe* le lieu où sont les âmes des défunts; or, ces termes appartiennent à la langue parlée dans la région des mystères.

Helios est un mot qui se rencontre partout en application; on trouve *Héliopolis*, *Hélissus*, *Hellen*, et d'autres, mais ce sont des importations celtiques; il n'existe qu'un fleuve qui porte ce nom et qui, par le rebroussement de ses eaux vers le soleil levant[1], réponde exactement à la légende d'Homère, c'est le Hélion, et ce Hélion est en Zélande.

L'île où aborda Ulysse est ordinairement appelée Schouwen, Scaldia; mais Homère ne lui donne pas ces noms, il la nomme *Aia*. *Ai* en hébreu, *Aoi* en irlandais, *Aw* en vieux celtique, sont un même mot qui signifie île, terre sacrée. Or, ce mot est enclavé dans le nom même du pays que décrit la légende de Circé, c'est-à-dire dans *Batavia*, *Badt-aw*, la terre du baptême, la région des fleuves où, par la vertu de Circé, le barbare plongé devient un homme, *renatus ex aquâ*.

Kirke en celtique veut dire église, et le celtique est la seule langue où cette racine se trouve; les autres idiomes en ont des dérivations, mais il est facile de voir qu'elles procèdent de la légende homérique. Ainsi les Latins en ont tiré les mots *quercus* qui signifie chêne, *circus* qui signifie enceinte circulaire; le grec

[1] Thèse V^{e}.

en a tiré *kerkis*, tissu, d'après ce que nous avons vu que les compagnons d'Ulysse trouvèrent Circé brodant une somptueuse dentelle. *Kirkos* désigne aussi un épervier, mais les divinités orientales ont pris l'emblème sans prendre le mot; c'est ainsi que l'épervier accompagne toujours Osiris et Wischnou.

Homère nous parle de Houris, *Hôrai*[1]; elles remplissent le temple de Circé, y forment des chœurs[2] de danse, y célèbrent le lever du soleil; Ulysse, après avoir passé une année au milieu d'elles, ne partit que quand elles lui en eurent donné l'ordre; or, ce mot de *Hoer*, étranger aux idiomes grecs, est usuel dans la langue des Celtes.

Les Houris, dont parle Homère, sont les colombes de Duveland, et plusieurs peuples ont appelé de même les bayadères de leurs temples. Ainsi, *Iona*, dans la langue punique, signifie colombe; or, chez les Américains de la province de Panuco[3], on voyait une enceinte circulaire, le feu sacré au milieu, des forêts à l'entour; et les vestales, qui entretenaient ce feu et célébraient par leurs danses les fêtes du Soleil, se nommaient *Iaonas*, colombes. Dans l'Inde des Brames, mêmes fêtes, et les vestales, conservant mieux le souvenir de Duve-land, se nommaient Deva-dassi[4]. Les nombreuses abbayes de Saint-Colomban[5] sont d'anciens cloîtres fondés sur le modèle de Duveland.

[1] *Odyss.*, ch. X, v. 469.
[2] *Odyss.*, ch. XII, v. 4.
[3] Thévet. *Cosmogr. univers.*, XXIII, 1.
[4] *Duyse*, prostituée. Darsy. *Dict. flam.*
[5] Saint Colomban, disait-on, venait de l'île d'Iona, au nord de l'Irlande.

Enfin le mot *Erèbe* se trouve dans Homère pour désigner le lieu où sont renfermées les âmes des défunts et d'où elles s'efforcent de sortir pour renaître dans les mystères de l'Achéron. Mais nous avons beau placer partout cet Erèbe, en Italie, en Grèce, en Asie Mineure, ce n'est qu'au voisinage de la Zélande que l'on en trouve des souvenirs ; il y était l'objet d'un culte, il y avait son pontife ; ainsi on a trouvé à Metz[1] l'inscription suivante :

ANTONIUS MARTIAL
PONTIFEX
SACRORUM EREBI.

Comme on voit par ce peu d'exemples, les poésies d'Homère et, en général, les traditions des peuples sont remplies de mots étrangers ; et si vous remontez à l'origine de ces mots, vous arrivez toujours dans la région des fleuves celtiques et vous trouvez qu'ils appartiennent à la langue des mystères.

De l'Église primitive.

Circé est donc le nom par lequel on désigna la plus ancienne forme de société, la première réunion d'hommes qui renoncèrent à leur liberté personnelle pour s'adapter à l'organisation commune. Cette Église primitive se recrutait, non par la naissance, mais par des accessions volontaires ; le barbare lui arrivait brut, elle le taillait, elle en faisait un homme et l'incorporait à la mystique

[1] *Encycl. méth.*, sect. des antiq.

famille. Ceux qui avaient ainsi puisé dans son sein une vie nouvelle la vénéraient comme leur mère[1], elle inscrivait leurs noms sur le livre des élus et les gardait précieusement; et, encore aujourd'hui, quoique la cité, depuis longtemps, ne soit plus une mère, nous disons que les noms inscrits sur ses registres sont immatriculés.

Cette congrégation factice acquit, avec le temps, une puissante unité, qui lui permit d'étendre son empire par toute la terre[2]. Les peuples ainsi formés, quelque dispersés qu'ils fussent au loin, ont conservé longtemps l'image primitive; seulement chacun d'eux l'altéra à sa manière, et pour la démêler au milieu de leurs légendes confuses, il faut faire les considérations suivantes.

Dans le style des mystères, l'homme, avant d'être initié, n'existe pas; c'est le chaos[3]; la naissance naturelle ne fait que produire la matière primitive d'où l'Église tire ses éléments; elle les transforme, elle crée; et c'est sous une telle image que les anciens concevaient cette antique déité.

Par la suite des temps, lorsque cette première civilisation commença à baisser et que l'homme, rentrant peu à peu dans la matière, perdit le sens des choses spirituelles, il ne distingua plus cette double origine, confondit la naissance selon la nature et la naissance selon les mystères; il se fit ainsi un nouvel ordre de

[1] Pindare appelle Thèbe sa mère : *Mater ema, chrysaspi Theba.*

[2] Elle était alors universelle, *Katholiké.*

[3] Le chaos d'Hésiode est une altération de Schouwen. Guichardin (*Descript. des Pays-Bas.* Introd.) écrit même *Schowe,* d'où Chaos.



légendes qui, dénaturant l'idée primitive, nous décrivent une origine matérielle du monde et de l'homme[1].

Un seul ouvrage venu des anciens temps nous laisse entrevoir qu'il fut composé avant cette méprise, c'est l'Odyssée d'Homère. Il faut, je l'avoue, savoir reconnaître, à travers toutes les images du poëte, son véritable système; mais on voit pourtant, en lisant le mythe de Circé, que cette déesse accueille un homme préexistant pour en faire un autre homme, distinguant ainsi un double état du genre humain, l'un primitif sous la loi de nature, l'autre secondaire sous la loi que j'appellerais, dans le langage théologique, la loi de grâce.

Quant aux autres livres, ils parlent, comme nous venons de dire, tout différemment; mais si nous considérons leur manière de traiter cette question d'origine, nous reconnaîtrons sans peine qu'ils ne font que défigurer le mythe de Circé, et que, dans leurs légendes sur ce prétendu commencement des choses, tout rappelle le pays celtique, le Hélion, le Hont, l'île d'Aia. J'en cite quelques exemples.

Les voyageurs furent surpris de trouver en Amérique tant de légendes sur la création de l'homme; mais quelque variées qu'elles soient, toujours on y trouve, comme dans l'exemple que nous avons déjà cité, le Soleil et des grottes, et ordinairement c'est le Soleil qui tire d'une, de trois, de sept grottes, le premier homme et la première femme, et par eux le genre humain;

[1] Voy. cette théorie, *Orig. celt.*, th. XVIIIe.

bizarre incohérence qui ne peut avoir d'origine que celle que nous avons donnée[1].

Les Grecs nous racontent quelque chose d'aussi étrange dans le mythe de Prométhée. Prométhée fit le premier homme et la première femme et les anima d'un rayon qu'il prit au soleil; par châtiment, il fut enchaîné au Caucase, où un vautour lui dévorait le foie; Hercule le délivra.

Ces premiers êtres ainsi créés sont ceux que Circé façonna de sa puissante main; et le tout se passe aux lieux où Homère place le séjour de la déesse. Ce soleil est le Hélion. Ce Caucase désigne le pays des *Cauchi*, c'est-à-dire des Druides, qui habitaient, selon Pline, aux bouches du Hélion[2]. Ce fameux vautour se dit, en zélandais, *Geer*, et Geer[3] est simplement le nom de cette île sablonneuse qui se remarque dans la mer, à l'embouchure du Hont; là, en plein Océan, fut trouvée la statue d'Hercule que nous avons souvent citée, et qui portait l'inscription : HERCULI... ET HAVÆ.

Cette statue fut trouvée près de West Kapel, parmi beaucoup d'autres. L'une d'elles représentait Nehal Ennia[4] assise, ayant dans son giron une grande quantité de fleurs. Cette antique figure de l'Église montre que nos aïeux comprenaient le mythe de Circé, et leurs descendants, encore aujourd'hui, disent que les initiés

[1] *Hol,* grotte (Hollande); *Hélios,* soleil (Hélion).

[2] *Cauchi* (keusch), Druides, Éthiopiens sont synonymes. *Orig. celt.*, th. XVIIIe.

[3] *Atlas des 17 provinces.* Anvers, 1652, carte 30e.

[4] DE GRAVE. *Rép. des champs Élysées.*

sont reçus dans le giron de l'Église. Aux extrémités de l'Asie, ce mythe s'est naturellement altéré; ainsi les Orientaux disent que Boudha, le premier homme, naquit à Kapila Wistou[1]; c'est ainsi que leurs livres sanscrits nomment West Kapel.

Mais la dénaturation la plus ordinaire vient d'un double sens du mot *Ai*. Ai, nom de l'île de Circé, veut dire aussi œuf[2]; c'est pourquoi l'on voit, dans la plupart des religions, un œuf pris comme symbole de l'origine du monde. Ainsi, dans les livres sanscrits, Brahma, l'être des êtres, est sorti d'un œuf; les Latins, par leur locution *ab ovo*, montrent qu'ils avaient une croyance analogue; dans l'Amérique du Nord, on voit des collines taillées en hémisphère et à l'entour un serpent sculpté et tenant un œuf dans sa gueule. On retrouve l'œuf primitif chez les Druides[3], les Chaldéens, les Persans, les Orphéens, les Lacons, les Phéniciens, les Égyptiens, les Indous, les Chinois, les Japonais, les Américains.

Il est à remarquer que la langue celtique est la seule dans laquelle *Ai* signifie œuf; tous les peuples que je viens de citer ont pour ce mot des termes différents et qui ne se prêtent point à cette confusion; il est donc évident que ce symbolisme s'est formé dans le pays des Celtes, aux lieux mêmes où *Ai*, signifiant œuf, peut se confondre avec *Ai*, signifiant île.

[1] D'après le *Lalita Wistara*.

[2] *Ei*, œuf. *Dict. celt.*

[3] Les œufs de Pâques se donnent encore à la fête où l'on doit se transformer en un homme nouveau.

Homère, comme on le voit, est le seul qui nous présente le mythe de Circé sous sa véritable face ; il y voit une rénovation, mais non pas une création de l'homme ; ce qui le reporte à une époque où l'on comprenait encore les mystères, où on ne les avait pas encore altérés par une matérielle interprétation. Le nom de Circé est toujours resté inscrit dans nos livres; mais c'est l'unique souvenir que nous ayons conservé de la puissante déité ; Homère nous a fait retrouver son séjour ; nos grottes aux Mammouths nous ont montré son antique origine.



HUITIÈME THÈSE.

ULYSSE ET LES SIRÈNES.

Circé, en se séparant d'Ulysse, lui traça la route qu'il devait suivre; elle lui apprit qu'en face d'eux se trouvait une terre nommée *Thrinakia*[1], c'est-à-dire le pays aux trois angles, et qu'en s'y rendant il passerait auprès de l'île des Sirènes; il devait longer cette île sans s'y arrêter et ensuite aborder à la grande terre[2].

La déesse, quand elle faisait à Ulysse ces recommandations, se trouvait, comme nous l'avons vu, à l'extrémité occidentale de la Zélande; en partant de là, ce que l'on rencontre devant soi, c'est l'Angleterre, la terre aux trois angles, et l'on tombe tout d'abord sur un promontoire qui s'avance fortement vers la Gaule et qui, étant coupé par une passe fluctuante[3], devient une île à la marée haute. Sur les deux rivages de Gaule et de Bretagne, comme César en fait la remarque, les noms des lieux sont les mêmes; de sorte qu'Ulysse, étant parti d'une île de Schouwen, peut en retrouver une autre de même nom et de mêmes mystères sur la

[1] *Ec, hoeck, ake*, angle. *Dict. celt.*

[2] *Odyss.*, X, 127 et 39.

[3] Alternativement pleine et vide, selon le flux et le reflux.

côte opposée; or, il rencontre l'île alternante dont nous avons parlé plus haut; elle est souvent appelée Tanet[1], Ruim; mais Ptolémée[2] la nomme *Coünos*[3], c'est-à-dire Schouwen.

Le canal séparateur, dont nous avons parlé, reçoit deux rivières qui de son nom s'appellent *Stoer*[4]; elles se dirigent vers l'île, courent ensemble et ont leur embouchure à peu de distance l'une de l'autre; ce sont les deux Sirènes qu'il doit éviter.

Le mythe des Sirènes est un des plus antiques et des plus universellement répandus.

Dans les anciennes émigrations, les colons emportaient avec eux la représentation symbolique des lieux d'où ils partaient, et surtout des fleuves sacrés. Ces fleuves, étant océaniques, ont, à leur embouchure, le phénomène de la marée lunaire. Pour figurer cet ensemble par une seule image, on fit des statues complexes, ayant un corps de poisson[5] qui rappelait le fleuve, et une tête humaine, comme celle qu'on voit sur la lune, et qui marquait le flux. Les Saxons nomment cette figure Merminne; Homère et Hésiode l'appellent Sirène.

Ce mythe se retrouve dans les deux mondes. Ainsi,

[1] On écrit souvent Thanet; cette île est au sud et près de la Tamise.

[2] Ptolémée énumère les îles de Bretagne en commençant à l'ouest et tournant par le nord; les deux dernières îles qu'il cite sont : *Coünos*, *Vectis*. *Vectis* est Wight; *Coünos* est donc Thanet.

[3] Cette île de Coünos est appelée, dans César, *Cantium*. *Kant*, promontoire coupé.

[4] Le canal, primitivement, s'appelait Stoer; ce nom passa aux deux rivières.

[5] Ou de serpent, autre image qui figure les sinuosités d'un fleuve.

le fondateur d'Athènes, Cécrops, était représenté par une figure se terminant en queue de poisson; il venait des bords du Nil, disent les Grecs, c'est-à-dire du pays de Nehal; Diane, chez plusieurs peuples de la Grèce[1], Sémiramis, dont nos antiquaires font une reine de Babylone, Atergatis, dans cette Syrie où tout rappelle la Zélande[2], Dercéto, à Gaza[3], dont le nom purement celtique signifie embouchure de fleuve, étaient des symboles analogues, femmes par la tête, poissons par le reste du corps; parmi les nombreuses formes du dieu Wischnou, il s'en trouve qui le représentent se terminant en poisson. En Amérique, on rencontre les mêmes légendes; ainsi, les habitants de la Guyane redoutent toujours la *Mère de l'eau*, femme-poisson, qui attire les vaisseaux et les submerge[4]; parmi les idoles des Caraïbes[5] se trouve la femme-poisson; c'est un amulette que l'on porte sur soi et dont le nom signifie *diseur de nouvelles*[6].

Les anciens savaient par tradition que les Sirènes désignaient le fleuve primitif et sacré; ainsi Hésiode les fait filles d'une Muse et du fleuve Achéloüs. A ce titre elles avaient dans les mystères une importance ration-

[1] A Phigalie, par exemple.
[2] Thèse VIIe.
[3] *Gat*, *Gad*, *Gaza*, entrée, embouchure.
[4] SALVERTE.
[5] THÉVET.
[6] Oannès à l'embouchure de l'Euphrate, Khant-aia dans le Kamchatka, Canon chez les Japonais, Dagon chez les Phéniciens, la mère des Scythes par Hercule, certaines figures sculptées dans les Noraggi, sont des dieux-poissons. Pour *Kant-aia*, terre de Kent, voyez la fin de la thèse XIVe.

nelle; aussi, quand le christianisme parut, comme il était également fondé sur la renaissance baptismale, les premiers fidèles, continuant les anciennes traditions, conservèrent le poisson comme emblème; on retrouve souvent sur leur tombe des poissons sculptés, ou, plus souvent encore, le mot *Ichthus*, qui, en grec, signifie poisson.

Dans nos pays celtiques, où ces mythes ont pris naissance, il est naturel qu'il en soit resté des vestiges. Les Gaulois, par exemple, ont autrefois vénéré la déesse *Anvana*[1], sous la forme mixte que nous venons de décrire; nous l'appelons aujourd'hui la fée Mélusine, et nous disons encore qu'elle se change en poisson ou en serpent tous les samedis.

Deux de ces anciennes Merminnes, celles d'Homère peut-être, se voient encore au musée de La Haye; elles sont exactement comme toutes les mythologies nous dépeignent les Sirènes.

Les légendes homériques, bien antérieures à la langue grecque, sont généralement fondées sur une interprétation d'un mot saxon, principalement celles qui concernent la Bretagne[2]. Merminne[3], en saxon, veut dire fille de la mer; mais le poëte, profitant du sens voluptueux et provocateur de ce mot *Minne*, imagine là-dessus le récit dont il a besoin pour la marche de son poëme[4], et que nous allons exposer.

[1] *Ain vaen*, image du fleuve.
[2] *Poés. d'Hom.*, th. XIe.
[3] *Maer-minne. Minne*, fille, vierge, etc.
[4] *Poés. d'Hom.*, th. XIVe.

Ulysse, d'après les ordres qui lui ont été donnés, doit passer entre l'île de Tanet et la côte anglaise; le canal est intermittent, de sorte que le milieu, c'est-à-dire l'espace entre les deux embouchures, se trouve à sec à la marée basse; il faut donc forcer de rames pour le franchir, dans le court intervalle de la marée haute. Comme on le voit, deux dangers sont à craindre; d'abord on peut rester engravé dans les sables, pour peu que l'on s'arrête, et en outre, comme le flot, en grossissant, remonte dans les deux rivières, on peut y être entraîné avec lui. Homère poétiquement tire parti de cette disposition des choses pour donner dans Ulysse, après son initiation[1], l'image d'une résistance aux entraînements du plaisir; ces deux rivières, ces deux Sirènes vont chercher à l'attirer, mais il passera promptement et leur échappera.

En suivant les détails du poëte, on peut voir que sa description répond exactement au tableau que nous venons de faire, et l'on y reconnaît sans peine le canal, le danger de s'engraver, les deux rivières.

Ulysse, dit-il[2], s'étant mis en mer, navigua d'abord à l'aide des rames et d'un bon vent, le pilote dirigeait la course. Après une courte traversée, on arriva à l'île des Sirènes; là, il se fit tout à coup un calme profond, toutes les vagues furent aplanies; les nautonniers pliant les voiles se mirent à ramer de toutes leurs forces sans avoir besoin de gouvernail. Quand on

[1] *Poés. d'Hom.*, th. XIVe.
[2] Ch. XII, v. 144.

arriva devant les deux Sirènes, elles firent entendre leur chant séducteur, sollicitant Ulysse d'*arrêter* son vaisseau et de *venir* à elles; mais il passa outre, et quand il fut en sûreté, on reprit la navigation ordinaire.

De pareils détails seraient ridicules s'il s'agissait de passer simplement auprès d'une île en pleine mer. Pourquoi ce calme, ces vagues aplanies? Pourquoi ce vaisseau qui se guide tout seul, comme s'il avait sa route tracée? Tout cela évidemment ne s'explique que pour une navigation faite dans une passe longue et étroite, où l'on est à l'abri des violences de la mer. Pourquoi, en outre, se débarrasse-t-on des voiles, si ce n'est parce qu'elles seraient un obstacle dans un canal qui n'est point dans la direction[1] du vent par lequel le vaisseau est venu?

Toute cette topographie est donc en harmonie, en parfait accord avec le texte d'Homère. Les détails que nous ajouterions ne feraient que corroborer ce qui vient d'être dit.

Ainsi, le poëte nous peint d'une manière étrange le procédé qu'emploie Ulysse pour ne point céder à la tentation. Il était lié par son vœu, mais ses compagnons ne l'étaient point. Lorsque l'on fut près du danger, il dut les exhorter à être vigilants; mais comme vigilance et cire se disent également *Wach*[2] en saxon, il leur boucha, dit le poëte, les oreilles avec de

[1] Le vent qui amena Ulysse soufflait de l'est, perpendiculairement au canal, qui a sa direction du nord au sud.

[2] *Wachs*, cire; *Wacht*, vigilance.

la cire; quant à lui-même, il résista en se faisant attacher avec des liens indissolubles.

On voit que cette légende, bizarre en grec, s'explique rationnellement dans la langue parlée au voisinage de Tanet.

Nos langues, nos traditions occidentales ont des mots qui semblent n'avoir d'autre origine que la légende des Sirènes. *Serenus* veut dire calme, comme dans le récit du poëte; *Sirona* est une ancienne déesse vénérée dans nos pays et dont le nom se lit sur une inscription trouvée dans les Gaules.

La relation des Sirènes et de Tanet se reconnaît également dans les traditions anciennes; des auteurs, comme par exemple Festus, parlent de vierges fatidiques qui ne sont autres que les Sirènes, mais qu'ils nomment *Tenitæ*, les vierges de Tanet.

Tanet est, comme on le voit, un lieu fameux dans la religion des anciens Celtes; placée entre la région Britannique et la Meuse, c'est-à-dire au foyer des anciennes émigrations, son nom doit se retrouver dans les pays colonisés par ces peuples. Par exemple, dans la mer de Thrace est l'île de Ténédos; mais, comme elle se trouve également entre le pays appelé par Hérodote région Britannique[1] et la Mysie[2], il y a tout lieu de croire que son emplacement est imité de celui de Tanet. Les anciens[3] disaient qu'elle avait dans son

[1] Thèse IIe. Ismare, en Thrace, est appelée région Britannique par Hérodote.

[2] La Mysie tire son nom de la Meuse. *Orig. celt.*, th. Xe.

[3] STRABON. Liv. XIII.

voisinage Scepsis, Granique, Maloïs, Achéïon, tous noms qui semblent empruntés; mais ne voulait-on pas parler de Tanet qui se trouve, en effet, fort proche de Scheppy, Grain, Mol-town, Asch-ford, tous lieux qui ont des antiquités et des souvenirs?

On connaît cette interprétation du mot Albion, lequel viendrait des falaises blanches que présente la côte d'Angleterre quand on vient des Gaules; il semblerait que cette légende était déjà en vogue dans ces anciens temps. Homère, décrivant le canal que suit Ulysse, l'appelle blanc, *leukainon*[1]; et, ce qui est plus remarquable, les Grecs, comme s'ils avaient voulu traduire dans leur langue le mot Albion, donnaient à Ténédos le nom de *Leukophrys*[2], mot qui signifie littéralement blanche falaise.

Les Celtes, partout où ils fondaient un établissement, y retraçaient, comme nous avons dit, l'image de la terre sacrée d'où ils étaient partis; cette figure, cessant, avec le temps, d'être comprise, donna lieu à des interprétations, à des histoires de tous genres. D'après cela on comprend que, dans les légendes de Ténédos, on puisse espérer de retrouver l'image de Tanet. Voyons encore cette question.

Toute la mythologie de Ténédos se résume dans l'histoire de Laocoon et de ses deux serpents.

Nous avons parlé de l'île de Schouwen; nous y avons placé, avec Homère, l'Église primitive, *Kirke*. Passant

[1] Ch. XII, v. 172.
[2] *Leukos*, blanc; *Ophrys*, falaise.

de là sur la côte anglaise, nous y avons constaté une autre Schouwen, fille de la première, mais qui était appelée *Coünos*. Ce mot, ainsi prononcé, doit avoir eu dans les anciens temps une bien haute importance, puisque nous l'avons retrouvé comme centre religieux dans toutes les parties du monde[1]. Il paraît avoir une signification de pontificat; ainsi, en hébreu, *Cohen*[2] signifie prêtre, et il dut en être de même chez les Celtes, puisque le grand prêtre se nommait Cohen Gadol et que *Gaidhel*[3] signifie Celte. Il semble donc que c'est dans ce rapprochement qu'il faudrait chercher l'explication du mot Laocoon. *Loo*, en saxon, signifie bas, subalterne; *Loo-Coon* désigne donc, non le grand Pontife qui est sur le continent, mais le pontife subalterne qui est dans *Thrinakia*, le sous-pontife, *Loo-cohen*, Laocoon.

On se rappelle l'histoire de Laocoon. Il était prêtre d'Apollon ; sur un autel placé au bord de la mer, en face de Ténédos, il immolait un taureau,

Solemnes taurum ingentem mactabat ad aras,

lorsque deux serpents parurent au loin sur la surface des flots et se dirigèrent vers lui; arrivés sur le rivage, ils l'enlacent de leurs replis, le mettent à mort

[1] Thèse VIIe.

[2] *Cohen*, prêtre de l'ancienne Église (*Kirke*). *Cohen*, *Coünos*, *Coon*, *Choana*, etc., ne sont autres que Schouwen.

[3] Les Highlanders se nomment *the Gadhel;* ils donnent aussi ce nom aux Irlandais, mais ils l'écrivent *Gaël Erinnich;* les Welches appellent ces mêmes Irlandais *Gwiddel*. *The english cyclopedy.*

Fénisius et Gaidhel ont inventé l'alphabet irlandais. De Petity. *Bibliot. des artistes.*

avec ses deux fils accourus à son secours, puis ils vont se réfugier sous l'autel.

Cet Apollon dont parle la légende est le Bélénus des Bretons. Les deux serpents qui accourent sont les deux rivières dans leur reflux; ils viennent *tranquilla per alta*[1], ce qui rappelle le calme homérique; ils rencontrent le prêtre, c'est-à-dire Cohen, Coünos. Laocoon immolait alors un taureau; c'est le Stoer[2] qui se scinde en deux par le reflux. Les deux reptiles s'enlacent autour du pontife et de ses deux enfants, *Kindt*, comme les deux rivières se replient autour du promontoire, *Kent;* ils se réfugient finalement sous l'autel; cet autel, placé en effet entre les deux embouchures, y a laissé des vestiges que la religion chrétienne a maintenus; on y voit encore le vieux cloître appelé Minster[3].

On peut ainsi conjecturer quelle dut être la figure primitive du groupe de Laocoon avant qu'il ne fût transformé par le ciseau de Lysippe et le pinceau de Virgile[4].

Les deux rivières jumelles, comme on le voit, étaient sacrées dans les mystères des anciens Celtes; on y puisait donc la renaissance baptismale, la pureté, la beauté de l'âme; de là le nom qui leur fut donné :

[1] VIRGILE.

[2] *Stier*, taureau.

[3] Apollon avait donc un temple à Tanet et un autre à Thorney, l'un et l'autre apppelé Minster; pour les distinguer, on nommait l'un Estminster, et l'autre Westminster. *Poés. d'Hom.*, th. XIII[e].

[4] Virgile, qui nous donne la légende de Laocoon, était né au milieu des colonies gauloises.

Sairein, en grec, *Zieren*, en allemand, *Ssur*, en coréen [1], signifient balayer, orner, purifier; *Seir-ain* est donc, littéralement, Purificateur-fleuve; d'où Sirène [2].

Des mystères de Tanet.

Mais il est, dans le texte d'Homère, deux passages qui demandent une explication plus détaillée.

Circé, voulant décrire à Ulysse le séjour des Sirènes, lui dit : « Vous trouverez d'abord autour d'elles un amas d'ossements [3]; et en outre le lieu où elles résident est émaillé de fleurs [4]. » Or, ces deux mots, *ossements* et *fleurs*, forment toute la base des anciennes orgies; les *ossements* des fidèles étaient amassés en dépôt, et, sur l'aire neuve qui les recouvrait, des houris en tiraient, dans les *florales*, de nouvelles existences.

Ces deux points étaient invariables dans les mystères d'autrefois, et signalés dans l'île des Sirènes, ils montrent, comme nous allons voir, que cette île était pour les Bretons un centre d'orgies.

Les vierges choisies, en général, attendaient, pour délier leur ceinture, soit un dieu représenté par son prêtre, soit le tyran aux exigences primitiales, soit un

[1] On voit ainsi que ces deux rivières portent un nom purificateur, comme le Wash, le Yare, le Hélion, etc.

[2] Les rivières connues, appelées Sarre, Sarine, etc., sont la même chose que Seir, Seir-ain, etc.

[3] *Odyss.*, XII, 45.

[4] *Odyss.*, XII, 159. Nehal Ennia a toujours des fleurs dans son giron et une corbeille de fleurs à son côté. Sa statue a été retrouvée en Angleterre.



passager inconnu qui pouvait être un esprit, soit un initié, récemment corroboré par de rudes épreuves, soit, comme nous avons vu pour l'autre île de Schouwen, un guerrier de haut renom. Homère nous fait entendre que c'est à cette dernière forme qu'appartiennent les mystères de Tanet. Les Sirènes, voyant arriver Ulysse, l'engagent à venir à elles : *Fameux Ulysse*, lui disent-elles, *toi qui es l'orgueil des Achéens, toi qui as pris part aux nobles combats autour de Troie, arrête ici ton vaisseau et viens à nous.*

Il est remarquable que les différents noms que porte l'île des Sirènes ont tous une relation avec les mystères que nous venons d'exposer et qui ont fait appeler le pays *Britannia*[1].

Ainsi le mot Tanet, plus ou moins déformé, se retrouve chez un grand nombre de peuples d'émigration celtique, mais toujours accompagné de détails qui nous rappellent à l'île bretonne et à ses houris. Thévot[2] a rapporté de Ténédos *des vases tout ronds, faits de terre rougeâtre et qu'on trouve sous terre;* exactement comme ceux qui fourmillent sur les bords de nos rivières et qui renfermaient les cendres destinées auxorgies. La célèbre Vénus Tanaïtis adorée à Suse, à Ecbatane, à Babylone, n'est autre que l'image de Tanet; aux portiques de ses temples étaient les vierges consacrées à la déesse et qui attendaient aussi quelque héros envoyé des dieux; comme elle venait de la région

[1] *Bride,* fiancée; *tania,* suffixe signifiant pays. *Brid-tania,* terre des fiancées, des houris, des sirènes.

[2] *Cosmog. univ.*, liv. VIII, ch. 3.

d'Arthus, de Herta[1], d'Arte-mise[2], on comprend que les anciens, confondant les noms, aient attribué l'institution de son culte à Arta-Xerxès, et que, ne connaissant point ce mot *Hart*, qui signifie lien, servitude mystique, ils[3] aient avancé que cette déesse était la patronne des esclaves.

Celles de nos langues qui ont conservé le mot de Sirène y ont généralement attaché une idée qui retrace d'antiques orgies tombées en désuétude. Ainsi, les Ibères appellent encore *Zorrona* la femme qui cherche à séduire et à piller, *Zorana*[4], la colombe sauvage qui n'a point d'accouplement durable.

Le mot *Coana* se rencontre partout, comme nous l'avons vu[5], mais toujours avec des colombes, des serpents, des portiques à mystères.

Par exemple, dans le canton de Syrie, appelé *Chaona*, on trouve Déva[6], la ville des colombes, on adore Atergatis, la femme-serpent, on se presse, en visiteurs mystérieux, aux portiques d'Hiérapolis.

Lorsque César fit voile vers l'Angleterre, il s'embarqua à *Itius portus*, et c'est à Tanet qu'il aborda; les peuples qu'il y trouva et qu'il eut à combattre sont appelés *Trinoantes*[7]; or, *Trena*[8] signifie cette écharpe

[1] *Hart*, corde, servitude volontaire. *Orig. celt.*, th. X^e^.
[2] *Hert-meisse*, la vierge à la biche.
[3] Clément d'Alexandrie.
[4] Quintana. *Dict. esp.*
[5] Thèse VIIe.
[6] *Dove*, colombe.
[7] *Trino-want*, *Wandt*, muraille, enclos. *Dict. celt.*
[8] *Trena*, écharpe, volière. Quintana. *Dict. esp.*

qu'il était donné aux héros d'enlever[1]; les Latins, bien longtemps avant César, avaient fait de ce mot *Strena*, étrenne, *Strenuus*, le brave à qui elles sont réservées. Le nom du port où César débarqua est *Rutupiæ*[2], c'est-à-dire *Rout-hof*, le jardin du Rout. L'île que les Saxons nomment Tanet, les Welches l'appellent Ruim, et *Riem* signifie ceinture. Le canal séparateur porte, dans Bèdé, le nom de Want-Sumu, et je pense que c'est de ces lieux que parle Artemidore, dans Strabon[3], lorsqu'il dit que, dans une île contiguë à la Bretagne, on voit un temple dédié à *Déméter*[4], et qu'on y célèbre les mêmes fêtes, les mêmes danses que dans l'île de Samo-Thrace.

Tout rappelle donc, dans les noms donnés à l'île de Tanet, un foyer de mystères.

Ces mystères étaient autrefois toute la civilisation; ils ont disparu de nos pays, et leurs débris seuls sont restés, se déformant toujours, mais se laissant toujours reconnaître, comme nous allons le voir par quelques citations.

Ainsi, il est dans la légende homérique des Sirènes un détail qui paraît bien insignifiant : « Ulysse, craignant que ses compagnons ne se laissassent séduire aux accents mélodieux de ces femmes, voulut leur boucher les oreilles; il prit, dit le poëte, une masse de cire et, avec sa *hache*, la coupa en boulettes propres à

[1] Ou plutôt de déchirer, *trennen*.
[2] Le Rhodope des Orientaux.
[3] Liv. IV.
[4] Cérès. *De Meter*, la mère; c'est Herta, Arthus.

son dessein. » Cette hache semble être un incident bien secondaire dans la lecture du poëme, et pourtant je la vois figurer dans les traditions de beaucoup de peuples, et, en approfondissant, j'y reconnais toujours la hache de Tanet et je soupçonne alors ce que, dans le langage mystique d'Homère, elle peut signifier.

Les Grecs, par exemple, avaient cette hache bretonne dans leurs mystères, et l'appelaient la hache de Ténès. Dans l'origine, ce symbole était compris; mais, par la suite, il tourna en une légende où l'on reconnaît à peine quelques débris du récit homérique. Ténès, disait-on, avait une belle-mère[1] qui voulut vainement le séduire. Son père, le croyant coupable, le mit dans une nacelle, l'abandonna sur les flots, et les vents le poussèrent à l'île *Leucophrys;* là, il prit tellement en horreur les hommes qui allaient avec des femmes étrangères, qu'il leur tranchait la tête avec sa hache; l'île *Leucophrys* fut appelée, de son nom, Ténédos.

Les Flamands disent exactement la même chose de leur ancien comte Baudouin à la hache.

Chez les *Iler-Caones*, à l'embouchure de l'Èbre, on retrouve tous les mystères de l'île *Coünos*. Là on voit Tortose, c'est-à-dire le caveau des momies[2], et, dans cette ville, une ceinture et une hache également merveilleuses. Leur histoire toute défigurée revient au récit homérique : « La ceinture, dit-on aujourd'hui, fut

[1] *Schoon-mutter*, belle-mère. Confusion de Schoon et de Coünos, fréquente dans les légendes grecques.

[2] *Tar*, goudron; *tart*, goudronné. *Tart-haus*, demeure des momies goudronnées.

déposée dans cette ville par la sainte Vierge[1]; » elle est soigneusement gardée dans la cathédrale, et les reines se la font apporter dans les cas de maternité laborieuse[2]. Quant à la hache, c'est celle de Ramon [3], la ville étant assiégée et sur le point d'être prise, Ramon et les autres défenseurs complotèrent de s'égorger, eux, leurs femmes et leurs enfants; les femmes le surent, et prenant les haches de leurs maris, elles sortirent hardiment de la ville, attaquèrent et repoussèrent l'ennemi. La hache de Ramon est toujours restée en vénération depuis cette époque; chaque année, elle est portée en triomphe, et, dans cette procession, les femmes ont le pas sur les hommes. Les noms de Kent et de Tanet n'y sont point oubliés; on y voit la chapelle de Candia, et, dans cette chapelle, la tombe de Téna, que l'on suppose être un ancien évêque.

Ce culte passa de l'Èbre à Rome, où l'on contait des légendes sur la hache de Tarquin, et où la ceinture de Tanaquil jouissait des mêmes prérogatives que celle de Tortose. Plus loin, chez les Indous, on retrouve les mêmes traditions dans la légende sanscrite de Rama à la hache[4]; on montre, encore aujourd'hui, cette même hache avec laquelle il sépara, dit-on, les Gâtes de la mer. Étrange déformation du symbole primitif, si l'on considère que, dans la légende des Sirènes, Ulysse entra dans le canal à Mar-gate et en sortit à Ram's-gate.

[1] MURRAY'S *handbook.*
[2] Ainsi en 1822.
[3] Nous avons dit que Tanet s'appelle aussi Ruim.
[4] *Paraçu Rama*, Rama à la hache.

On connaît l'exemple suivant :

En Lydie se trouvait une ville qui, du mot *Gort*[1], ceinture, se nommait Gordium; cette ceinture formait un nœud qu'une hache royale pouvait seule trancher; mais comment ne pas deviner le sens de ce mythe, lorsque l'on ajoute que ce nœud avait été fait par un ancien citoyen qui traçait un premier sillon?

Voici des détails plus particuliers à nos pays.

Cette écharpe[2], dont nous venons de parler, à mesure que les mœurs acquéraient de la délicatesse, se changea peu à peu en ceinture, en étole, en baudrier et même en jarretière, et les moralisateurs portèrent sur eux ces emblèmes; ce qui nous explique une des plus antiques institutions de la Grande-Bretagne.

Un autre genre de transformation est le suivant.

Lorsque l'on eut aboli la prérogative royale et qu'on l'eut remplacée[3] par des emblèmes plus conformes au développement des mœurs, chaque peuple choisit son symbole à sa manière; ainsi, en Chine, l'empereur trace le premier sillon sur le sol avec une véritable charrue et, pendant ce temps-là, on invoque Diane[4], et, comme par souvenir des deux Stoer, on immole deux taureaux. Les rois d'Albanie, d'Albion, de France, au jour de leur sacre, touchaient de la main les personnes qu'on leur présentait, pour les guérir, disait-on, d'une

[1] *Gort*, *Gortel*, *Girdle*, ceinture. De là dérive l'anglais *Girl;* de là vient aussi partiellement le français Guirlande (*Anthe*, fleur, florales).

[2] *Sierp*, écharpe (OLINGER. *Dict. holl.*); *Sierpe*, serpent (OUDIN. *Dict. esp.*). Ces deux mots sont souvent confondus.

[3] *Orig. celt.*, th. XVe.

[4] Le Thian des Chinois est la Diane des Bretons.

maladie que nous appelons écrouelles; mais les Ibères ont un mot qui fait connaître plus expressivement l'identité des deux cérémonies et le sens du mystère ; ils appellent également *Puerca*[1] et le premier sillon et les écrouelles.

L'histoire d'Angleterre a longtemps placé à son origine plusieurs fables qu'elle rejette aujourd'hui ; quand on en considère la nature, on remarque qu'elles ne sont qu'une défiguration des légendes que nous venons d'exposer. Conformément à l'ancien symbolisme, qui représentait par un cheval[2] le reflux océanique, les Saxons avaient donné aux deux fleuves de Tanet des noms de chevaux, appelant l'un *Hengst*[3], l'autre *Horse*. Les premiers historiens virent, dans ces mots, deux conquérants saxons, et imaginèrent là-dessus une histoire où l'on retrouve quelques traces de la légende des Sirènes : *Hengist et Horsa vinrent du continent attirés par les charmes de Rowena, fille du roi de Kent ; ils débarquèrent à Tanet et voulurent s'emparer du pays. Là*, comme par un léger souvenir d'Ulysse et de la hache, *ils attaquèrent le roi à Ayles-ford et taillèrent son armée en pièces. Horsa y fut tué, Hengist régna à Cantorbery*[4].

On a longtemps considéré ce trait comme historique, mais le suivant a toujours passé pour légendaire.

Le mot des anciens peuples, pour désigner un fleuve

[1] *Puerca*, truie, sillon, écrouelles. Oudin. *Dict. esp.*
[2] *Orig. celt.*, th. Xe.
[3] *Henghst*, cheval entier. Darsy. *Dict. flam.*
[4] Sur la Stoer, près de Tanet.

océanique qui recule sur lui-même, est *Elf*[1]. Les Elves ne sont donc autres que les Muses[2], les Camis, les Sirènes, en un mot les esprits du fleuve. Quel que soit le nom de ces farfadets, on conte partout sur eux les mêmes légendes, on célèbre leurs danses, leurs transformations, leurs apparitions nocturnes. Dans la région saxonne où est Tanet, les Elves sont l'objet d'un grand nombre de contes populaires ; beaucoup de personnes les ont vues danser à reculons à la clarté de la lune[3], et souvent le matin on retrouve sur le gazon la trace de leurs pas[4]. Le recul du fleuve se dit, en saxon, *Elf deysing*[5]; mais *Elf duysent*[6] signifie aussi onze mille ; et sur cette confusion apparente on bâtit une légende que tout le monde connaît. D'abord, de *Hengst* on fit Huns, de *Horsa* on fit Ursule ; puis on arrangea, comme il suit, la ceinture, la hache, les oreilles bouchées : Les Huns, dit-on, vinrent au couvent de Sainte-Ursule; comme ils se préparaient à un enlèvement violent de la ceinture, Ursule et ses onze mille compagnes prirent une hache et se coupèrent le nez et les oreilles, de sorte que, par cette déformation, elles forcèrent les barbares à se retirer.

[1] Elf est le nom de plusieurs fleuves en Scandinavie ; l'Elbe, l'*Albula* ou Tibre, l'Alphée ont cette racine.

[2] Les Muses viennent de la Meuse, les Camis du Cam.

[3] La lune est cause du mouvement des eaux à l'embouchure des fleuves.

[4] Le matin, disent les gens du pays, on voit sur le gazon une traînée ayant la forme d'un 8.

[5] *Deysen*, reculer ; *Deysing*, reculement. DARSY. *Dict. flam.*

[6] *Elf*, onze ; *Duysent*, mille.

Terminons par un mot spécial sur les ossements dont parle Homère.

Des deux côtés de la Manche on rencontre partout des traces d'ossements amassés, et toujours quelque tradition, quelque ruine, quelque abbaye qui rappelle la légende homérique des Sirènes. Ainsi, à Cologne on trouve une crypte antique, remplie de ces ossements, et par imitation, on a donné à l'église le nom de Sainte-Ursule; et, en effet, les habitants de cette ville étaient des Ubiens[1] et, par conséquent, des Druides.

Ces caveaux, pleins d'anciennes reliques, étaient souvent dans une île de rivière; par exemple, au milieu de Rome se trouvait l'île sacrée, célèbre par la ceinture de Tanaquil et les violences de Tarquin[2]. Dans le Rhin, on voit l'île appelée Nonnenwerth, c'est-à-dire jardin des nonnes[3], des sirènes, et la ville voisine en a conservé le nom de Bonn, mot qui signifie ossement. Il en est de même sur le Danube, où l'on remarque l'île Sainte-Bergite[4] et, tout près, *Vindo-bona*[5]. Dans le Rhône, près de Lyon, est l'île Barbe, dans laquelle se trouvent toutes sortes de débris des anciens mystères; or, *Barbecho*[6], dans les langues du Midi, signifie premier sillon, défrichement d'une terre encore neuve. Les

[1] *Üben*, discipliner. — Ubien, Teutsch ont le même sens que Druide. *Orig. celt.*, th. IIIe et XVe.

[2] *Tarquinada*, violation. QUINTANA. *Dict. esp.*

[3] *Nonna*, matrone, religieuse. SAINT JÉRÔME.

[4] Bergite est un ancien mot qui, en Irlande, en Scandinavie, en Espagne (*Bergidium*), se rattache aux tours rondes.

[5] Vienne. — *Vindo*, *Wandt*, enclos.

[6] *Barbecho*, défrichement; *Barbechar*, défricher. *Dict esp.*

sirènes de la Meuse, les Muses avaient leurs mystères dans une petite île du fleuve, où les Éburons tenaient en garde les reliques de leurs aïeux; ces ossements sacrés, *Lick,* firent nommer la ville Liége[1].

En Angleterre, la géologie retrouve également partout des amas d'ossements, comme on peut le voir dans les ouvrages qui traitent de ces matières. On y rencontre sous des monticules, au fond du terrain quaternaire, des débris humains, des crânes, des haches en pierre mêlés à des squelettes de rhinocéros à toison et d'autres animaux éteints.

Il est donc vrai que, dans toutes ces questions, plus nous nous rapprochons des pays chantés par Homère, plus nous nous enfonçons dans les profondeurs du sol et de l'antiquité.

Je donne plus de détails à la tradition suivante.

Tradition locale sur les Sirènes.

Homère nous retrace dans Ulysse la vie du Brame[2] et nous montre, à cette ancienne époque, toute une image de l'organisation monacale. L'Odyssée renferme donc les principes de l'antique foi des Druides; c'était comme l'Évangile de nos aïeux. Lorsque les temps eurent amené des malheurs, des ruines, des dispersions, les enseignements homériques, n'étant plus contenus dans

[1] *Leucé,* à l'embouchure du Danube, où sont les ossements d'Achille, a la même racine. Les Grecs, traduisant *Lick* par *Lycos*, loup, ont bâti là-dessus une multitude de légendes.

[2] *Poés. d'Hom.*, th. XIVe.

des livres, furent abandonnés à toutes les interprétations et tournèrent en légendes populaires. Quand vint la religion du Christ, ils s'associèrent à cette nouvelle forme de croyance et se christianisèrent, pour ainsi dire. On attribua à des religieux modernes ce qui avait été imaginé pour des druides anciens; de sorte qu'après avoir lu un récit dans l'Odyssée, on le retrouve souvent dans l'histoire de quelque saint fondateur de monastère.

Des deux côtés de la Manche, au voisinage des contrées où Ulysse vint se former aux exercices disciplinaires, s'étendait le pays des Atrébates. A en juger par les vieux cloîtres qui s'y trouvent et qui reposent sur des bases cyclopéennes, on peut penser que cette région fut dans les temps primitifs un foyer d'institutions religieuses. Si donc les mystères homériques ont laissé quelque part des souvenirs, ce doit être, avant tout, dans ces tranquilles retraites, sous l'abri de ces vieux murs.

Un des plus antiques monastères de cette contrée est celui de Beaulieu[1]. Là vivait autrefois un moine célèbre nommé Odoard, dont nous avons l'histoire écrite ; or, cette histoire est celle d'Ulysse, et les détails sont ceux de l'Odyssée. Que l'on prenne, dans ce poëme, les trois légendes qui se rapprochent du pays des Atrébates, ce sont justement celles-là qui forment la vie de ce religieux.

Comme on peut s'en souvenir, la légende de Circé,

[1] A cinq lieues de Boulogne, vers Calais.

après nous avoir décrit l'initiation d'Ulysse, nous le représente au séjour sombre et mystérieux des enfers, où le prophète Tirésias lui annonce des vents et des tempêtes en expiation du crime commis envers Neptune[1]; puis vient une seconde légende qui est celle des Sirènes; puis une troisième[2] qui nous peint les compagnons d'Ulysse se portant à des actes coupables, le grand Jupiter qui fait entendre des menaces, la cime rocheuse où est posté le monstre gigantesque de Scylla, et enfin l'affreuse tempête qui détruisit le vaisseau.

Rapprochons de cette esquisse la vie[3] du moine dont nous parlons, et nous verrons qu'Odoard et *Odysseus* sont un même personnage.

Odoard, après avoir mené une vie aventureuse, était entré en religion dans le monastère de Beaulieu; mais bientôt, ses passions reprenant le dessus, il se laissa retomber dans ses anciens désordres; ni la douce insinuation de la grâce, ni les remontrances de ses supérieurs ne réussissaient à le ramener dans la véritable voie.

Une nuit qu'il était seul, laissant errer nonchalamment sa pensée d'une idée à l'autre, la lampe qui l'éclairait finit par s'éteindre. Dans sa chambre étaient les douze images représentant les apôtres, et, au dessus, un crucifix en ivoire; la lune seule faisait lueur sur ce

[1] Pour avoir crevé l'œil de Polyphème, fils de Neptune.

[2] On voit que ces trois légendes ne sortent pas du pays des Atrébates. Les Atrébates ont colonisé en Asie l'Atropatène, patrie de Zoroastre et des Brames védiques. *Orig. celt.*

[3] HÉDOUIN. *Souvenir du Nord de la France.*

tableau. Cette apparition, cette pâle lumière, ce silence vide frappèrent son âme et la remplirent d'un mystérieux effroi. En ce moment, saint Augustin, patron du monastère, se montra devant lui : « Qu'as-tu fait, lui dit-il, des faveurs que tu as reçues de Dieu? Qu'est devenu le serment que tu as prêté au jour de ton investiture? Tu n'as semé que le vent, tu ne recueilleras que la tempête. Si la miséricorde divine daigne encore te faire grâce, implore-la. Je t'ordonne, ainsi qu'à tous tes frères, d'aller, dès demain, en pèlerinage à la chapelle de Cantorbéry. »

Odoard se leva et fit assembler les religieux dans la salle du conseil. Après leur avoir raconté les détails de cette vision, il prépara tout pour exécuter les ordres qu'il avait reçus; et quand le jour parut, on se mit en marche pour Wissant, où l'on s'embarqua. Un vent favorable soufflait, la mer était unie comme une glace, et la proue fendait rapidement les flots azurés, lorsque tout à coup parut une Sirène qui, montant sur le tillac, vint se placer en face d'Odoard; elle chantait d'une voix insidieuse :

Par le ciel, ta perte est jurée;
Hélas ! combien je plains ton sort !
Tu franchis la plaine azurée
Dont les flots recèlent ta mort.

Le moine Odoard entendit seul ce refrain, et il en fut troublé jusqu'au fond de l'âme.

Ses compagnons, qui étaient à quelque distance de lui, ne surent rien de ce qui était arrivé et continuèrent

de se livrer à des actes répréhensibles qui achevèrent d'irriter le ciel.

Tout à coup un vieillard majestueux, vêtu d'une robe de lin, tenant à la main un sceptre, apparut à leurs yeux; debout sur le rivage, il leur cria d'une voix terrible : *Malheur! malheur! Le châtiment doit égaler le crime.* En prononçant ces paroles, il étendit le bras et leur montra, du bout de son sceptre, la cime d'un rocher, au haut duquel ils virent une forme de spectre, un fantôme d'une taille gigantesque, portant une ceinture d'éclairs bleuâtres et un casque flamboyant. Comme si c'était le Génie des tempêtes, un orage épouvantable s'abattit à l'instant sur la mer, et la foudre, frappant à coups redoublés le navire, l'engloutit dans les abîmes de l'Océan.

On voit, par cet exemple et par tant d'autres que j'ai déjà cités, que les souvenirs homériques n'ont jamais disparu de nos pays.

NEUVIÈME THÈSE.

ULYSSE AUX ROCHERS DE CHARYBDE ET SCYLLA.

Ulysse, après l'aventure des Sirènes, devait, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, aborder à l'île de *Thrinakia*. Cette île, formée de trois angles, en a un qui se perd vaguement dans les profondeurs du Nord, mais les deux autres, plus rapprochés de nous, sont célèbres dans les souvenirs homériques; l'un est Tanet, l'autre, au fond du Cornouailles, est Erin[1], où Ulysse va s'arrêter. A ces deux extrémités, on adorait le même dieu, *Helios*, qu'Homère, là seulement, surnomme *Hyper-Ion*[2], se servant ainsi d'un mot purement irlandais; on y célébrait les mêmes mystères; on y trouvait les mêmes houris, si ce n'est que les unes se nommaient *Tenitæ* et les autres *Erinnus*[3]. Mais ici ce n'est plus de ces nymphes qu'il va être question; la marche du poëme[4] demande qu'Ulysse affronte une autre espèce de danger.

[1] *Poés. d'Hom.*, th. IVe.

[2] Ulysse, à Tanet, fait fondre la cire par la chaleur de *Helios Hyper-ion;* ses compagnons, au rocher de Scylla, égorgent les bœufs de *Helios Hyper-ion. Ion,* soleil, en irlandais.

[3] Les *Erinnus* des Grecs sont les *Furiæ* des Latins; *Erin* est le nom du promontoire, *Furry-dance* est le nom des florales que l'on y célèbre.

[4] *Poés. d'Hom.*, th. XIVe.

Du Cornouailles.

Le Cornouailles est une longue péninsule qui, s'avançant dans l'Atlantique, va toujours se rétrécissant, et se termine par deux caps éloignés l'un de l'autre d'une trentaine de kilomètres ; celui qui est au sud se nomme Lizard, l'autre, qui se nomme Land's-end[1], est appelé *Antivestæum* par les anciens géographes. Entre ces deux promontoires, la côte se concave profondément en demi-cercle, et au fond de ce vaste bassin, près du rivage, on voit s'élever un rocher à pic qui est comme planté sur la berge ; c'est le mont Bélen[2]. Quand le flot s'avance, s'engouffre dans cette baie, mugit autour de l'obstacle de cette montagne qu'il rencontre, il se fait là une épouvantable débâcle, et l'homme, placé sur la crête du promontoire, ayant en arrière la terre qui fuit, voyant sous ses pieds l'Océan dans la solennité de sa fureur, assiste à un de ces rares spectacles où la Nature laisse voir toute sa magnificence.

Le Bélen, peu éloigné de la côte, s'y rattache par une chaussée intermittente qui, à la marée haute, est recouverte par les flots et à la marée basse redevient une plaine de sable ; cet espace flottant se nomme Mount's bay. Quand, venant du sud, on a franchi ce bas-fond, on trouve des sables amoncelés et qui tiennent

[1] Le Cornouailles anglais, le Cornouailles armoricain, le Cornouailles ibérique (*Coruntum*) se terminent par un cap Land's-end ou Finistère.

[2] Les anciens le nommaient *Belerium*. *Poés. d'Hom.*, th. XIIe.



emprisonné contre la côte un lac d'eau douce, alimenté par une source qui naît des hauteurs voisines. Ce lac, dit-on, était autrefois un port, et voici comme en parle un savant du pays[1] : *Les terribles vagues qui roulent dans le Mount's bay ont élevé un grand amas de sable qui bloque Loo harbour*[2], *comme on l'appelle encore par tradition, quoique l'ancien port ait disparu et soit maintenant remplacé par un lac d'eau douce.*

La côte qui borde cette enceinte est abrupte, haute; suivant les Anglais[3], elle peut avoir 400 pieds d'élévation et le Bélen 200.

Ce dernier avait autrefois à sa base, vers le midi, de profondes cavernes où s'engouffrait l'eau du flux; et aujourd'hui encore, après tant de siècles, on peut les reconnaître, malgré les éboulements qui les déforment. Sous les Druides, on voyait au haut la statue du dieu Bélénus; il était debout, tenant en main une épée ondulante et terrassant le serpent Python. Quand vint la religion évangélique on changea le nom du dieu, et depuis cette époque le rocher se nomme mont Saint-Michel. L'on a des preuves qu'il était déjà un objet de religion au ve siècle ; les catholiques continuèrent de s'y rendre en pèlerinage; les Anglais, protestants, n'ont pas aboli cette tradition, et ils viennent[4] encore vénérer cette antique roche, toute couverte des monuments de leurs aïeux.

[1] LYELL. *Ancienneté de l'homme.*

[2] *Harbour*, port.

[3] *The english cyclopedy.* 400 feet high; 200 feet high.

[4] En 1836, le 6 septembre, la princesse Victoria, un an avant d'être reine, visita le mont Saint-Michel. *The eng. cycl.*

Le Cornouailles était surtout fameux dans l'antiquité par ses mines d'étain; ce métal, appelé *cassiteros*[1] en grec, tire ce nom des îles Cassitérides qui le produisent, c'est-à-dire des îles Britanniques. Les peuples de grande navigation, qui avaient leurs ports aux Baléares ou dans le voisinage, tels que les Phocéens, les Étrusques, les Phéniciens, les Ibères, trafiquaient avec les Silures du Cornouailles, leur prenant de l'étain, et, en échange, leur apportant, comme de nos jours, les denrées du Midi. Le métal exploité était conduit à un port nommé *Ictis*, où se faisaient les échanges; l'on a cru longtemps que par ce nom il fallait entendre l'île de Wight, en latin *Vectis ;* mais les anciens ajoutent un détail qui est inconciliable avec cette hypothèse, c'est que l'on déposait l'étain, à la marée basse[2], dans un lieu que la mer, lors de son reflux, laissait à sec, et les écrivains anglais admettent aujourd'hui que l'île des échanges est le mont Saint-Michel.

Nous avons dit que la côte que présente le Cornouailles, vis-à-vis ce mont, est haute et abrupte ; on se servait, par conséquent, de machines pour élever et descendre les fardeaux; et en effet, dans tout ce voisinage, les grues de chargement ont toujours été construites dans de vastes proportions : ainsi au mont Saint-Michel de Normandie, *les voyageurs admirent*, dit un auteur[3], *une machine propre à élever de bas en haut ce*

[1] Le gaulois *Casterolle* (casserolle), le sanscrit *Castira* viennent de là.

[2] *At low tide. The eng. cycl.*

[3] Moréri.

qu'on y apporte par mer; le géographe Büsching, qui était Allemand, nous fait remarquer qu'à Bristol les vaisseaux se déchargent très-promptement par le moyen d'une grue ingénieusement construite; une semblable grue se voyait dans le port d'Antwerp[1], au lieu qui en a retenu le nom de Crane, et cet engin doit remonter à un âge bien ancien, puisque nous le voyons déjà mentionné dans la légende d'Hercule[2].

Une grue repose sur deux pieds et porte à son sommet une poulie; de cette poulie se déroule une corde où pend une mâchoire hérissée de dents pour prendre les fardeaux, et le tout est mû par un treuil. On peut croire que tel était le système établi au haut des falaises du Mount's bay; en supposant plusieurs de ces engins, six par exemple, rangés en ligne, à côté l'un de l'autre, la poésie peut y voir un monstre effroyable ayant douze pieds, six cous d'une longueur démesurée et se terminant chacun par une tête armée de dents menaçantes. Nous retrouvons toutes nos institutions, même les plus vulgaires, dans les livres des anciens, nous ne devons donc pas être surpris qu'une simple grue, comme on le voit par l'histoire d'Hercule et d'Antée, soit poétisée dans leurs légendes. Dans ces temps primitifs, le commerce était une œuvre sacrée, se faisait sous les auspices des dieux, au milieu des bénédictions de toutes sortes, et tout ce qui s'y rattachait était assez important pour trouver place dans une légende.

La principale divinité, adorée dans ces cantons,

[1] Anvers.

[2] *Orig. celt.*, th. IXe. Légende d'Hercule et d'Antée.

semble avoir été *Hélios*[1]. Selon Proclus et Suidas[2], sa fête arrivait le septième de chaque mois, et, à Delphes, on croyait qu'il était né ce jour-là; or, les Bretons ont toujours appelé le septième jour de la semaine *Sunday*, jour du Soleil, et ce n'est ni de l'Évangile, ni des Romains qu'ils tenaient ce nom.

Les eaux de Bath sont appelées, dans l'Itinéraire d'Antonin, *Aquæ Solis*, eaux du Soleil.

Les monuments formés de pierres rangées en cercle et que l'on trouve dans ces cantons sont des tables du soleil et de la lune, représentant les mouvements de ces deux astres; au centre était un dolmen servant de pivot à une aiguille qui marquait le siècle sur ce vaste cadran, avançant d'une pierre chaque année. Le nom de *henge*[3], qui est resté à cette pierre centrale, signifie gond[4], ce qui explique ce que nous venons de dire et prouve que c'était un monument consacré au dieu de l'année et des siècles, au dieu *Hélios*.

Le dieu du Soleil chez les Grecs est souvent appelé *Carneus;* on voit également dans le poëme sanscrit des Pandos un fils du Soleil, nommé *Carna*, qui joue un grand rôle; or, ce mot vient de Kerné[5], ancien nom du Cornouailles.

Ces pierres rangées en cercle portaient les idoles de la religion druidique, c'est-à-dire les corps des justes

[1] *Hélios*, soleil, c'est-à-dire Apollon, Bélénus.

[2] Voy. *Encycl. méth.*, sect. des antiq.

[3] Le temple druidique de Salisbury se nomme Stone henge.

[4] Les Latins disent *Cardo*, dérivant de *Heart*, cœur, centre; d'où Cardinal, points Cardinaux.

[5] Pitre-Chevalier. *Bretagne, etc.*, ch. II.

que l'ambre[1] avait rendus immortels; on priait donc ces saints à la ronde, ce qui fit que du mot *Lithos*, pierre, on appela cette invocation successive *Litanie*, et que le nom même de *Letania*[2] fut donné aux deux Cornouailles.

Une des plus solennelles pratiques exercées dans ces régions était la cérémonie du gui, et comme, dans cette fête, on immolait deux bœufs au dieu Bélénus, on avait perfectionné les plus belles races de ces animaux, ils étaient sacrés; ce sont aujourd'hui les célèbres bœufs du Dévon[3] et surtout de la vallée d'Exeter[4], toujours remarquables par leur belle taille, la délicatesse de leur chair, leurs cornes largement déployées.

Les Grecs, qui ne connaissaient rien au delà de leurs frontières, ne pouvaient avoir qu'une idée vague du Cornouailles. Ils prétendaient que les Phéniciens d'Asie allaient chercher l'étain dans cette contrée lointaine; mais Hérodote, étant venu exprès à Tyr pour connaître la vérité, déclare ne point savoir le nom du pays qui produit ce métal; montrant par là que jamais ces Asiatiques ne sont venus dans nos parages[5]. Son contemporain Hécatée de Milet est mieux renseigné; il appelle[6] le Cornouailles pays des Hyperboréens; il le

[1] De ce mot viennent les légendes du prétendu Ambrosius qui aurait construit ces temples; près de ces monuments est Ambresbury.

[2] PITRE-CHEVALIER. *Bretagne, etc.*, ch. II.

[3] *The english cyclopedy.*

[4] MALTE-BRUN.

[5] On a toujours confondu les Phéniciens de Tyr, en Asie, avec ceux de la Turia, en Espagne. *Orig. celt.*

[6] Cité par Diodore de Sicile. *Orig. celt.*, th. XIe.

place *en face de la Gaule celtique; le dieu du Soleil*, dit-il, *visite ces peuples tous les dix-neuf ans; ils ont un temple rond au milieu d'un bois et l'on y fait usage de caractères grecs*. Voilà bien les dix-neuf pierres du temple cyclique de Biscawen et nos tables du Soleil[1].

Mais le Cornouailles était célèbre chez les anciens à d'autres titres; c'était le pays des démons, des prestiges, des fantasmagories en tous genres; on y entendait des bruits étranges, on y voyait des feux mystérieux,

Et non ardentis fulgere incendia silvæ[2].

Démétrius, dans Plutarque[3], raconte ce qui suit :

La mer Britannique est semée de différentes îles dont quelques-unes sont nommées îles des Démons[4] *et des Héros. Ayant reçu ordre de l'empereur Tibère d'aller les reconnaître, je me rendis d'abord à l'une de ces îles habitée par un petit nombre d'hommes qu'on regardait comme saints et inviolables; à peine avais-je mis le pied sur cette terre sacrée, qu'il s'éleva un ouragan affreux et qu'il se manifesta quantité de prodiges; on vit des tourbillons de flamme ravager la terre; les insulaires regardaient cette furieuse tempête comme le signal de la mort d'un personnage éminent*.

Ces îles enchantées sont le Bélen et les Scylly; car le même Démétrius[5] ajoute que dans l'une d'elles

[1] Au fond du Cornouailles; c'est le cycle de Méton.
[2] LUCAIN. Liv. III. C'est le casque lumineux de la thèse précédente.
[3] *De la cessation des oracles.*
[4] *Daimonôn.*
[5] Voy. aussi MACROBE. Liv. I, ch. 8.

Saturne était endormi sous la garde de Briarée; or, l'île de Bryar est la plus fameuse de ce groupe, toute couverte de monuments druidiques; et encore aujourd'hui les Scylly sont appelées par les Allemands, *Teufel's Inseln*[1]:

Telle est la description du Cornouailles, telle était sa célébrité dans les anciens temps; et l'on sent, sur le tableau que nous venons de faire, que Taliésin, Ossian ou Homère ont dû chanter ces merveilles. Reprenons la course d'Ulysse et elle nous fera repasser par tous ces mêmes détails.

Des rochers de Charybde et Scylla.

Ulysse, après avoir échappé aux Sirènes, continua sa course[2] pour arriver aux deux écueils entre lesquels il avait ordre de passer. Il ne tarda pas à en reconnaître l'approche ; il aperçut d'abord des tourbillons de fumée; en avançant, il vit d'énormes vagues, puis il entendit comme un fracas épouvantable. Alors ses compagnons, glacés d'effroi, s'arrêtent, et il leur expose, en peu de mots, ce qu'il avait appris de Circé, relativement aux nouveaux dangers qu'ils avaient à craindre. Il leur dit que « devant eux sont deux rochers escarpés[3], mais d'une hauteur inégale; une flèche lancée ne pourrait atteindre le sommet de l'un[4], mais elle dépas-

[1] *Iles des Démons. Géographie* de DÜBNER.

[2] Toute cette description est prise du chant XII°, du vers 13° au vers 141°, et du vers 210° au vers 446°.

[3] Au détroit de Sicile il n'y a qu'un rocher, et ce rocher n'est qu'une petite butte.

[4] De Scylla.

serait aisément le sommet de l'autre. Au haut du premier se trouve une caverne tournée vers le couchant et servant de repaire à la farouche Scylla. Ce monstre est porté sur douze pieds, il a six cous d'une longueur indéfinie et se terminant chacun par une tête armée d'une triple rangée de dents ; ses pieds, étant cachés dans la caverne, sont invisibles[1], et les têtes seules s'agitent en dehors ; son cri aigu ressemble aux vagissements des petits chiens. »

« L'autre rocher, voisin de celui-ci, est le séjour de la redoutable Charybde, dont la gueule béante, tour à tour, absorbe et vomit le flot de la mer. »

Tels sont, sur la description d'Ulysse, les deux rochers entre lesquels il faut naviguer.

Les rameurs, plus effrayés de l'épouvantable bouche de Charybde, s'en écartèrent le plus qu'ils purent, ne la quittant point des yeux, longeant toujours l'autre rocher. Mais voilà que tout à coup six d'entre eux se trouvent happés par Scylla à laquelle on ne pensait point ; Ulysse, levant la tête, vit longtemps ses malheureux compagnons *frétiller dans l'air*, dit le poëte, *comme des poissons qui pendent à la ligne du pêcheur*.

Quand la passe fut franchie, on s'approcha de terre et déjà on commençait à entendre les mugissements des bœufs aux vastes cornes[2] qui paissaient dans l'île du Soleil. On se trouvait dans une rade, près d'un bassin d'eau douce[3] ; on descendit sur la grève, et là on fit un

[1] *Aôroi*, invisibles. *A*, privatif ; *Oraein*, voir. Ch. XIIe, v. 89.
[2] *Orthokrairaon* ; vers 348. *Eurumetopon ;* vers 355.
[3] *Udatos glukeroio*, bassin d'eau douce. Vers 306.

léger repas. Mais à peine venait-on de toucher le sol de l'île vénérable[1] de *Thrinakia*, que Jupiter souleva une affreuse tempête, et l'on se trouva tout à coup perdu dans les ténèbres, les éclairs, les ébranlements de toutes sortes. Ulysse alors fit traîner[2] le vaisseau dans le bassin d'eau douce, pour le mettre en sûreté. Dans cet abri fermé et tranquille, on attendit pendant un mois la fin de la tempête, au milieu des ébats, des danses que les nymphes du voisinage venaient exécuter sur la pelouse.

Ulysse, voyant ses compagnons hors de danger, pénétra seul dans l'île de *Thrinakia* et la parcourut. Arrivé dans un endroit à l'abri du vent[3], il se lava les mains, puis il fit sa prière à tous les dieux de l'Olympe, espérant en trouver un qui s'intéressât à lui et favorisât son retour; alors il tomba dans un profond sommeil, et, dès qu'il fut éveillé, il regagna son vaisseau.

Pendant son absence, ses compagnons, mourant de faim, s'étaient décidés à offrir un sacrifice avec les bœufs consacrés au Soleil; au lieu d'orge ils prirent du gui, au lieu de vin ils prirent l'eau d'une source; puis, s'emparant des bœufs qui paissaient sans crainte sur la rive, ils consommèrent le sacrifice. Ulysse, à son retour, ne tarda pas à être instruit de tout par les choses étranges qui se passèrent alors; les bœufs égorgés étaient encore comme en vie; on voyait les peaux

[1] *Amumôn*, saint, vénérable. Vers 261.

[2] *Eiserusantes. Eis*, dedans; ayant fait passer le vaisseau du dehors au dedans du bassin creux. *Loo harbour* était donc déjà un lac.

[3] Dans un temple rond, au milieu d'une épaisse forêt.

ramper tristement sur le sol, on entendait les chairs sur leurs broches pousser encore de sourds beuglements. Pendant six jours[1], les compagnons d'Ulysse vécurent de la chair des victimes et *le septième*, dit Homère[2], *le vent se reposa*, et alors on fit les préparatifs du départ; on reporta[3] le vaisseau dans la mer et l'on se remit en route.

Les bœufs avaient été enlevés pendant la nuit[4]; mais la Lune, ayant vu la chose, s'était rapprochée du Soleil[5] pour l'instruire de tout. Le Soleil fit ses plaintes à Jupiter et le père des dieux prépara contre les violateurs une nouvelle tempête qui les atteignit quand ils étaient déjà à quelque distance de la côte[6]. Le Zéphyre ramena d'abord le vaisseau[7]; puis tout à coup le Notus, soufflant à son tour, le jeta en plein dans la gueule de Charybde; la carène, la seule chose qui en restât encore, s'y engouffra; mais Ulysse, faisant un saut, saisit de la main un arbuste qu'Homère appelle *Erin*[8], et y demeura suspendu; quand sa carène sortit, il s'y laissa retomber et fut emporté par les flots dans la haute mer;

[1] Les six derniers jours du mois. Les mois sont lunaires.

[2] Ch. XII, v. 399.

[3] Ch. XII, v. 401. — *Enekamen ponto*, nous reportâmes dans la mer.

[4] Pendant le sommeil d'Ulysse. Ch. XII, v. 340 et 366.

[5] La Lune, quand elle vit la chose, était à son dernier quartier, se levant par conséquent au milieu de la nuit. Le septième jour après, jour de l'apaisement de la tempête, la Lune, avançant vers le Soleil, se trouvait en conjonction avec lui. C'était la nouvelle lune.

[6] Aux îles Scylly; îles des démons et des tempêtes.

[7] Vers le cap Lizard, au sud de Charybde. *Lis-ard*, terre d'Ulysse.

[8] Ch. XII, v. 432. — L'Irlande est aussi appelée *Erin;* dans l'île de Man est le port de Erin; les Bretons dansent sur l'aire neuve, *Eerene*. DARSY. *Dict. flam.*

il erra ainsi pendant dix jours au gré de tous les vents, et enfin arriva, seul et dépouillé de tout, à l'île de Calypso.

Tel est le récit d'Homère.

On voit, en lisant cet exposé comparatif, que c'est bien le Cornouailles qu'Homère nous décrit dans le mythe de Charybde et Scylla. Parmi les nombreux détails de la légende, il en est qui sont trop positifs, pour laisser le moindre doute dans la question ; tels sont ces deux rochers qui ont rigoureusement l'inégale hauteur que leur donne le poëte, ce bassin d'eau douce au milieu de la mer salée, ce flux et reflux, cette cérémonie du gui ; toutes conditions dont l'ensemble ne saurait ailleurs se retrouver en double.

J'ajoute quelques observations complémentaires.

Homère, parlant des deux écueils, les nomme *Plactas*. Ce mot vient de *Plazein*, fluctuer ; le fr[illegible] conservé le terme Plage pour désigner cette bordure indécise de l'Océan qui est alternativement couverte et découverte par les flots. La Méditerranée n'a donc point de plage[1], et par conséquent les écueils homériques, plusieurs fois chaque jour baignés par le flux, sont dans l'Océan.

Homère appelle cette plage Amphitrite[2], et par ce mot il nous peint le flux qui, envahissant le rocher de

[1] Ce mot n'existe ni en latin, ni en grec ; il ne vient donc point de ces deux langues ; il nous est resté de la langue homérique.

[2] *Amphi*, des deux côtés ; *treten*, avancer. — *Amphi* appartient à nos anciennes langues ; les peuples situés au lieu où se joignent deux rivières sont appelés Ambiani, Ambarri, Ambivari, etc.

Charybde, étend, à droite et à gauche, comme deux bras pour l'environner et en faire une île.

Il ajoute[1] que les baleines abondent dans ces parages; faisant ainsi voir qu'il parle de l'Océan et non de la Méditerranée.

Homère dit, au sujet du rocher abrupt de Scylla, que les colombes qui portent l'ambroisie à Jupiter ne peuvent le franchir ; également, lorsque les Argonautes hésitaient à s'engager dans cette redoutable passe, ils se décidèrent en voyant une colombe la traverser. Dans les mystères, colombe et flux sont toujours désignés par un même mot[2]; c'est pourquoi Apollonius de Rhodes, en faisant aussi arriver là son vaisseau Argo, ne parle point de colombe, mais du flux : « Le vaisseau, dit-il, fut porté sur la surface de l'eau par Téthys et ses Néréides[3]. » Homère veut dire que le flux qui apporte [illegible] dépose au pied du rocher et se retire : *Effectivement*, dit un auteur du pays[4], *à Market-Jou, au Mount's bay, on trouve de l'ambre ;* et *Jou*, comme nous savons, est un des noms de la divinité, c'est le *Jupiter* des Celtes.

Homère, faisant la peinture de Charybde, dit que

[1] [illegible] Ch. XII, 60, 97.

[2] *Iona* (hébreu), colombe; *Eion* (grec), rivage;
Titus (latin), colombe ; *Tidt*, flux;
Taube, colombe ; *Taube*, baptême océanique;
Columba, colombe; *Columpio* (espagnol), escarpolette, flux;
Péleia (grec), colombe; *Peel*, estuaire fluctuant.

[3] Apoll. de Rhodes. *Argon.*, IV, 938. — Téthys est le même mot que *Tidt*, flux.

[4] Moréri anglais.

trois fois par jour elle absorbe le flot et le rend. Dans ces parages, le mouvement de la mer est irrégulier, étant dérangé par une combinaison anormale des côtes et des vents; ainsi à Pool[1], non loin du Mount's bay, le flux se fait sentir quatre fois en un jour[2]; dans le pays, cette marée particulière est appelée *Gulder*.

Scylla, dans la description du poëte, a pour mère Cratée[3], de qui elle tire la vie et le mouvement; et, par ce mot, il est évident qu'il faut entendre le *Cradé* des anciens mystères; c'était un instrument employé dans les représentations tragiques; *il se levait*, dit Pitiscus[4], *et se baissait avec des ressorts*, *et l'on s'en servait pour enlever en l'air les dieux et les héros*, *comme Persée*, *Bellérophon*, *Ganymède*. Aujourd'hui encore, en Angleterre, on appelle *Cradle* l'engin avec lequel on extrait les métaux hors des mines. La puissante Cratée est donc simplement le treuil[5] qui faisait mouvoir la machine poétiquement décrite par Homère.

Homère appelle[6] Phaétusie la pleine lune, qui nous donne pendant toute la nuit une véritable lumière, *Phaos*, et Lampétie la lune ayant forme de croissant, et dont il faut suppléer l'absence par un feu artificiel, *Lampas*. C'est cette dernière qui, en se levant, vit les

[1] Büsching. *Géographie.*

[2] The phenomenon of the existence of more than one period of flood may be perceived on the south coasts of England. *The english cyclopedy.*

[3] Ch. XII, 124.

[4] *Antiq. rom.*

[5] Le cric est un souvenir de ces anciens mots.

[6] Ch. XII, v. 132. — *Phaos*, lumière, en grec.

compagnons d'Ulysse massacrer les bœufs, et se rapprocha du soleil pour le lui apprendre. Homère l'appelle une nymphe, c'était donc une *Erinnus;* et en effet, le costume qu'il lui donne est celui que Strabon donne aux *Erinnus* du Cornouailles : Homère dit que Lampétie, déesse de la nuit, était couverte d'un long voile, *Tanusipeplos*[1]; Strabon dit[2] que *les habitants des îles Cassitérides ont entièrement le costume des Erinnus, robe traînante et de couleur brune.*

Homère donne le grand rôle à Apollon dans la légende de Charybde et Scylla; or, les noms qui se rencontrent dans la mythologie de ce dieu sont singulièrement pris du Cornouailles. Nous l'avons déjà vu sous le nom de *Carneus;* il s'appelle plus expressivement encore *Cornopius*[3]; Homère dans ses hymnes[4] dit qu'il rechercha les faveurs de *Coronis* et que de cette union naquit Esculape; on nous donne jusqu'à la nourrice de cet Esculape, laquelle se nomme Trigonie[5]; or, la ville druidique de Tregony se trouve au fond du Cornouailles, à quelques pas du Mount's bay. Enfin, Apollon disgracié fut contraint de garder les troupeaux du roi de Magnésie, étant déguisé sous le nom d'*Amphrysus ;* or, *Mag-nésie* signifie île des mages, et les Mages de l'île Britannique racontent ces mêmes faits

[1] Ch. XII, v. 375.
[2] Liv. II.
[3] *Encycl. méth.*
[4] Hymne 15.
[5] PAUSAN., in Arcad. — *Oscilla*, pierre oscillante, branlante; d'où Esculape.



d'*Ambrosius*, qui, avec ses douze compagnons[1], éleva les monuments druidiques, les immortels troupeaux du Soleil.

Tous ces mots que je viens de citer et bien d'autres que j'omets sont toujours restés incompris, parce qu'on en cherche l'explication dans la Méditerranée; que l'on revienne à l'Océan, au véritable théâtre des descriptions homériques, et ils recevront une interprétation toute naturelle.

Traditions du Cornouailles chez les différents peuples.

Quand Homère décrit avec ampleur une contrée, c'est qu'elle avait dans l'ancien monde une grande importance, et qu'elle fut pour les autres pays un foyer de civilisation. Le poëte semble nous peindre avec une certaine complaisance ce canton reculé de l'Angleterre où est le mont Bélen; il nous révèle une multitude de traditions qui s'y rapportent; les Celtes, dans leurs émigrations, ont dû répandre partout ces souvenirs, et en effet, on les retrouve, comme nous allons voir, dans les pays les plus lointains.

Avant tout, l'Angleterre, qui conserve si précieusement les choses d'autrefois, ne saurait avoir oublié elle-même la seule cérémonie qu'Homère, en passant, nous retrace dans cette contrée. Rappelons-nous comment il nous dépeint la fête du gui : Il est minuit; la lune, sur son déclin, se lève; on immole des bœufs en

[1] Admète, ce roi de Magnésie, dérive de *Het maet*, le compagnon.

cueillant le gui, puis on se met en festin pour toute la journée; les six jours suivants, on vit de la chair des victimes, et le septième, qui est la fin du mois, tout est terminé, et l'on se remet en route.

Remarquons seulement que les mois dont il s'agit sont lunaires, et que, par conséquent, c'est à la fin d'un mois lunaire[1] que finissait l'année.

En Angleterre, la cérémonie du gui se fait toujours. Au milieu de la nuit qui précède Noël, on met au foyer une énorme bûche qui se nomme Iul-log; elle seule sert de lumière et on la laisse brûler, sans y mettre la main, jusqu'à extinction. Dans la journée, on coupe le gui, on le porte en chantant[2] de maison en maison et puis l'on sert à table la plus énorme pièce de bœuf que l'on peut trouver; ce qui en reste est consommé les six jours suivants, et le septième, qui est le premier de l'an, tandis que, dans d'autres mœurs, on se met en grand déploiement de fête, les Anglais se reposent simplement pour recommencer l'année.

Chez les Germains, peuples également druidiques[3], le gui est représenté par l'arbre de Noël[4], et pour marquer les innombrables bénédictions qu'il répand, on le charge de cadeaux, de mille choses agréables.

[1] Le poëte veut surtout peindre la fin de la 19e année du nombre d'or. Le monument de Biscawen, formé de 19 pierres, se trouve justement à l'extrémité du Cornouailles.

[2] En Angleterre, on chante pour refrain *Alleluia;* chez les Allemands, on chante *Gutheil;* ce qui revient à ce que dit Pline, qu'on appelle le gui *Omnia sanantem. Poës. d'Hom.*

[3] *Teutsch, Derwidt, Mage* signifient également discipliné. *Orig. celt.*

[4] *Nehal.* L'ancienne fête de Nehal se prononce fête de Noël. *Orig. celt.*



Ce qui domine dans la description d'Homère, ce sont les deux écueils : l'un qu'il nomme Scylla, comme les îles Scylly qui sont en face, l'autre qui est le Bélen. Les Celtes, dans leurs émigrations, ont figuré cette disposition des lieux partout où ils ont rencontré des presqu'îles.

Quelquefois ils ont laissé les deux mots en nature, sans les traduire; ainsi, l'extrémité de l'Italie fut nommée par les Grecs *Promontoire de Scylla*, et la rive sicilienne qui est en face, quoique plate et sans la moindre apparence de rocher, fut hardiment appelée le *Rocher de Charybde.* Ainsi encore, on voit près d'Athènes le golfe Saronique qui, par son nom, rappelle le vieux *Sarum*[1], voisin des monuments bretons; il est entre deux caps dont l'un est le *Sunium*, c'est-à-dire, en breton[2], promontoire du Soleil; l'autre est le *Scyllœum*[3]; et pour compléter la copie, on place, en face d'eux, une île imaginaire que les Grecs appellent *Belbina*, c'est-à-dire *Bel-Pen*[4], mont Bélen.

Souvent les mots ont été traduits et remplacés par des équivalents, selon l'interprétation légendaire qui en fut faite. Par exemple, on vit dans le *Skulla* d'Homère l'anglais *Skull*, crâne, et beaucoup de caps, terminant des presqu'îles, ont été appelés d'un mot qui signifie crâne dans la langue du pays. Les Calvados de Nor-

[1] *Old sarum*, près de Salisbury en Angleterre. Le golfe que les Grecs appelaient saronique se nomme aujourd'hui Engia.

[2] *Sun*, soleil. — Au Sunium, on voit 19 colonnes d'un vieux temple.

[3] Au fond de l'Argolide. PAUSANIAS.

[4] *Pen*, montagne. En espagnol, *Peña*.

mandie sont dans ce cas. Le promontoire de Scylla, au fond de l'Italie, reçut une seconde dénomination quand les colonies ibériques[1] y arrivèrent; elles l'appelèrent *Calabera*, mot qui dans leur langue signifie crâne, et dont nous avons fait Calabre. Il en est exactement de même pour la péninsule de l'Indoustan, qui se termine au midi par un haut promontoire; les Ibères[2], en arrivant dans ces contrées, lui donnèrent le nom de *Chamorra*[3], tête chauve, dont nous avons fait cap Comorin[4].

Mais, des deux écueils homériques, le rocher isolé de Bélen semble être celui que les anciens émigrants se sont le plus attachés à reproduire. On dirait une espèce de pyramide émoussée par le haut; on chercha à imiter cette forme, et l'on construisit ainsi ces tours artificielles de Bélus que l'on voit chez les anciens peuples; à l'entour est un escalier circulaire par lequel on arrive au haut, le haut est une plate-forme; telle est la tour des Baléares[5], à l'est de Minorque, la tour de Bélus, à Babylone, la tour de Tonatiu, qui se voit encore au Mexique, et qui, consacrée au Soleil, tire son nom du dieu de Ténédos[6], la tour pyramidale de Taïti.

Les souvenirs du mont Bélen se remarquent surtout

[1] Les Sicanos du Bætis ont colonisé la Sicile. *Poés. d'Hom.*, th. IXe.

[2] Les Atrébates d'abord, puis les Ibères ont colonisé l'Inde. *Orig. celt.* Passim.

[3] *Chamorra*, tête chauve. QUINTANA. *Dict. esp.*

[4] Les Indous écrivent *Komari*.

[5] *Bal areth*, terre de Bel. *Orig. celt.*, th. VIe.

[6] Dans l'île de Tanet se trouve un tumulus pyramidal, construit de ailloux; on l'appelle tombe d'Hengist.

dans les légendes antiques des peuples éloignés de l'Océan. Ayant des traditions qui représentent ce mont inondé[1] et ne connaissant point le flux, ils ont imaginé une foule de légendes bizarres, comme, par exemple, celle de Deucalion. En suivant les détails de cette histoire, on reconnaîtra sans peine une autre version du récit d'Homère :

La terre était remplie de monstres qu'il fallait détruire; un déluge survint. Deucalion s'enfuit d'abord sur une barque, mais la barque ayant péri, il se sauva sur le Parnasse, montagne d'Apollon, et quand les eaux furent écoulées, il songea à repeupler la terre; pour cela, il jeta au loin des os qui se changèrent en hommes.

Cette légende se comprend, et c'est bien la même que celle d'Homère. Ainsi nous avons parlé de Cratée, les Grecs appellent Crétée[2] la mère de Deucalion; le nom du rocher, en anglais, est *Pier*[3], on en fit Pyrrha, la femme de Deucalion. La légende ne parle point de bœufs; mais *Os*[4], en saxon, signifie bœuf.

Les peuples que nous appelons Phéniciens embrassaient les deux mondes dans leurs exploitations. On dit qu'eux seuls venaient aux Cassitérides chercher l'étain pour le distribuer partout; mais ils allaient aussi en Amérique recueillir la poupre et en Asie pêcher les

[1] *Tidt*, flux, d'où Taïti, tour du flux.

[2] APOLLODORE. III, 3.

[3] *Pier*, colonne, môle, trumeau d'un pont.

[4] On retrouve une autre interprétation de ce mot dans la légende des Géants attaquant l'Olympe : *Ils entassèrent le Pélion sur l'Ossa*. Le Pélion est le Bélen.

perles de Ceylan[1]. On doit donc s'attendre à retrouver, dans ces deux contrées lointaines, les légendes que vient de nous conter Homère, la description du Cornouailles.

En effet, dans les fables des Caraïbes, il est parlé d'Erin, de Mage, de déluge, de poisson harponné, de rocher séparé de la côte, d'île enchantée qui rappelle celle de Calypso.

Voici en abrégé leur légende :

Irin Mage[2] est le père des Caraïbes. Le grand Caraïbe Maire Monan, voyant les hommes devenir méchants, essaya d'abord de les effrayer par la foudre et les éclairs, puis il envoya un déluge; les hommes s'enfuirent sur une montagne, mais Tamendonar fut sauvé en grimpant sur un arbre[3]. Le grand Caraïbe défendit[4] ensuite aux hommes de manger *certaines bêtes*[5]*; par exemple, celles qui sont lourdes à la course.* Puis, comme il avait deux fils, il les éprouva pour savoir lequel était immortel. Premièrement, il leur fit tirer de l'arc[6]; secondement, il leur ordonna de franchir un passage difficile à travers une roche fendue ; troisièmement, ils durent essayer de prendre l'amorce avec laquelle le mauvais Génie, Agnen, pêche le poisson Alain. Un seul des deux enfants réussit dans ces

[1] *Orig. celt.*, th. XXIIe.

[2] Thévet. *Cosmog. univ.*, liv. XXI, ch. 4.

[3] Un *Pindona*, c'est-à-dire un palmier.

[4] Thévet. Liv. XXI, ch. 5.

[5] Ulysse avait fait promettre par serment à ses compagnons qu'ils ne toucheraient point aux bœufs du Soleil.

[6] Ulysse tenait en main son arc pour percer Scylla.

épreuves et fut reconnu ; il alla donc, *avec les vaillants hommes, en beaux bois et jardins, lesquels sont en lointains lieux*[1].

Comme on voit, cette légende, malgré de profondes déformations, est celle d'Ulysse.

Si, de là, nous passons en Orient, nous retrouverons d'autres imitations homériques, mais qui, comme ci-dessus, nous laisseront reconnaître le Cornouailles.

Les dernières scènes que nous avons décrites, c'est-à-dire celles de Circé, des Sirènes, de Charybde et Scylla, se passent exclusivement au pays des Atrébates. Comme les plus anciennes émigrations du genre humain sont parties de là, on peut croire qu'elles auront transporté avec elles ces vieux souvenirs, qui, par conséquent, doivent se retrouver chez les nations les plus anciennes de l'Orient.

En effet, quand les colonies[2] celtiques se portèrent de ce côté, elles formèrent sur leur route plusieurs centres de civilisation[3], mais surtout dans l'Atropatène[4]. Les institutions qu'elles y ont laissées furent personnifiées par les générations suivantes dans le nom de Zoroastre[5]; là, les druides[6] fondateurs, de même qu'en

[1] THÉVET. XXI, 8.

[2] Au pays des Atrébates, *Kol* signifie animal portant au front une tache blanche ; cet animal était sacré et guidait la *colonie*. OLINGER. *Dict. holl.*

[3] *Poés. d'Hom.*, th. XIIe.

[4] Vers le sud de la mer Caspienne.

[5] Merlin, chez les Atrébates, Zoroastre, dans l'Atropatène, ont les mêmes légendes, les mêmes transformations, etc.

[6] Appelés Mages, en Asie.

Occident, étaient considérés comme les aînés[1] de la famille et s'appelaient, en conséquence, Aryas; ils se propagèrent, arrivèrent jusqu'à l'Inde[2], et c'est dans ce seul coin de l'Asie qu'ils purent, à l'abri des dévastations conquérantes, se perpétuer jusqu'à nos jours.

En recueillant les lambeaux de ce druidisme oriental, on reconnaît sans peine une colonie de nos Atrébates, on trouve, fondus ensemble, des souvenirs homériques et des traditions de nos pays.

Les poésies aryennes, à force de se contredire entre elles, nous laissent voir dans Zoroastre un mythe purement idéal, et même[3] tous les noms qui paraissent dans sa légende accusent une origine étrangère à l'Asie. Il naquit dans l'Atropatène, vécut à Balch, commanda aux peuples qu'Hérodote appelle *Artœi;* c'était donc un Atrébate, un Belge, un disciple d'Arthus[4].

Il y a mieux.

Les Aryas sont répartis en deux classes, les mages et les brames; or, cette distinction ne s'est pas faite dans l'Atropatène; tout montre qu'elle existait déjà entre eux quand ils étaient encore dans leur ancienne patrie. En effet, il y avait, comme nous savons, deux pays d'Atrébates, l'un en Bretagne, l'autre en Gaule; les mages semblent plutôt venir du premier et les

[1] *Heir*, héritier, aîné, seigneur, Mars, etc. Homère dit : *Ozos Areos*, Aryas.

[2] *Einde*, fin, par rapport à l'Atropatène, mais non point par rapport à nous.

[3] *Poés. d'Hom.*, th. XIIe.

[4] Atrébates, Belges, Arthus, en Bretagne; Atrébates, Belges, Artois, en Gaule.

brames du second. Une anecdote rapportée sur eux prouve qu'à leur origine ils étaient séparés, mais par une petite distance : « Lorsque Zoroastre, dit-on, eut annoncé aux mages sa nouvelle doctrine, 80,000 brames vinrent pour discuter contre lui. » Évidemment, s'il était ici question des brames du Gange et des mages de la mer Caspienne, cette avalanche de théologiens aurait traversé une moitié de l'Asie; ce que l'on ne saurait admettre.

Les poésies d'Homère confirment cette distinction des deux peuples atrébates. Il écrit *Atrides*, mais, dans l'Odyssée, toutes les fois que ce nom paraît, la légende, comme nous le verrons plus loin[1], se passe exclusivement sur les deux rivages de la Manche; d'un côté, c'est un naufrage à l'île de Wight; de l'autre, ce sont les fleuves de la Somme et de la Seine[2] que l'on décrit.

Étudions plus en détail les traditions des deux sectes asiatiques, et nous verrons qu'elles sont en harmonie avec ce que nous venons de dire.

Relation des Atrébates et des Aryas.

Les mages et les brames se donnent eux-mêmes la dénomination commune d'Aryas; et ce n'est que par l'étude de leurs institutions que nous pourrons établir entre eux une différence.

Parlons d'abord des mages.

[1] Thèse XIVe.

[2] Ces deux fleuves étaient dans le pays des Belges; Belge et Atrébate sont synonymes.

Les mages, comme nous savons[1], sont les aînés de la famille. C'est précisément ce que veut dire leur nom : *Mog*[2], en Orient, *Mac*, en Irlande, sont un même terme pour signifier Caste[3], c'est-à-dire race disciplinée et noble. On a voulu chercher en Asie la racine de ce mot, et voici le résultat auquel on est arrivé.

Hyde est, parmi nous, l'homme qui a fait les plus savantes recherches concernant la religion[4] des Perses; il consulta sur cette matière les ouvrages des Orientaux; il cite un savant[5] qui fait dériver le mot mage du persan *Migi-Ghush*, homme à petites oreilles[6]; d'après un autre[7], leur nom viendrait de *Magjus*, qui a le même sens. Il avoue que, frappé de cette explication, il prit des renseignements sur un phénomène aussi bizarre, et qu'il s'assura, par des témoignages certains, que les oreilles dés mages ne sont pas plus petites que celles des autres Persans. C'est tout ce que Hyde a pu tirer de l'Orient sur cette question[8].

Comme on voit, le nom des mages n'a rien qui leur assure une origine asiatique. Poussons plus loin nos

[1] Les mages sont des Aryas ; rac. *Heir*, héritier.

[2] Les Gaures écrivent toujours *Mog;* le mot *Magos* vient des Grecs. Les Irlandais disent : Mac, Maç Fergus, Mac Pherson, etc.

[3] Caste est un vieux mot gaulois signifiant race choisie; en celtique, *kiesen*, choisir, *kiest*, choisi. Le mot Castel est de la même racine.

[4] HYDE. *Veterum Persarum... historia.*

[5] Phirusabad.

[6] HYDE. *Parvis auribus prœditus.*

[7] Ecteri-kara-Hisari.

[8] Le mot *Mak* désigna primitivement le tatouage qui servait à distinguer les membres d'une même famille ; d'où, en celtique, *Maag*, famille, et, en océanien, *Moko*, tatouage.

recherches, et nous constaterons également que, dans leur culte, dans leurs vieux souvenirs, ce n'est point l'Orient que nous trouverons, mais la Bretagne.

Les mages sont les astronomes de l'antiquité; toute la science du calendrier vient d'eux; ils calculaient les éclipses; ils avaient construit, pour étudier le ciel, la tour de Bélus. Or, pénétrez au fond du Cornouailles, et là, vous trouverez encore debout le cercle des dix-neuf pierres[1] qui servaient au calcul de ces éclipses; avancez quatre pas plus loin et vous verrez, sur la berge flottante, la tour rocheuse de Bélen[2], tour qui servit de modèle à celle des Baléares, dans la Méditerranée, à celle de Bélus, au bord de l'Euphrate, tour que vient de nous décrire Homère.

Les Pictes sont les anciens maîtres de la Bretagne; ils possédaient le pays d'*Erin*[3], vers les Cornouailles, et le royaume de *Daïri*[4], vers l'île de Tanet. Tout cela est rappelé dans les traditions des mages; ils eurent, disent-ils, une première race de rois nommés Pichdad, c'est-à-dire enfants des Pictes; *Dath* étant un suffixe que nous connaissons, qui se retrouve dans Mithridate, Tiri-date[5], Sol-dat, enfant[6] de Mithra, enfant du Taureau, enfant du Soleil. Le nom d'Erin fut transporté en Asie où le royaume fondé par les mages s'ap-

[1] Cromlech de Biscawen.

[2] Mont Saint-Michel; mont Bélen, mont *Belerium*, mont Bélus.

[3] Voy. *Poés. d'Hom.*, th. Xe.

[4] Le moine Augustin prêcha l'Évangile dans le pays de Kent, qu'il appelle royaume de Daïri. GOLDSMITH. *The hist. of Engl.*

[5] Enfant du taureau, du taureau de Mithra.

[6] Enfant, c'est-à-dire partisan, adepte, affilié.

pelle toujours Iran; également on voit sans peine que c'est au souvenir du Daïri que les anciens rois de Perse s'appelaient communément Darius[1].

Les poésies d'Homère[2] nous montrent en Bretagne, dans la région de l'étain et du fer, un dieu qu'elles nomment *Ephaistos;* le feu lui est spécialement consacré et paraît dans toutes ses légendes, soit pour fondre les métaux, soit pour dessécher des fleuves; au centre de ses temples était l'âtre où brûlait en son honneur le feu inextinguible dont la fumée s'élevait à ciel ouvert.

Chez les Étrusques se retrouve toute cette religion; le foyer sacré, au souvenir du pays des Atrébates, s'y nomme *Atrium*[3], la divinité s'y nomme *Vesta*.

Chez les Égyptiens, même culte; ils avaient un dieu du feu; les Grecs, en le décrivant, lui donnent le nom d'*Ephaistos*[4], et, en effet, dans les monuments du pays, nous le trouvons appelé *Phta*.

Chez les Perses, dans l'Atropatène, nous revoyons tout ce que nous venons de dire, temples ronds, foyer au centre, ciel ouvert, et, en tout, les mêmes termes qu'en Bretagne : on appelle Gaures[5] les peuples qui pratiquent cette religion, et *Choir Gaur* est le nom erse du monument cyclopéen de Salisbury; on appelle

[1] Rac. *Derrie*, fleuve expurgé et nettoyé. OLINGER. *Dict. holl.* — Le Daïri, en Bretagne, en Perse, au Japon, est un dieu purificateur, un *Pontifex*. Le royaume breton de Daïri est dans la contrée où sont les deux Sirènes.

[2] *Poés. d'Hom.*, th. XIIIe.

[3] *Pro aris et focis.*

[4] Vulcain.

[5] Gaure ne vient point de *Giaur*.

Zend *Avesta* la divinité qui inspira les livres des Mages; souvenir peu altéré du dieu *Ephaistos*.

Et ce mot *Zend*, d'où vient-il? Homère encore va nous l'apprendre.

Le barde, dans ses deux poëmes, joint toujours ensemble les *Sinties* et *Ephaistos*. Dans l'Iliade[1], on voit les *Sinties* recueillir chez eux *Ephaistos* tombant du ciel; dans l'Odyssée[2], on voit, parmi les *Sinties*, *Ephaistos* qui se cache pour laisser le libre jeu à Mars et Vénus qu'il se réserve de surprendre. Ces deux mots réunis, *Sinties, Ephaistos*, ont formé en Orient Zend Avesta[3].

Mais allons plus loin : où étaient les *Sinties?*

Remarquons que les deux scènes se passent dans l'Olympe, c'est-à-dire dans le Choir Gaur de Salisbury[4]. Or, le Choir Gaur est un temple solaire, et le Soleil est représenté comme un dieu voisin des scènes où paraissent les *Sinties* : Par exemple, il achevait sa course quand *Ephaistos* tomba du ciel; il se transforma en messager pour aller avertir *Ephaistos* des infidélités de Vénus, son épouse; en outre, dans ces deux dernières anecdotes, il est également parlé d'un lieu, un peu plus éloigné, où *Ephaistos* a son séjour, où il est adoré, et qui se nomme *Lemnos;* c'est la ville de Lyming, qui, en effet, se trouve à quelque distance de

[1] *Il.*, I, 594.

[2] *Odyss.*, VIII, 294.

[3] Dans la Bible, Perse et Elam sont synonymes; en effet, dans le pays des *Peers*, est la sainte demeure, *Holy-heim*.

[4] Le cromlech de Salisbury est tout déformé; mais celui d'Avebury laisse mieux voir sa forme astronomique.

là, sur le Solent. Les *Sinties*[1] étaient donc dans ce voisinage.

Ces détails nous montrent l'origine bretonne du mot Zend[2] et achèvent, par conséquent, de nous faire connaître le Zend Avesta.

Le roi de Perse, pontife des mages[3], était une incarnation du dieu Or-Muts[4]. En interprétant ce dernier nom d'après la langue saxonne, il peut signifier oreille coupée[5]. Hérodote n'a point reculé devant la singularité de la chose, et il nous conte effectivement l'histoire d'un roi dont on avait coupé les oreilles ; mais on va voir que la légende tout entière nous ramène en pleine Bretagne.

Les rois, comme on sait, étaient élus par le sort ; et pour cela on employait des chevaux sacrés, lesquels devaient être blancs[6], en saxon, *Nice ;* puis ils étaient oints[7], en saxon, *Smert ;* or, voici sur tous ces mots le récit de l'historien grec : Il y avait en Perse, dit-il, un mage qui avait les *oreilles coupées.* Le trône étant devenu vacant, il se fit passer pour *Smerdis*, héritier du royaume, et que l'on disait mort. On reconnut la fraude, on chassa l'intrus et l'on consulta, pour déterminer son successeur, les chevaux *Nizéens*.

[1] *Sint*, *San*, *Santo* sont des mots anciens ; les Sages du mont Athos, les Brames, sont appelés Sindi, Sindomani, etc.

[2] Voy. ce qui est dit de saint Dunstan. *Poés. d'Hom.*, th. XIIIe.

[3] Le roi de Perse était un pontife, un Lama, un Koutouctou, etc.

[4] Or-muts, Oromaze, Hormisdas. — Ormuts et Ariman sont Apollon et Diane, le Soleil et la Lune, le fleuve et le flux.

[5] *Oor*, oreille ; *mutsen*, couper. DARSY. *Dict. flam.*

[6] Tacite (*Germania*) les appelle *albi*.

[7] *Smeeren*, oindre ; *Smert*, oint. DARSY. *Dict. flam.*

On voit donc que les légendes contées dans l'Atropatène asiatique ne peuvent raisonnablement s'expliquer que par la langue des Atrébates bretons.

Voici une dernière question au sujet des mages :

Le livre qui porte le nom de *Zend Avesta* revient souvent sur un mot devenu fameux dans les systèmes modernes d'ethnographie. On y parle d'un pays de Turan[1]; il est situé vers le nord, au delà du royaume des Mèdes, et là se trouve Sibir; les Turaniens occupaient des forteresses inexpugnables, et dans leurs fréquentes incursions harcelaient les mages, et finalement ils les chassèrent de leur pays.

Évidemment, il ne peut être ici question de l'Atropatène; les mages y sont toujours, et, au nord de cette province, aucun nom ne se rapproche de celui de Turan; mais au nord du Cornouailles, à l'extrémité septentrionale de l'Irlande, se trouve le pays de Tyrone, tout entouré des épouvantables forteresses d'Omagh, de Grianan, de Pallas-Kenry, d'Arran, de Tory island, du lough Gur, de Tara et de mille autres qui entassent partout leurs ruines cyclopéennes; elles sont au delà des *Meati*[2]; c'est dans cette contrée qu'était le Zéphyre[3] lorsque Achille l'appela pour venir activer le feu du bûcher de Patrocle[4]. Tara surtout était célèbre dans la haute antiquité; tous les trois ans, les rois, les

[1] Les Turaniens, dit-on, sont des peuples du nord de l'Asie qui chassèrent les Aryas et les forcèrent d'émigrer dans nos régions.

[2] Ancien peuple du centre de l'Irlande.

[3] C'est le Sibir des livres de Zoroastre.

[4] *Poés. d'Hom.*, th. III[e] et XIII[e].

druides, les bardes[1] se réunissaient dans ce somptueux castel pour élire le chef[2] de la coalition, et décider les expéditions triennales[3] sur mer et les grandes entreprises contre les États voisins. Strabon nous apprend que le signe distinctif du druide était son collier d'or; en 1813, deux colliers en or pur[4] furent trouvés dans les ruines de cette forteresse.

Comme on le voit, les mages ont bien dans leurs traditions des monuments décrits, mais ces monuments sont en Bretagne. Passons maintenant aux brames[5], et nous verrons que les leurs sont en Gaule.

Les brames ne ressemblent point aux peuples que nous venons de voir; on ne trouve plus chez eux ni tour de Bélus, ni cercles solaires, ni culte du feu, ni temples à ciel ouvert, ni Turaniens[6] qui les attaquent, mais des indices d'une religion plus morale, plus ascétique; tout semble chez eux respirer la vie monacale; c'est une autre forme de druidisme, c'est un autre esprit, un autre peuple.

Ce simple tableau, sans autres détails, nous laisse déjà voir que le pays originaire des brames est différent de celui que nous avons décrit plus haut; les monuments astronomiques doivent y être remplacés par des abbayes. Or, dans la région qui est entre

[1] Au nord de l'Irlande étaient les *Feningi*.

[2] *To elect a supreme ruler. The engl. cycl.*

[3] Comme chez les Hébreux et les Phéniciens.

[4] Two splendid collars of pure gold were dug up here, in 1813. *The engl. cycl.*

[5] Il ne s'agit que des brames védiques.

[6] Ce sont les Tierns des Irlandais.

l'Escaut et la Somme, c'est toute une traînée de vieux cloîtres, les uns encore debout, les autres à moitié en ruines ou n'offrant plus que des débris étagés à toutes les profondeurs du sol. Les noms que portent ces antiques monuments sont encore vénérés dans l'Inde ; ainsi, la ville des Atrébates était *Rigiacum ;* là était l'abbaye des *Vedastes* qui, sous le nom de Saint-Waast[1], a repris avec le christianisme une partie de son ancienne splendeur ; or, encore aujourd'hui, le livre des brames se nomme *Rig Védas*. Les orientalistes prétendent que c'est le livre le plus ancien de l'Asie ; il est regrettable que, malgré leurs recherches, il n'aient pu déterminer son âge ; nous saurions vers quelle époque nos aïeux ont été coloniser l'Orient. Les Atrébates avaient aussi un fleuve sacré qui portait, comme tous les autres, un nom baptismal ; il s'appelait Canche[2], il arrosait *Hisdinum*, *Monasteriolum*[3] ; également, dans les poëmes sanscrits, le Gange baigne Hastina[4], c'est-à-dire la ville sainte du poëme des Pandos, et une foule de monastères nommés dans la légende de Rama.

Le nom d'Atrébate n'est pas étranger aux brames, mais il se trouve dans leurs écrits avec des circonstances qui sont bien singulières.

Nous voyons, dans l'Odyssée, la longue histoire d'Atrée et de son neveu Egisthe, qui tua Agamemnon

[1] Ses fondements sont cyclopéens, et bien antérieurs au christianisme.

[2] *Cangiare*, changer, transformer. *Orig. celt.*

[3] Hesdin, Montreuil.

[4] Hastinapoura.

revenant de Troie[1]. Dans les poëmes sanscrits, ce sont deux hermites, qui ont leur cellule au bord du Gange, et dont Rama vient demander la bénédiction avant de partir pour aller attaquer les géants ; l'un se nomme Atri, l'autre Agastia[2]. « Ce dernier, dit le poëte sanscrit, avait commis un meurtre dix mille ans auparavant, et il l'expiait par une vie solitaire et pauvre. » Étrange chiffre ! Est-ce que l'Odyssée aurait été écrite dix mille ans avant la Ramayana ?

Nous avons insinué plus haut qu'il y avait une espèce d'antagonisme entre les deux pays des Atrébates ; les monuments orientaux semblent confirmer ce soupçon. Ainsi, en Bretagne, le corbeau[3] est l'oiseau vénéré ; il devait être par conséquent en honneur chez les mages ; et, en effet, nos savants l'ont trouvé sculpté sur les monuments de Ninive ; dans les livres des brames, le corbeau est l'oiseau maudit.

Voici un autre exemple et qui est du même genre.

Homère, avons-nous dit, a trois légendes qui se passent au pays des Atrébates : celles de Circé, des Sirènes, de Charybde et Scylla ; or, ces trois légendes, dans l'Inde, forment toutes seules un long poëme, qui est la Ramayana ; il se divise en deux parties : l'une, correspondant au mythe de Circé, décrit le pays gaulois ; l'autre, comprenant les deux aventures passées en Bretagne, décrit le pays breton. Naturellement l'au-

[1] Voy., plus loin, th. XIVe.

[2] *Agosto*, pauvre, frère mendiant. OUDIN. *Dict. esp.*

[3] Les légendes où paraît un corbeau rappellent le Cornouailles.

teur[1], qui est un brame, laisse percer, dans la conduite de son poëme, toute la rivalité qui existait entre les deux contrées.

La première partie nous montre Rama envoyé du ciel pour combattre les monstres. Il naît à Oude; il prend pour femme Sita; il reçoit le baptême dans le Gange; il se forme à la vie ascétique sous la direction de Mitra, et, ainsi arrivé à la perfection religieuse, par une suite d'actes où l'on reconnaît toute l'initiation d'Ulysse, il est prêt à remplir sa mission.

Tous les mots que l'on vient de voir sont empruntés aux monastères des Atrébates. Oude-mer, Sithiu[2] sont des noms d'abbayes; Mitra et Circé, divinités solaires[3], sont un même mythe; nous avons expliqué les autres mots.

La grande expédition que Rama va entreprendre, ce sont les aventures des Sirènes et de Charybde; et celles-là vont nous transporter chez les Atrébates de Bretagne.

Ulysse, après son initiation, traverse une mer et rencontre d'abord des femmes séductrices, que les peuples ibériques appellent *Ragaza*[4]. Rama, une fois devenu brame, part pour une expédition lointaine et, trouvant sur sa route des êtres malfaisants appelés *Rachasas*, il les attaque et les détruit.

Ulysse, arrivé au fond du Cornouailles, près de

[1] Valmiky.

[2] Oude-mer est le Clairmarais; Sithiu est l'abbaye de Saint-Omer.

[3] Mitra, couronné des rayons du soleil; Circé, fille du Soleil.

[4] Rachotis, ancien nom d'Alexandrie, dérive de là.

Hel's town, la ville des florales, trouve un passage dangereux, le franchit et triomphe du monstre qui le gardait, quoique celui-ci eût douze pieds et six mâchoires effroyables. Dans le poëme sanscrit, le monstre au harpon, nommé *Ravana*, corbeau[1], rappelle, par ce mot, le Cornouailles ; il a cent bras, tous armés ; fils de Siva, il offre chaque année à son père cent fleurs ; il défend un passage qui mène dans son île ; Rama l'attaque, force le passage et triomphe du monstre.

Ulysse, après cette rude épreuve, est emporté au délicieux séjour de Calypso, Rama est enlevé dans la céleste demeure, ou, comme dit le poëte indou, dans l'Himalaya[2].

Le poëte se rencontre donc avec Homère ; mais il ne l'a point copié ; il cite, en décrivant le Cornouailles, des noms qui ne se trouvent point dans l'Odyssée. J'en donne quelques exemples. Ainsi Rama, arrivé près du pays de Ravana, rencontre Hanuman, roi des singes, et le prend à son service ; cette légende est fondée sur un détail géographique dont il n'est point question dans Homère ; les habitants des deux Cornouailles étaient appelés Cénomans[3], c'est-à-dire hommes momifiés, siégeant en image sur leur trône dans leur enceinte cyclopéenne ; le poëte sanscrit a fait de tout

[1] *Raven*, corbeau.

[2] *Heimel Aya*, céleste terre. — Il y devient Boudha. Boudha (bouder) et Calypso (kalupto) signifient caché.

[3] *Cenomani*, d'un côté de la Manche, et *Cenomagni*, de l'autre. *Man*, homme ; *Ceno* est le grec *Kenos*, vide, le latin *Cinis*, cendre, le celtique *Kene*, germe, le chinois *Kuen*, même sens.

cela Hanuman, roi des singes, s'offrant à accompagner Rama dans son expédition. Ainsi encore, Homère, en parlant du détroit, y place des rochers oscillants[1], mais sans les nommer; dans l'Inde, ce détroit est appelé Manhar[2], c'est-à-dire le détroit des Menhirs. Enfin Rama, après sa victoire, pousse plus loin et arrive au royaume de Lanka; plus loin que le Cornouailles, on trouve les Sor-Lingues[3], dont ne parle point l'Odyssée.

On voit par tous ces détails l'importance des deux pays que la Manche sépare; ils avaient une civilisation différente et cette civilisation se reflète dans les plus antiques institutions des peuples.

De l'Olympe.

Lorsque l'empire romain, en s'étendant, révéla aux géographes de nouveaux pays, ils trouvèrent partout des dénominations étranges, qui annonçaient des faits nouveaux pour eux, et qu'ils inscrivirent dans leurs livres sans les interpréter. Lorsque, par exemple, ils arrivèrent au fond de la vieille Europe, où tout est plein de merveilles, ils entendirent appeler Iles des Dieux ces mêmes régions que nous venons de décrire, et c'est sous ce nom qu'elles sont marquées dans leurs ouvrages. Quels sont ces dieux?

[1] *Plactas.*

[2] Entre l'Inde et Ceylan. C'est là que les Indous placent leur légende de Ravana.

[3] *Ling*, différemment écrit, peut se traduire par Lanka, langue, serpent, etc.; ce qui a produit des légendes très-différentes.

Les Druides donnaient aux héros de la religion ancienne l'immortalité; par l'embaumement, ils conservaient au corps sa forme primitive et croyaient, en faisant ainsi durer le personnage au delà de la mort, qu'il continuait de vivre endormi dans une béatitude divine. Ils se servaient pour cette œuvre merveilleuse de *maciga*[1], de *sylphium*[2], de *nardus*[3] *celtica*, de *lazerpitium*[4], de *ben*[5], de tar[6], d'ambre; Homère, parlant des immortels, ne cite que ces deux derniers ingrédients et suppose poétiquement que, pour entretenir leur divinité, ils ont comme nourriture l'ambroisie, et comme boisson le nectar.

Le poëme des Argonautes, ayant à exposer le même mythisme, nous fait mieux connaître la chose dans sa réalité; on y voit[7] que Téthys frottait[8] d'ambroisie le corps de son fils Achille, pour le rendre immortel et l'empêcher de vieillir.

L'ambroisie et le nectar étant ainsi devenus l'emblème de l'immortalité, la poésie s'habitua à généraliser ces mots; elle les appliqua non-seulement aux

[1] En espagnol, *Almaciga*. *Orig. celt.*, th. XVI[e].

[2] L'ombre, la muse, l'âme terrestre, ainsi momifiée, s'appelait Sylphide.

[3] D'où le grec *Nertera*, les enfers, les lieux où étaient déposées les momies.

[4] Appelé aussi *Lazer*, d'où Lazare, l'embaumé de l'Évangile.

[5] Onguent célèbre en Asie; on en oignait les ossements, *Bein*. *Orig. celtiques*.

[6] *Tar*, goudron; *Nec-tar*, goudron des morts.

[7] APOLL. DE RHODES. *Argon.*, liv. IV, 871.

[8] Le poëte dit : *Chrieske;* par cette onction, elle le rendait *Christos*. *Orig. celt.*

corps qu'il fallait préserver de corruption, mais à tout ce qui devait être immortel, aux emblèmes divinisés, aux objets qui sont à l'usage des dieux, aux chevaux qui conduisaient Junon dans les champs troyens.

Les corps, que l'on conservait ainsi en odeur de sainteté, étaient placés dans les temples, rangés autour du sanctuaire et assis sur des trônes. Ces temples étaient une image du monde[1]; on y voyait le soleil dans sa gloire, la lune, le firmament étoilé, les divinités symboliques, la foudre, les éclairs, les nuages; au centre était l'autel tourné vers l'orient, et, à l'entour, les dieux dont nous avons parlé; le maître de ces dieux avait un trône plus élevé; des Camilles, des Houris faisaient le service du lieu saint.

Tous les peuples druidiques imitèrent cette forme; mais c'est au Pérou qu'elle s'est le plus longtemps conservée. Les habitants de ce pays, du nombre de ceux que l'on appelait Éthiopiens[2], avaient bâti pour leurs dieux un véritable Olympe. Voici comme en parle le témoin[3] qui peut le mieux nous le décrire.

Dans un lac voisin de Cusco était une île sacrée. On y voyait un temple du Soleil, embelli avec une incroyable magnificence; des lambris d'or couvraient les murs; le grand autel était placé vers l'orient, et on remarquait, au-dessus, la figure du Soleil en or, ayant un visage

[1] Un *mound* (*Dict. angl.*), c'est-à-dire un retranchement circulaire, entourait le temple et déterminait le lieu sacré, d'où *Mundus*.

[2] *Orig. celt.*, th. XVe. — Les Druides, Maures, Éthiopiens sont une même chose. *Keusch* signifie pur (*Dict. celt.*), et de là vient Cusco.

[3] GARCILAS. *Hist. des Incas*, liv. III, ch. 20-25.

rond, environné de rayons et de flammes[1]. Aux deux côtés de cette image étaient rangés, par ordre et en demi-cercle, les anciens rois, si bien embaumés qu'ils paraissaient être en vie. Ils étaient assis sur des trônes d'or. Autour du temple étaient cinq pavillons couverts, en forme de pyramides, et tout festonnés de guirlandes où brillaient les plus riches métaux et les plus fines pierreries. Le premier était destiné à servir de logement à la Lune; elle y était représentée en argent, ayant un visage de femme. Le second était consacré à Vénus, aux Pléiades, aux Étoiles en général; ces astres y étaient en image, et la voûte semblait un ciel étoilé[2]. Le troisième renfermait la Foudre, le Tonnerre, les Éclairs, qui étaient ainsi sous la main et à la disposition du dieu. Le quatrième était la demeure de l'Arc-en-ciel que l'on voyait dessiné sur la muraille et brillant de toutes ses couleurs. Le dernier appartement était celui du grand prêtre. Le tout était renfermé dans un enclos en carré et l'on y entrait par douze portes brillamment ornementées d'or et de pierreries. Les ministres servaient par semaine, et les semaines se mesuraient sur les quartiers de la lune. Des vierges consacrées au Soleil préparaient tout ce qui était nécessaire pour les cérémonies.

Tel était le temple solaire des Péruviens; mais on sent que ce n'était qu'une imitation réduite d'un plus grand Olympe; ces peuples eux-mêmes, par leurs traditions,

[1] En celtique, cette figure rayonnante se dit *Gloor*, d'où *Gloria*. OLINGER. *Dict. holl.*

[2] La chambre étoilée.

nous mettent sur la voie pour reconnaître d'où vient l'emprunt; ils racontent à ce sujet une histoire qui nous ramène encore une fois à la légende d'Homère, à la terre du Soleil, au rocher flottant, au Bélen.

La région où se trouve le lac sacré se nomme Apolo Bamba[1]; le temple était sur un îlot séparé du rivage par un détroit; un déluge étant survenu, cet îlot fut le premier objet qui fut aperçu du Soleil après la retraite des eaux; il se nomme Titi-Caca, c'est-à-dire *Tidt-gaw*, la terre du flux. Mango Capac[2], fils du Soleil, ayant franchi ce détroit, vint bâtir Cusco et civiliser les peuples.

On voit donc, sur ces fables, que c'est encore au Cornouailles qu'il nous faut revenir et que c'est là que doit se trouver l'idée première de l'ancien Olympe.

Dans Homère, l'Olympe n'est point une montagne; aucun mot du poëte n'insinue la moindre idée d'élévation[3]; mais, dans ce séjour des immortels, il y a une place élevée pour le maître du tonnerre; son trône domine de haut les siéges des autres dieux et touche presque, dit Homère, *aux nuages dorés*[4] qui forment la voûte du temple.

Lorsque Téthys va implorer Jupiter pour son fils Achille, elle ne gravit point de colline; elle entre de

[1] Voy. l'*Atlas* de l'*Encycl. méth.*, carte du Pérou.

[2] La Manche, qui sépare les deux Bretagnes, est un ancien mot: le pontife de Cusco en fut appelé Mango; *Mank* signifiant boiteux, le pontife des Égyptiens était boiteux. *Orig. celt.*

[3] Le temple de l'Olympe est dit *Aipus*, *Akros;* mais ces mots ne se rapportent point à une montagne.

[4] Chryseioisi nephessi. *Il.*, ch. XIII, v. 523.

plain pied[1] et monte au trône de Jupiter qu'elle trouve assis *à l'écart*[2] *des autres dieux sur le siége le plus élevé de l'Olympe aux nombreux créneaux*. De même, lorsque Apollon dut aller venger son prêtre Chrysès, il descendit des créneaux de l'Olympe, *Olympoio karenôn*[3], c'est-à-dire des dolmens rangés en cercle dans l'enceinte sacrée. Les dieux, d'après Homère, y sont assis sur des coussins, *Thôkois*[4], et ne se lèvent que pour vaquer aux fonctions de leur divinité.

Le poëte nomme cette enceinte *Doma*[5], dôme. Les immortels qui y siégent sont appelés tantôt *Ouraniones*[6], c'est-à-dire grands-aïeux, tantôt *Macares*[7], bienheureux; et, en effet, ajoute Homère[8], *dans l'Olympe, ils n'ont à souffrir ni du vent, ni de la pluie, ni de la neige;* ils sont endormis dans la béatitude. C'est à ce dernier trait que le poëte fait allusion lorsqu'il nous représente Ulysse s'adressant aux dieux, *qui siégent dans le vaste Olympe*, les priant tour à tour d'avoir pitié de lui, puis tombant, comme eux, dans un profond sommeil.

Ainsi que nous l'avons vu, les colombes qui portent l'ambroisie à Jupiter se trouvent arrêtées par les rochers du Cornouailles; ce qui semble indiquer que là sont

[1] *Elthousa*, allant. *Il.*, ch. I, v. 494.

[2] *Ater*, à l'écart. *Poludeirados*, aux nombreux créneaux.

[3] *Il.*, ch. I, v. 44.

[4] Le grec *Thôkos* est le celtique *Doek*, drap, coussin. Darsy. *Dict. flam.* — *Il.*, ch. VIII, v. 439.

[5] *Il.*, I, 600.

[6] *Il.*, I, 576. *Oor*, grand; *Ahn*, parent.

[7] Les deux plus grands monuments druidiques sont celui de Avebury (*Avus*, aïeul) et celui de Old Sarum (*Sauros*, momie).

[8] *Odyss.*, VI, 42.

les dieux immortalisés par l'ambre. Et, en effet, à en juger par tous les passages qui paraissent déterminer la position de cet Olympe, c'est dans ces cantons qu'il faut le chercher, c'est dans ces vastes débris que nous appelons druidiques[1]; seul vestige qui nous reste du séjour des dieux.

Il est remarquable que ces ruines bretonnes sont toutes dirigées vers le Cornouailles, vers la péninsule la plus saillante de l'Angleterre; mais ce qui l'est bien davantage, c'est qu'Homère, parlant de l'Olympe, le place en effet dans la direction d'un promontoire. Ainsi, lorsque Junon fut appelée pour aller à Argos aider à la naissance d'Hercule, elle *quitta*[2] *précipitamment*, dit le poëte, *le promontoire où est l'Olympe*. Ainsi encore, quand Jupiter envoya les douze dieux qui l'entouraient pour prendre part au combat final qui allait se livrer autour de Troie : *Allez tous*, dit-il[3], *moi je reste assis dans cet angle où est l'Olympe.*

Nous avons vu ce passage de Plutarque où il est rapporté qu'au voisinage du mont Bélen sont des îles mystérieuses, et que Saturne endormi y est tenu enchaîné par des démons sous la garde de Briarée. L'île de Bryar est dans les Sorlingues[4]; on y voit le fameux château des Géants bâti sur un abîme; elle est

[1] Les Keltes sont appelés Chaldéens en Asie; les Derwidt y sont appelés Dravidas; et vers Ceylan, où sont ces Dravidas, on trouve des monuments comme ceux de Bretagne.

[2] *Lipen*, elle quitta; *Rion*, le promontoire.

[3] *Il.*, ch. XXIV, v. 22. — *Ptuchò*, angle.

[4] Les îles Sorlingues ou Scylly. *Sore*, le *Sauros* des Grecs, signifie en léthargie; *Lang*, *Slang*, serpent qui mue.

en face du Cornouailles; or, voici ce que dit Homère[1] : *Lorsque les dieux voulurent enchaîner le fils de Saturne, Téthys alla chercher le géant Briarée[2]; il se posta en avant du grand Olympe, et tout rentra dans l'ordre.* Il est difficile de parler avec plus de clarté et de marquer avec plus de précision l'antique demeure des dieux.

Je cite un dernier passage[3].

Jupiter, se trouvant près de Troie, sut que Junon se préparait à sortir de l'Olympe pour venir prendre part au combat. Il lui envoya d'abord Iris aux ailes d'or; puis il y alla lui-même et s'assit au milieu des immortels. Il reprocha à la déesse sa fureur des combats : *Je méprise ton courroux*, ajouta-t-il; *va, s'il te plaît, aux extrémités de cette terre[4], par-delà l'Océan, dans ces lieux très-rapprochés[5] où Saturne est relégué au fond du Tartare; soulève ce noir empire contre moi, je ne m'en inquiète point.* Junon garda le silence, et, en ce moment, dit le poëte, le soleil se précipita dans l'Océan, laissant derrière lui, sur terre, la ténébreuse nuit.

Enfin, tous ces détails nous font comprendre pourquoi la Bretagne était appelée Ile des Dieux; ils y

[1] *Il.*, ch. I, v. 403.

[2] Appelé *Aigé*, par les hommes, dit Homère; or, *Aeghe* signifie île. Darsy. *Dict. flam.*

[3] *Il.*, ch. VIII, v. 397.

[4] Le poëte dit : *Peirata gaiès*, les extrémités de la terre; exactement *Land's end*, nom du cap le plus occidental du Cornouailles. Les Latins le nommaient *Anti-Vestœum*, West-End, extrémité de l'Ouest.

[5] C'est le sens de *Neiata;* v. 478.

avaient leur temple; les trônes sur lesquels ils siégeaient répondent encore, quoique délabrés, au tracé d'Homère; on n'y voit plus que des pierres redevenues brutes, après une si longue suite de siècles; mais nous savons par le poëte que cet Olympe autrefois était digne des dieux par sa richesse et sa magnificence.



DIXIÈME THÈSE.

ULYSSE DANS L'ÎLE DE CALYPSO.

Quand un vaisseau, partant de l'extrémité du Cornouailles, est poussé sans relâche par une tempête, rencontre, après dix jours de course, une île et que cette île est déclarée être au milieu[1] de la vaste mer, il faut nécessairement que ce soit une des Açores ; ce groupe seul répond à un pareil ensemble de conditions ; c'est donc là qu'Ulysse, après avoir échappé aux dangers de Charybde et Scylla, fut porté par sa fidèle carène et déposé sur le rivage. Le nom de l'île est Ogygie ; le nom de la déesse qui l'habite est Calypso.

Des îles Açores.

Habitués à la science étroite des Grecs et des Romains, nous ne pouvons nous persuader qu'il existât jamais des peuples qui aient connu ces parages, qui les aient fréquentés, qui se soient joués de ce vaste Océan, passant d'un rivage à l'autre avec autant de facilité que l'on franchit un fleuve ; les îles qui s'y trouvent dissé-

[1] *Omphalos thalassès.* — Les Açores sont presque à égale distance du Portugal et du banc de Terre-Neuve. *Odyss.*, ch. I, v. 50.

minées sont des étapes où nous remarquons cependant les traces de leurs pas.

Les anciens, dans les principes de leur religion, vénéraient avant tout les dépouilles mortelles de leurs aïeux ; il les tenaient en réserve pour les florales et les gardaient avec un soin religieux en lieu sûr. Le plus souvent, on choisissait, pour conserver ce précieux dépôt, un îlot écarté et d'où l'on bannissait tout établissement profane. Ces lieux saints portent différents noms qui leur sont restés de ces anciens temps et qui peuvent encore aujourd'hui nous aider à reconnaître leur destination primitive; telles sont les îles Pithécuses[1] ou des aïeux, les îles de Man[2] ou des momies, les îles de Cume[3] ou de la résurrection, les îles d'Achille[4] ou du sommeil, les îles de Cythère[5] ou des florales.

Mais le plus souvent, comme les morts y subissaient une transformation, une mue, c'est de cette idée que les îles mortuaires ont tiré leurs noms; elles les ont généralement empruntés des animaux muants, salamandres, serpents, lézards[6], qui se dessèchent pendant l'hiver pour revivre au printemps. Ces animaux sont appelés, en grec, *Sauros*, et en celtique, *Soore*[7], ce dernier mot signifiant desséché, momifié. Les Syringes, dont parle

[1] *Pitheke*, aïeul. Darsy. *Dict. flam.*

[2] Ile des mânes. — *Moon*, esprit. Darsy, *Dict. flam.*

[3] *Kiemen*, pourrir et renaître. Darsy. *Dict. flam.*

[4] *Schuylen*, être caché dans une grotte, dormir. Darsy.

[5] *Cotarro*, lieu de débauches, c'est-à-dire de florales. Quintana. *Dict. esp.*

[6] Ainsi, les îles Ophiuses, près de l'Espagne, l'île des Serpents, vers les bouches du Danube, etc.

[7] *Soore*, *Sore*, desséché. Darsy. *Dict. flam.*

Ammien Marcellin, étaient des cavernes à momies, où l'on n'arrivait que par des détours complexes [1], dont le vulgaire n'avait pas le secret. Plusieurs îles ont conservé cette racine, *Sore*, dans leur nom : par exemple, les Sorlingues[2], où les corps attendaient, au fond du Tartare[3], le *Furry-dance*, pour reprendre une vie nouvelle; Kurri-Sar[4], d'où les Slaves espéraient voir sortir leur messie; la Sardaigne, primitivement, *Sar-tania*, encore toute couverte de monuments funéraires[5].

Les îles où vient d'arriver Ulysse sont rangées dans cette dernière classe; cachées au sein de l'Atlantique, elles recevaient les corps des justes qui leur étaient apportés de l'un et l'autre continent; elles favorisaient leur mue, et prirent de là le nom de *Sore*. Les Ibères, comme on sait[6], font souvent précéder leurs mots de la lettre A; ils prononcèrent donc Açore.

Mais il se trouve que ce mot, ainsi écrit, signifie épervier; et sur cette déviation de sens, on fit, comme toujours, des fables interprétatives : « Il y eut autrefois des éperviers dans ces îles, dit-on[7], mais ils ont disparu. » Il semblerait que cette interprétation était déjà en vogue au temps d'Homère : « Dans l'île de

[1] Telles sont les cavernes de la Meuse, de Ténériffe.

[2] *Loung*, serpent, en Chine. *Leng*, dans nos pays, désigne aujourd'hui les poissons que l'on sale pour les conserver. OLINGER. *Dict. holl.*

Tar, goudron. *Tartare*, caverne des momies goudronnées.

[4] Ile de la Mère des dieux, en Esthonie. *Koor*, lieu des orgies. Cette île se nomme plus souvent Œsel.

[5] Les Noraggi. *Orig. celt.*

[6] Olive se dit *Zeith* en phénicien, et *Aceite* en espagnol; amande, *Luz* en phénicien et *Alloza* en espagnol, etc.

[7] Tous les auteurs.

Calypso, dit-il[1], on voit des *éperviers*, des *tiercelets*, des *corneilles*[2]; » et quand il donne à cette île un nom, il l'appelle Ile des éperviers, *Hawk-oog*[3], qu'il écrit *Ogugia*[4].

Les mystères homériques étaient ceux de toutes les grandes nations du monde primitif, et constituent le fond de la mythologie ancienne; les éléments accessoires ont pu s'altérer dans les différents pays, mais les points principaux laissent toujours voir leur origine. Ainsi, par exemple, on retrouve partout l'idée d'un antique fondateur de la religion qui a disparu, dont on ignore la cachette et que l'on attend toujours; il se nomme Quetzalcoatl, au Mexique, Bochica, chez les Muiscas.

Au fond de l'Asie, ce messie qui s'obstine à rester caché, qui *boude*, pour employer le vieux mot gaulois, se nomme *Boudha;* mais sa légende a tous les traits de celle d'Homère. Boudha, comme il est dit dans le Lotus[5], était au pic de l'épervier; il vit un stoupa[6] s'élever de terre et il entendit des gémissements qui en venaient; il fendit le stoupa, et *Tatha-gat*, c'est-à-dire, en celtique, le dieu mort, se réveilla et sortit.

Comme on le voit, cette île des éperviers, cette léthargie temporaire, ce réveil, c'est tout le mystère des Açores.

[1] *Odyss.*, V, 66.
[2] Açore (Saint-Michel), Terceira, Corvo.
[3] *Hawk*, épervier en anglais; *Oog*, île en hollandais.
[4] *Odyss.*, VII, 244.
[5] Traduit en français par Eug. Burnouf.
[6] La pyramide sous laquelle dort le juste destiné à revivre. *Poés. d'Hom.*, th. XIII[e].

Les Brames de l'Indoustan ont des légendes analogues. Il est dans leur mythologie un nom qui revient toujours, c'est celui d'Indra ; comme ce mot dérive du celtique *Ander*, autre, il s'applique à tout ce qui devient autre, qui se transforme, qui mue, aux saints dont la momie attend au mont Mérou[1] une brillante renaissance. Les livres sanscrits disent qu'il n'y séjourne que pour un temps; mais, ce qui est remarquable, ils donnent à cette période d'absence temporaire le nom de *Calpa*, qui n'est autre que celui de Calypso.

On voit donc, par ces inductions, où il faut prendre l'étymologie de ce dernier nom; il dérive du grec *Calyptô*, cacher[2].

Il ne faut pas croire que ces traditions homériques, qui sont encore des articles de foi dans les pays lointains, aient disparu complétement parmi nous; seulement, avec la légende de Calypso, nous nous rapprochons des régions ibériques, et c'est là surtout que les souvenirs doivent s'en être conservés.

Ainsi, Ulysse séjournant aux Açores était comme captif et soupirait sans cesse après sa patrie; la langue ibérique a retenu de cet incident le verbe *Açorarse*[3], s'ennuyer.

C'était un grand privilége d'être transporté après sa mort dans ces îles mystérieuses; mais, vu leur éloigne-

[1] *Mair*, chez les Caraïbes, signifie transformation (Thévet). Il en est de même du latin *Mors*, du mont Mérou, dans les livres sanscrits.

[2] De Bochica dérive également l'ibérique *Buscar*, chercher.

[3] Dans l'ancien jargon ibérique. Oudin. *Dict. esp.*

ment, un petit nombre d'élus obtenaient cette faveur. On employa l'antique méthode de substitution ; on remplaça les îles par des vautours, lesquels s'appellent également *Azor*, et les anciens Espagnols[1], se dispensant d'une course lointaine, exposaient les corps morts aux vautours :

> *Tellure, ut perhibent, is mos antiquus Ibera*
> *Exanima obcœnus consumat corpora vultur.*

Encore de nos jours, la religion populaire a des usages qui remontent jusqu'à cette origine. Par imitation de nom, l'azur fut la couleur désignative de cette lointaine retraite ; d'un autre côté, Ulysse y séjourna sept ans ; or, c'est une pratique assez commune de porter pendant sept ans des habillements d'azur et de se retrancher pendant cette période aux jouissances mondaines ; l'on est, suivant le mot vulgaire, voué au bleu.

Les Açores, d'après ce qui vient d'être dit, ne diffèrent point des îles funéraires que nous avons déjà vues ; seulement, perdues au sein du vaste Océan, elles avaient quelque chose de plus sacré, de plus féerique, qui se prêtait mieux à la fiction. Il s'y trouvait donc, comme partout ailleurs, des momes[2] divinisés par le nectar et l'ambroisie, qui attendaient dans leur grotte le moment de se réveiller ; mais, dans Homère, ils sont tous ramenés à une seule personnification, qui est celle

[1] Les Ibères, les Perses, les Indous avaient cette coutume. Don Calmet. *Dict. de la Bible.*

[2] Mummie, *Amomum*, *Cinnamomum* (*Kene*, germe. Darsy) sont des matières d'embaumement. *Mom*, corps, en coréen.



de Calypso ; l'île est son séjour, elle y est immortelle, elle y règne.

C'est, dit Homère, une nymphe[1]; et par ce mot il confirme tout ce que nous venons de dire. En effet, les Phéniciens seuls ont fréquenté ces parages[2] et imaginé ces fictions que plus tard Homère poétisa dans un autre idiome[3]; c'est par conséquent dans leur langue qu'il faut chercher le sens de ce mot. En phénicien *num* signifie dormir; la *nymphe* Calypso n'est donc autre qu'une ombre[4], une muse[5], une fée[6]; aussi quand Ulysse aborde à sa grotte, c'est pendant le temps du sommeil, au milieu de la sombre nuit.

Parlons maintenant de son île.

Ile de Calypso.

Ulysse, en arrivant à l'île de Calypso, fut accueilli par la déesse dans sa grotte; au voisinage était une vallée délicieuse et plus loin un bois de grands arbres ; Ulysse, après être resté sept ans dans cet exil lointain, reçut enfin des dieux l'ordre de repartir pour son pays; il se fabriqua dans cette forêt un radeau, le poussa dans le port et s'embarqua.

Tel est en résumé le récit d'Homère; voyons-en avec détail les principaux éléments.

[1] *Odyss.*, ch. V, v. 149, et ailleurs.
[2] *Orig. celt.*, th. XXI[e].
[3] *Poés. d'Hom.*, th. VIII, 11.
[4] Une momie ambrée et déposée dans une grotte.
[5] Les ombres des grottes de la *Meuse* s'appellent *Muses.*
[6] Dans toute la France atlantique, on trouve des grottes des fées.

La grotte est ainsi décrite par le poëte.

Elle se trouve sur le rivage, mais à quelques pas de la mer[1]; elle est vaste[2] et ses abords sont tapissés d'une vigne habilement taillée; on y voit les colonnes[3] d'Atlas, lesquelles touchent à la terre et au ciel.

Sur ce peu de détails, il nous est facile de retrouver la grotte. Les îles Açores[4] sont au nombre de sept; la plus rapprochée du Portugal se nomme Saint-Michel; là, se trouve une grotte très-singulière par les monuments antiques que l'on y rencontra; elle est justement sur la côte où l'on arrive en venant du Cornouailles, et tout en elle répond à la description du poëte.

Voici ce que dit le plus ancien voyageur qui en parle[5]: « *L'île Saint-Michel est une des plus remarquables des Açores; vers le septentrion, sur le rivage de la mer, les premiers qui la découvrirent, fouillant contre un rocher, aperçurent une grotte de la hauteur de dix pieds et autant en largeur; mais on n'y trouva autre chose quelconque sinon deux monuments de pierre longs de douze pieds et demi, larges de quatre pieds et demi environ. Ceux qui ont vu lesdits monuments, construits assez rustiquement, m'ont assuré y avoir seulement remarqué le portrait de deux grandes couleuvres qui étaient autour desdits monuments; au haut de chacun*

[1] *Odyss.*, ch. V, v. 57.

[2] *Odyss.*, ch. V, v. 77.

[3] *Odyss.*, ch. I. v. 53.

[4] Ce sont les sept Atlantides des anciens; on nous donne leurs noms; la première est Maia, que je crois être Saint-Michel. *Mai*, en coréen, signifie épervier.

[5] Thévet. *Cosmog. univers.*, liv. XXIII, ch. 7.

de ces monuments était gravé, en lettres hébraïques[1], *grandes de quatre doigts, ce mot* MUTSAL ; *au bas de l'un était le mot* SARAHAL *et au bas de l'autre le mot* TALBIZ. »

On peut remarquer que les colonnes, conformément aux données du poëte, s'élevaient jusqu'au ciel de la grotte. L'inscription supérieure, *Muth's hol*[2], semble signifier grotte mortuaire ; quant aux deux mots qui sont gravés au bas, l'un peut s'écrire *Sar-hol*[3], grotte du lézard, l'autre *Teel-biz*[4], serpent régénérateur. Ces mots, sur les colonnes, étaient écrits en lettres phéniciennes ; et en effet, il y avait des relations si connues entre les Phéniciens et les Açores, que le mot *al Faneque*[5] en vint chez les Ibères à signifier épervier.

Naturellement, la vigne qui tapissait la grotte de la déesse a disparu dans les ruines; mais elle n'a point quitté ces parages, et l'île continue toujours d'envoyer à l'Europe[6] le même vin dont autrefois Calypso donna une outre à Ulysse pour son voyage.

La grotte, comme toutes les œuvres de l'homme, se détruisit avec le temps et finit par n'être plus qu'un tas de décombres; mais, dans son voisinage[7], Homère nous décrit un admirable vallon creusé par la nature,

[1] Thévet les cite en lettres hébraïques et dit que, par l'hébreu, personne n'a pu les expliquer.

[2] *Muth*, dieu de la mort chez les Phéniciens ; *hol*, grotte.

[3] *Sar*, *Sauros*, lézard ; *hol*, grotte. C'est le mot *Azore*.

[4] *Teelen*, régénérer. DARSY. *Dict. flam. Bisse*, en blazon, *bigio*, en italien, signifient couleuvre.

[5] *Alfaneque*, épervier. *Dict. esp.*

[6] Cinq mille tonneaux chaque année, dit-on.

[7] *Amphi*, dans les environs. Ch. V, v. 63.

planté par elle et où par conséquent rien ne meurt que pour revivre. *Là*, dit-il, *on voit des fontaines qui, roulant leurs blanches*[1] *eaux, se jouent dans la prairie et courent se perdre à la mer en mille petits ruisseaux; partout l'œil se repose sur un admirable tapis de verdure, émaillé de violettes et de fleurs aromatiques.*

Ce jardin enchanté subsiste toujours; les rares voyageurs qui abordent dans cette île lointaine ne manquent point d'aller voir l'admirable *Val de Furnas;* il est sur la côte orientale, au sud et à peu de distance de la grotte mystérieuse: *C'est*, disent les géographes[2], *un vallon profond et très-romantique d'où sort la Ribeira Quente, petite rivière dont les eaux fumantes se frayent un passage à travers les fentes des rochers et débouchent à la mer, où à une grande distance de la côte on voit en quelques endroits l'eau bouillonner avec violence.* Les eaux qui arrosent cet Éden sont, dit Thévet[3], de toutes couleurs, *vertes, perses, rouges, blanches, jaunes; il y en a de froides, il y en a de chaudes.*

On voit que le poëte ancien et les géographes modernes ont copié le même tableau.

Ce beau jardin était entouré de vergers touffus où, en toutes saisons, les oiseaux cachaient leur couvée parmi les feuilles, les fleurs et les fruits. Homère, après avoir dit que les arbres de ces bosquets sont couverts d'une éternelle verdure[4], en cite trois que les interprètes,

[1] *Leucô*, blanc. Ch. V, v. 70.
[2] MALTE-BRUN. Liv. 190.
[3] *Cosmog. univ.*, liv. 23.
[4] *Téléthoosa*, toujours vert (Ch. V, v. 63), c'est-à-dire toujours en feuilles, en fleurs et en fruits.

anciens et modernes, traduisent par aune, peuplier et cyprès ; il est cependant facile de voir que les deux premiers ne sont point des arbres verts ; et, quant au dernier, le poëte lui donne l'épithète de très-odorant, *Euodès*, ce qui ne convient point au cyprès.

Les trois arbres désignés par Homère embaument, sous un éternel printemps, l'île de Saint-Michel ; ce sont[1] l'oranger, le figuier d'Inde et surtout le cédrat *qui fait*, dit Malte-Brun[2], *le plus bel ornement des forêts*. Tous trois sont fameux dans les plus antiques traditions du genre humain. Disons un mot de chacun.

L'orange[3] est la pomme d'or des anciens mystères ; les Américains, en prenant les traditions atlantiques, figurèrent réellement en or l'arbre, les feuilles, les fleurs, les fruits, et plantèrent ces vergers artificiels dans leurs temples[4].

Dans les légendes orientales, il est aussi parlé d'orange, mais comme d'un fruit étranger au pays. Nous écrivons dans nos livres qu'elle vient de Chine, qu'elle nous fut apportée au xve siècle et qu'elle nous arriva par l'Inde, la Perse, la Turquie, l'Italie.

Ce sont là des hypothèses, mais voici des faits.

On lit dans les annales du Japon[5] : *Tatsima Mori fut*

[1] *Klathra*, *Aigeiros*, *Kuparissos*. Ce dernier est appelé *Euodès*, odorant. *Odyss.*, ch. V, v. 64.

[2] Liv. 190. — Malte-Brun nomme le figuier d'Inde bananier.

[3] L'orange fut appelée *Ourania*, céleste, d'où orange; on l'a aussi appelée pomme d'or, pomme des bienheureux, *happy* (d'où pomme d'api), pomme de paradis, etc.

[4] *Orig. celt.*, th. XXIIe.

[5] Siebold. *Voyage au Japon*, t. V.

envoyé dans le pays de Toko, pour y chercher les pommes aromatiques, toujours renaissantes. Il revint au bout de dix ans, et dota le Japon de la pomme d'orange. Or *taka*, en japonais, signifie épervier[1], et le voyageur, par une course de dix ans, est venu chercher l'orange, non pas en Chine, qui est à quatre pas du Japon, mais dans nos régions atlantiques, à l'île des éperviers.

L'oranger, dans Homère, est appelé *Klathra;* la racine ibérique[2] de ce mot nous explique pourquoi, de tous temps, sa fleur globuleuse, parfumée, prête à s'ouvrir, a servi d'emblème aux premiers mystères de l'union conjugale. La déesse des florales, dont on voit la statue à Rome, et qui a tous les insignes d'Isis, de Nehal Ennia, de Calypso, porte l'inscription CLATHRA[3]; les castagnettes, qui, dans la Bœtique[4], appelaient les initiés aux orgies, étaient faites de bois d'oranger[5] et furent appelées *klater*[6].

Après l'oranger, Homère cite le figuier d'Inde. Cet arbre se dit, en ibérique, *Higuera*, et le poëte change fort peu son nom lorsqu'il l'appelle *Aigeiros*. Il n'est point de religion où ce mot ne paraisse; Romulus,

[1] SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V.

[2] *Calar*, *Caladera* (*clathra*). *Orig. celt.*

[3] Elle tient à la main un sistre, *klater*.

[4] *Bœtica crummata.*

[5] Dans le midi des Gaules, on remplaça, pour les orgiesde Cybèle, l'oranger par le buis :

Tympana vos buxusque vocant...

[6] *Klater*, *Kladder*, crécelle, castagnette. Cette crécelle se fait encore entendre pendant les trois jours qui précèdent l'immolation pascale.

Osiris, Vischnou, qui tous ont un épervier pour emblème, naissent sous un figuier.

Enfin, le troisième arbre toujours vert est appelé, dans Homère, *Kuparissos*. Il répand une agréable odeur, dit le poëte ; c'est donc évidemment le cédrat des Açores. Pline et Martial en parlent, l'appelant également *Citrus*, et signalent les beaux ouvrages que l'on faisait, disent-ils, avec ce bois *odorant* et qui venait des régions *occidentales*. La Bible, qui le décrit également, se rapproche encore plus du texte d'Homère ; elle parle d'un bois odorant, appelé *Kupar*[1], que le Phénicien Hiram, roi de l'île de Zur[2], apporta à Salomon : *On*[3] *en fit des balustrades pour le temple, des harpes, des castagnettes pour les musiciens*. Ce bois est donc celui dont nous parlons ; il se nomme *Kupar*, il est odorant, il vient de l'île d'Açore, il est apporté par les Phéniciens.

Le fruit de cet arbre, comme on le voit dans les Géorgiques de Virgile, était employé contre les enchantements, et au souvenir des îles d'où il venait, il était communément appelé *Malum Assyricum*[4], la pomme des Açores.

Tels sont les trois arbres toujours fleuris qui paraient le séjour de Calypso. Les Grecs, qui n'avaient aucune idée de cette vivante et lointaine végétation, leur ont,

[1] On écrit souvent *Copher*.

[2] *Tyr*, *tira*, *zur* sont souvent confondus dans les interprètes. Ici la Bible écrit *Zur ;* on voit par d'autres passages que c'était une île ; or, Tyr d'Asie est une presqu'île.

[3] *Rois*, liv. III, ch. x, v. 12.

[4] Il n'y a point de citronniers en Assyrie.

comme nous avons dit, substitué des arbres de leur pays : des aunes, des peupliers, des cyprès.

Homère, après nous avoir décrit ces bosquets, pousse plus loin et nous mène à l'autre extrémité[1] de l'île, où sont les bois de construction : le cèdre, l'if, le pin et l'osier. C'est là, sur la côte orientale, qu'il place le port[2]; il y parle d'*un chantier où sont en réserve des arbres coupés depuis longtemps, équarris, et prêts à être ouvrés*[3].

En suivant dans l'île Saint-Michel la côte orientale, nous trouvons, à l'extrême sud de l'île, tout ce que nous cite Homère, la forêt de cèdres, d'ifs[4], le port de Saint-Braz et, dans le port même, la *Punta del Gada*, îlot naturellement fait pour servir de chantier et de réserve[5].

Quand le moment fut venu de partir, Ulysse y fut conduit par la déesse; il se fabriqua un radeau avec les bois du chantier, et se mit en mer.

On peut donc, d'après ce qui précède, se faire un tableau de l'île ou, du moins, de la côte orientale, la seule que décrive Homère. En la suivant du nord au midi, on rencontre successivement la grotte, les rochers[6] où Ulysse allait passer toute la journée, ayant

[1] Ch. V, v. 238. L'île a 75 kilomètres de longueur.

[2] En le quittant, Ulysse se dirigea de suite vers l'orient; ce port est donc à l'est.

[3] Ch. V, v. 240.

[4] Les Açores produisent des cèdres, des ifs. MALTE-BRUN, THÉVET.

[5] Le port est mauvais; ce qui fait que le poëte n'en dit rien. L'îlot qui est dans le port, et dans lequel Ulysse trouva les bois tout préparés, a une lieue de tour; on y a bâti un fort. BÜSCHING.

[6] *De hautes montagnes*, dit Malte-Brun, *bordent la côte à l'est et à*

les yeux tournés vers sa patrie, le Val de Furnas, les grands bois, le port avec son chantier[1].

Position de l'île de Calypso dans l'Atlantique.

L'île que nous venons de décrire répond par tous ses détails au texte du poëte; il semble donc prouvé que c'est là qu'a dû habiter Calypso; mais nous avons d'autres ressources pour déterminer, dans le vaste Océan, sa position. Mercure fut envoyé vers la déesse, et la route qu'il suivit nous est tracée dans Homère; d'un autre côté, Ulysse quitta la déesse, et son trajet nous est aussi décrit; au point d'intersection de ces deux courses se trouve l'île cherchée.

Parlons d'abord du voyage de Mercure.

Lorsque Jupiter était assis sur son trône[2] et que les dieux siégeaient autour de lui, Pallas se leva et proposa d'aviser aux moyens de faire sortir Ulysse de l'île de Calypso. Jupiter accueillit favorablement cette demande; il appela donc Mercure, et le chargea d'aller trouver la déesse pour lui ordonner de fournir à Ulysse les moyens de partir.

Mercure, quittant les régions éthérées, traversa[3] d'abord la Piérie, atteignit la mer, et là, semblable à

l'ouest. Ulysse, les yeux tournés vers sa patrie, passait toute la journée sur le rivage rocheux, *en petressi. Odyss.*, V, 156.

[1] Les rochers sont près de la grotte, et le port est éloigné; ce qui est conforme au texte du poëte.

[2] Ch. V, v. 3 jusqu'au vers 148.

[3] Ch. V, v. 50. — *Epibas*, arrivant, et non point descendant.



une mouette[1], s'élança sur l'Océan, qu'il franchit avec la rapidité du vent[2].

Arrivé à l'île lointaine[3] de Calypso, il s'arrêta un moment sur le rivage, tout émerveillé du ravissant spectacle qui s'offrait pour la première fois à ses yeux, puis il entra dans la grotte. La déesse, après une course si longue, lui présenta le nectar et l'ambroisie; alors il s'exprima en ces termes[4] : *Je viens par ordre exprès de Jupiter, et malgré moi; car, comment peut-on se résoudre à traverser une si vaste mer, une mer qui n'a point de fin*[5]*?* Il exposa ensuite l'objet de sa mission et repartit.

L'Olympe d'où Mercure fut envoyé est le Stonehenge[6]. On y voit encore, toute délabrée, l'enceinte solennelle de dolmens où siégeaient les immortels; c'est là que Vulcain[7] leur présentait à la ronde la coupe de nectar et l'ambroisie. « Ambrosius, disent toutes les vieilles légendes bretonnes, éleva ce monument, s'y rendit puissant par ses prodiges et y siégea au milieu de ses pairs. » Que l'on ne s'imagine point que ces légendes viennent du moyen âge; au temps de Strabon, ces monuments[8] étaient vieux comme aujourd'hui, mais

[1] *Laro*, mouette. Ch. V, v. 51.

[2] Ch. V, v. 46. Les voyages des dieux sont toujours en ligne droite.

[3] *Telothi*, loin. Ch. V, v. 55.

[4] Ch. V, v. 100.

[5] *Tosson*, si vaste; *Aspeton*, illimité. Ch. V, v. 100.

[6] A dix kilomètres au nord de Salisbury.

[7] *Il.*, ch. I, v. 571. — Il était le chef des Cyclopes (*kuklos*, cercle). *Poés. d'Hom.*, th. XIIe.

[8] Strabon parle du monument qui était au *Promontorium Herculis*.

on se souvenait de leur antique destination : On croyait, dit-il, que chaque nuit les immortels venaient s'asseoir sur ces pierres et y tenaient leur conseil.

Mercure, en quittant la *Sainte demeure*[1], n'eut qu'à traverser la Piérie et se trouva au bord de la mer. La Piérie, c'est-à-dire le domaine des *Peers*[2], est la Bretagne méridionale, le pays où Arthus siégeait au milieu de ses Pairs ; c'est le pourpris du Stone henge. Mercure la traverse donc pour atteindre l'Océan.

Nous avons, dans Homère, un autre exemple d'un voyage analogue et qui peut servir de confirmation à ce que nous venons de dire ; c'est celui de Junon[3], se rendant de l'Olympe à l'île de Man. Le premier pays qu'elle traverse est également appelé Piérie, dans le poëte ; mais après cela, comme pour atteindre la mer elle a d'autres contrées à parcourir, elle rencontre encore l'*Emathie*[4], c'est-à-dire le pays des Galles, le mont *Neigeux*, c'est-à-dire le Snowdon[5], le saint promontoire *Athos*, c'est-à-dire le holy Head[6] ; et c'est là qu'elle prend la mer.

On voit donc que, dans ces deux voyages, ce que le

[1] *Holy heim*, sainte demeure. — *Hol-heim* a fait Elam, Elymaïs, Elymas en Orient, Olaïmi chez les Caraïbes.

[2] Les anciens pairs, aujourd'hui les Lords.

[3] *Il.*, ch. XIV, v. 226.

[4] *Emathia;* rac. *Maet*, compagnon. *Peers*, au pluriel, a fait Perse, *Maet* a fait Mède. Les Perses et les Mèdes sortaient de l'Atropatène, du pays des Atrébates.

[5] *Snow*, neige ; *Dun* (*Dunum*), montagne. Le pic du Snowdon est le point culminant de la chaîne.

[6] Mot à mot, *saint Cap;* le mont Athos, qui est une copie de ce promontoire, est aussi appelé *Agion oros.*

poëte appelle Piérie est la région bretonne des temples druidiques.

Quant à l'idée étrange d'assimiler le vol de Mercure, sur la surface de l'onde, à celui d'une mouette, ce choix de comparaison ne surprendra point ceux qui connaissent cette partie du rivage anglais ; ces oiseaux y fourmillent, nichant dans les trous des falaises, où l'on ne peut les atteindre, et parcourant la Manche d'un rivage à l'autre.

Mercure, traversant la mer avec la rapidité et l'instinct d'un dieu, finit par arriver à l'île de Calypso. Il pose le pied sur le rivage, s'arrête un instant, puis il entre dans la grotte. En effet, la grotte est à quelques pas de la mer, mais surtout elle est exactement tournée vers le Stone henge, comme si on l'avait creusée sur la description du poëte. Il est impossible de ne pas être frappé d'une si étrange précision de détail.

Enfin Mercure expose à Calypso l'objet de son voyage; mais il semble qu'Homère, dans toute cette description, veuille nous convaincre, avant tout, que l'île de la déesse est infiniment éloignée de tous les rivages. Mercure, qui, *rapide comme le vent*, *parcourt*, dit le poëte[1], *les mers*, *les terres les plus éloignées*, ne la connaît point. Arrivé auprès de la déesse, ses premières paroles sont pour exprimer sa surprise en se trouvant dans une île ainsi perdue dans l'immensité des mers[2].

[1] *Odyss.*, ch. V, v. 46.

[2] On se rappelle également qu'Ulysse, en partant du rocher de Charybde, mit dix jours de tempête pour y arriver.

On voit donc, par cette analyse, qu'en partant du Cornouailles, et en suivant les traces de Mercure, on arriverait, après une longue course, à l'île de Calypso. Mais où s'arrête cette course? La recherche suivante va mener une nouvelle droite qui résoudra le problème.

Nous allons donc parler du voyage d'Ulysse.

Lorsque Ulysse, ayant terminé son radeau, fut prêt à s'embarquer, la déesse lui dit de tenir constamment à sa gauche la constellation de l'Ourse [1], c'est-à-dire de naviguer directement vers l'orient, restant sans dévier au même degré de latitude. Il se mit en route sur cette recommandation et, au bout de dix-huit jours, il aperçut la terre.

En partant de l'île Saint-Michel, et se dirigeant en ligne droite vers l'orient, on rencontre le Portugal; la distance est de 980 kilomètres et peut, par conséquent, être parcourue en dix-huit jours, sur un radeau, avec un vent d'arrière.

Quant à déterminer le point de la côte portugaise où Ulysse arriva, nous avons pour cela des données de la plus grande précision.

Vers le trente-septième parallèle, se trouve Odysseja, la ville d'Ulysse, dont parle Strabon [2]; elle est sur le rivage de l'Océan; et pour que l'on ne s'imagine pas que ce nom se rencontre là par hasard, Homère y décrit un phénomène qui, sur le globe entier, n'existe que dans ces parages; c'est le *Vento Rodeiro* [3]. Vers les

[1] *Odyss.*, ch. VII, v. 277.
[2] *Orig. celt.*, th. XXIVe.
[3] *Poés. d'Hom.*, th. XVe. MALTE-BRUN. Liv. 190.

mois d'avril et de mai, le vent suit la marche du soleil, soufflant de l'est au matin, du sud à midi, de l'ouest le soir, du nord pendant la nuit. Justement Ulysse, le matin du dix-huitième jour, approchait de cette côte, lorsqu'il s'en vit tout à coup repoussé, dit Homère, *par un vent d'est, qui bientôt tourna au sud, passa à l'ouest, puis au nord*. Ce qui est exactement le *Rodeiro*, et montre en toute évidence qu'Odysseja est la ville où arriva Ulysse.

On voit donc, par cette nouvelle recherche, que l'île de Calypso est située, ainsi qu'Odysseja, vers le trente-septième parallèle, à dix-huit journées à l'occident du Portugal ; ce qui est la position des Açores ; c'est donc là aussi que s'est arrêtée la course maritime de Mercure, après une traversée plus grande que deux fois la longueur de la France.

Une île qui a autour d'elle de pareils espaces, dix-huit journées de navigation d'un côté, une mer sans limite d'un autre, ne peut exister que dans l'Atlantique ; et ceux qui, depuis trois mille ans, la cherchent dans les parages des Grecs et des Romains, n'ont jamais eu sous les yeux une carte de la Méditerranée. Un seul homme a de justes droits à notre excuse, lorsque, conduisant son jeune Télémaque sur un rocher imaginaire, il a su, du moins, nous faire admirer une brillante erreur.

ONZIÈME THÈSE.

ULYSSE CHEZ LES PHÉACIENS.

Ulysse, comme nous l'avons vu, ayant quitté l'île de Calypso, s'était dirigé vers sa patrie, et déjà il apercevait les montagnes[1] ibériques lorsque les quatre vents, successivement déchaînés par Neptune[2], le repoussèrent du rivage et brisèrent tous les agrès[3] de son vaisseau.

Dans cette détresse, il fut conduit par le Zéphyre[4] à l'embouchure de l'Ana que le poëte appelle Ino[5]. La rivière était alors *kallisphuros*[6], comme dit Homère, c'est-à-dire dans son reflux, reculant vers la mer et s'y précipitant; prenant alors les traits de la nymphe Leucothoë[7], elle poussa jusqu'à Ulysse et lui donna son écharpe; il devait la garder, et, une fois en sûreté, la

[1] Le Monchique, qui est derrière *Odyssea*.

[2] Ulysse avait crevé l'œil de son fils Polyphème.

[3] Strabon (liv. III) dit que les agrès du vaisseau d'Ulysse étaient dans le temple de Pallas, à Odyssea, en Ibérie.

[4] *Odyss.*, V, 332.

[5] C'est la Guadiana.

[6] Littéralement, *aux beaux talons*, c'est-à-dire reculant.

[7] *Leuco thoë* signifie blanche déesse, et désigne le cours naturel et purificateur du fleuve; quand l'eau remonte le fleuve, elle est appelée noire, *melan udor* (*Odyss.*, ch. V, v. 353). De même nous verrons plus loin *Bel-ain* et *Zoom-ain*. Thèse XIV[e].

remettre à l'Océan, qui la lui rapporterait. Ce nom de Leucothoë resta toujours sacré en Espagne ; on le prononça Léocadie, et sainte Léocadie[1] est encore aujourd'hui la grande patronne de Tolède.

La tempête continuant toujours à sévir, Ulysse vit son radeau en pièces et fut précipité dans l'onde ; mais, protégé par son talisman, il put nager pendant près de trois jours sans perdre ses forces. Enfin, poussé par le vent du nord[2], il atteignit Lancerote, une des Canaries, la première, en effet, que l'on rencontre en arrivant d'Espagne.

Il se trouve justement que dans cette île la côte septentrionale, où arriva Ulysse, est escarpée et présente comme une suite de falaises infranchissables; cette barrière s'étend fort loin[3] vers l'ouest, et il ne s'y rencontre qu'une[4] interruption formée par l'estuaire du Janubio; le flux de la mer, qui remonte dans l'intérieur de l'île par cette ouverture, s'élève de neuf pieds environ. Cette particularité était fameuse chez les anciens, et Ptolémée, qui énumère les îles Canaries, commence par celle-là et la nomme *Aprositos*, l'inaccessible. Ulysse, ne pouvant donc gravir cette muraille, rôda le long de la côte jusqu'à l'estuaire; il voulait y pénétrer,

[1] Elle sortit de sa tombe et se montra à saint Ildéfonse; celui-ci coupa un pan de son voile (d'autres disent du voile de la sainte Vierge), et s'en fit une relique qui le préserva de tous les dangers. MURRAY'S *handbook*.

[2] *Odyss.*, V, 385.

[3] Jusqu'à Péchiguéra, à l'ouest de l'île. *The engl. cycl.*

[4] Il y en a bien une autre, mais qui s'est faite en 1825, par une éruption volcanique; il s'y forma deux volcans qui brûlent encore.

mais comme c'était le moment du reflux[1], il fut repoussé par le courant bien loin dans la mer; il fit sa prière, et le fleuve, s'arrêtant, le prit avec son flux[2], le porta doucement dans l'intérieur de l'île, et le déposa sur le rivage.

Ulysse, épuisé de fatigue, tomba évanoui sur la grève et resta sans connaissance pendant quelque temps; quand il se réveilla, il se souvint de rendre à sa protectrice son écharpe; il la jeta dans l'eau, et le fleuve, qui avait recommencé[3] à couler vers la mer, la reporta à la déesse.

Le Janubio, comme nous avons dit, pénètre dans la mer par une échancrure entre des rochers; Ulysse, se traînant sur une de ces hauteurs[4], y trouva un berceau formé par deux oliviers entrelacés et s'y endormit dans le feuillage. Les anciens, généralisant cet incident poétique, disaient que les Ibères[5] couchaient sur un lit de feuilles, et que c'était chez eux une coutume.

Lancerote est une île fort allongée. Ulysse, arrivant par la pointe du nord, tourna vers le couchant où il rencontra l'estuaire; de l'autre côté, vers l'orient, se trouve, près du port, la capitale Téguise; de sorte que pour aller de l'un à l'autre il faut traverser l'étroite largeur de l'île. Homère appelle les habitants *Phaiakes*,

[1] C'est-à-dire que le fleuve reprenait son cours ordinaire et purificateur; d'où le poëte l'appelle *kalliroos* (*kalos*, *roos*).

[2] *En prochoas*, dans le flux. *Odyss.*, ch. V, v. 453.

[3] Le fleuve le reporta *aps*, en arrière, *kata roon*, selon son courant naturel. Ch. V, v. 461.

[4] *Es klitun*, sur la colline. Ch. V, v. 470.

[5] *Encycl. méth.*, antiq. *Hispani*.

nom qu'ils ont porté jusqu'à nos jours[1]. *Ils habitaient autrefois*, dit-il[2], *dans l'Hypérie, mais tourmentés par les Cyclopes, leurs voisins, ils vinrent occuper cette île.*

Évidemment le poëte veut parler de l'Ibérie; au *Promontorium sacrum*[3] était un monument cyclopéen, c'est-à-dire en cercle, sur le modèle du Stone henge; les ministres de ce temple, les Cyclopes[4] par conséquent, ont sans doute chassé de leur voisinage ces Ibères, qui se seront réfugiés dans les îles voisines et surtout à Lancerote; ils y auront porté les brillantes institutions de leur ancienne patrie, car de toutes les Canaries, c'est Lancerote qui nous a laissé les plus beaux vestiges de la haute antiquité : *Il y régnait*, dit un savant[5], *une civilisation plus avancée que dans les autres îles du même groupe; les habitants demeuraient dans des maisons bâties en pierres de taille, tandis que les Guanches de Ténériffe se logeaient dans des cavernes.*

Le roi avait une fille nommée Nausicaa et qui devait bientôt choisir un époux. Elle résolut donc d'aller avec ses compagnes à l'estuaire même où dormait Ulysse, pour y laver ses vêtements de noces. On lui prépara un char, on y plaça ses habillements, des vivres, *du vin*

[1] *Les prêtres des Canaries se nomment Faycas.* MALTE-BRUN. Liv. 100.

[2] *Odyss.*, ch. VI, v. 4.

[3] Cap Saint-Vincent, au sud d'Odyssea, sur la côte où habitaient les *Celtici.*

[4] Ces Cyclopes ne sont point ceux de Polyphème; les noms s'écrivent de même, mais doivent avoir une racine différente. — *Kuklos*, cromlech.

[5] MALTE-BRUN. Liv. 100.

dans des outres en peau de chèvre[1]; et quand l'aurore parut, elle se mit en route. Arrivée à l'estuaire[2], la jeune princesse y lava ses robes, et ensuite, pour les faire sécher, elle les étendit *le long du rivage, sur le lit de cailloux que le courant, dans son reflux, venait de laisser à découvert*[3]; puis les jeunes nymphes, en attendant, prirent leur repas sur la rive.

Le repas fini, Nausicaa et ses compagnes se mirent à jouer au ballon. Nos jeux, qui sont aujourd'hui de puériles distractions, sont tout ce qui nous reste des anciennes représentations des mystères. Avant qu'on ne sût lire et bien parler, on mimait les points de dogme dont on voulait conserver le souvenir; c'était un hiéroglyphe en action. Parmi nous, le jeu de ballon était autrefois sacré, et encore aujourd'hui, sous le nom de *soule*, il se joue toujours en Bretagne, comme par tradition; mais, dans les pays lointains, toutes nos antiques institutions se sont toujours plus religieusement conservées. Chez les Mexicains[4], le ballon se jouait au portique des temples; les joueurs se répartissaient en deux camps, les prêtres prononçaient des formules, et le jeu se faisait en présence du dieu que l'on avait placé sur un trône. Les Mingréliens[5], qui habitent l'ancienne Colchide, jouent le ballon comme les Mexi-

[1] *Asco en œgeo*. Exactement les outres d'Espagne. Ch. VI, v. 78.

[2] Cet estuaire est à peine reconnaissable, ayant été bouleversé par les tremblements de terre, et surtout par celui de 1775. *The engl. cycl.*

[3] Ch. V, v. 95.

[4] De Solis. *Hist. de la conq. du Mexique.* Liv. III, ch. xv.

[5] Lafiteau. *Mœurs des sauvages.*

cains, mais à cheval et avec une dextérité que l'on dit merveilleuse.

Lors donc que les jeunes nymphes s'amusaient ainsi, il arriva que, par un coup maladroit d'une des joueuses, le ballon tomba dans l'eau. Au cri qu'elles poussèrent toutes, Ulysse s'éveilla et sortit de sa cachette. Nausicaa, voyant ses compagnes fuir à la vue de cet inconnu, les rappela : *Arrêtez*[1], leur dit-elle, *cet étranger n'est point un ennemi ; il est encore à naître celui qui apporterait la guerre aux Phéaciens; notre île est séparée de tous les peuples par de vastes mers, et elle n'a point de commerce avec les autres mortels*[2]. En prononçant ces paroles, la jeune princesse accueillit Ulysse favorablement et le pourvut de tout ce dont il avait besoin.

Ulysse, avant de suivre à la ville sa jeune protectrice, désira se baigner. Il descendit donc au bord du courant et au même endroit où le flot montant l'avait déposé couvert de sel[3], le flot descendant le purifia de ses souillures[4]. Il sortit du fleuve tout régénéré, tout embelli, comme une statue d'argent, dit le poëte, sur laquelle un artiste habile a fait couler l'or pour en rehausser l'éclat. Comparaison remarquable, quand on se rappelle que, suivant Pline[5], l'art de la dorure fut inventé par les Gaulois.

[1] Ch. VI, v. 199.

[2] Suivant les classiques, cette île *éloignée* est Corfou, qui est à trois kilomètres du rivage de la Grèce.

[3] Ch. VI, v. 226.

[4] Ch. VI, v. 224.

[5] *Orig. celt.*, th. XVI[e].

Quand tout fut terminé, les jeunes nymphes préparèrent le char, reprirent la route de la ville et Ulysse les suivit. Toute la journée avait été employée pour ce voyage ; on était parti au lever de l'aurore, on retourna au coucher du soleil ; ce qui est raisonnablement le temps nécessaire pour l'expédition dont nous venons de parler[1].

Ulysse, en approchant de la ville, remarqua les beaux jardins du roi Alcinoüs et cette riche végétation qu'on ne trouve qu'aux îles Fortunées : *Là*[2], *les arbres, soit l'hiver, soit l'été, sont toujours chargés de fruits; tandis que les uns sortent des boutons, les autres mûrissent à la constante haleine du zéphyr ; la jeune olive laisse voir l'olive naissante qui la suit ; la figue est poussée par une autre figue, la poire par la poire, la grenade par la grenade, et à peine l'orange a-t-elle disparu qu'une autre s'offre à être cueillie.*

Nous avons vu que Lancerote se distinguait des autres îles par ses constructions en pierre ; le poëte ne manque pas de nous les faire remarquer. Ulysse, en arrivant à la ville, admira les murs élevés[3] qui l'entouraient, le temple de Neptune, construit *en belles pierres*[4] au milieu d'une grande place, et surtout le somptueux palais d'Alcinoüs ; on y arrivait par une avenue formée

[1] L'île Lancerote a environ cinquante-cinq kilomètres de long et vingt de large. Le char était tiré par deux bonnes mules ; et dans ces conditions, le trajet peut se faire en deux heures.

[2] Ch. VII, v. 119. Traduction de Bitaubé.

[3] Ch. VII, v. 44.

[4] *Laessi*, de pierres. Ch. VI, v. 267.

d'une double rangée de chiens[1] travaillés des métaux les plus précieux et qui paraissaient animés; à l'intérieur était une vaste et brillante salle de banquet qu'éclairaient des jeunes garçons en or, debout sur de riches piédestaux. Nous voyons donc que dans cette île éloignée, comme dit Homère, et bien avant qu'on ne parlât des sculpteurs de la Grèce, on connaissait l'art de faire de belles statues.

Ulysse, en entrant dans le palais, s'adressa d'abord à la reine, qui le reçut avec la plus bienveillante hospitalité. La reine, quand Ulysse parut devant elle, tenait le fuseau, dit Homère[2], et roulait entre ses doigts un fil d'une brillante pourpre. La nuit étant venue, on prépara un lit pour l'étranger, et l'on y étendit des couvertures de pourpre[3]. Le lendemain, on représenta devant lui les spectacles du pays; deux joueurs habiles se livrèrent en dansant à l'exercice du ballon, et ce ballon était de pourpre[4]; puis un poëte chanta la guerre de Troie; Ulysse, qui entendit son nom, se sentant pleurer, se couvrit les yeux avec la robe dont on l'avait revêtu et qui était de pourpre[5]. Cette pourpre qui revient toujours semble caractériser le pays; c'est là, en effet, comme le pense d'Anville[6], qu'étaient les fameuses

[1] Allusion au mot Canaries.

[2] Ch. VI, v. 306.

[3] Ch. VII, v. 337.

[4] Ch. VIII, v. 373.

[5] Ch. VIII, v. 84.

[6] D'après d'Anville, les Iles de pourpre sont Lancerote et Fortaventure. Suivant Malte-Brun, la pourpre dont il est ici question est l'orseille.

Insulæ purpurariæ des anciens ; elles formaient avec Lancerote un groupe voisin de la Mauritanie ; Juba, roi de cette contrée, en lutte contre les Romains, tira, des établissements de pourpre qui s'y trouvaient, un revenu considérable qui lui permit de soutenir longtemps la guerre.

Les Phéaciens, en émigrant, comme nous l'avons vu, des régions ibériennes, avaient apporté avec eux ces danses merveilleuses qui, de tous temps, ont rendu célèbres les peuples de la Bœturie[1], et que pratiquent encore leurs descendants, les Gitanos. La troupe des danseurs fit voir à Ulysse des prodiges d'art et de souplesse. Comme souvenir de leur patrie primitive, ils s'appelaient encore *Bœtarmones*[2], c'est-à-dire *Bœtarmen*, hommes de Bœturie.

Homère appelle *Scheria* l'île où se trouve Ulysse, et *Phaiakes*, les peuples qui l'occupent ; et c'est par l'interprétation de ces deux mots qu'il nous peint les mœurs des habitants. *Xira*, dans la vieille langue des Ibères, signifie festins[3], et *Vaek*[4] en celtique, signifie sommeil : « Nous ne prétendons point, dit Alcinoüs[5], nous illustrer au pugilat ni à la lutte ; toujours brillants d'une nouvelle parure, nous ne connaissons que *les festins et le sommeil.* » Ulysse, sur le point de quitter ses

[1] Les anciens appelaient Bœturie la région arrosée par le cours inférieur du Bœtis.

[2] Ch. VIII, v. 250.

[3] *Xira*, bonne chère, festins, ripaille. OUDIN. *Dict. esp.* Ce même mot, *Skera*, est hébreu et signifie ivresse.

[4] *Vaek*, sommeil. DARSY. *Dict. flam.*

[5] Ch. VIII, v. 246.

hôtes, regrette[1] de ne pouvoir finir ses jours avec eux dans les banquets ; lui-même, quand il est arrivé dans leur île, s'est endormi, et quand il repartira sur leur vaisseau, il s'y endormira. On voit donc qu'Homère, dans ce tableau, a voulu nous peindre les îles Fortunées.

On connaît les mœurs hospitalières des peuples de l'ancienne Mauritanie, de Maroc, d'Alger ; on sait quel brillant accueil reçoit tout étranger qui pénètre dans leur *Douar* et leur demande un asile ; sa personne est sacrée, il a en sa disposition tout ce dont il a besoin ; puis on lui procure les moyens de poursuivre sa route et, s'il le faut, de regagner son pays. On ne lui demande point qui il est ; mais avant son départ, il faut qu'il dise son nom et qu'il raconte son histoire ; toute la famille, tous les voisins s'assemblent, et on l'écoute religieusement. C'est cette scène qui nous est décrite dans la légende des Phéaciens ; Ulysse, ayant été jeté sur leur rivage, passa trois jours au milieu d'eux ; on pourvut à tous ses besoins, on se mit en fête pour le bien traiter, et puis, quand il prononça le mot de départ, on équipa un vaisseau pour le ramener promptement dans son pays. Mais alors Alcinoüs, s'adressant à lui : « J'espère, dit-il, que tu n'auras point à te plaindre de notre accueil ; *tout étranger, tout suppliant est pour nous un frère*[2] ; mais nous ne savons encore si tu viens des peuples qui sont à l'orient ou des peuples qui sont à l'occident ; tu vas donc nous

[1] Ch. IX, v. 9.
[2] Ch. VIII, v. 546.

dire[1] ton nom, celui de ton pays, de ta ville, et nous faire connaître toutes tes aventures. » Ulysse se soumit à l'usage reçu, et, au milieu de la foule nombreuse des Phéaciens, il passa toute la veillée à raconter son histoire; il ne cessa qu'aux premières lueurs du jour; il charma tellement ses auditeurs que quand il eut fini, dit le poëte, on l'écoutait encore[2].

Il est fort étrange, ce mot que prononce Alcinoüs en parlant d'Ulysse : Nous ne savons, dit-il[3], si notre hôte vient des peuples qui sont à l'ORIENT, ou de ceux qui sont au COUCHANT. Le roi Phéacien, pour s'exprimer de la sorte, était donc dans une mer qui n'a de peuples que de ces deux côtés; il était donc dans l'Atlantique, n'ayant au nord et au midi que les déserts de l'Océan. Un pareil langage serait ridicule dans la Méditerranée; là, quelque part que fût l'île, on pouvait y arriver de tous les points de l'horizon, et surtout du midi, où étaient les anciens peuples navigateurs, Carthaginois, Cyrénaïques, Égyptiens.

Il est également, dans les premières paroles d'Ulysse, un mot bien remarquable : Je vais d'abord, dit-il, vous apprendre mon nom, afin qu'il s'établisse entre nous des liens d'hospitalité et que je puisse un jour vous recevoir *dans ma demeure*, *quoique fort distante*[4] *de vos*

[1] Fin du VIII[e] chant.

[2] Cela explique pourquoi toutes les aventures qui précèdent la légende des Phéaciens sont remplies de choses étranges, quelquefois bizarres; ce sont des histoires contées à la veillée.

[3] Ch. VIII, v. 29.

[4] *Apoprothi*, bien loin. — Ch. IX, v. 18.

contrées. Mais, d'après les classiques, l'île des Phéaciens est Corfou, et la patrie d'Ulysse est Théaki ; ces deux îles font partie du même groupe[1] ; de l'une, on peut apercevoir l'autre ; elles ne répondent donc point à la description d'Homère.

Les Phéaciens, comme nous venons de le voir, sont fort éloignés d'Ithaque ; et, cependant, c'est dans l'espace d'une nuit qu'ils se promettent de faire la course ; mais tout est disposé pour rendre acceptable le prodige. Déjà, avant qu'Ulysse n'entrât dans la ville, une jeune Phéacienne qui le guidait lui dit : « Nos vaisseaux ont des ailes, ils sont plus rapides que la pensée[2]. » D'après Alcinoüs[3], ce sont des navires invisibles, qui se dirigent sans pilote ; quand ils s'élancent sur mer, c'est comme l'épervier[4] qui fond sur sa proie. Dans ces conditions, nous acceptons qu'un vaisseau vienne des Canaries en Espagne dans l'espace d'une nuit.

Le port de Lancerote ne ressemble à aucun autre. Tourné vers l'orient, il est formé par un long groupe de rochers qui ne laissent entre eux que deux passages étroits et constituent, pour ainsi dire, deux ports, l'un appelé *Puerto del Cavallo*, l'autre *Puerto del Naos*[5] ; la capitale est placée entre l'un et l'autre. Évidemment cette configuration est trop étrange pour avoir échappé au poëte : *Le port des Phéaciens*, dit-il, *est vaste et*

[1] Les îles Ioniennes.
[2] Ch. VII, v. 36.
[3] Ch. VIII, v. 557.
[4] Ch. XIII, v. 86. *Elaphrotatos pétéénôn*.
[5] Prévost. *Histoire des voyages*, t. VI.

sûr; étant double[1], *il touche aux deux*[2] *extrémités de la ville; on y pénètre difficilement.* Homère, sans nous donner le nom de chacun de ces bassins, nous le fait connaître. Ainsi le vaisseau qui transporta Ulysse partit du port *del Cavallo ;* « il s'élança, dit le poëte, avec la rapidité d'un char qu'enlèvent, dans la vaste arène, quatre *chevaux*[3] fougueux. » Le même vaisseau, ayant rempli sa mission, revint par l'autre port; Neptune, furieux contre ce navire qui venait de reconduire Ulysse, le frappa au moment où il rentrait et le changea en un rocher[4] qui, conservant toujours une apparence de vaisseau, fit appeler le port *Naos*. On voit donc par ces détails précis que rien ne manque au port de Lancerote pour être celui des Phéaciens.

Le vaisseau qui ramenait Ulysse dans sa patrie était parti au commencement de la nuit et il arriva au commencement du jour. Le premier objet que l'on aperçut fut *une île*[5], c'est-à-dire l'île rocheuse de Léon sur laquelle est bâtie Cadix. Puis on passa entre *deux promontoires qui s'avancent l'un vers l'autre*[6] *et protégent la rade contre les flots et les vents;* l'un est le promontoire de Cadix, l'autre celui de Rota, qui est en face. On se trouvait alors dans le port de *Phorcus*[7], ainsi nommé de quelques écueils qui en barrent le passage

[1] *Limenas*, les ports. Ch. VII, v. 43.
[2] *Ekaterthé poleos*, de chaque côté de la ville. Ch. VI, v. 263.
[3] Ch. XIII, v. 81. — *Cavallo*, cheval; *naos*, vaisseau.
[4] *Odyss.*, ch. XIII, v. 163. *Laan*, rocher.
[5] Ch. XIII, v. 95.
[6] Ch. XIII, v. 97.
[7] Ch. XIII, v. 96.

et qui s'appellent, encore aujourd'hui, *Las Puercas*. On atteignit enfin la terre, où Ulysse fut déposé.

Il se trouva d'abord comme perdu, ne reconnaissant plus sa patrie; ayant aperçu un jeune berger, il l'aborda : Quel est donc, lui dit-il, le pays où je me trouve? *Est-ce une île*[1], *est-ce un continent?* C'est, dit l'autre, une *contrée*[2] fort célèbre dans le monde entier; elle se nomme Ithaque.

Ulysse, à ce mot, comprit qu'il avait enfin trouvé le terme de ses longues pérégrinations.

Mythologie des îles Fortunées.

Ulysse, en quittant l'île de Calypso, revenait, comme nous avons vu, des profondeurs lointaines de l'Atlantique, et déjà il touchait presque au rivage de son Ithaque; mais il restait encore au poëte un pays à décrire, et ce pays était trop fameux pour être omis; c'étaient les îles Fortunées. Elles étaient reléguées aux extrémités[3] du monde connu; c'est pourquoi le poëte, voulant y faire arriver son héros, eut recours, comme nous avons vu, au double jeu d'une tempête pour l'y conduire et d'un prodige pour l'en ramener. Cette pointe, faite chez les Phéaciens, n'est donc qu'un incident, et pour l'expliquer, il faut que ces îles tiennent une bien grande place dans l'antique religion.

[1] *Nesos è epeiron*, île ou continent. Ch. XIII, v. 234.

[2] *Gaia*, contrée. Ch. XIII, v. 238. Jamais Homère n'appelle Ithaque une île.

[3] *Eschatoi*, les plus reculés. Ch. VI, v. 205.

Les descriptions faites par Homère se sont généralement conservées dans les souvenirs des peuples; mais, comme nous avons déjà pu le remarquer, dans ces mêmes descriptions il est des points plus saillants, que le poëte a retracés avec des couleurs plus vives; ceux-là se retrouvent à la base de toutes les religions anciennes.

Ce qui frappe le plus dans la légende des Phéaciens, c'est l'étrange manière dont Ulysse arriva chez eux. La façon naturelle est d'entrer dans une île par le port, ou bien, en cas de naufrage, d'y être jeté sur la grève. Ulysse y pénètre à travers une brèche et, par un double prodige, les eaux pour l'y porter remontent leur cours, et puis, pour le laver de ses souillures, redescendent à la mer.

L'importance de cette observation s'accroît si l'on remarque que cet estuaire purificateur se nomme Janubio, c'est-à-dire *Ian-ebbe*[1]. *Ian* est une racine qui se retrouve partout avec une signification baptismale; *Ebbe* marque le reflux, le recul d'un fleuve qui porte à la mer les souillures des initiés. Le Janubio[2] est donc un jourdain *primitif*, dont les eaux saintes opéraient la renaissance[3] mystique.

Comme on le voit, le baptême fut d'abord océanique et se faisait à l'embouchure oscillante d'un fleuve[4], sous le ministère d'une divinité[5] qui poussait et repoussait le

[1] Jean, Janus, Ionien, etc. — *Ebbe*, reflux. *Dict. celt.*

[2] Ce fleuve n'est qu'une copie d'un autre plus ancien qui est le Rhin.

[3] Dans les mystères, il n'est jamais question que de renaissance.

[4] Voy. la théorie complète. *Orig. celt.*, th. Xe.

[5] Neptune, Janus, Diane, Apollon et Diane, Mérodack, etc.

flot purificateur ; cet agent invisible fut par conséquent représenté à double face et appelé Janus, Janoa, Jean, Ian.

Pour les peuples éloignés et qui se trouvaient sur un courant sans flux, un pontife remplaça le dieu et, se tenant, autant que possible, à l'embouchure d'une rivière, élevait l'eau comme par une imitation du flux, la répandait sur l'initié, et, par assimilation, s'appelait aussi Jean[1], comme le dieu fluminal.

Dans le monde entier nous trouvons le baptême naturel ou factice associé au nom de Jean.

Quand on visita, il y a quelques siècles, les îles Canaries, on trouva que les prêtres, comme au temps d'Alcinoüs, se nommaient encore Faycas[2], et qu'ils avaient conservé un souvenir des mystères du Janubio. *A la naissance d'un enfant*[3], *des vierges consacrées à Dieu, vivant par troupes dans des cavernes, venaient répandre de l'eau sur sa tête et on lui donnait un nom.*

Chez les Caraïbes, les prêtres se nommaient Iaonas[4], et leur première fonction était de donner aux enfants qui venaient de naître une nouvelle naissance par le baptême ; ils les plongeaient dans le fleuve sacré, lequel

[1] Les pontifes de Janus se continuèrent, après l'introduction du christianisme, sous le nom de Jean; les autres appellations n'en sont qu'une variété ; il y avait déjà un Jean XXIII, au concile de Constance ; on exhuma même, des vieux souvenirs, le nom de papesse Jeanne.

[2] Malte-Brun. En celtique : *Veger*, purificateur ; les Vaqueros, les Faquirs, le Bel-phégor des Moabites, tirent de là leur nom.

[3] Büsching. Canaries.

[4] Valmont de Bomare. Article Homme.

portait le nom celtique de Paranambuco[1]. Les prêtres mexicains[2] faisaient de même et avaient, comme dans nos pays, un rituel pour le baptême.

En Afrique, le souvenir des îles phéaciennes[3] doit s'être mieux conservé que partout ailleurs. Chez les Homérites surtout, que nous appelons aujourd'hui Abyssins, toutes les traditions sont pleines du nom fameux du prêtre Jean, personnage pontifical, tout-puissant, mais imaginaire; nos histoires des temps modernes content sur lui mille légendes ; et quand nos voyageurs ont cherché à le connaître, ils n'ont trouvé qu'un souvenir. La religion dite du prêtre Jean est fondée sur le baptême, mais on y trouve également toute cette partie du christianisme qui est antérieure au Christ[4] : la pénitence, la confirmation, la cène, la croix, les cloches, les cérémonies.

Chose étrange! L'Asie a aussi son prêtre Jean et on conte sur lui les mêmes histoires. Nos plus anciens auteurs du moyen âge[5] le citent et le placent à tout hasard au fond de l'Orient. Le moine Plan Carpin[6],

[1] *Parana* est un ancien mot celtique et signifie source sacrée; Hérodote appelle Pyrène la source du Danube, laquelle, ajoute-t-il, est vers le pays des Celtes. — *Beck*, fleuve.

[2] De Solis. *Conquête du Mexique*. Liv. III.

[3] Les pontifes de Janus portaient aux pieds ce que nous appelons aujourd'hui la mule du Pape et qui se nommait autrefois *Phæcasium;* chaussure blanche par laquelle le pontife fluminal refoulait du pied les souillures dans la mer.

[4] Voy. cette théorie, *Orig. celt.*, th. XVIII[e].

[5] Otto de Frisingen au commencement du XII[e] siècle.

[6] Moine franciscain, vers 1245. Nous avons la relation de son voyage.

traversant la Mongolie, apprit que le prêtre Jean était le pontife des Naïmans. Ce mot nous explique tout le mystère : *Neu-man*, en celtique, signifie nouvel homme, l'homme renouvelé, purifié par le baptême. Ainsi, quand un prince Araméen[1] vint trouver Elysée, le suppliant de le guérir de la lèpre qui le souillait, il se plongea, par ordre du prophète, sept fois[2] dans le fleuve baptismal et se trouva transformé; mais aussi la Bible le nomme Naaman[3]. Nos savants, aujourd'hui surtout, parcourent en scrutateurs les mêmes régions où dut être ce prêtre Jean, et ils ne trouvent partout, comme en Afrique, qu'une forme de vieux christianisme, le baptême et tout le reste. Le moine voyageur, trompé par cette apparence, suppose que ce sont des Nestoriens qui ont introduit dans ces contrées la religion évangélique[4].

Les Faycas des îles Canaries appellent *Achima*[5] le grand esprit, et *Achimanceys* ses adorateurs. Les anciens ont fait de ce dernier nom Achéménides, et, jusqu'au fond de l'Asie, on retrouve ce mot avec des preuves de son origine phéacienne. Les Carthaginois, les Égyptiens, les Perses ont été nommés Achémé-

[1] *IV, Rois*, ch. V.

[2] Le chiffre 3 et le chiffre 7 se rencontrent toujours dans les purifications anciennes, mais quand ces purifications se font au moyen de l'eau.

[3] Les noms propres de la Bible forment des contre-sens, étant interprétés par les racines hébraïques.

[4] Des Nestoriens ont été cependant en Chine, comme on le voit par l'inscription de Si-gan-fou.

[5] MALTE-BRUN. Liv. 100.

nides, et les médailles qui portent ce nom, même celles que nous attribuons aux Perses, ont leurs inscriptions en lettres phéniciennes[1]. Les Samaritains de Sichem, d'Acre, appellent toujours Dieu *Achima*[2] et, au souvenir du Janubio, au-dessus de la table où est leur Bible, ils placent une colombe, qui se dit, en phénicien, *Iona*. Poussant plus loin, nous trouvons à Sumatra toute une copie de l'île des Phéaciens. Là aussi se trouve, au nord, un fleuve qui se jette à la mer à travers des rochers; on lui donna donc le nom d'Achem; et il est, dans le pays, aussi sacré que le fleuve Achima[3] de Lancerote.

J'ajoute à ce dernier exemple un confirmatif qui montrera jusqu'où ont pénétré les traditions homériques. Les Battas sont l'antique population d'Achem; ces peuples, dont le nom annonce déjà une pratique baptismale[4], ont une cosmogonie qui n'est autre qu'un fragment de la légende des Phéaciens : « Un Dieu, disent-ils, portait la terre sur sa tête; un jour, il secoua la tête et tout s'ébranla; l'Océan se trouvant sans rivage, le dieu y jeta un rocher autour duquel se forma une nouvelle terre[5]. » Voici le passage d'Homère : « Le dieu Neptune, voyant qu'Ulysse, au retour de l'île de Calypso, allait arriver à Ithaque, *secoua la*

[1] *Encycl. méth.*, sect. des antiq.

[2] MALO. *Hist. des Juifs*, p. 517.

[3] Le fleuve, le pontife, le dieu sont une même chose sous le nom d'Achima.

[4] *Badt*, bain sacré; d'où Bœtis, Bat-aw, Padus, etc.

[5] Voy. MALTE-BRUN.

tête[1] et, pour le perdre, *ébranla l'Océan*[2]; puis, quand il aperçut le vaisseau phéacien qui venait de le ramener dans sa patrie, il le changea en rocher et le fixa *au milieu de la mer*[3]. »

Les anciens habitants de la Palestine avaient retracé dans leur pays cette religion du baptême, laquelle est complétement en dehors des lois de Moïse[4]. Comme ils appelaient vivante une mer qui se meut par le flux, ils appelèrent conséquemment mer morte ce lac sans flux qui se trouve à sept lieues de Jérusalem[5]. Un fleuve s'y jette, on le nomma Iar-dan[6], comme s'il avait l'oscillation atlantique marquée par ces deux racines; on nomma également son embouchure *Betha-bara*[7], c'est-à-dire flux baptismal, et l'on y transporta les mystères océaniques; par conséquent, un pontife, placé à l'embouchure du fleuve, élevait l'eau, la répandait sur la tête de l'initié, et tout s'y passait, virtuellement, comme si cette eau venait de la marée. Or, nous savons par

[1] *Odyss.*, ch. V, v. 285.

[2] Ch. V, v. 291.

[3] Ch. XIII, v. 176.

[4] La loi de Moïse se nomme *Thora;* le baptême océanique se nomme *Iona;* d'où l'antique distinction de Doriens et d'Ioniens; Sparte était dorienne, Athènes était ionienne.

[5] Il n'y a ni fleuve ni ruisseau au voisinage de Jérusalem. Le Jar-dan ou Jourdain en est à six lieues.

[6] *Iaer*, embouchure d'un fleuve océanique. De ce mot phénicien dérive *Iereus*, prêtre, ministre du baptême. *Thaan* est le nom que les Abyssins du prêtre Jean donnent au baptême. THÉVET. *Cosmog.*, liv. II, p. 60.

[7] *Badt*, baptême; *bahr* (bor, la barre), flux. Le latin dit : Bethania (Badt-aïn). SAINT-JEAN. Ch. I, v. 26.

Josèphe et les Évangiles que ce pontife de l'ancienne religion se nommait Jean.

On ne peut douter que cette dernière institution n'ait une origine phéacienne et homérique. Par une étrange confusion de souvenirs, les traditions du pays disent d'Élisabeth et de Jean ce qu'Homère rapporte d'Ulysse et du Janubio. Ainsi, on lit dans le proto-évangile[1] de saint Jacques : *Pour échapper à Hérode, Élisabeth s'enfuit avec son fils Jean dans les montagnes ; après avoir erré et monté longtemps, accablée de fatigue, elle dit : O montagne de Dieu, recevez la mère avec son fils ; et aussitôt, la montagne s'ouvrit, puis se referma et les déroba ainsi aux poursuites d'Hérode*[2]. Comme on voit, c'est une parodie du récit d'Homère, mais cette parodie montre que l'on identifiait le pontife avec le fleuve.

Ces deux mêmes mots se retrouvent avec la même signification chez les Grecs de la Méditerranée; on y voit aussi des mystères d'*Eleusis* et, pour les pratiquer, des *Ioniens*. Ainsi, on célébrait à Athènes les Eleusines[3], et cette ville, d'après Hérodote, était considérée comme Ionienne[4]; or, voyons en détail la suite des

[1] Il y a une trentaine d'évangiles plus ou moins complets; Fabricius les a réunis en un recueil. Les chrétiens, unanimement, n'en acceptent que quatre.

[2] Voy. CALMET. *Dict. de la Bible*. Art. Jean.

[3] Mystères de Cérès. Elle naquit à Enna et avait son temple à Eleusis; l'origine première est donc l'*Ana*, fleuve sacré de la *Lusitania*.

[4] Hérodote ne sait pas pourquoi Athènes, étant pélasgique, s'appelle ionienne.

cérémonies pratiquées dans ces fêtes, et nous y reconnaîtrons une représentation, en quelque sorte dramatique, du séjour d'Ulysse à Lancerote. Le tout se trouve réparti en neuf jours.

Le premier jour était appelé *Agormos*[1]; on y figurait Ulysse pénétrant dans l'île, porté par les eaux, à travers une montagne.

Le second jour, le pontife criait : *Alade*, *Mustai*[2]; c'est-à-dire *voici le flux*, *jetez-vous à la mer*, *fidèles;* et l'on s'y[3] jetait comme Ulysse dans le Janubio.

Le troisième jour, on mangeait les gâteaux sacrés, et l'on buvait le vin mystique, pour imiter Ulysse prenant sur la berge du fleuve le pain et le vin que lui offrit Nausicaa.

Le quatrième jour, on faisait une procession avec un char rempli d'étoffes précieuses, de comestibles et d'autres objets, et à la suite duquel marchait une troupe de femmes, pour rappeler le char de Nausicaa retournant à la ville, et ses compagnes suivant à pied[4].

Le cinquième jour était celui des flambeaux. Ulysse arrivant le soir au palais, y fut reçu dans la salle du festin, au milieu des torches éclatantes que tenaient en main les jeunes garçons figurés en or.

Le sixième jour, on fêtait Iacchus, c'est-à-dire

[1] Début.

[2] Littéralement : A la mer, catéchumènes. Ce baptême se faisait au flux de la pleine lune; à Athènes, c'était à midi; à Ecija, sur le Bœtis, c'était à minuit.

[3] A l'embouchure d'un ruisseau, mais point dans la mer.

[4] *Pezoi*, à pied. Ch. VII, v. 319. — Ailleurs, Homère dit que l'on allait à Ithaque, *Pezos*, à pied.

Bacchus et l'ivresse, et l'on désignait par ce mot la table chargée de viandes et de vins, autour de laquelle les nobles Phéaciens se réunirent pour faire honneur à l'étranger[1].

Le septième jour, on célébrait les jeux athlétiques, et l'on donnait une récompense au vainqueur, de même qu'Alcinoüs, après le festin, fit procéder, en présence d'Ulysse, *au pugilat, à la lutte, à la danse et à la course*[2].

Le huitième jour s'appelait *Epidôrion*[3], c'est-à-dire jour des cadeaux. Ulysse, ayant conté ses aventures, les Phéaciens ravis coururent chercher les plus riches présents[4] et les déposèrent à ses pieds.

Le neuvième jour enfin mentionnait les deux ports et la catastrophe du vaisseau; on prenait deux vaisseaux en argile et, en prononçant quelques paroles magiques, on les brisait contre un rocher.

Voilà donc les fameux mystères d'Eleusis enfin expliqués.

Ils ne viennent point d'Égypte, comme le veut Hérodote; ils ne viennent point de l'Inde, comme on veut nous le persuader aujourd'hui; ils appartiennent à ce vaste système religieux que vit naître l'Atlantique et qui de là se répandit en Orient.

Encore un mot sur cette question.

[1] Ch. VIII, v. 72.
[2] Ch. VIII, v. 103.
[3] *Dôron*, présent.
[4] Ch. XIII, v. 10 et suiv.

Double origine du christianisme.

Il y avait donc, dans les temps anciens, une religion puissante et complète que l'on pourrait appeler homérique, et qui était celle du monde civilisé; elle était fondée, avant tout, sur la renaissance mystique de l'homme, opérée dans l'eau vive; et pour la désigner, il est un mot que l'on trouve plus ou moins déformé dans tous les pays[1], c'est, comme nous avons vu, celui de Jean[2].

Les Celtes considéraient cette antique forme de croyance comme une religion d'attente; elle devait donner naissance à une autre, et il leur était annoncé que c'est en Orient que paraîtrait le Messie envoyé pour opérer cette transformation.

Un jour, ils virent arriver de Palestine des hommes qui leur apprirent qu'aux bords du Jourdain on avait vu apparaître ensemble le dernier pontife de l'ancienne foi et le premier pontife de la foi nouvelle; que Jean, qui résumait en lui toutes les croyances passées, avait reconnu le Christ et lui avait, dans un dernier baptême, transmis toute sa puissance; ils crurent voir dans les détails qui leur furent donnés le signalement de celui

[1] Iaonas, Oannès, en Amérique; Janus, Ionien, en Europe; prêtre Jean, en Afrique; Janoa, aux bouches du Gange.

[2] On trouve ce nom à l'embouchure des fleuves dans nos pays; la mosquée de Cordoue, sur le Bœtis, est bâtie sur les fondements d'un temple de Janus; à l'embouchure du Tage est la passe de San Giaon; à l'embouchure de la Meuse est la colline de Sint Jan, toujours respectée des eaux dans les inondations.

dont ils attendaient la venue, et ils se déclarèrent pour lui[1].

L'ancien culte ne fut point rejeté; ses dogmes, ses pratiques, ses emblèmes, ses cérémonies, ses démarcations diocésaines, tout fut maintenu; on y ajouta simplement ce que l'Évangile nouveau avait ajouté à la religion de Jean.

Il y a donc deux parties distinctes dans notre christianisme, l'une étrangère et qui a pour principal dogme la mort du Christ sur une croix[2]; l'autre indigène et qui est l'ancienne religion du prêtre Jean; et celle-là, nos voyageurs la rencontrent partout, dans les pays où certainement l'Évangile n'a jamais pénétré; ils y trouvent, comme parmi nous, le baptême, la communion, le chant d'église, les cloches, tout le cérémonial de nos temples, et, sur la naissance du messie, des traditions que nous croyons évangéliques, mais qui faisaient aussi partie de l'ancienne religion.

Pour montrer comment s'est faite la fusion des deux cultes, prenons pour exemple le baptême.

Homère décrit comme il suit le baptême naturel du Janubio, et, par conséquent le baptême de Jean.

Ulysse était souillé d'un crime qu'il avait autrefois commis envers Neptune; c'est pourquoi il devait laver

[1] Les Américains, les Celtes, les Hébreux attendaient leur messie de l'Orient. Les Hébreux rejettent le Christ, parce qu'il n'est point venu à l'orient de leur Jérusalem; les Celtes l'ont acceuilli, parce qu'il leur arrivait du côté de l'Orient.

[2] On trouve partout, surtout en Asie, des chrétiens de Saint-Jean, de Saint-Thomas, de Saint-Jacques, de Saint-André; toutes ces formes de croyance font partie de l'ancienne religion; toutes ont la croix, mais jamais le Christ sur cette croix.

cette tache de sa première vie. Le dieu, dans sa juste vengeance, fit d'abord souffler[1] tous les vents contre lui; Ulysse fut donc précipité dans la mer et en sortit tout imprégné de sel[2]; après cela, il descendit dans l'eau fraîche du fleuve, pour y prendre le bain purificateur; puis, il fit couler sur ses membres des flots d'huile; ensuite, s'étant revêtu d'un robe de pourpre, il reparut en présence des jeunes Phéaciennes qui le trouvèrent tout transformé, plus gros, plus grand[3]; enfin, on lui apporta le pain et le vin[4], et quand tout fut fini, il quitta le fleuve[5].

Il est évident que ce cérémonial ne peut être suivi en nature dans les pays éloignés de l'Atlantique; mais on en fit, pour ainsi dire, un modèle réduit, applicable partout; et celui-là est toujours resté en usage parmi nous; seulement nous y avons joint quelques éléments de la nouvelle doctrine.

Voici comment nous pratiquons cet ancien baptême.

Le prêtre, comme par un souvenir de tempête, souffle d'abord sur l'eau; puis il met du sel dans la bouche du catéchumène; il répand sur lui de l'eau au moyen d'une aiguière[6] qui doit être une coquille marine[7]; il

[1] *Odyss.*, V, 293.

[2] *Odyss.*, VI, 226-248.

[3] *Passona; Meizona.*

[4] *Brosin; Posin.*

[5] Il est probable que le baptême de Jean se faisait, à l'embouchure du Jourdain, avec ce cérémonial.

[6] Le flux qui porta Ulysse est appelé *prochoè;* on appela de même l'aiguière qui le remplace. *Odyss.*, ch. V, v. 253.

[7] Il y a des églises où l'on se sert toujours de cette coquille qui rappelle l'embouchure d'un fleuve.

lui fait une onction avec de l'huile ; il le revêt de la robe des initiés et lui donne le pain et le vin eucharistiques[1]. Tel est, comme chacun sait, le baptême qui se pratique tous les jours sous nos yeux ; calqué sur celui d'Homère, il est évidemment plus ancien que l'Évangile.

Voici maintenant ce que la foi nouvelle y a ajouté.

L'Évangile n'accorde de salut qu'à ceux qui auront été régénérés au nom des trois personnes divines ; les Celtes, introduisant dans leur baptême cette modification, versent l'eau distinctement au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, comme le demande leur nouveau code.

On peut voir par cet exemple comment s'est opérée dans tout le reste la fusion des deux cultes ; et, en faisant le triage, on constate que l'une des parts revient à Homère et l'autre à l'Évangile.

[1] Cette cérémonie est reportée à un âge plus avancé, depuis que l'on admet au baptême les enfants.



DOUZIÈME THÈSE.

ITHAQUE.

Le promontoire de Cadix et celui de Rota, qui est en face, forment, en s'avançant l'un vers l'autre, un vaste bassin au fond duquel se jette le Guadalété ; et toute la région maritime que baigne ce fleuve est ce que le poëte appelle Ithaque.

Ulysse fut déposé sur le rivage de cette baie. Comme il ne reconnaissait point sa patrie, Pallas lui apparut et l'aida à se retrouver. Elle lui apprit que Pénélope, sa femme, obsédée par les princes du pays, ne pouvait plus résister davantage, et allait être contrainte d'accepter parmi eux un époux, qu'il fallait se hâter d'aller à son secours, et que le plus sûr était de s'y rendre sous une forme déguisée. Alors la déesse, le touchant de sa baguette, le changea en un moine mendiant et lui ordonna d'aller, en attendant, chez Eumée, son fidèle pasteur. Celui-ci faisait paître ses troupeaux dans les prairies voisines ; Ulysse se rendit donc dans sa cabane et y resta quelques jours.

Cependant Télémaque, qui était allé demander aux autres rois des nouvelles de son père, revint ; lorsqu'il fut à l'embouchure du Guadalété, il ordonna aux siens

de remonter le fleuve et de ramener le vaisseau dans le port d'Ithaque; quant à lui-même, il descendit à terre pour aller voir les troupeaux. Arrivé dans la cabane d'Eumée, il y trouva son père qu'il prit pour un étranger; mais celui-ci s'étant fait connaître, ils se concertèrent ensemble sur les moyens de déjouer les projets des conspirateurs, et puis on se rendit à la ville.

En remontant le Guadalété, on rencontre, à environ quinze kilomètres de la mer, un vaste bassin qui se nomme El Portal[1]; c'est là que s'arrêta le vaisseau de Télémaque; à trois kilomètres de là, vers le couchant, se trouve Xérès, anciennement *Asta* et plus anciennement encore Ithaque; et c'est là que se rendit Ulysse.

Arrivé dans la ville, il se dirigea vers son palais; les prétendants y étaient rassemblés et attendaient, au milieu des festins, des jeux, des danses, des chants[2], le moment où Pénélope allait enfin fixer son choix. L'étranger entra, fit sa quête, essuya de la part de ces hommes arrogants une longue série d'insultes qu'il supporta patiemment. Enfin Pénélope descendit elle-même, apportant l'arc d'Ulysse, et promettant d'épouser celui qui, l'ayant tendu, saurait faire passer une flèche à travers douze anneaux alignés.

Ils se mirent à l'œuvre, mais aucun ne réussit même à tendre l'arc. Par forme d'amusement, on permit aussi au mendiant de s'essayer; il tendit l'arc, traversa les

[1] Les vins de Xérès s'embarquent dans ce port.

[2] C'était l'époque des florales, lesquelles se font encore à Xérès le 1er mai. *Poés. d'Hom.*, th. XVe.

anneaux, perça de ses flèches tous ses ennemis, et, par cette victoire, il reconquit son épouse et son royaume. Il alla ensuite se faire reconnaître de son vieux père Laërte, qui, ne cessant de pleurer la trop longue absence de son fils, vivait retiré dans un jardin, à quelque distance de la ville.

Ulysse, redevenu maître de ses États, ne pouvait encore régner paisiblement; il lui restait un dernier devoir à remplir. Dans les écarts aventureux de sa première vie, il s'était rendu coupable d'un grand nombre de crimes, surtout envers Neptune, par la manière impie dont il avait traité son fils Polyphème. Lorsque plus tard il vint chez Circé pour en obtenir l'expiation, le grand prêtre Tirésias[1] lui dicta ce qu'il avait à faire pour obtenir son pardon. Il devait, une fois rentré en possession de son domaine, prendre un aviron et, le portant toujours sur son épaule, errer de pays en pays, jusqu'à ce qu'il connût, à un signe marqué, qu'il devait s'arrêter; là, il lui était enjoint d'offrir un sacrifice expiatoire; puis, après avoir ainsi donné au dieu offensé pleine satisfaction, il lui était permis d'aller retrouver Pénélope, pour jouir avec elle, jusqu'à sa mort, d'une longue et heureuse vieillesse, au milieu de ses peuples dont il ferait le bonheur.

Telle est, en résumé, l'histoire du retour d'Ulysse dans sa patrie; les détails qui suivent vont nous montrer que cette patrie, que le poëte nomme Ithaque, est bien l'antique et célèbre pays de Gadès.

[1] *Odyss.*, ch. XI, v. 121.

Du pays et de la ville d'Ithaque.

Strabon rapporte[1] un fait qui est assez peu en harmonie avec nos idées nouvelles sur l'importance relative des anciens peuples.

L'Égypte se trouve placée entre la nation des Ibères et celle des Brames. Environ un siècle avant l'ère vulgaire, on remarqua sur la côte du golfe arabique un vaisseau indien qui, par suite de malheurs, s'était égaré et n'avait plus qu'un seul homme à bord. Un navigateur égyptien, nommé Eudoxe[2], le prenant pour guide, le suivit, et c'est ainsi, dit l'auteur, que les Égyptiens firent leur premier voyage dans l'Inde. A son retour on trouva, dans les mêmes parages, une proue de navire que l'on reconnut appartenir au port de Gadès ; évidemment le vaisseau ibérique n'était venu là qu'en passant au cap de Bonne-Espérance. Eudoxe, reprenant cette même route, fit le tour de l'Afrique.

On voit par là ce qu'il faut penser des tentatives modernes pour créer à toute force aux Indous une importance qu'ils n'ont jamais eue; mais, en même temps, on retrouve dans les parages de Gadès un brillant souvenir de la haute navigation que nous a décrite Homère.

Le poëte appelle ce pays fameux Ithaque[3]. Sur des

[1] Il cite Posidonius.

[2] Nommé généralement Eudoxe de Cyzique.

[3] Guad-al-Itha et Ith-agua sont un même mot signifiant : fleuve Itha. *Poés. d'Hom.*, th. XVe.

médailles antiques, on lit d'un côté : Itha ou Ithacon, et on voit de l'autre une tête barbue avec le bonnet d'Ulysse[1]; mais, ce qui est plus remarquable, sur plusieurs d'entre elles on trouve *un coq posé*[2]; étrange symbole qui n'a rien de commun[3] avec l'île grecque de Théaki[4], mais qui se rapporte au pays de Gadès, où Ptolémée place les *Celtici*, lesquels, comme Gaulois, avaient pour emblème le coq, *Gallus*.

Ce nom d'Ithaque, se rattachant aux plus vénérables souvenirs de l'ancienne croyance, resta sacré parmi les Ibères; et, quand vint la religion chrétienne, il ne fut pas si vite abandonné; plusieurs saints et savants personnages des premiers siècles furent honorés du titre d'*Ithacius*[5]; on compte de ce nom quatre évêques placés sur les siéges les plus importants de l'Espagne; ainsi, l'antique Mérida, qui appelait son temple Jérusalem[6], appelait son évêque Ithace.

Homère ne donne point à la capitale du pays d'autre nom que celui d'*Astu;* les Romains prononçaient *Asta* et, comme preuve de son ancienne importance, ils nous apprennent qu'elle a toujours été le siége des assemblées générales de la province[7].

[1] Espèce de bonnet phrygien.

[2] *Encycl. méth.*, antiq. Ithaque.

[3] Combes croit que par Itha il faut entendre Ithaque.

[4] Théaki est une île et Ithaque, d'après Homère, n'est pas une île. Théaki a pour capitale Vathi (Bathi, Bœtis). C'est une colonie venue du Bœtis.

[5] On écrit souvent *Idacius*, Idace.

[6] Les conciles de Mérida, dans les premiers siècles de l'Église, sont appelés conciles de Jérusalem. Moréri.

[7] Appien cite, en Bœtique, une ville d'*Ityca*.

Ce nom doit être bien antique, puisque nous le retrouvons chez des peuples fort éloignés, et toujours avec des détails qui nous reportent singulièrement à la légende d'Homère. Je citerai pour exemple les traditions de la Corée. On se rappelle le séjour d'Ulysse dans l'île de Circé, parmi des peuples qui adoraient le dieu Jou[1], son passage à Tanet, sa descente au rivage d'Albion, pays des montagnes blanches[2], et, après huit ans[3] d'attente, son retour à Asta. Voici[4] ces mêmes faits mentionnés dans les légendes coréennes : *Vers le temps de Iao, on vit paraître un homme surnaturel qui s'établit sous un arbre appelé Tan*[5]*; puis il vint au pays de la montagne blanche ; vers la huitième année de Wuting, il s'en fut à Asta et devint esprit*[6].

Il est évident que ces deux légendes n'en font qu'une ; mais il est remarquable que cette ressemblance aille jusqu'à désigner par un même mot la capitale d'Ulysse, et à nous montrer ce nom d'Asta transporté de l'Ibérie aux extrémités de l'Orient.

[1] Les Gaulois adoraient Jou, mot qui se retrouve dans Ju-piter, Mont-joux, Mont-joie.

[2] D'après le système qui veut qu'Albion vienne d'*Albus*, blanc.

[3] Homère dit qu'il resta sept ans dans l'île de Calypso et en partit la huitième année.

[4] Siebold. *Voyage au Japon*, t. V, ch. ix.

[5] *Tan*, en coréen, signifie sandal. Siebold.

[6] La légende coréenne a bien d'autres détails analogiques. Ainsi, le pays de Tan est placé, comme Tanet, vers la lumière du matin ; la huitième année de Wuting signifie la huitième année d'attente, *Waiting* signifiant attente, en anglais ; le personnage mystérieux qui se rend à Asta est roi, et Asta est surnommée Regia dans Pline ; Asta est dite montagneuse, c'est la *Kranaè Ithakè* d'Homère.

De tous les noms qui furent donnés à la capitale d'Ulysse, les peuples n'ont conservé que celui de Xérès, et par ce mot ils comprenaient la Cérès des Romains. La ville était le siége d'un de ces établissements religieux et militaires qui se sont perpétués jusqu'à nos jours dans ces contrées, comme les ordres d'Alcantara, de Calatrava, d'Aviz; ceux qui les composaient étaient désignés sous le nom d'Achéens, mot qui, par sa racine phénicienne[1], signifie frère; ils avaient pour patronne une divinité fictive, taillée en bois de cèdre[2], et assimilée à Nehal Ennia[3], la grande déesse des Druides; ils l'appelaient la Sainte-Mère[4], la Vierge[5], Notre-Dame, tous mots qui ont trouvé leur application dans la religion chrétienne; ils l'appelaient surtout *Cérès Achœa*[6], et c'est ce nom qui resta à la ville d'Ulysse.

La déesse était une image du fleuve primitif et baptismal, lequel se dit en phénicien *Ieor;* c'est pourquoi elle-même fut appelée *Hiera;* on nomma son temple *Hieron*, et son prêtre *Hiereus*[7]. Mais il se trouve qu'en celtique ce même mot, *Iaer*, signifie épi; sur cette interprétation vulgaire, on lui mit un épi en main, on

[1] *Ach*, frère, en hébreu.

[2] Plusieurs des anciennes statues de Cérès en bois de cèdre sont restées dans la religion chrétienne pour représenter Marie. Elles sont noires.

[3] Cérès, Isis se ressemblent, parce qu'elles ressemblent à Nehal Ennia. *Orig. celt.*, th. Xe.

[4] *Demeter*, en grec. — *De Meter*, la mère.

[5] *Hera*, dérivant de *Haer*, vierge.

[6] Achœa, de *Ach*, frère, et non du grec *Achos*, douleur.

[7] Les prêtres de Cérès se nommaient surtout *Cabarnes*, dérivant de *Kebir*, dans le nom de Wad-el-Kibir. *Orig. celt.*, th. IXe.

bâtit ses légendes sur cet épi et on supposa qu'elle protégeait les moissons, le blé, le pain; l'imagination des Ibères ne s'arrêtant point là, on transporta la déesse dans le ciel avec son épi, et l'épi de la Vierge[1] est une étoile que tout le monde connaît.

Les Ibères ont substitué le culte de Marie à celui de Cérès, adaptant à la nouvelle religion tout ce qui pouvait se conserver de l'ancienne. Ils célèbrent l'assomption de la Vierge le 15 août, évidemment parce que, ce même jour, on fêtait l'apothéose de Cérès enlevée au ciel et devenant le signe de la Vierge[2].

Tout cet ensemble de documents est en parfaite harmonie avec les traditions de la ville de Xérès. Elle a deux fêtes de la plus brillante solennité : l'une qui se célèbre au 1er mai, jour des anciennes florales, jour où Ulysse apparut vainqueur au milieu de ses rivaux; l'autre qui se fait le 15 août; et, dans ces deux fêtes, les *Maios* ont encore aujourd'hui le même faste, les mêmes jeux, les mêmes costumes par lesquels ils célébraient, il y a des milliers d'années, leur ancienne patronne[3].

[1] Homère ne connaît ni la constellation de la Vierge, ni les douze signes du zodiaque; tout cela fut imaginé après lui.

[2] Les Brames ont notre zodiaque; il se compose de douze signes, et ces signes sont exactement les mêmes que les nôtres. Comme chez nous, le premier signe est *Mécha*, le Bélier. On y voit sept animaux : le bélier, le taureau, l'écrevisse, le lion, le scorpion, le bouc, les poissons; ce sont tous animaux de nos contrées; on n'y trouve ni éléphant, ni chameau, ni tigre. Il vient donc de nos pays; il fut donc porté aux Brames après les temps homériques; le signe de la Vierge n'est donc point une importation de l'Inde. *Orig. celt.* Passim.

[3] La gerbe de blé fut donc choisie parmi tous les autres faisceaux

Les monuments trouvés dans tout ce voisinage confirment ce que nous venons de dire. Nous avons des médailles de Cérès, c'est là seulement qu'on les a trouvées. Ainsi celle qui fut découverte à Ilipa[1], non loin du Guadalété, représente Cérès et son épi.

Parlons maintenant des îles qui avoisinent le pays d'Ithaque.

Des îles qui avoisinent Ithaque.

Lorsque Ulysse raconta aux Phéaciens ses aventures, il leur fit connaître d'abord sa patrie, et voici comment il s'exprima[2]: *Le pays que j'habite se nomme Ithaque; dans le voisinage se trouvent trois îles qui sont Dulichie, Samé et Zacynthe; cette dernière est la plus reculée vers l'occident; elle a les deux autres vers le levant et le midi.*

A cet exposé topographique Homère ajoute, en différents endroits, des détails plus précis qui nous aideront à reconnaître ces trois îles.

Ainsi Zacynthe, dit-il[3], est *une île en bois; elle est basse et cependant élevée au-dessus de la mer*. C'était donc une cité lacustre; le sol étant trop bas pour être habitable, on a élevé une ville factice sur des pilotis[4]. A l'embouchure du Bœtis, vers le couchant, se trouve

pour désigner l'association fraternelle des enfants de Xérès.— *Hamar*, gerbe en phénicien. *Poés. d'Hom.*, th. IX[e].

[1] Sur le Bœtis, mais sur le bras desséché qui passait près de Xérès. *Encycl. méth.*, antiq. Ilipa.

[2] *Odyss.*, ch. IX, v. 21.

[3] *Odyss.*, ch. IX, v. 24.

[4] *Poés. d'Hom.*, th. XV[e].

la *Torre de san Jacinto*, dernier souvenir de Zacynthe, et qui nous sert à fixer sa position effectivement occidentale.

Vers le sud-est du lieu que nous venons de décrire, et par conséquent dans la direction réclamée par le poëte, on voyait deux îles, celle de Dulichie, formée par le delta du Bœtis, et celle de Samé, où Cadix se trouve.

Dulichie, selon Homère[1], est *fertile en blé et en pâturages*. Le Bœtis, qui n'a plus aujourd'hui qu'une embouchure, en avait autrefois une seconde qui, passant par Nébrissa et Xérès, allait tomber dans la baie de Cadix; Strabon, Méla, Pline l'ont vue et la décrivent[2]; au moyen âge, elle existait encore, et nous avons[3] une cédule d'Alphonse IX[4] qui exempte les habitants de Séville du droit que payaient les barques pour descendre à Xérès. Ce canton n'est donc plus un delta; mais le sol, comme au temps d'Homère, est toujours d'une étonnante fertilité en blé et en produits de toute espèce[5].

Samé est appelée rocheuse dans Homère[6], et ce mot s'applique surtout à ce qu'on nomme la chaussée d'Her-

[1] *Odyss.*, ch. XVI, 396.

[2] Elles étaient éloignées de plus de cent stades, selon Strabon; environ dix-huit kilomètres.

[3] *Encycl. méth.*, antiq.

[4] 6 décembre 1191.

[5] The country, vegetation and climate are tropical. MURRAY'S *handbook*. — Voy. *Poés. d'Hom.*, th. XV[e].

[6] *Odyss.*, ch. IV, v. 671. — Homère appelle l'île tantôt Samé, tantôt Samos.

cule, c'est-à-dire à ce long promontoire à l'extrémité duquel est Cadix. Les anciens disaient que Junon était née à Samé; c'est pourquoi ils appelaient cette île *Junonia insula*. Ce nom de Samé passa même aux montagnes voisines qui forment la chaîne de Samona[1]. On voit donc que si cette île se nomme aujourd'hui Léon, elle montre par tous ces souvenirs qu'elle a aussi porté autrefois le nom homérique de Samé.

Nous savons que le pays de Gadès fut dans l'antiquité un centre de haute navigation; ses vaisseaux couraient sur toutes les mers, fondaient partout des établissements et faisaient connaître au loin les traditions homériques; c'est pourquoi, dans les pays où se parlait la langue d'Homère, on retrouve les mêmes noms que nous venons de voir, les mêmes îles, les mêmes légendes; mais on peut toujours à certaines marques reconnaître que la source première est dans la région du Bœtis.

Je ne parle point d'Ithaque; je n'ai jamais compris pourquoi les anciens en ont fait une île.

Les Grecs appelaient une de leurs îles Zacynthe; ils la plaçaient près de Théaki[2] et supposaient naturellement que c'était celle d'Homère. « Elle tirait son nom, disaient-ils, d'un certain *Zakynthos*, Béotien, qui accompagna Hercule en Espagne et l'aida à emmener les bœufs de Géryon[3] » Ne voit-on pas que ce Béotien

[1] James Bell. *The hist. of Gibraltar.*

[2] Nous l'appelons Zante ; elle est au sud de Théaki.

[3] Hérodote et tous les anciens placent cette légende de Géryon aux bouches du Bœtis.

est un habitant du Bœtis, qu'il n'a jamais quitté les bords de ce fleuve, et qu'il s'agit, dans cette légende, de la *Torre de san Jacinto?*

Ils plaçaient également dans les mêmes parages un canton appelé Dulichie. Mais ce mot, par ses racines, signifie : *Ile des deux phares;* et ces deux phares, c'est-à-dire *Turris Capionis*[1] et *Luciferi fanum*[2], étaient non point en Grèce, mais aux bouches du Bœtis, dans l'île même qui tire de cette *double lumière* son nom de *Du-lichie*.

Mais le mot que l'on voit le plus répandu est celui de Samos; on le rencontre dans toute la Méditerranée, et toujours lié à quelque souvenir des mystères de la nature de ceux du Bœtis.

Ainsi, aux environs de Marseille, on le retrouve encore aujourd'hui, mais défiguré en Saint-Chamas, et dans un pays habité anciennement par les Cavares, qui rappellent le Wad-el-kivir.

Les mystères de Samo-Thrace avaient également pour ministres les Cabires.

A Samos, le fleuve baptismal, au souvenir du Bœtis, s'appelait *Ibettes*[3]. Hérodote[4] nous laisse entrevoir que cette île tire son nom de Samé, et que des colons[5],

[1] Phare placé à l'embouchure du Bœtis, sur la rive gauche. Strabon l'a vu et admiré. Il n'en reste plus de traces. Là est aujourd'hui Cipiona.

[2] Autre phare placé également sur la rive gauche du Bœtis, fort près et au nord du premier. C'est aujourd'hui San Lucar de Barraméda.

[3] PLINE. V, 31.

[4] Liv. IV.

[5] Hérodote dit que Colœus de Samos, ayant été à Gadès, en rapporta

partis de cette dernière, y fondèrent comme chez eux un temple de Junon. Enfin, cette île de Samos est en face du cap asiatique de *Trogilos*, mot grec qui signifie roue; or, l'île de Cadix, c'est-à-dire Samé, est en face du cap *Rota*, mot ibérique qui signifie roue.

Comme on le voit, on a beau donner aux îles de la Méditerranée des noms tirés d'Homère, y placer des légendes homériques, toujours il se trouvera quelque petit incident qui fera découvrir la fraude et forcera de revenir aux lieux pour lesquels les poëmes ont été faits.

Des lieux qui se rattachent à la description d'Ithaque.

Les faits qui se passent à Ithaque remplissent la moitié du poëme de l'Odyssée; il s'y trouve donc une longue suite de descriptions et conséquemment un grand nombre de noms cités et qui désignent des lieux du pays. Ces lieux n'ont point disparu, et ont nécessairement conservé leurs caractères principaux; parcourons-les et nous constaterons qu'ils répondent encore aujourd'hui aux détails donnés par Homère.

Par exemple, dans Ithaque se trouvait une colline célèbre, et que le poëte nomme *Nerito*[1]; c'est évidemment El real de Don Rodrigo, qui est situé près de Xérès et où se donna, dit-on, la fameuse bataille qui livra l'Espagne aux Maures; et en effet Ptolémée place,

des trésors avec lesquels il éleva un monument dans le temple de Junon. Confusion des deux Samos.

[1] *Odyss.* ch. IX, v. 21.

justement dans cette région, un lieu qu'il nomme *Nertobriga*[1], c'est-à-dire montagne de Nérito.

Eumée, ayant quitté ses troupeaux, vint à la ville et du haut d'une colline *qui domine Ithaque*[2] il vit un vaisseau qui rentrait dans le port. Xérès est *au pied d'une colline* et de cette hauteur on aperçoit sans peine un vaisseau dans El Portal qui est à trois kilomètres de là.

Mais il y a mieux. Mercure, d'après Homère[3], était adoré sur ce côteau; or ce Mercure, distingué des autres, est ici, spécialement, appelé *Cullenios*[4], et le pays se nomme *Caulina*[5].

Si nous nous écartons de Xérès, nous retrouvons plus loin des marques analogues d'identité.

Ainsi, Mentésa est aux sources du Bœtis; ce fleuve, comme nous l'avons dit plus haut, avait une seconde branche qui passait près de Né-brixa[6] et conduisait à Xérès. Voici comment Homère tourne ces détails en légende[7] : *Mentès, fils d'Anchiale, arrivant avec son bateau, s'arrêta au-dessous de Née, et le laissa en dehors de la ville d'Ithaque*. C'est, comme on le voit,

[1] Ptolémée nomme cinquante villes dans la Bœtique et parmi elles *Nertobriga*, *Zakynthos*, *Colobona*.

[2] *Odyss.*, ch. XVI, v. 71.

[3] *Odyss.*, ch. XVI, v. 471.

[4] *Odyss.*, ch. XXIV, v. 1.

[5] Voy. MURRAY'S *handbook;* carte de l'Andalousie. Caulina est le nord-est de Xérès.

[6] Née est le grec *neios*, terre neuve pour les florales; c'est le *Noviodunum*, *Novio-magus* des Gaulois. *Briga*, lieu de réunion. OUDIN. *Dict. esp.*

[7] *Odyss.*, ch. Ier, v. 180.

tout l'itinéraire tracé par la cédule d'Alphonse; Mentès descend le Bœtis, entre dans la branche grêle[1] du fleuve, passe à Né-brixa, s'arrête au-dessous de cette ville près de Xérès, et y fait son commerce[2].

Il faut que cette ville de Nébrissa soit bien fameuse pour être citée par Homère. Il existe des médailles[3] où elle est appelée *Venerea,* la ville de Vénus. Nous avons dit qu'Ulysse vint à Ithaque en habit de brame, c'est-à-dire vêtu d'une peau de cerf[4]. Cet étrange souvenir, je le retrouve dans les légendes du pays : « Nébrissa, dit un vieil auteur, fut fondée, au temps de Romulus, par Denys[5], fils de Jupiter, qui y laissa des *religieux vêtus de peaux de cerf*[6]. »

Hic nebride indutæ celebrabant orgia bacchæ.

Silius Italicus, qui nous retrace ainsi cet antique costume de bacchanales, était né aux environs de Nébrissa.

Rapprochons-nous maintenant des régions maritimes, du rivage où aborda Ulysse. Là aussi plusieurs lieux sont cités et accompagnés de détails; cherchons à les reconnaître[7].

[1] *Anchi-alos*, étroite mer, en grec.

[2] Il apportait du fer pour emporter du cuivre. Le fer venait des Celtibères, vers les sources du Bœtis; le cuivre venait du Rio tinto, près de l'embouchure du Bœtis.

[3] Les coquilles de pèlerin se disent en espagnol *Veneras*. Voy. *Encycl. méth.* Art. Nébrixa.

[4] *Odyss.*, ch. XIII, 436.

[5] Bacchus; en grec, *Dionysos,* d'où Denys.

[6] Thévet. *Cosmog. univers.*, liv. XIII, page 493.

[7] Nous avons déjà cité le Bœtis, le port de Ménesthée, le Pirée, las Puercas; d'autres noms vont se joindre à cette liste.

Ulysse en arrivant à Ithaque fut déposé, comme nous avons dit, dans la rade de Gadès. De cette rade part, dans la direction du midi, un canal fort long[1] qui passe entre l'île de Léon et le continent. A son origine, on trouve le bassin de Caracca[2], aussi célèbre sous les Romains[3] que de nos jours, et, à l'extrémité méridionale, l'île Santi Pétri[4] qui est alternante et où se trouvait le temple d'Hercule, si fameux[5] dans l'antiquité. Ce temple était surtout vénéré pour un phénomène naturel qui est assez rare; il était bâti sur la berge[6], et au milieu se trouvait une source d'eau fraîche qui coulait à la marée basse et que l'on voyait sourdre au-dessus de la mer quand la berge était recouverte par le flux[7]. Comme on sait, ces sortes de sources sont appelées Aréthuse[8]. Lorsque Ulysse, étant encore sur le rivage, eut reconnu sa patrie, il alla trouver Eumée[9] qui, dit le poëte, faisait paître ses troupeaux *auprès de Corax*[10]

[1] Une quinzaine de kilomètres en longueur, environ deux cents mètres en largeur.

[2] L'île qui est auprès de ce bassin s'appelle aussi la Caracca. C'est le chantier de la marine espagnole, comme au temps de Balbus et d'Homère.

[3] Balbus embellit la Caracca.

[4] Le canal tout entier s'appelle Santi Pétri.

[5] Il s'y trouvait deux colonnes comme celles que nous avons remarquées dans la grotte de Calypso.

[6] On en a vu les ruines lorsque la mer se retira au tremblement de terre de Lisbonne.

[7] *Encycl. méth.*

[8] Étienne le Géographe dit que l'Aréthuse d'Ithaque était surnommée *Kupara;* souvenir du Wad-el-kibir.

[9] Homère dit *Eumaios.* On appelle encore Maios ceux qui se costument à Xérès pour les fêtes du 1er mai et du 15 août.

[10] Homère dit : *Petra corax;* ce *petra* est le canal Santi Pétri.

et de la fontaine d'Aréthuse; c'est-à-dire le long du canal dont nous avons parlé.

Naturellement, il arrive aussi que l'Odyssée cite des pays lointains; or, souvent ils renferment des détails qui ne peuvent avoir été observés qu'en Espagne.

Par exemple, au temps d'Homère, comme de nos jours, il y avait des épouvantails pour effrayer le vulgaire, des ogres qui croquaient les passants. Dans l'Odyssée, le mot pour faire peur est *Echetos;* ainsi, lorsque Ulysse, au milieu des prétendants, semblait vouloir aussi prendre l'arc pour essayer de le tendre, ils lui criaient[1] : « Si tu y touches, on te mettra sur un vaisseau et l'on t'expédiera chez *Echetos*, fléau de la race humaine. » Ce monstre épouvantable est le volcan de Ténériffe, que les Faycas ont toujours appelé Echeyde[2].

Peuples méditerranéens cités par Homère.

Homère fait à peine mention des peuples de l'Orient; dans toute la Méditerranée, il ne connaît que la Sicile, la Sardaigne, les Baléares et Marseille, c'est-à-dire les quatre pays les plus rapprochés de l'Espagne[3]. Disons un mot de chacun.

La Sicile, conformément à tout ce que nous avons dit, n'est citée que dans l'Odyssée, et seulement pour ses relations avec Ithaque. Le poëte, qui la nomme

[1] *Odyss.*, ch. XXI, 308.

[2] MALTE-BRUN. Liv. 100.

[3] Crête, Athènes, Sparte et autres sont des noms atlantiques transportés dans la Méditerranée.

cinq fois, appelle invariablement les habitants *Sikéloi*, et le pays *Sicania*. Ainsi, un des prétendants, prenant Ulysse pour un pauvre, dit à Télémaque[1] : « Jette-moi donc ce mendiant dans un vaisseau et expédie-le chez les *Sikélous*. » Plus tard Ulysse, parlant à son père qui ne le reconnaissait pas, lui dit[2] : « Mon vaisseau est dans le port ; j'arrive de la *Sicania*. »

Ces détails sont précis ; et lorsque, dans un autre passage, Ulysse, égaré de son pays, rencontre une île de *Thrinakia*[3], ce n'est point la Sicile.

La Sardaigne également ne pouvait être omise dans les poëmes homériques. Son nom se retrouve dans les plus antiques monuments du genre humain. Les Argonautes pénétrèrent dans le Rhône, *fleuve qui arrose*, dit le poëte[4], *les innombrables*[5] *tribus des Celtes et se jette par sept embouchures dans la mer de Sardaigne*[6]. Jusqu'au fond de l'Orient, nous retrouvons des souvenirs de cette île, et nous lisons sur les murs des temples assyriens les noms de *Sardana-Pal*, de *Nabu-Sardan*[7].

La Sardaigne, terre peu fertile, peu visitée par les envahisseurs, a gardé plus que tout autre pays ses vieux monuments cyclopéens ; elle en est toute cou-

[1] *Odyss.*, ch. XX, 383.
[2] *Odyss.*, ch. XXIV, 307.
[3] *Poés. d'Hom.*, th. IVe.
[4] Apollon. de Rhodes. IV, 633.
[5] Le poëte dit : *Muria ethnea*, dix mille nations ; or, l'expédition des Argonautes est plus ancienne que la guerre de Troie.
[6] *Sardonion pélagos.*
[7] *Orig. celt.*, th. XIe.

verte ; ce ne sont point les palais de Ninive, de Itzalane, mais ils en sont l'ébauche. Appelés *Noraggi*[1], dans le pays, cités chez les Brames sous le nom de *Naraga*[2], désignés aux bouches de l'Amazone dans les traditions des *Nouraguès*, ils méritaient de trouver place dans l'Odyssée.

Les anciens disaient que Norax[3], à la tête d'une colonie espagnole, fonda au midi de l'île une ville qui porta son nom[4]; quoi qu'il en soit de cette tradition, l'on n'a jamais connu les *Noraggi* qu'à l'état de ruines, et quand Homère nous en parle, ce n'est que pour mentionner leur destruction. Le vieux Laërte, retraçant à Ulysse sa force et sa valeur d'autrefois, lui dit : Je ne suis plus au temps où, à la tête des *Céphallénès*, j'emportai le somptueux palais de *Néricos*[5]; il était sur le rivage et sa prise nous ouvrit l'entrée du pays. »

Les Baléares offrent dans Homère de plus intéressants détails. Eumée était originaire de Port-Mahon, ou, comme dit le poëte, du *fameux port*[6]; et voici comment, en nous parlant de son pays, il nous décrit l'île de Minorque.

Je suis né, dit-il, dans l'île de *Syria ;* elle n'a pas une grande étendue, mais elle est riche en brebis, en froment, en vignobles. Les habitants n'y meurent point de maladie ; devenus vieux, Apollon et Diane les percent

[1] *Orig. celt.*, th. XIVe.
[2] *Orig. celt.*, th. XVIIIe.
[3] PAUSANIAS. X, 17.
[4] Sans doute *Nora*, citée dans l'Itinéraire d'Antonin.
[5] *Odyss.*, ch. XXIV, 377.
[6] *Odyss.*, ch. XV, 572.

de leurs traits. L'île est partagée en deux cités ; mon père les possédait toutes deux, mais c'est dans celle du port[1] qu'il résidait. Il y avait dans le palais une jeune esclave d'une beauté ravissante; des Phéniciens, étant arrivés, la séduisirent et, à cause d'elle, restèrent un an dans le port[2]. Un jour, l'un de ces fourbes vint offrir en vente un magnifique collier d'or et d'ambre, et pendant qu'on le considérait avec attention, il fit à la jeune esclave un signe convenu; elle me prit dans ses bras, enleva, en passant, des coupes d'or qu'elle cacha dans son sein[3] et s'enfuit avec les étrangers. Je fus ensuite vendu à Laërte.

Ceux qui connaissent Minorque ont déjà pu la reconnaître dans ces détails. Son nom, c'est-à-dire *Syrach*, qui, en phénicien[4], signifie soleil levant, vient de sa tour de Bélus[5] qui est encore debout à l'orient de l'île et d'où, dans l'ancienne religion, on saluait le Soleil à son lever. Les géographes louent, comme Homère, ses vins, ses blés, ses moutons qui maintenant *vivent dans les bois à l'état sauvage*[6]. Quant à la légende d'Apollon

[1] *Ormos*, port, Port-Mahon. Eumée est appelé *Orménidès*. *Odyss.*, ch. XV, 414.

[2] A Minorque est la tour de Bélus, des Mages. D'où *Portus Magonis*. *Orig. celt.*, th. VIe.

[3] *Upo kolpô*, sous son sein, sous sa guimpe.

[4] CALMET. *Dict. de la Bible*. Syracuse avait un semblable monument astronomique ; d'où *Syrach-haus*.

[5] Les Carthaginois, selon Virgile, descendent de Bélus (*A Belo soliti*); selon Ennius, ils viennent de Sarra; ils sont donc originaires des îles Baléares ; la porte de Valence qui est vers les îles Baléares se nomme la porte de Sarra.

[6] MALTE-BRUN. Liv. 189.

tuant à coups de flèches les habitants, c'est une des nombreuses fictions inventées pour expliquer le mot Baléares, terre de Bel[1], de *Byl*[2], de la flèche. Nous connaissons par Pline les deux cités qui partagent l'île, c'est-à-dire *Mago* et *Jamnia*[3]; et c'est sur le mot *Mago* qu'est fondée la légende de la jeune esclave; ce mot, prononcé *Magd*, signifie jeune fille, et de cette fausse racine on tira l'histoire que nous raconte le poëte. Les habitants de ces îles n'ont point abandonné le costume des temps homériques; les hommes n'ont plus, il est vrai, la pourpre des Phéniciens, mais ils la rappellent par leur coiffure nationale qui est toujours *le bonnet de laine rouge*[4]; les femmes nous laissent encore voir pourquoi la jeune esclave cacha son vol dans son sein; aujourd'hui, comme autrefois, elles ont par dessus leurs vêtements *une guimpe qui, ne s'ouvrant qu'en arrière, leur enveloppe le menton et descend jusqu'à la ceinture*[5]. Quant à ce collier qui fait le fond de la légende, je ne sais si au temps d'Homère il était triple, mais, de nos jours, les jeunes filles en ont invariablement *trois qui, étant de différentes grandeurs, supportent une croix et s'étalent sur leur poitrine*[6].

A ces détails, qui nous peignent l'intérieur de l'île,

[1] *Orig. celt.*, th. VIe.

[2] *Byl*, *Belos* en grec, flèche.

[3] *Mago*, mage, magicien; *Jamna* est le nom légendaire d'un des deux magiciens de Pharaon, luttant contre Moïse.

[4] MALTE-BRUN. Liv. 189.

[5] MALTE-BRUN. Liv. 189.

[6] MALTE-BRUN. Liv. 189.

Homère ajoute des données qui nous font connaître avec exactitude sa position dans la Méditerranée.

Eumée, étant au voisinage de Gadès, dit à Ulysse[1] : *Syria est une des îles situées au delà de ce promontoire où l'on voit le monument des révolutions solaires; elle est la plus reculée*[2]. Or, à l'extrémité du promontoire[3] qui s'avance vers les Baléares se trouvait un monument solaire[4], le plus fameux de l'antiquité. Strabon, qui l'a vu, qui l'a décrit, le nomme Héméroscope[5]; il était sur la montagne que les anciens appelaient *Dianeum*[6], et où se trouve aujourd'hui la ville de Dénia; l'on en voit encore les ruines; il servait à déterminer le moment précis de l'équinoxe et des solstices pour la célébration des quatre fêtes. Or, si, de Gadès, vous tracez une droite passant par cet observatoire, vous traversez toutes les Baléares[7] et vous atteignez finalement Port-Mahon.

La géographie moderne est-elle plus précise?

Eumée nous donne aussi une idée de la distance de l'île. Le vaisseau phénicien mit six jours pour arriver

[1] *Odyss.*, ch. XV, v. 404.

[2] C'est le sens superlatif du préfixe *Kata. Odyss.*, ch. XV, 404.

[3] Cap Saint-Antoine.

[4] On y observait, dit Homère, *Tropai Hélioio*, les retours, les tropiques du soleil.

[5] *Héméra*, jour; *scopein*, observer. Le véritable nom est l'espagnol *Belver*, en italien *Belvedere*, tour de Bel.

[6] Les Latins disent *Dianeum*, et les Grecs *Artemision;* de même, en face, se trouve Palma, ou, dans Homère, *Phœnice*.

[7] Cette île de Syria est au delà d'Ortugia, dit Homère. *Hort-hoeck* signifie angle du jardin. Il y a en Espagne quatre Huerta célèbres; celle-ci est appelée : *Huerta de Denia*.

de Port-Mahon à Gadès, et là il fut poussé dans la rade par *le vent et la marée.*

Comme on le voit par cette dernière donnée, comme par les autres, c'est bien Minorque qu'Eumée nous décrit. Cette Phénicie, cette Syrie que l'on voit sur la bordure asiatique, ne sont que des colonies de nos contrées; leurs monuments sont copiés des nôtres. La ville phénicienne de Tyr a dans ses médailles un palmier, parce que ses colons sont partis de Palma[1] dans les Baléares; la Syrie est dominée par le mont Taurus, parce que le Tauro est la plus grande montagne de l'île qu'avec Homère nous avons appelée *Syria.* Les peuples de ces contrées nous crient eux-mêmes qu'ils descendent de Bélus, qu'ils viennent de la terre de Bel, qu'ils sont originaires des Baléares.

Parlons des Phocéens de Marseille.

Tout ce que l'on a écrit, chez les anciens et les modernes, sur la fondation de Marseille revient à une légende d'Homère retraçant simplement la jonction de la Durance et du Rhône.

Voici la description des lieux.

La Durance naît dans les Alpes grecques, ainsi nommées, dit-on, de ce qu'autrefois Hercule, revenant d'Espagne, les traversa; elle arrose *Eburo-dunum*[2], ravage le pays des *Salyes*[3]; puis, s'approchant d'Avignon, où était un fameux temple d'Hercule[4], elle tombe

[1] *Orig. celt.*, th. VIe.
[2] Embrun.
[3] Appelés *Salyes*, *Salassi*, *Salluvii*. MALTE-BRUN. 117.
[4] Il est remplacé par la cathédrale.

dans le fleuve des Ligures[1]. Ce fleuve est navigable; les gens du pays l'appelaient Roud, et les Phéniciens Roud-ain[2], *Rhodanus;* il se divise d'abord en deux branches[3], puis en trois[4]; l'une va vers Nîmes, en celtique, *Lund*[5], l'autre vers le lieu appelé *Eliscamp*, la troisième est intermédiaire et traverse le delta de la *Camargue*.

Voici maintenant le récit du poëte.

« Hercule vint à *Ephura* et descendit le fleuve *Selléis*, ravageant les terres du voisinage; puis, ayant enlevé une jeune princesse[6], il la conduisit dans son palais et eut d'elle un fils appelé Tlépolème[7]. Celui-ci, devenu grand, tua involontairement un Ligure[8]; puis, forcé de s'enfuir, il construisit une flotte pour se rendre vers la mer[9] et arriva à l'embouchure du *Rhodanus*[10]; il occupa les deux branches du fleuve[11], formant ainsi

[1] Appelés *Ligyes* dans Aviénus, *Ligustini* dans d'autres auteurs.

[2] *Rauda*, fleuve; *ain*, courant. *Orig. celt.*

[3] La bifurcation est à Arles.

[4] De la branche occidentale se détache un courant qui traverse le delta de la Camargue, il s'appelle Rhône mort.

[5] *Nemus*, *Nemos*, *Nim* (en coréen) signifient bois; les Celtes disaient *Lund*. London était le bois sacré de Chrysès. *Poés. d'Hom.* Près d'Upsal est Odens-Lund, le bois d'Odin. Keysler. *Lunder*, en islandais, bois sacré. Ihre.

[6] Dans le pays de Laure.

[7] Les uns appellent le chef des Phocéens Euxénus, d'autres Protis, Simos; Homère dit Tlépolème. *Il.*, II, 653.

[8] Homère dit: *Likumnios*.

[9] *Es ponton*, vers la mer. Il était donc dans un fleuve.

[10] Homère dit *Rhodos*. Roud est spécialement l'embouchure.

[11] *Amphi Rhodon*. Il n'est nullement question d'île dans le texte d'Homère.

trois[1] établissements qui sont *Lind*, *Iélyse* et *Camire ;* ces établissements prospérèrent et, favorisés des dieux, acquirent des richesses considérables. »

Ainsi les fondateurs de Marseille venaient, non point d'Orient, comme on le répète tous les jours d'après Athénée et Justin, mais des régions du nord, de la contrée que l'on appelait *Gallia comata*[2]. Ce détail, Homère ne l'a point oublié : Les peuples qui habitent aux bouches du Rhône, dit-il, *se distinguent par leur chevelure*[3].

Le texte d'Homère est tout rempli de mots qui appartiennent exclusivement à la région du Rhône. Ainsi Hercule descendant un fleuve étend sur les deux rives ses dévastations ; on sait que la Durance a toujours eu cette triste célébrité ; sa source et celle de la Duria sont voisines ; entre les deux est un poteau où se lit le quatrain suivant :

> Adieux ! ô ma sœur la Durance,
> Nous quittons ensemble ce mont ;
> Tu vas ravager la Provence,
> Et moi féconder le Piémont.

Les florales des Phocéens étaient fameuses dans l'antiquité ; comme partout, les héros seuls y pénétraient ; elles se faisaient dans des cités lacustres appelées *Stœchades ;* or, la nymphe que séduisit Hercule dans son palais se nomme Astyochée. Tlépolème signifie, par ses racines[4], commerçant de Tulé ; et

[1] *Trichtha. Il.*, II, 668. — Lund, Èliscamp, Camargue.

[2] Gaule chevelue, Gaule celtique.

[3] *Dia tricha.*

[4] *Tulé, Poléô. — Poléô,* je commerce.

l'on sait que les Marseillais, traversant les Gaules[1], allaient chercher l'étain aux Cassitérides et l'édredon à Tulé[2]. Enfin ce Ligure que tua le fondateur de Marseille était, d'après Homère, un prêtre de Mithra[3]; et en effet, cette divinité avait son culte surtout dans la région du Rhône; ainsi l'on trouva non loin du fleuve le cercueil de Chyndonax, grand prêtre de Mithra, sur un rocher près de Tourn la figure de Mithra, à Arles une inscription en l'honneur de Mithra, et, encore aujourd'hui, cette ville a pour patron saint Mithra[4].

Nous voyons donc par ces exemples, comme par tant d'autres, que ce que nous croyons moderne est souvent fort ancien.

C'est par le port de Marseille que les institutions druidiques passaient pour se répandre dans la Méditerranée; aussi on retrouve des souvenirs de cette ville en différentes contrées, mais principalement en Grèce et sur les côtes de l'Asie Mineure.

En Grèce, au nord d'Athènes, on voyait un peuple de Phocidiens, ayant leurs mystères dans le temple de Delphes; ce qui rappelait les Phocéens de Marseille ayant les leurs dans le *Delphicum templum*. Le temple, plutôt que le port, était la ville de Marseille; il renfermait des richesses inouïes, au point que, quand

[1] L'étain, amené à Marseille par la navigation phocéenne, mettait, selon Pline, trente jours pour traverser les Gaules.

[2] L'île Féroé.

[3] Homère appelle ce prêtre *Métroas*.

[4] Homère, parlant du prêtre, dit que Tlépolème le tua, c'est-à-dire lui abattit la tête, *Kat-ekta;* saint Mithra est représenté tenant dans ses mains sa tête coupée, laquelle prophétise encore.

Rome fut prise par les Gaulois, on envoya aux habitants de cette ville l'argent nécessaire pour compléter la somme exigée par le vainqueur[1]; c'est de ce temple que la province tire son nom de Dauphiné.

Sur les côtes de l'Asie Mineure il y avait, comme en Gaule, un peuple de Phocéens, mais qui ne fut jamais prospère, n'ayant qu'une petite rade sans importance. Plus au sud, se trouvait Éphèse dont le temple était copié de celui de Marseille[2]; dans l'un et l'autre on adorait Artémise, on pratiquait les mêmes cérémonies, les mêmes mystères[3], on se servait également du dialecte ionien[4]; mais les prêtresses asiatiques étaient tenues de faire une fois en leur vie le pèlerinage de Marseille, c'est-à-dire de la mère patrie[5]. Enfin, plus au sud encore, on voit Rhodes, dont le nom me semble avoir été confondu avec celui du fleuve Rhodanus[6]. Voyons cette dernière question.

Les colons partis des bouches du Rhône devaient, suivant la pratique des grandes émigrations, retracer dans leur nouvelle patrie une image aussi complète

[1] Justin, XLIII, 3. Justin, confondant les deux temples, dit que les Marseillais apprirent la prise de Rome par leurs députés qui revenaient du temple de Delphes, *en Grèce*.

[2] Comme pour Circé, le temple de Marseille, au temps d'Homère, n'était qu'un bois sacré, un *Lund;* ce que nous disons d'Éphèse est postérieur au poëte.

[3] Mystères de Cotytto.

[4] Selon Strabon, les lois, à Marseille, étaient écrites dans le dialecte ionien.

[5] Voy. *Orig. celt.*, th. Ve.

[6] Il y avait sur le *Rhodanus* une ville célèbre que Pline appelle *Rhoda*.

que possible de l'ancienne; mais, peuples commerçants, ils étaient astreints à choisir avant tout une rade sûre et commode, et, par suite, à accepter pour leurs mystères les lieux tels qu'ils étaient. Arrivés en Asie Mineure, ils trouvèrent une île voisine du rivage et pourvue d'un bon port; ils s'y établirent et, quoique rien n'y ressemblât au pays qu'ils quittaient, ils ne laissèrent pas que d'y appliquer les anciens noms. L'île fut appelée Rhodes, comme figurant le delta du *Rhodanus;* la côte voisine fut appelée Doride, au souvenir de la Duria et de la Durance.

Tous les lieux qui se rencontrent au voisinage du *Rhodanus* se retrouvent dans les souvenirs de Rhodes.

La Durance descend du mont Cenis, où était un magnifique temple druidique dont on voit encore les vastes ruines[1]; on choisit en Doride le plus haut promontoire, et l'on y construisit un monument semblable que l'on appela également temple de *Cnis*[2]. L'île de Rhodes n'est point triangulaire, mais, représentant surtout le delta du *Rhodanus*, elle fut surnommée *Trinacria*. On connaît la grande légende du Rhône, c'est-à-dire l'histoire de ce fameux serpent qui, sous le nom de Tarasque, désolait le voisinage du fleuve, et dont une sainte femme délivra le pays; la même légende se contait à Rhodes[3], qui, pour cela, fut appelée île du Serpent, c'est-à-dire, en grec, *Ophiusa*. On voit au

[1] Appelé vulgairement Cirque d'Annibal.

[2] Appelé vulgairement Temple de Cnide.

[3] L'histoire du chevalier Gozon n'est autre que cette légende, rappelée par le fabuliste Vertot.

nord de Marseille les monts Estérel ; Rhodes fut appelée *Astéris*. On y voit le mont Thabor; Rhodes fut appelée *Athaburia*. Dans le voisinage se trouve la grotte nommée Sainte-Baume, où l'on déposait les corps des bienheureux[1]; Rhodes fut de même appelée île des bienheureux, *Macaria*.

A Marseille et dans l'île de Rhodes, on parlait grec ; mais il semble que c'était la langue du commerce et que celle du peuple se rapprochait plutôt du celtique. Ainsi la ville de Rhodes s'appelait *Stadia: Stadt*, ville. Le chef de cette ville se nommait *Mastros*, exactement notre mot *Mestre*[2]. Près de Rhodes se trouve une petite île appelée Cô[3] « dont les femmes, dit Ovide, pour avoir insulté les dieux, furent métamorphosées en vaches; » *Cô*, en celtique, signifie vache; on parlait donc le celtique pour avoir fait ce calembour. La déesse de ces peuples était, comme nous avons dit, Artémise, c'est-à-dire, en celtique, *Haert-meisse*, la vierge à la biche; or, ils la représentaient avec une biche à son côté; ils tiraient donc cette figure du pays où *Haert* signifie biche. Eliscamp, dont nous avons parlé, signifie Champs-Élysées, cimetière[4], en celtique, *Kerkof;* Iélyse, d'après les Rhodiens, fut fondée par *Kercaphos*.

Le Rhône, dans le langage des mystères, était un

[1] Embaumés avec le *Lazerpitium* et le *Nardus celtica*.

[2] Maître ne vient donc pas du latin *Magister*. *Poleos mastros*, exactement Bourg-mestre.

[3] Cos, en grec.

[4] On y voit encore des tombes anciennes, portant : D. M. (Dis Manibus).

fleuve du Soleil : les figures de Mithra, retrouvées sur ses bords, ont toujours la tête ornée de rayons; on connaît également dans son voisinage des sculptures antiques représentant Apollon[1]; près d'Arles, fut découverte la véritable statue du fleuve[2], c'est-à-dire un dieu debout sur un taureau et couronné des rayons du soleil; on lisait au bas : *Jupiter Dolichenus*. Cette dernière image fut transportée à Rhodes; on y fit une statue semblable, que nous connaissons sous le nom de colosse de Rhodes, et les prêtres de cette divinité solaire furent également nommés Telchines[3].

Comme on voit, Rhodes était une île et ses légendes se rapportent à un fleuve, à un fleuve du Soleil; ce qui produisit chez les Grecs une confusion que naturellement ils ne surent jamais débrouiller. C'était chez eux une croyance générale que dans les temps les plus sombres, lorsque partout le ciel était couvert de nuages, le soleil luisait toujours à Rhodès[4]. Pindare appelle Rhodes l'île sortie des eaux. On contait que, quand les dieux se partagèrent le monde, Apollon, qui était absent, fut oublié, mais qu'ayant aperçu au fond de l'eau une île, il la fit émerger, la prit pour son

[1] Par exemple, sur une pierre antique, au château de Polignac, dans le Velay.

[2] A Arles, a lieu la bifurcation du fleuve, ce que doit représenter, avec ses jambes écartées, la statue de Rhodes.

[3] *Delgen*, effacer. *Dict. celt.* D'où *Dolichenus*, *Telchines*, prêtres purificateurs, représentant le fleuve primitif, le Hélion, le fleuve du Soleil.

[4] Le lac Titicaca, après le déluge, reçut les premiers rayons du soleil; on dit la même chose de l'île *Lycorea*.

domaine et l'appela Rhodes. Le *Rhodanus*, comme tous fleuves des mystères, avait sept[1] embouchures; il paraissait difficile d'appliquer cela à une île; on y arriva par la légende suivante : Lorsque l'île, dont nous venons de parler, se montra à la voix d'Apollon, il s'y trouvait une nymphe nommée *Rhodos;* le dieu s'approcha d'elle et la rendit mère de sept enfants qui furent appelés Héliades.

Les auteurs anciens sont pleins de traditions semblables. Voici, par exemple, un passage de Diodore de Sicile où se trouve le nom de Rhodes et dans lequel tous les mots désignent le *Rhodanus :* « Les Telchines dit cet auteur[2], sont les plus anciens habitants de Rhodes; ils étaient fils de la mer; conjointement avec *Caphira* qui, elle aussi, était fille de la mer, ils furent chargés d'élever Neptune qui leur fut confié à sa naissance par *Rhéia.* » *Rhéia*, dans toutes nos langues, signifie rivière; *Caphira* rappelle les Cavares qui habitaient, comme on sait, à l'embouchure du *Rhodanus*.

Il ne faut pas croire que le nom de *Massilia* ait été oublié en Orient.

Le véritable noyau de Marseille, c'est son temple[3], le Delphicum templum où se faisaient ses florales, si célèbres autrefois. Il était double; le temple supérieur servait aux orgies régénératrices; le temple inférieur formait la crypte où l'on tenait en réserve les ossements qu'il fallait régénérer. Ce dernier, ce caveau mortuaire,

[1] D'après Apollonius de Rhodes. Th. V°.
[2] Diod. de Sic. V, 55.
[3] Le port se disait en celtique *Hafen*, et en grec *Al Cothon*.

se disait *Hell*[1], les ossements se disaient *Masa*, et même, dans plusieurs de nos églises, ce nom a continué de s'appliquer aux reliques des saints; ainsi, à Saragosse, les restes mortels des anciens patrons sont toujours dans leur caveau primitif et appelés *Saintes Masses*. *Mas-hell* signifie donc caveau des reliques; aux bouches du *Rhodanus*, on prononça *Massilia*[2], au voisinage de Rhodes, on prononça Mausole.

Tout ce que l'on a dit du tombeau de Mausole n'est qu'une imitation des choses que nous venons d'exposer. Ce mot de tombeau montre d'abord que, comme à Marseille, il y est question d'ossements. Dans cette ancienne religion, l'on pulvérisait les ossements des justes, et de eette poussière, mêlée à la farine, on formait des pains appelés, par imitation, *Masa*[3], et qui se mangeaient à la fête du printemps ; ceci ne se pratiquait pas seulement au temple de Mausole, mais dans le monde entier. Les vierges qui faisaient ces pains sacrés étaient vouées à Artémise[4], et leur demeure portait un nom purement celtique, c'est-à-dire *Heilig-haeren-haus*[5], que les Grecs écrivaient Halicarnasse.

[1] *Hall,* salle ; *hole,* caveau ; *hell,* enfer.

[2] On a aussi prononcé *Massalia,* puisque le bras du Rhône, qui est vers Marseille, s'appelait *Massalioticum;* également Hécatée de Milet écrit *Massalia.*

[3] *Masa* en espagnol et en grec, *Matsès* en hébreu, Masse-pain dans le vieux gaulois. Cette forme mitigée remplaçait l'ancienne immolation d'une victime humaine.

[4] On disait qu'Artémise, femme de Mausole, après la mort de son mari, avala ses cendres en les mêlant au pain qu'elle mangeait.

[5] *Heilig*, sacré ; *haeren*, vierges; *haus,* maison. Maison des *vierges choisies.*

Ce tombeau de Mausole était donc, comme en Grèce et à Marseille, un temple de prélibation, un temple de Delphes[1].

La civilisation décrite dans les poëmes d'Homère était celle des peuples celtiques. Ils ont nécessairement produit d'autres chefs-d'œuvre, mais que les révolutions ont fait disparaître ; leurs colonies, mieux situées, en ont conservé des traces qui subsistèrent assez longtemps pour être connues de l'histoire. En étudiant ces antiquités dans les villes fondées par les Phocéens de Marseille, on peut donc arriver à connaître le genre de travaux auxquels on se livrait dans cette partie des Gaules. Le canton où se trouvent Éphèse, Rhodes, Cos, Halicarnasse, est certainement celui de toute la Méditerranée qui paraît le plus anciennement civilisé et qui a jeté parmi tous les peuples de cette mer le plus vif éclat.

C'est là que l'on vit paraître Hérodote[2], le plus ancien historien des Grecs ; Héraclite dont le système est toujours celui de nos philosophes, admettant un principe invariable, base d'un monde éternellement variable ; Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'antiquité ; Apelle, Parrhasius, Diognète, Protogène, c'est-à-dire les peintres les plus vantés par les Grecs ; les sculpteurs auxquels est dû le groupe de Laocoon ; les architectes

[1] *Delven*, creuser, percer. *Dict. flam.*, *holl.* Delphes s'appelait primitivement Putho ; le temple était sur un mont qui, partagé en deux, avait une double cime ; ce lieu s'appelle aujourd'hui Castri.

[2] Initié aux mystères d'Halicarnasse, que nous venons de mentionner.

qui ont élevé, longtemps avant Périclès, le temple de Diane, une des merveilles[1] du monde.

La mère patrie ne dégénéra point de cette antique gloire et conserva longtemps ses savantes institutions. *Les jeunes Romains, oubliant peu à peu les écoles d'Athènes, venaient à Marseille,* dit Strabon[2], *pour y suivre les cours de littérature grecque.* Cicéron, parlant[3] des antiques institutions de cette ville, dit qu'il *est plus facile de les louer que de les imiter;* et lui-même, quand il eut tout étudié, voulut encore, avant d'aborder le barreau, entendre les leçons de Molon, le célèbre rhéteur de Rhodes. Tacite, qui fait d'Agricola un grand homme, attribue[4] ses belles qualités à l'éducation sérieuse qu'il avait reçue à Marseille[5], trouvant dans cette ville la science et l'urbanité grecques.

Voilà donc les véritables antiquités de Marseille; voilà comment le poëte nous aide à corriger les erreurs de l'historien.

Relations diverses entre l'Odyssée et l'Ibérie.

Homère ne se contente pas de décrire des lieux et des distances; il a d'autres tableaux concernant les mœurs, l'industrie, la religion des peuples. Ces éléments, quoique sujets à varier, ont cependant une per-

[1] Le *templum delphicum* était une des sept merveilles du Dauphiné.
[2] Liv. IV.
[3] *Orat. pro Flacco.*
[4] *Agricola,* IV.
[5] Voy. *Orig. celt.*, th. Ve. Les uns attribuent la fondation de Marseille aux Phocidiens de la Grèce, d'autres aux Phocéens de l'Asie Mineure.

sistance plus longue que nous ne paraissons le croire, et l'on peut remarquer que tout ce qu'il nous dit à l'occasion d'Ithaque a laissé, jusqu'à nos jours, des traces dans l'Andalousie.

Je cite quelques passages.

En parlant des autres peuples, des Phéaciens, par exemple, il nous peint leurs fêtes animées par les accords de la lyre; mais à Ithaque, nous voyons que les prétendants charment leurs ennuis par les jeux, les danses, les sons d'un instrument qu'il appelle *kitharis*[1]; or, nous savons que, chez les anciens comme chez les modernes, la *guitarra* a toujours fait la grande spécialité de Cadix[2].

Il existe en Espagne une race de chiens qui semblent indigènes et particuliers à ce pays; ils sont grands et élancés, étrangement maigres, et d'un attachement singulier; on les appelle *Galgo*[3]; lorsque les Phéniciens allèrent en Amérique, ils y transportèrent cette race qui se perpétua dans le Mexique et que nous y avons retrouvée lors de la découverte de ce pays; là, comme en Europe, *ces chiens étaient à l'état domestique, toujours maigres, et destinés à la chasse*[4]; leur nom s'était peu altéré, car on les appelait encore *Alco*. Homère nous décrit cette race de chiens. Quand

[1] *Odyss.*, ch. I, v. 153.

[2] Les meilleures guitares sont celles de Juan Pajez, à Cadix; ce facteur est aujourd'hui le représentant des traditions homériques.

[3] *Galgo* était le nom des chiens sacrés qui dévoraient les morts; *Galge*, la potence où l'on attachait les coupables; *Golgotha*, le lieu où l'on jetait les cadavres.

[4] VALMONT DE BOMARE.

Ulysse arriva en mendiant dans la cour de son palais, il retrouva, après vingt ans d'absence, son chien qu'il avait élevé lui-même et qui, vieux et décharné, était couché sur le fumier : « Rien n'égalait, dit le poëte, la légèreté de cet animal, quand il fallait poursuivre des lièvres, des daims, des cerfs. » Comme on sait, en revoyant son maître, il essaya de se traîner à ses pieds et expira. Ce chien paraît bien semblable à ceux que nous venons de nommer ; c'est pourquoi les correcteurs d'Homère, en l'appelant *Argo*, n'ont-ils pas altéré son véritable nom?

Les habitants du pays de Gadès, tout en acceptant le christianisme, ont conservé leurs anciennes statues, leurs temples, leurs rituels[1], faisant un assemblage confus des deux cultes ; de sorte que dans ces contrées on rencontre, mêlées à la religion, une multitude de pratiques qui paraissent bizarres et dont personne ne sait l'origine. Ainsi, la statue homérique de Xérès, dont nous avons parlé, est toujours au monastère de Régla, près du Bœtis ; on en a fait l'image de la Vierge ; elle est en bois de cèdre, noire, et le peuple, sentant bien qu'il y a quelque chose d'antique dans cette statue, est persuadé qu'elle a appartenu à saint Paul[2]. Les monastères du pays, par exemple les couvents *del Rocio*, *de Régla*, ont des processions à un figuier, à une vigne, à un olivier, à tous les arbres nommés dans la légende

[1] Le fameux rituel mozarabique, que les Espagnols ont si longtemps défendu contre Rome, est plus ancien que le christianisme.

[2] Ce qui est remarquable, quand on se rappelle la correspondance de saint Paul et de Sénèque, lequel était des environs de Xérès.

d'Ulysse ; rien n'est beau comme la procession que font les moines de Régla[1] à un figuier sacré qui est dans le voisinage, avec des cérémonies qui rappellent les détails de l'Odyssée. L'Église de Rome a vainement essayé de déraciner ces vieilles traditions.

Homère commence son poëme en invoquant les Muses, et c'est d'elles seules qu'il attend toute son inspiration. L'on voit donc que le culte de ces déesses est antique dans la région du Bœtis; aussi, lorsque l'on y rencontre des monuments qui constatent cette ancienne forme de croyance, c'est dans les profondeurs du sol qu'il faut les chercher. A Italica, près de Séville, on a découvert sous terre une belle mosaïque fort ressemblante à celle que l'on voit dans les palais fossiles du nouveau monde; elle représentait les Muses[2].

La langue ibérique est véritablement faite pour les scènes de l'Odyssée. Par exemple, ces *Cavalleros*[3] qui passaient leur temps à chanter des ballades, à jouer de la *kitharis* sous les fenêtres de Pénélope, sont appelés *Mnestérès*, mot fort rapproché de celui de Ménestrel que nous emploierions aujourd'hui. Quand ces hommes parlent d'eux-mêmes, ils se donnent

[1] L'image de Régla fut trouvée dans un puits, creusé au pied d'un figuier, entre le Bœtis et le Guadalété. Cette légende fut transportée dans l'Inde ; là, au souvenir du Bœtis, un figuier se dit *Batta* et puits se dit *Beroth* (*Ber* au singulier); on raconte que dans l'île sacrée de *Barotch*, il y a un *Batta* vieux de trois mille ans et les Indous y vont en procession. CLAVEL. *Hist. pitt. des Rel.* — LATOUR. *Études sur l'Espagne.*

[2] LATOUR. Ut supra.

[3] *Cefallénès.*

amplement le titre d'*Agauos*, illustre, j'allais dire Hidalgo ; mais quand on parle d'eux, qu'on leur reproche leurs intrigues, on les appelle constamment *Agenores*, de *Agein*, mot ibérique et mauresque qui signifie intrus. Pour mettre un terme à leurs brigues, on leur jette un arc qu'il faut tendre ; cette étrange association d'idée est restée dans la langue ; pour tendre l'arc, les Espagnols disent encore : *Bregar el arco*[1].

Voici un dernier exemple.

Le mot *Hamar* signifie lien, corde[2]; mais cette corde de nos brames avait[3] toujours un nœud, pour montrer que les disciples restaient inviolablement noués à l'Église primitive. Ulysse rappelle cela lorsque, près de rentrer à Ithaque, en costume de religieux, il fit en présence des Phéaciens un nœud d'une forme merveilleuse et que rien ne pouvait délier ; et il ajouta qu'il en avait appris le secret de Circé. Cet emblème est resté jusqu'aujourd'hui dans les armes de Séville ; elles portent : No [*Madeja*] Do. Symbole mystique, qui a donné lieu à d'innombrables légendes[4].

Enfin, si l'on recherchait dans l'Odyssée les nombreux détails concernant les productiòns, les mœurs, l'industrie, la langue, en un mot, tout ce qui offre prise

[1] Oudin. *Dict. esp.*

[2] Le mot Homère vient de là. *Poés. d'Hom.*

[3] Encore aujourd'hui, Brames, Marabouts, Cordeliers, etc., ont un ou plusieurs nœuds à leur corde.

[4] *Madeja*, nœud, enclavé dans *Nodo*, qui veut dire également nœud. *No m'a dejado*, signifie aussi : il ne m'a point abandonné, il m'a été fidèle.

à une description, ce n'est point dans les îles Ioniennes qu'on en trouverait l'application, mais dans l'Andalousie.

Voyons maintenant la scène des expiations d'Ulysse.

Expiations d'Ulysse.

Homère s'est plu à nous faire une énigme des dernières légendes[1] de l'Odyssée, et, après tant de siècles, nous en cherchons toujours la solution.

Ulysse avait à expier le crime commis envers le fils d'un dieu ; il doit donc, pour son châtiment, prendre un aviron, le mettre sur son épaule et errer indéfiniment sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans un pays où la navigation est inconnue, un autre voyageur vienne à lui et dise, en voyant cette rame : *C'est une pelle*. A ce mot, il doit planter son aviron en terre, puis, élevant trois autels à Neptune, immoler un bélier, un taureau et un sanglier ; là se terminera sa course.

Mais ce qui est étrange, c'est que le poëte, ayant fait partir son pénitent sur cette route indéfinie, le laisse, et termine son poëme sans nous dire s'il a rencontré cet inconnu qui doit mettre un terme à ses pérégrinations ; de sorte que, pour nous, le mystérieux voyageur est toujours errant.

Mais enfin, s'il doit rencontrer jamais cette terre si longtemps cherchée, où est-elle ?

Dans l'ancienne religion, toute rivière destinée aux

[1] *Odyss.*, ch. XI, v. 119 et suiv.

purifications était sacrée, et les peuples qui habitaient ses bords la possédaient tout entière jusqu'à la source. Comme d'une même montagne découlent plusieurs sources qui s'échappent de différents côtés, cette crête aride était un point commun qui n'appartenait à personne ; on y plantait une borne, et les nations limitrophes, s'y réunissant à des jours marqués, offraient sur cet autel un sacrifice d'alliance. Ce dolmen s'appela *Piedra Hita*[1], et ce mot passa au mont Ida qui fait le centre de la Crète ; il s'appela *Pael*[2], d'où les géographes anciens ont nommé *Pale-steen* la montagne intermédiaire entre la source du Jourdain et celle de l'Oronte[3] ; il s'appela *Pen*, et sous ce nom devint le dieu Pan, qui était une simple borne plantée sur le culmen[4] d'où s'échappent toutes les sources du Péloponnèse.

Nos langues ont conservé des souvenirs de cette antique forme de religion ; ainsi Pan, chez les Grecs, signifie tout, c'est-à-dire toutes les tribus assemblées pour prendre part à la commune victime ; ainsi encore nous disons cime d'une montagne et cimenter une alliance. Ces fêtes, célébrées autour du dolmen, étaient des orgies mixtes entre les nations circonvoisines ;

[1] *Hito*, borne, but. *Dict. esp.* — *Hito* signifie Un, en japonais. — *Hito* signifiant aussi noir, ce mot fut l'origine des pierres noires et sacrées qu'on trouve dans tout l'Orient.

[2] *Pael*, borne. *Dict. celt.* — *Palestine*, pierre de la borne.

[3] Le mot Palestine nous est donné par les géographes romains et s'applique à la Judée et à la Syrie.

[4] On trouve souvent dans les Alpes une inscription portant le mot *Penninus;* c'est le même que *Pan*.

c'est pourquoi les prophètes juifs poursuivent de leurs malédictions ceux qui fréquentent ces hauts lieux.

De toutes les montagnes qui sont dans les conditions précédentes, la plus fameuse, celle dont on retrouve le souvenir dans les livres les plus anciens, est en Ibérie ; trois fleuves sacrés en descendent : le Car[1], la Turia[2], le Tage. Entre leurs sources est un plateau élevé, où les cours d'eau manquent, où les nacelles, pour passer d'un fleuve à l'autre, étaient transportées à bras[3]; c'est pourquoi on appelait ce canton *Arca-Briga*[4], la montagne de l'arche, c'est-à-dire la montagne habitée par des hommes qui, étrangers à la navigation, n'ayant aucun usage des rames, traînaient le vaisseau Argo[5] d'une rivière à l'autre.

Les trois fleuves qui sortent de cette montagne répondent littéralement aux trois animaux qu'Ulysse doit immoler à Neptune. Dans les langues phéniciennes[6], *Car*[7] signifie bélier, *Turia*[8] signifie taureau,

[1] Il a deux sources, le Huécar et le Xucar ; ce dernier nom est resté à toute la rivière.

[2] Le Guadalaviar.

[3] Voy. la navigation phocéenne. *Orig. celt.*, th. V^{e}.

[4] Tous les noms légendaires de l'Arcadie se rapportent à cette montagne : Pan, Palès, dieu des bergers, Pallantée, ville d'Evandre, etc.

[5] Le vaisseau *Argo* était transporté d'une rivière à l'autre par dessus les montagnes ; il passa ainsi du Pô dans le Rhône. L'*arche* d'alliance était un vaisseau transportable pour figurer sur terre une pérégrination qui, comme celle d'Ulysse, devait être sur mer.

[6] Langue des Ibères, des Hébreux, des Muiscas, des Garanis.

[7] *Car*, bélier, en hébreu. En ibérique, le verbe *Carear* signifie guider un troupeau, comme fait le bélier.

[8] La Turia se nomme aussi Guadalaviar : *Guad-al-varre*, fleuve du taureau.

Tage, qui s'écrit en espagnol *Tejo*, est le même mot que le garanis *Taya*[1], qui signifie sanglier ; mais comme le Tage, seul des trois fleuves, est océanique, il doit, suivant le style des mystères, être représenté par deux animaux dont l'un figurant le fleuve repousse l'autre figurant le flux ; et en effet, Homère, pour troisième victime, cite textuellement : « Le sanglier supérieur aux porcs ; *suôn épibétora capron.* »

La pierre du sacrifice, qui couronne la montagne, porta les différents noms que nous avons vus ; mais celui de *Hita* semble avoir eu le plus de vogue ; ainsi, au temps des Romains, la région des trois sources était nommée *Ede-tania;* ainsi encore, les anciens géographes appellent la montagne tout entière *Idu-béda*[2]. Ce mot *Idu* montre bien que là était l'autel du serment[3], où les peuples des trois fleuves se réunissaient pour cimenter leur union ; mais cet autre terme, *Péda*[4], signifie rame et pelle ; et là-dessus on a bâti une multitude de légendes ; Homère rapporte celle de son pays, celle où il s'agit d'un instrument mixte, qui peut prendre les deux sens indiqués plus haut. Le nom d'Ulysse a laissé lui-même des traces sur cette crête ;

[1] En garanis, sanglier se dit *Tayasu*, c'est-à-dire *Taya-su*, sanglier-porc. *Sus* en latin, *Si* en chinois-japonais signifient porc. DUGRATY. *Rép. du Paraguay.* — SIEBOLD. *Voyage au Japon.*

[2] Ce mot est le même que *Idu-péda ;* car les montagnes du voisinage, qui sont vers les sources de la Guadiana, sont appelées *Oros-péda* par les anciens.

[3] *Eedt*, serment. *Dict. celt.*

[4] *Pedum*, en latin, *Pedon*, en grec, désignent un instrument ayant son extrémité aplatie, une pelle, une houlette, une rame. On voit le *Pedum* dans la mains de Pan.

les peuples qui l'habitent sont appelés, dans les géographes anciens, *Lusones*[1].

Tel est donc ce pays mystérieux qui doit être le terme des courses d'Ulysse; on voit que tout y répond au tracé du poëte : un peuple à qui la navigation est inconnue, trois fleuves conformes au type annoncé, une *rame* qui peut se confondre avec une *pelle*.

En scrutant les traditions antiques, on voit que cette légende était connue chez un grand nombre de peuples, et que plusieurs nous ont transmis des détails conformes au récit d'Homère, mais qui ne sont pas tirés du poëte. Ainsi, le mystérieux voyageur fut appelé Achavérus[2]; ce qui s'interprète sans peine : *Ach*[3], frère, et *Yver*, pieux, sont les racines de ce mot qui, par conséquent, signifie frère pénitent.

Parmi nous, le plus ancien auteur qui en parle nettement est Mathieu Paris, historien anglais du temps des croisades; mais déjà à cette époque on avait pris depuis longtemps l'habitude d'adapter à l'Évangile les traditions des anciens Celtes ; on en fit donc la légende bizarre que tout le monde connaît et qu'un de nos auteurs résume ainsi : Le Juif errant est un personnage fabuleux, célèbre dans les traditions populaires. On raconte que pendant que Jésus portait sa croix, pliant sous le faix, il voulut se reposer devant la maison d'un

[1] *Encycl.méth.* Texte et cartes.

[2] Le nom est *Ach-yver;* la terminaison latine vient des chroniqueurs latins du moyen âge.

[3] *Ach, Ase, Asci, Hadji* sont un même mot signifiant frère-pèlerin. Ce mot est donc de toutes les langues.

juif, nommé Achavérus, qui le chassa brutalement, et que, pour le punir, le Seigneur lui dit : « Tu seras errant sur la terre jusqu'à ce que je revienne. » En effet, il se mit à marcher, et, depuis lors, il marche éternellement, sans pouvoir trouver un lieu de repos, jusqu'à ce qu'il retrouve Jésus sur sa route.

Il nous reste à parler de la mort prédite à Ulysse.

Mort d'Ulysse.

Ulysse, ayant reconquis son royaume, avait encore un devoir à remplir. Pour expier les crimes de sa première vie, il devait offrir, comme nous l'avons dit, des sacrifices à tous les dieux et se réconcilier ainsi avec Neptune; après cela seulement, il pouvait espérer de régner avec gloire, de faire le bonheur de ses sujets et d'arriver à un grand âge au milieu d'une nombreuse et florissante postérité. Tirésias[1], qui lui avait prédit cette destinée, lui parla aussi de sa fin; mais les termes dont il se sert paraissent tellement étranges, que jamais les interprètes n'ont essayé sérieusement de les expliquer. « Tu trouveras la mort, lui dit le devin, dans l'Océan[2]. »

Ainsi Ulysse, ayant satisfait au dieu des purifications fluminales, doit arriver lui-même dans la mer comme un fleuve.

Expliquons cette singularité.

[1] *Odyss.*, ch. XXIII, 264.

[2] *Ex alos.*

Le plus ancien de tous les pontifes est le Hélion[1]; fleuve unique, il ne pouvait être reproduit que par des procédés artificiels ; on purifiait des hommes choisis, on les consacrait, c'est-à-dire qu'on les identifiait avec le fleuve, et ces pontifes factices, se répandant au loin, remplirent finalement l'ancien et le nouveau monde. Comme hommes, ils avaient naturellement leur histoire; mais comme fleuves, ils étaient chargés d'emblèmes[2] qui figuraient tous les détails d'une embouchure océanique. C'étaient donc des êtres mixtes, se prêtant à des légendes d'une double origine. Par la suite des temps, on recueillit ces légendes, on en fit des poëmes suivis, où, parmi les faits de l'histoire commune, se montrent çà et là des indices de fleuves.

La fin surtout de ces divinités fluminales fut symbolisée de différentes manières, et tous les pontifes ont à leur mort un signe quelconque se rapportant à un fleuve qui entre dans la mer. Dans plusieurs temples, quand le représentant de Neptune était près d'expirer, on l'achevait d'un coup de massue[3]. Dans d'autres, le pontife, arrivé à son déclin, était tué par son jeune successeur qui remontait, en sa place, à la dignité suprême. Ailleurs, comme nous le voyons par la légende d'Orphée, on ne touchait point au prêtre, mais le dieu fluminal était figuré par une idole qui tenait en main

[1] *Orig. celt.*, th. Xe.

[2] Deux cornes, une massue évasée comme l'embouchure d'un fleuve, un lotus, une urne penchée, etc.

[3] Nous disons ailleurs que la massue que portent Thor, Vichnou, etc., figure par sa forme l'embouchure d'un fleuve.

sa tête coupée avec la bouche ouverte, et faisait le geste de marcher. A Rome, on avait simplifié ces anciennes formes; on se contentait, après la mort du pontife, de lui donner sur le front trois coups de massue, après quoi on élisait son successeur.

Ulysse avait reçu sa consécration dans le Hélion; roi, prêtre de Neptune, pontife fluminal, il doit trouver sa fin dans l'Océan.

Ici donc se termine le récit des aventures d'Ulysse. Nous avons parcouru avec lui de vastes mers, nous l'avons déposé sur le rivage de sa patrie, nous l'avons engagé vers un pays inconnu que peut-être nous avons trouvé avant lui, nous avons finalement interprété la mort que les destins lui réservent, nous devrions donc arrêter ici nos études; mais nous avons laissé à l'écart quelques fragments se rattachant peu à l'ensemble du poëme; nous allons les reprendre, et, pour finir, les traiter successivement sous les titres qui suivent :

Voyage de Télémaque.
Retour de la guerre de Troie.
Légende de Protée.
Ligue achéenne.
Bouclier d'Achille.
Appendice final.

TREIZIÈME THÈSE.

APPENDICE SUR LES VOYAGES DE TÉLÉMAQUE.

Les prétendants, bien persuadés qu'ils n'avaient plus à craindre le retour d'Ulysse, ne mettaient aucune borne à leur insolence et à leurs intrigues ; ils sollicitaient depuis longtemps Pénélope de faire son choix parmi eux, mais pourtant ils toléraient facilement ses délais qui leur permettaient de vivre dans le palais de la reine, disposant à leur gré de toutes ses richesses et passant joyeusement la vie au milieu des banquets et des fêtes.

Cependant Télémaque, en grandissant, commençait à les inquiéter ; ils résolurent donc de s'en défaire et formèrent contre lui un véritable complot. Pallas, l'ange tutélaire d'Ulysse et de sa maison, prenant une forme humaine, apparut au jeune homme et lui dit : « Je suis Mentès, roi des Taphiens[1]; je ne connais rien

[1] Dans la thèse XIIe, nous voyons ce Mentès venir d'Hispalis (Séville) à Xérès, en suivant le petit bras du Bœtis. Les Taphiens, dont il est roi, sont, d'après Homère (*Odyss.*, ch. I, XV, XVI), des hommes sans religion, pirates, faisant le commerce des métaux, prédisant l'avenir avec un tambour. Ce tambour, en phénicien, se dit *Tof*, d'où Taphiens. Taphiens, Tupis d'Amérique, Bohémiens, Gitanos de Séville sont donc une même chose.

au vol des oiseaux, mais je sais que ton père n'est pas mort; prends un vaisseau, et va à Pylos; là, Nestor te renseignera sur sa destinée. » La déesse, par ce moyen, le mettait à l'abri du danger jusqu'au retour d'Ulysse; Télémaque se hâta de suivre ce conseil et, dès le lendemain, il partit.

Voyage de Télémaque à Pylos.

Le port de Pylos où Télémaque doit se rendre se nomme aujourd'hui Palos; il est situé vers l'occident de Gadès, non loin de la frontière du Portugal.

Lorsque arriva le moment de partir, Pallas, prenant les traits du vieux Mentor, à qui Ulysse avait confié l'intendance de sa maison, se présenta à Télémaque et s'offrit de l'accompagner. Elle monta donc sur le vaisseau, se plaça au timon[1], et l'on se mit en marche. On s'était embarqué dans le petit port[2]; c'est pourquoi on n'employa d'abord que les rames[3] pour descendre la rivière; puis, quand on fut en mer, Pallas, qui cependant allait vers l'occident, fit souffler le zéphyre et vogua contre le vent, ou, comme dit Homère, avec un vent de proue[4]; les voiles, prises à l'envers, étaient

[1] De *Daimon*, fétiche protecteur du vaisseau, dérive le mot Timon.

[2] El Portal, près de Xérès.

[3] *Odyss.*, ch. II, 419.

[4] Remarquez, dans ce passage, *Prumné*, poupe, et *Akron*, proue. *Akraè zephuron*, vent de proue. *Akraei* (*Odyss.*, ch. XIV, 253) a une autre racine et un autre sens.

repliées[1] sur le mât; les vagues, brisées de front, se rejoignaient avec fracas à l'arrière[2].

Pénélope, parlant de ce vaisseau mystérieux, parti, comme nous l'avons dit, du port de Gadès, l'appelle *un cheval de mer*[3]. Expression singulière, quand on sait que le vaisseau de Gadès, trouvé par Eudoxe sur la côte de la mer Rouge, portait sur sa proue la figure d'un cheval; et surtout quand on se rappelle la naïve réflexion de Bitaubé[4], traducteur d'Homère : « Les Phéniciens de Gadès, dit-il, mettaient la figure d'un cheval à la proue de leurs bâtiments légers et donnaient le nom de chevaux à ces sortes de navires. »

Effectivement le vaisseau de Télémaque était un bâtiment léger ; il n'avait que vingt rameurs, tandis que les vaisseaux d'Ulysse en avaient cinquante; les bâtiments légers remontaient la rivière jusqu'à El Portal.

Le voyage se fit en une nuit et sans danger, à cause des nombreux atalaya qui bordaient et illuminaient toute la côte. Lorsque l'on arriva au port[5], on trouva, sur le rivage même, Nestor et tous ses navigateurs rassemblés pour célébrer la fête de Neptune. Les deux étrangers, accueillis avec honneur, prirent part aux réjouissances; puis Pallas, dont le rôle était fini, disparut.

Quand la fête fut terminée, l'on retourna à la ville,

[1] *Odyss*, ch. II, 427.
[2] *Odyss*. ch. II, 428.
[3] *Odyss.*, ch. IV, 708.
[4] Note du quatrième chant de l'Odyssée.
[5] Toute la légende de Nestor est comprise dans le 3me chant.

dit Homère. Le port et la ville sont donc distincts ; le port est nommé *Pylos*, c'est aujourd'hui Palos ; la ville est appelée *Mégaron*[1], c'est aujourd'hui Moguer ; il y a de l'un à l'autre environ deux kilomètres.

Pylos tire son nom des vastes marais que le Tinto forme à son embouchure et dont le nom celtique est *Poel*[2], et c'est d'après cette origine que les Latins l'ont appelée *Palus*[3].

Homère a bien d'autres traits qui font reconnaître cette ville. Ainsi il la nomme sablonneuse[4], ce qui répond au mot *Arenæ*[5] que les géographes anciens appliquaient à la côte où elle est située ; et encore aujourd'hui tout son voisinage ne produit que des pins et quelques figuiers[6]. Ainsi encore, nous voyons qu'elle nourrissait une grande quantité de brebis[7] ; et en effet, c'est là que commence la Sierra Moréna avec ses immortels troupeaux de Mérinos[8]. Mais surtout Pylos était une cité sainte[9], entourée de hauts murs, construite par Nélée, et divisée en neuf quartiers qui, aux fêtes de Neptune, immolaient chacun neuf taureaux. Étranges détails, mais qui, d'après les théories précédentes, sont d'une interprétation bien facile.

1 Ch. III, v. 401.
2 *Poel*, *Pool*, *Peel*, *Palus*, *Pèlos* signifient marais.
3 *Palus Etreplaca.*
4 Ch. II, v. 326.
5 *Encycl. méth.*, Géogr. *Arenæ.*
6 MURRAY'S *handbook*.
7 *Odyss.*, ch. XV, v. 226.
8 Les *Montes Mariani* ont donné leur nom aux *Trashumantes*, que nous appelons Mérinos.
9 *Odyss.*, ch. XXI, v. 108.

En effet, Pylos était une des filles de Circé, et tout y rappelle la mère patrie, la cité sainte ; il s'y était donc fondé, comme au pays des Atrébates, un cloître de frères militants, véritable forteresse où l'on gardait l'image de Nehal Ennia ; du mot *Nehal* les légendes firent Nélée, et pour fêter ce mot *Ennia*, qui signifie neuf[1], on marqua de ce chiffre tout ce que l'on offrait au dieu.

La Bible parle sans cesse de ces vieux couvents sous le nom de Rabbat, Rabbat Ammon, Rabbat Moab ; encore aujourd'hui les Maures[2] les appellent Rebath[3] et les chevaliers qui les défendent, Rabitos. Dans la ville de Palos, la haute forteresse de Nélée, l'antique Rabbat, est aujourd'hui remplacée par une abbaye de Franciscains, portant toujours le nom de Santa Maria Rabita.

Chez les Achéens du nord de l'Europe[4], les hommes qui composaient ces ordres militaires étaient appelés *Reiter;* chez ceux du midi, on les appelait *Cavalleros*, et ces deux mots signifient également chevalier. Évidemment Homère ne saurait avoir oublié ces titres ; ainsi Ulysse est appelé grand maître des *Képhallénès*[5]; Nestor est appelé *Hippota*[6], chevalier.

Il est curieux de voir comment les peuples de la

[1] Les Nonnes, les neuf Muses, les neuf druidesses de Sein, tirent ce nombre du même jeu de mots.

[2] Les *Montes Mariani* sont les monts des Maures.

[3] MURRAY'S *handbook*. Andalousie.

[4] *Ach*, frère ; *Germanus*, frère. *Orig. celt.*, th. XVe.

[5] *Il.*, IV, 330. — Rac. *Cavallo*.

[6] *Odyss.*, ch. III, 68.

Méditerranée ont interprété tous ces détails auxquels ils ne comprenaient rien. Pausanias, ignorant que *Kluyse*[1] signifie cloître, et ne connaissant point *Moguer*, arrange à la grecque toute la théorie précédente : « Pylos, dit-il[2], fut bâtie par *Pylas*, fils de *Kléson*, et peuplée par des habitants de *Mégare*. » Puis, comme il avait visité le sud du Péloponnèse, où l'on place ordinairement la ville de Pylos, et qu'il n'y avait vu qu'un pays aride où des moutons n'ont point à brouter, il déclare ne rien comprendre aux nombreux troupeaux que possédait Nestor. Strabon, éprouvant le même embarras, soupçonne que dans Homère il pourrait bien être question d'une autre Pylos.

Enfin Télémaque, s'étant fait connaître, demanda à Nestor des renseignements sur son père ; Nestor ne put rien lui apprendre, mais il le décida à pousser jusqu'à Lacédémone pour interroger Ménélas ; celui-ci, au retour de la guerre de Troie, avait parcouru les mers comme Ulysse et pouvait avoir entendu parler de lui. On prépara donc un char, on y attela deux chevaux andalous, et Télémaque, accompagné d'un fils de Nestor, se mit en chemin.

Télémaque se rend à Lacédémone.

La ville où Télémaque se rend en voiture est appelée dans Homère *Lake-daimon ;* quand les Romains arrivèrent dans ce pays, elle se nommait encore *Lako-*

[1] *Dict. celt.*
[2] PAUSAN., I, 39.



briga, et aujourd'hui on ne la connaît plus que sous le nom de *Lagos*. On mit deux jours pour cette course; le premier jour, on partit au matin et l'on arriva le soir à *Pharès*[1], qui se nomme aujourd'hui Faro, et l'on y passa la nuit; le lendemain, on se remit en route au lever de l'aurore, on traversa une plaine *fertile*, dit Homère, *en gerbes de blé*[2], et qu'en effet nous nommons aujourd'hui *Al Garba*[3]; et puis, vers le soir, on arriva à Lagos, près du cap Saint-Vincent. L'on avait donc parcouru, en deux journées de course, une quarantaine de lieues françaises[4], et Faro se trouve à peu près au milieu de cette distance.

Le nom antique de la province où Homère vient de nous conduire est *Cuneos*; ce qui fit appeler Cynèthes[5] les hommes qui l'habitaient. Hérodote en Asie connaît ces peuples, et bien qu'il n'ait que quelques lignes sur l'Espagne, il cite les Cynésiens qu'il place avec raison au fond de l'Occident; or, ce nom est précisément celui par lequel Homère désigne le pays de Ménélas; ainsi, lorsque les deux jeunes princes arrivèrent à Lagos, on leur prodigua tous les honneurs dus aux étrangers; Hélène descendit de ses appartements pour les voir, et reconnaissant dans l'un d'eux les traits d'Ulysse : Voilà, dit-elle, Télémaque, voilà le fils de ce héros fameux

[1] *Odyss.*, ch. III, v. 488.
[2] L'Algarve.
[3] *Pedion polupuron*. Ch. III, v. 495.
[4] En longeant toujours les côtes de la mer.
[5] *Poés. d'Hom.*, th. IXe. — On prouve dans cette thèse qu'Homère était un Cynèthe.

qui vint avec les autres Achéens pour m'arracher de Troie et me ramener, après bien des combats, au pays des Cynèthes[1].

Quand il s'agit de décrire ce canton reculé, Homère et les géographes parlent un même langage. Par exemple, Ménélas nous charme par son extrême prévenance pour ses deux jeunes hôtes ; il les reçoit avec une politesse pleine d'aménité, il se plaît à leur conter l'histoire de ses voyages, il leur offre ses chevaux pour aller visiter au loin le pays, il leur fait à leur départ les cadeaux les plus brillants. Or, écoutons maintenant le géographe[2] : Ce qui caractérise les Portugais, dit-il, c'est une politesse exquise, c'est avec les étrangers une prévenance qui les distingue des autres peuples, c'est une tendance singulière à raconter les hauts faits de leur nation, c'est, parmi les Algarviens surtout, une extrême vivacité.

Quand Télémaque entra au palais de Ménélas, on célébrait une fête, et le poëte nous y fait surtout remarquer un chantre divin qui accordait à sa voix les sons de sa lyre et, au milieu de la salle, deux danseurs qui, par des pas et des sauts merveilleux, marquaient la cadence. Nous disons[3] encore aujourd'hui que le Portugais aime les fêtes, les représentations brillantes ; que rien ne le séduit comme d'entendre des chants populaires accompagnés du son de la guitare, comme de

[1] *Odyss.*, ch. IV, v. 145. — *Kun-ops*, terre du *Kuneos*, pays des Cynèthes.

[2] MALTE-BRUN. Liv. 190.

[3] MALTE-BRUN. Liv. 190.

danser la Foffa, et il la danse avec le même abandon et la même licence qu'au temps d'Hélène.

Voulons-nous avoir une idée de cette belle Hélène? *Les Portugaises*, nous dit-on[1], *ont une taille peu élevée mais bien prise; leur belle carnation, leurs grands yeux noirs, leurs dents blanches et bien rangées, leurs longs cheveux d'ébène, leur aimable vivacité les rendent on ne peut plus séduisantes*[2].

Homère décrit les productions du pays de Ménélas, mais il signale surtout l'amandier et le citronnier, qui, en effet, sont exactement les deux arbustes de l'Algarve et des provinces voisines[3]. L'amandier se dit, en phénicien, *Luz*[4], qu'Homère écrit *Lotos*[5]; le citronnier, dans la même langue, se dit *Kopher*[6] et le poëte l'appelle *Kupeiros*.

Les deux étrangers, ayant été introduits dans la salle de fête, prirent place au banquet à côté l'un de l'autre. Télémaque, émerveillé, se pencha à l'oreille de son compagnon : « Quelle magnificence ! dit-il, quelle richesse ! Partout éclatent l'or, l'argent, l'ivoire, l'ambre, la pourpre[7]. »

[1] MALTE-BRUN. Liv. 190.

[2] *Eukomos*, *Kallipareia*, *Leukolenos*. HOM. Passim.

[3] MALTE-BRUN. Liv. 190.

[4] En espagnol, *Alloza*, amande.—Les Phéniciens appelaient l'Algarve Bethel Luz, l'angle (*Beitel*, angle) de l'amandier, de la Lusi-tanie; ils appelaient Bétyles les pierres druidiques que Strabon y a vues au cap Saint-Vincent, au *Promontorium Herculis*.

[5] Le lotos est nommé trois fois dans Homère et dans des sens très-opposés; les primitifs sont différents, mais l'ignorance des copistes en a fait un même mot. *Luz* a fait *Lust*, plaisir.

[6] Le *Copher* de la Bible est odorant comme le citronnier. Thèse Xe.

[7] *Odyss.*, ch. IV, v. 298.

Ménélas, les ayant entendus, leur expliqua d'où venaient tous ces trésors. Après la guerre de Troie, il avait fait de longs voyages, ayant vu plus de pays qu'un oiseau dans un an[1] ne pourrait en parcourir ; il était seulement rentré depuis peu avec cinq vaisseaux chargés de butin.

Or, quelle est cette vaste mer qu'il a si longtemps explorée ?

Sur la foi des Grecs, nous disons que c'est cette portion de la Méditerranée qui avoisine le Péloponnèse. Ainsi, c'est dans ce petit enclos que, dans son essor indéfini, Ménélas se serait pendant sept ans tourné et retourné ; c'est sur les rivages de cette mer qu'il aurait trouvé tant de richesses : des mines d'or dont nous n'avons jamais vu les traces, de l'ivoire que l'on n'achète que chez les peuples de Guinée, de l'ambre qui ne se trouve que sur les bords de la Baltique, de la pourpre que les Phéniciens se procuraient, non pas à Tyr où il n'y en a point, mais en Amérique où il y en a.

Ménélas donne bien la nomenclature des régions qu'il a parcourues[2], mais les interprètes ne les connaissant point ont corrigé les noms, les adaptant aux pays de la Méditerranée. Par ce système, on le fait aller en Égypte, mais le poëte nous dit lui-même qu'il y fut poussé par le vent et le flux[3] ; or, en Égypte il n'y a point de flux ; il aurait également visité les Sidoniens et les Erembes ; mais par le premier de ces mots ne

[1] *Odyss.*, ch. III, v. 322.
[2] Il en nomme sept. Ch. IV, v. 83.
[3] Ch. III, v. 300.

faut-il pas entendre les *Sideni*, qui habitaient cette région de la Baltique où l'ambre se recueille, et, par le second, le comptoir d'*Arembys*[1] qu'Hannon fonda sur les côtes de Guinée, dans la région de l'ivoire, du cuivre, de l'or?

Ce qui précède peut nous expliquer pourquoi dans ces deux contrées on remarque tant de souvenirs qui se rapportent à la légende de Ménélas. Ainsi, dans la Baltique, un grand nombre de lieux portent le nom d'Hélène, comme Hélénœbrunn, le cap Hellénis, Hellensberg et autres. Ainsi encore nous avons nommé, sur la côte d'Afrique, la Guinée[2]; ce mot ne viendrait-il pas de *Cuneos?* Les Cynèthes, qui tiraient l'or de ce pays, allaient aussi au Cornouailles, où le mot de Guinée sera resté en monnaie de compte. En Guinée, la langue populaire renferme d'anciens mots dont on reconnaît l'origine ibérique, comme par exemple *Harmatan*, air meurtrier[3], nom que l'on donne à un vent destructeur, qui souffle du désert à certaines saisons. On y trouve un royaume de Lagos, où se pratique toujours une coutume célèbre des anciens Lusitans, c'est d'immoler une jeune vierge dans les grandes calamités. Dans une ville du même pays, on figure encore aujourd'hui, par une fête annuelle, l'arrivée de Télémaque au palais de *Lake-Daimon;* la ville s'appelle Logo et la

[1] Voir le périple d'Hannon. En espagnol, *Arambre* signifie cuivre. Oudin. *Dict. esp.*

[2] Selon Léon l'Africain, les peuples eux-mêmes donnent à leur pays le nom de Genni.

[3] *Matar*, tuer. *Dict. esp.*

province Timan ; là, au commencement de la nuit[1], se fait entendre le tambour, lequel, comme en Espagne, se nomme *Atabala*[2], et c'est le signal de la fête ; on entre dans une grande salle ; au milieu se trouve un chanteur accompagné de son instrument et autour de lui des hommes, en costume étranger, qui exécutent des danses[3].

Il est évident que par ces détails Homère a voulu nous peindre les grandes explorations des anciens Lusitans, et l'on reconnaît sans peine dans ces hardis navigateurs les aïeux de Gama, de Cabral, de l'immortel Magellan.

Nous expliquons ainsi un étrange problème de la science moderne.

Les Ibères, en promenant, il y a quatre siècles, leurs découvertes dans les régions les plus lointaines, remarquèrent partout des traditions de leur pays, s'aperçurent qu'ils rentraient dans des contrées déjà visitées par leurs aïeux. Ainsi, rien qu'au Pérou, nous trouvons la preuve que d'anciens navigateurs sont partis des ports que nous avons cités plus haut et ont transporté, par delà l'Océan, des souvenirs et jusqu'à des expressions d'Homère. Là, dans le palais des souverains, on distinguait[4] trois sortes de femmes : des *Pallas* qui étaient légitimement mariées, de jeunes princesses qui s'appelaient *Nusta*, puis des femmes mixtes aux-

[1] WALCKENAER. *Hist. gén. des voyages.*, t. VII.
[2] Les habitants de la Guinée l'appellent *Tabella*. WALCKENAER.
[3] Ces danses durent jusqu'au surlendemain.
[4] GARCILAS. *Hist. des Incas*, liv. I, ch. 26.

quelles on n'accordait que des faveurs sans durée, et celles-ci étaient désignées par le nom de *Kuna*[1]. Or, dans le voyage de Télémaque nous voyons exactement et ces trois femmes et ces trois noms.

A Gadès, la déesse de l'union conjugale, qui écarte impitoyablement tout ce qui porterait atteinte à la pureté de l'hymen, qui, à travers tous les obstacles, rappelle du bout du monde l'époux auprès de son épouse, cette déesse se nomme Pallas. A Palos, lorsque arrive Télémaque et qu'on se presse d'exercer envers le nouveau venu les devoirs de l'hospitalité, c'est la plus jeune des filles de Nestor, c'est-à-dire une Nusta[2], qui est chargée de ce soin ; elle le désarme, *le conduit au bain, répand sur lui une eau pure, le frotte d'une huile parfumée, puis le revêt d'une fine tunique et d'un manteau éclatant*[3]. A Lagos, c'est un tout autre spectacle ; nous voyons là une femme connue par sa beauté, qui passe d'un homme à l'autre, qu'on prend, qu'on reprend, et qui elle-même se nomme *Kuna*[4].

Il est évident que ces trois tableaux répondent aux trois mots américains, que des relations ont dû exister entre les régions homériques de l'Espagne et le Pérou, que les palais des Incas étaient modelés sur ceux des rois ibériques.

Dans le nombre des pays que Ménélas a parcourus,

[1] On les appelait généralement Mama Cuna. GARCILAS.

[2] Elle se nomme Polycaste.

[3] *Odyss.*, ch. III, v. 464.

[4] Elle se nomme elle-même une *Kunopide*, mot à triple sens : *kuna*, chienne ; *kuna*, femme ; *Cuneus*, nom du pays où est Lagos. Ch. IV, v. 145.

le poëte nous jette le nom d'Éthiopie, nom toujours vague et de signification lointaine; n'a-t-il point voulu, par ce mot indéfini, nous désigner les régions transatlantiques? Or, ce n'est pas seulement par ce passage d'Homère qu'on pourrait le soupçonner.

Par exemple, d'où vient le mot Jamaïque? *Jayme* est un nom fort ancien dans la région des Baléares; *Jamna*[1] était également un port célèbre de ces mêmes îles ; d'où l'on pourrait croire que des Phéniciens, partis de là, ont colonisé et nommé la Jamaïque; alors ce serait de cet événement que parle Diodore de Sicile[2] quand il dit que Jambole, après quatre mois de navigation, découvrit chez les Éthiopiens une île qui de son nom s'appela Jamboli.

Voici encore un autre exemple.

Je croirais que de tous temps nos navigateurs ont été chercher la morue au banc de Terre-Neuve. Les Basques des Gaules nomment la morue *Labredan*, et, à l'arrivée des modernes dans ces régions lointaines, le pays s'appelait encore Labrador[3]; ceux d'Espagne la nomment *Bacalaos* et je lis dans Ptolémée qu'une contrée de l'Éthiopie se nomme *Bacalitis*, c'est-à-dire le pays de la morue, le banc de Terre-Neuve.

Il faut donc admettre que, parmi les nombreuses contrées auxquelles on a donné le nom d'Éthiopie, on

[1] Jamna, aujourd'hui Ciudadela, port. Voy. th. XII[e].

[2] Voy. *Encycl. méth.*, Géogr. anc.

[3] Ce mot, signifiant en espagnol laboureur, n'a aucun sens, étant appliqué à un pays glacé.

doit aussi comprendre le monde transatlantique[1], et que ce sont là les régions lointaines d'où Ménélas tira son or, son argent, sa pourpre.

Homère, en nous conduisant avec Télémaque à Pylos, à Lakédaimon, nous fait entendre que ces deux ports ont eu une grande part dans le mouvement des anciens peuples, et que c'est de là que sont sortis, sous la fiction de Ménélas, ces navigateurs hardis qui allaient porter au loin nos institutions ; et, quand la barbarie romaine nous eut tout fait perdre, c'est encore de là, c'est-à-dire de Palos, que partit Christophe Colomb pour aller tout reprendre et tout ramener dans le courant de la civilisation.

Retour de Télémaque.

Cependant, à Ithaque, on commençait à se préoccuper de l'absence de Télémaque. Il était parti à l'insu de tout le monde sur un navire appartenant à un des amis de sa maison. Lorsque la nouvelle s'en répandit, les prétendants consternés virent dans ce voyage une menace contre eux et résolurent à tout prix de conjurer le péril. On alla aux informations, on interrogea tous ceux qui pouvaient avoir quelques notions sur cet événement inattendu, et l'on apprit ainsi qu'aux approches de son départ Télémaque avait parlé de Pylos, de Sparte[2], et l'on conclut que c'est là qu'il avait dû se rendre.

[1] Les géographes anciens citent plus de deux cents villes éthiopiennes qui, en général, ont des noms exotiques.

[2] Ch. II, v. 326 et 359.

Pourtant une difficulté se présentait; outre cette ville de Pylos que nous avons vue à l'occident, il s'en trouvait une autre vers l'orient, et celle-ci avait aussi dans son voisinage une ville de Sparte; ces deux nouveaux endroits se nomment aujourd'hui Palos et Carthagène; mais cette dernière, comme on le voit par l'Itinéraire d'Antonin, était appelée *Spartaria*. Il s'agissait donc de savoir si, en arrivant en haute mer, Télémaque s'était dirigé vers l'orient ou vers l'occident.

On s'assura qu'au moment où il quitta le port, il soufflait d'occident un vent qu'Homère appelle *Ikmenon*[1], c'est-à-dire violent, qu'il faut suivre, contre lequel les rameurs ne sauraient lutter dans une longue navigation. On était bien loin de soupçonner le prodige opéré par Pallas; on fut donc pleinement convaincu qu'en partant du port le vaisseau, poussé par le Zéphyre[2], avait pris du côté de l'orient.

Sur cette idée, on se hâta d'équiper un bâtiment, on le remplit d'hommes audacieux et bien armés et on l'envoya faire le guet sur la route par laquelle on supposait que Télémaque allait revenir; l'ordre était donné de le surprendre et de le mettre à mort.

Le vaisseau de Télémaque, étant un bâtiment léger[3], devait nécessairement à son retour gagner l'embou-

[1] De *Ikneomai*, je marche. *Odyss.*, ch. II, 420.

[2] Ch. II, v. 421.

[3] Il y avait, comme nous avons dit, à Gadès deux espèces de navires; les gros avaient à leur proue la figure d'un taureau et stationnaient dans le port Sainte-Marie; les légers avaient à leur proue la figure d'un cheval et remontaient le Guadalété jusqu'à El Portal.

chure du Guadalété, afin de remonter le fleuve. Un navire parti d'orient pouvait arriver là en tournant l'île de Léon, mais il y parvenait plus sûrement en passant entre cette île et la terre ferme, en suivant par conséquent le canal Santi Pétri. Au milieu même de cette passe, on rencontre un îlot où était le péage[1] pour les navires ; il s'y trouvait deux ports, l'un au nord, appelé El Puerto Real, l'autre au sud, appelé la Caracca[2]; c'est donc là que les conspirateurs placèrent leur embuscade ; pendant le jour, ils faisaient le guet du haut d'un atalaya ; pendant la nuit, leur vaisseau rôdait dans le canal et aux environs[3]; ils prenaient, en un mot, les usages des douaniers pour n'inspirer aucune défiance[4].

Comme on le voit, on attend Télémaque du côté de l'orient, et c'est de l'occident qu'il va venir.

En effet, pendant que l'on prenait tous ces arrangements, Télémaque, à Lagos, se disposait à retourner dans sa patrie. Tout ce qu'il avait appris de Ménélas, c'est que son père était encore vivant et qu'il y avait lieu d'espérer son prochain retour. Il reprit donc le même chemin par lequel il était venu, mettant un jour pour aller à Faro où il passa la nuit, un autre pour atteindre Palos où il s'embarqua, et, poussé par un

[1] L'îlot est nommé Astéris. *Odyss.*, ch. IV, v. 846.

[2] Le bassin de Caracca est le *Korax* d'Homère ; aujourd'hui l'île porte ce même nom.

[3] Autour de l'île de Léon.

[4] Toute la côte méridionale de l'Espagne est bordée de phares construits dans les temps primitifs en tapia ; on les nomme atalaya ; ils sont appelés *Akria* dans Homère.

vent d'arrière[1], il put, cette fois, sans le secours de Pallas, retourner à Gadès en une nuit. Il arriva à l'embouchure du Guadalété, descendit à terre, ordonna à son ami Pirée de reconduire le vaisseau à la ville, donna des ordres à tout le monde et cela sans être aperçu; il se rendit de là chez Eumée, où il trouva son père.

Quant aux conspirateurs, ils étaient tout entiers à leur consigne, les yeux tournés vers l'orient, lorsqu'on vint leur apprendre que celui qu'ils attendaient était à Ithaque; ils virent qu'ils étaient joués et s'en retournèrent.

Tel est le récit du retour de Télémaque. Comme ce jeune prince n'est, dans le poëme, qu'un personnage secondaire, sa légende ne se compose que de lambeaux disséminés[2] qu'il a fallu coudre en un ensemble. J'ajoute à ce tableau quelques réflexions.

On voit d'abord que ce qui en fait toute l'originalité, c'est cette double Pylos, ce vaisseau que l'on attend d'un côté et qui arrive de l'autre. Le texte d'Homère ne laisse aucun doute à ce sujet; il n'est intelligible que dans ce système. C'est bien vers l'occident que partit Télémaque, puisque le zéphyre soufflait et que l'on allait contre ce zéphyre. S'il en eût été autrement, pourquoi la présence de Pallas? Les dieux ne voyagent que quand leur voyage doit être un prodige. Dans un

[1] *Odyss.*, ch. IV, v. 34. *Opisthen.*

[2] Il faut les prendre dans les chants 4e et 15e. Voy., dans le chant quatrième, les vers 630, 773, 842 et suivants. Voy., dans le chant quinzième, les vers 182, 284, 495 et suivants.

autre passage[1], quand Priam alla redemander à Achille le corps de son fils Hector, Mercure également monta sur le char avec lui et l'accompagna, mais pour tenir les ennemis dans un profond sommeil pendant tout le temps qu'il mettrait à traverser leur camp. Lorsque Télémaque revint de l'occident, les conspirateurs ne se trouvaient point sur cette route; ils étaient donc du côté opposé, ils étaient donc vers l'orient. On voit ainsi que tout dans le poëme répond au tracé que nous avons fait du retour de Télémaque.

Quoique dans Homère Ithaque ne soit pas une île, les Grecs veulent que le séjour d'Ulysse ait été l'île de Théaki. Mais alors comment expliquer le voyage de Télémaque? Lorsqu'il partit du port, le zéphyre soufflait. Dira-t-on que le vaisseau fut poussé vers l'orient? Mais de ce côté, après une traversée de quelques kilomètres, on rencontre la terre; ce n'est pas là le voyage d'une nuit. Dira-t-on, comme je l'expose plus haut, qu'il se porta vers le couchant? Mais dans cette direction on ne rencontre que l'Italie, et point de Sparte, point de Pylos. Telles sont les anomalies auxquelles on se condamne par un faux système.

Mais si, tenant en main l'Odyssée, nous explorons le voisinage de Gadès, les véritables lieux décrits dans la légende de Télémaque, nous trouvons dans Homère, non-seulement un poëte, mais un géographe.

Exemples confirmatifs.

On sait qu'au voisinage de Séville se trouvent des

[1] *Il.*, ch. XXIV, v. 445.

mines de cuivre, qui déjà étaient fameuses dans l'antiquité. On a découvert dans cette ville une inscription sur laquelle on lisait ces mots : *Confectores æris;* et Spon[1] croit qu'il faut traduire : *Les préposés aux mines de cuivre*. Pline[2] parle longuement du cuivre d'Hispalis, et, selon lui, c'est là principalement que le commerce se fournissait. Il parle bien aussi de celui de Chypre, mais comme il nomme cette île *Aspelia*, il laisse voir que ce n'est qu'une colonie d'*Hispalis*, que c'est des bords du Bœtis que sont partis les exploitateurs des mines de Chypre[3].

Homère nous a déjà montré Mentès descendant le Bœtis pour échanger du fer contre du cuivre; mais il nous ramène sur cette idée dans une autre circonstance non moins explicite : Lorsque Télémaque revint de Palos, longeant toujours la côte, il passa devant une seule embouchure de fleuve, comme en effet il n'y en a qu'une, qui est celle du Bœtis; or, le nom qu'Homère donne à ce fleuve est *Chalcis*[4], c'est-à-dire le fleuve du cuivre. Le poëte parle donc comme le géographe.

Voici une autre citation.

Télémaque au retour de son excursion, se trouvant à l'embouchure du Guadalété, descendit à terre et laissa son vaisseau à un habile navigateur que le poëte

[1] *Mélanges d'antiquités*, sect. 6.

[2] Liv. XXXIV, ch. 2.

[3] Chypre, Tyr, la Phénicie, la Syrie sont dans le même voisinage et ont reçu la même colonisation.

[4] *Odyss.*, ch. XV, v. 295. En grec, *Chalcos*, cuivre, *Chalcis*, mine de cuivre.

nomme Pirée[1]. Nous pouvons d'abord remarquer que, justement dans cet endroit, Strabon[2] place *un petit pays dépendant des habitants de Gadès* et qu'il nomme Pérée; et, là-dessus, je fais l'étrange rapprochement que voici : On voit groupés ensemble dans un même voisinage ce pays de Pérée, l'oracle de Ménesthée[3], l'île de Léon, Gadès, la ville d'Asta et sa divinité qui la fit surnommer Xérès. Passons à Athènes et nous retrouverons autour de cette cité ces mêmes noms : le Pirée, le souvenir de Ménesthée, ancien roi du pays, le port de la ville qui se nomme, encore aujourd'hui, Porto Leone[4], la tribu de Cadis, Astu, qui est, comme nous le savons, le véritable nom de la ville des Athéniens, Cérès, la grande déesse de leurs mystères. Il ne s'agit pas ici d'un rapprochement artificiel de noms; ce groupement est fondé sur la réalité des souvenirs; et ce peuple des Athéniens ne saurait échapper à la fatalité d'être une colonie des anciens Ibères.

Autre exemple.

Il y avait à Gadès, comme nous avons dit, deux espèces de navires; mais dans tout le cours de la légende de Télémaque, il n'est question que de ceux que le poëte appelle légers, *Nea thoen*[5]. Ces bâtiments,

[1] *Odyss.*, ch. XV, v. 540.

[2] Liv. III. — Voy. *Encycl. méth.*, Géogr. anc.

[3] Strabon dit que l'oracle de Ménesthée était dans le pays de Pérée, non loin de Gadès. On croit assez communément que c'est le port Sainte-Marie, à l'embouchure du Guadalété.

[4] Les noms de Léon, de *Léontium*, du Léon armoricain sont plus anciens que Ponce de Léon.

[5] Ch. IV, v. 643 et ailleurs.

plus petits, stationnaient dans un bassin de rivière, c'est-à-dire dans El Portal, et descendaient un fleuve avant d'être en haute mer. Ainsi dans le voyage de Télémaque, lorsque le vaisseau a quitté le port, des rameurs d'abord le conduisent[1], et c'est plus tard qu'on élève le mât pour marcher à l'aide du vent; il y a donc là deux modes successifs de navigation. Ainsi encore, lorsque les prétendants se mirent à la poursuite du jeune prince, ils coururent bien vite équiper un vaisseau; on y mit vingt rameurs, comme dans les bâtiments légers; on le lança, non dans un port, mais, dit Homère, *dans un bassin*[2], et l'on entra dedans; puis le poëte ajoute ce détail qui suppose nécessairement la pente d'un fleuve : *On resta jusqu'à la fin du jour dans le haut du courant*[3], *et à la nuit tombante, on suivit l'humide chemin.*

S'il est une science de linguistique, s'il est une science de géographie, que l'on me montre comment tout cela s'applique à l'île sans fleuves de Théaki.

Voici des détails encore plus précis.

On se rappelle la description du lieu d'embuscade, le canal Santi Pétri, l'île qui s'y trouve, les deux ports de cette île. Homère ayant à nous faire le même tableau s'exprime ainsi[4] : *Dans le canal*[5] *de Pétra, qui est entre Ithaque et Samé, se trouve une petite île ; elle a deux*

[1] *Odyss.*, ch. II, 419.
[2] *Benthos*, bassin. *Odyss.*, ch. IV, 780.
[3] *Upsou en notio.*
[4] Ch. IV, v. 844.
[5] Ch. IV, v. 671. — Le poëte appelle le canal *Porthmos;* c'est le celtique *Gat*, d'où dérive le nom de Gadès.

ports où les vaisseaux sont en réserve; c'est le lieu du péage; les conspirateurs choisirent cet endroit pour leur complot.

Ce passage, qui est une traduction littérale du poëte, est tellement précis qu'il pourrait nous dispenser de tout commentaire; j'y relève cependant deux mots. D'abord on peut remarquer que quand Homère cite un lieu qui est sur le canal, ce lieu est toujours appelé *Pétra;* ainsi Eumée avait ses troupeaux à Caracca qu'Homère appelle *Pétra Çorax;* ainsi encore l'île de l'embuscade est appelée *Pétréessa,* c'est-à-dire l'île du canal Santi Pétri. Ce mot des anciens Ibères n'a rien de commun avec l'apôtre de l'Évangile; il s'écrivait autrefois Pétro[1], et sous ce nom il tient une grande place dans les vieilles chroniques du pays[2]. Il est un autre mot qu'il faut aussi expliquer; Homère appelle l'îlot Astéris; ce mot vient de *Stuyr*[3] qui signifie péage.

Dans ces études antiques, nous sommes tellement habitués à être trompés, et par là nous nous sommes fait un tel besoin de l'erreur, que la vérité nous devient suspecte. En voyant toute cette clarté, toute cette harmonie entre les lieux et le texte qui les décrit, le premier sentiment qui naît en nous, c'est celui de la défiance; nous cherchons par instinct des arguments contre une théorie qui doit être fausse, mais dont nous

[1] Les Celtes appelaient leur fleuve sacré Mitra, de Meter (la sainte mère); les Ibères nommaient le leur Padre, El Padron, Santi Pétri, Pétro.

[2] MURRAY'S *handbook.*

[3] Mot celtique; mais il ne faut pas oublier que Ptolémée appelle *Celtici* tous les habitants du pays de Gadès.

ne pouvons saisir le défaut. J'ai montré sur la côte ibérique les ports, les îles, les fleuves, les rochers, les détails en tous genres qu'Homère a retracés dans la légende de Télémaque ; je n'accepte qu'une objection, c'est celle qui me montrera, dans les parages des Grecs ou ailleurs, un ensemble topographique qui réponde plus exactement à la description du poëte.

QUATORZIÈME THÈSE.

APPENDICE SUR LE RETOUR DU SIÉGE DE TROIE.

Lorsque Télémaque se rendit chez Nestor et Ménélas, il allait chercher des renseignements relatifs à son père ; là-dessus, ces deux rois lui apprirent peu de choses ; mais ils lui contèrent longuement l'histoire de leur propre retour ; ils lui parlèrent aussi des autres rois et des différentes aventures qui leur étaient arrivées en regagnant leur pays. Ces détails offrent un grand intérêt, parce que les voyages dont il est ici question ne se perdent plus dans les espaces, mais longent nos côtes et nous rapprochent par conséquent des pays que nous connaissons.

La ville figurée dans Homère sous le nom d'Ilion se trouvait aux environs d'Ely, vers l'orient de la Bretagne. La mer voisine y forme un golfe appelé Wash, où était postée la flotte des rois Achéens ; de sorte que, quand la ville fut prise et complétement arrachée de ses fondements[1], c'est de là que les vainqueurs partirent pour

[1] On se demande comment des villes célèbres, ayant de grands monuments, ont pu disparaître complétement ; ainsi, Éphèse, Cyrène, Oxtraca, Sparte, Alise, etc.

retourner dans leur patrie. Nous voyons donc que dans leur route ils doivent suivre les côtes de Bretagne, des Gaules, de la Lusitanie, de l'Ibérie. Ces parages nous sont familiers et nous allons trouver surprenant que des noms qui nous paraissent vulgaires aient eu dans l'antiquité tout le lustre de la poésie homérique.

En outre, ce nom d'Achéens, que le poëte donne constamment aux rois ligués, signifie frères et montre qu'il s'agit ici de corporations tout à la fois militaires et religieuses; c'est pourquoi Homère, en décrivant les voyages de ses héros, nous fera naturellement remarquer, avant tout, les cloîtres, les monuments de l'ancien culte; il se trouve même encore aujourd'hui, dans cette longue route, des lieux sacrés qui ont toujours conservé leur dénomination homérique; ainsi sur cette fameuse inscription des bouches du Rhin, laquelle, selon Tacite[1], atteste le passage d'Ulysse, il est bien spécifié que c'est du fils de Laërte qu'il est question : *Adjecto Laertœ patris nomine;* or, chez les Atrébates, à Saint-Omer[2], se trouve une antique abbaye qui, mélangeant les cultes, s'appelle encore Saint-Martin-au-Laërt[3].

Parlons d'abord du voyage de Nestor.

Retour de Nestor.

Après la ruine d'Ilion, Nestor fut le premier des

[1] *Germania.*

[2] Saint-Omer est appelé, dans quelques monuments du moyen âge, *Civitas sancti Homeri.* DE GRAVE. *Rép. des champs Élysées*, t. I.

[3] DERODE. *Hist. de Lille*, p. 38.



généraux ligués qui se mirent en chemin pour regagner leur pays.

Il parcourut d'abord *une mer toute remplie d'énormes cétacés*[1]; le poëte désignant par là le voisinage des bouches de l'Escaut, où les ossements fossiles de baleine forment de tels amas, que la géologie[2] n'a pas même essayé d'expliquer ce phénomène.

Il rencontra ensuite le promontoire qu'Homère appelle *Ténédos* et qui n'est autre que Tanet[3], formant en effet la pointe la plus avancée de la côte bretonne vers la Gaule.

En continuant sa route, il arriva naturellement sur le rivage des Gaules et se trouva à l'embouchure de la Somme que le poëte appelle *Sounion*, et là, Ménélas, qui l'avait accompagné, se sépara de lui.

Il doubla ensuite la péninsule Armoricaine et entra dans une rade qui se nomme *Lesbô*[4], et qui n'est autre que le Morbihan. En effet, Homère, en disant qu'il stationna dedans, *en Lesbô*, montre d'abord que ce n'est pas une île, mais un bassin; en outre, cette rade, fameuse autrefois par les florales de Ker Anna[5] qui se pratiquaient sur ses bords, a laissé parmi nos aïeux un souvenir de ces mystères dans le mot homérique

[1] Μεγακήτεα πόντον. *Odyss.*, ch. III, 158.

[2] Tous ces débris, tous ces *squelettes* ont été recueillis par les soins de M. Van Beneden, et déposés au *Musée* de Bruxelles.

[3] Tanet, même en latin, s'est toujours appelé *Tanetos*. Moréri *anglais*.

[4] *Odyss.*, ch. III, 169.

[5] Aujourd'hui Sainte-Anne d'Auray. Ce dernier mot rappelle les houris des florales.

Lesbin[1], qui, dans l'ancienne langue gauloise[2], désigne une vierge destinée aux florales.

Pendant que l'on était ainsi en rade, on se demanda[3] quelle route il fallait prendre, car il s'en présentait deux; mais, pour que l'on s'en fasse une idée claire, nous allons rappeler la disposition des lieux.

En quittant la rade du Morbihan, l'on rencontre immédiatement une île dont l'ancien nom est Ogio[4] et qui n'est qu'un *vaste rocher granitique*[5]; si on la tourne du côté de l'orient, on passe près de *Héria*, vulgairement appelée Noirmoutiers, qu'on laisse à gauche; si, au contraire, prenant de l'autre côté, on longe l'île et qu'on poursuive sa marche en ligne droite à travers la haute mer, on tombe juste sur la fameuse pyramide de Mimizan, dans les Landes, laquelle est sur le rivage et presque entièrement cachée sous des sables amoncelés par les vents.

Voilà tout ce que va nous décrire le poëte, en altérant à peine les noms que nous venons de citer : *Lorsque nous étions dans Lesbô,* dit Nestor[6], *une double route s'ouvrait devant nous ; on délibéra s'il fallait prendre*

[1] *Lesbin*, prostituée. LACOMBE. *Dict. du vieux langage.*

[2] Les émigrations gauloises ont porté ces mystères aux bouches du Pô, où l'on trouve les *Veneti*, *Vannæ*, *lacus Bechunensis* (Mor-bihan). Le carnaval de Venise en est un souvenir.

[3] Artifice du poëte pour avoir l'occasion de parler du temple du Karnac, où Nestor, dans son embarras, va consulter les dieux.

[4] Aujourd'hui Ile Dieu. Anciennement appelée Ogie, Ogio, Ogia, etc.

[5] BOUILLET. *Dict. de géographie.*

[6] *Odyss.*, ch. III, 169.

au-dessus du rocher de Chio, en laissant sur la gauche l'île de Psyria, ou bien passer simplement auprès et pousser directement vers Mimas, battu par les vents[1].

Homère, comme on le voit, ne fait que redire ce que nous avons dit.

Nestor, après avoir consulté les dieux, se dirigea, sans faire de détour, vers Mimas. La région où se trouve cette pyramide avait pour habitants des peuples druidiques et conséquemment appelés *Ubisci*[2] par les anciens géographes ; ils avaient leurs mystères dans les cités lacustres du bassin d'Arcachon, ce qui les fit surnommer Boïens[3], de l'ancien ibérique *Bohio*[4], qui signifie baraque flottante. Ce dernier nom se trouve à peine défiguré dans Homère : Nestor, dit-il, *prit directement à travers la mer et atteignit Euboïa.*

En quittant le pays des Boïens, c'est-à-dire les Landes, Nestor fut poussé vers Géreste où il immola à Neptune des cuisses de taureau, en reconnaissance de ce qu'il venait de traverser heureusement une grande mer.

Cette Géreste dont parle le poëte est la ville des *Carysti*, qui habitaient au nord de la Cantabrie ; Nestor

[1] Il n'y a, en Orient, ni île Psyria, ni pyramide de Mimas. On appela l'île de Mitylène Lesbos ; on appela l'île de Sakiz Chio, quoiqu'elle ne soit nullement rocheuse.

[2] *Bituriges Ubisci* ou *Vivisci*. *Üben*, discipliner.

[3] Les Boïens des Landes ont suivi les Galates en Asie, où l'on retrouve leur nom ; le second roi des Hycsos en Égypte s'appelait Boïeos, les Boyès de Sibérie exercent leurs enchantements avec le tambour basque.

[4] *Bohio*, tente, baraque (espagn.) ; *buoy*, bouée, corps flottant. (angl.)

y arrivait en effet après avoir échappé à une grande mer, qui est le golfe de Gascogne. La cérémonie religieuse que nous décrit le poëte s'y pratique toujours; elle se fait sur le mont Izaro[1], qui est sur le rivage et devient une île à la marée haute; les navigateurs des petits ports du voisinage s'y réunissent encore un certain jour de l'année et y mangent, non plus une cuisse de taureau, mais de cabri, préparée avec des laitues amères, comme il est en usage dans les traditions judaïques.

Nestor s'étant remis en mer continua de longer les côtes d'Espagne et après quatre jours de navigation se trouva en face de *Tyde* que nous appelons Tuy[2]. Cette ville est la patrie de Diomède, qui est toujours appelé, dans Homère, *Tydides;* c'est pourquoi ce roi, qui accompagnait Nestor, le quitta en cet endroit et rentra dans sa patrie.

Nestor, resté seul, regagna tranquillement Pylos[3].

Retour de Ménélas.

Ménélas, après la ruine de Troie, partit du golfe de Wash avec Nestor, passa comme lui à Tanet[4], l'accompagna jusqu'à l'embouchure de la Somme; mais

[1] Chez les *Carysti*, au nord de Bilbao; leur fleuve sacré se nomme encore Carès; dans des inscriptions antiques, ils sont appelés : *Carietes*, *Carenses*, etc.

[2] Sur le Minho, au nord du Portugal; anciennement *Tyde*.

[3] Ce retour de Nestor se trouve rapporté au chant IIIe, du vers 159 au vers 183.

[4] Ch. III, v. 158.

arrivé là, il perdit son pilote, ce qui le força de s'arrêter, et ils se séparèrent.

Nous allons entrer dans quelques détails sur cet incident.

La Canche et la Somme, sa voisine, étaient deux fleuves sacrés dans la religion primitive ; c'est pourquoi les anciens Atrébates, en se répandant vers l'Asie, y ont porté ces deux noms avec les souvenirs qui s'y rattachent. Ainsi nous avons parlé de la Canche[1] et de son nom devenu sacré chez les Védastes de l'Inde ; nous avons signalé sur son cours la ville de *Hisdinum*, reproduite au pays des Brames sous le nom de *Hastina*. Également, dans la région de l'Indus se trouvait une ville antique qui, comme Amiens, s'appelait *Samaro briva*[2], pont sur la Somme.

Mais ce qui est remarquable, ce sont les souvenirs homériques[3] restés dans la région de ces deux fleuves, et surtout les relations qui existent entre les Atrébates et les Atrides. Ainsi, *Hisdinum*[4] était appelé par les Romains *Helenæ vicus ;* et l'anecdote suivante que l'on y conte, quoique appliquée à des noms récents, est évidemment celle de l'Atride Ménélas.

Le roi Clodion célébrait dans cette ville les noces d'un prince de sa maison ; pendant que l'on était tout entier aux fêtes, aux banquets, aux tournois, Aétius

[1] Thèse IXe.

[2] *Orig. celt.*, th. XIe.

[3] Nous montrons, par une foule d'exemples, que les souvenirs homériques ou sanscrits sont des variétés d'une même tradition.

[4] Hesdin.

arriva de Paris et enleva la fiancée; Clodion[1], ayant rassemblé ses troupes, poussa ses conquêtes jusqu'à la Somme et aurait été plus loin si on ne lui eût fait justice.

Il est facile de reconnaître dans cette anecdote, arrivée à *Helenœ vicus*, l'aventure d'Hélène.

Passons à la Somme[2], et nous trouverons les mêmes relations.

La Somme s'ouvre dans l'Océan par un estuaire vaste et solennel. Cette embouchure se nommait *Ford;* mais les Grecs, par une transposition de lettres, ordinaire dans leur langue[3], écrivaient *Phrudis*, et c'est ainsi que Ptolémée appelle l'embouchure de la Somme. Ce n'est qu'un terme générique ; on trouve des *Fords*[4], chez les Pictes[5] d'Écosse, chez les Scandinaves de la Baltique. Comme le flux, qui se balance dans ces estuaires, était le fondement de l'ancien culte et servait à la divination, les Latins ont tiré du mot *Ford* leur expression *Fortuna*[6], chance.

On remarque, surtout chez les peuples du Nord, une tendance à peindre le fleuve primitif et sacré par une figure à double forme, représentant son flux et reflux.

[1] Pourquoi Clodion le Chevelu? Est-ce parce que Ménélas est toujours appelé *Xanthos*, blond?

[2] Dans la légende de la Somme, le poëte ne donne à Ménélas que le nom d'*Atrides*.

[3] *Pro* au lieu de Vor, etc. Ptolémée, qui écrit Phrudis, appelle de même les *Burgundii* de la Baltique, *Phrugundioi*.

[4] *Forth*, en Écosse, *Fiord*, dans la Baltique.

[5] *Pictavi* (Pict-aw), *Picardia* (Pict-erd) sont des mots qui rappellent les Pictes de Calédonie.

[6] *Ford-ain* (*Ain*, rivière). *Orig. celt.*, th. Xe.

Un fleuve océanique se dit *Ain*[1]; c'est pourquoi l'on appelait cette divinité alternante *Bel-ain*, que nous prononçons *Belenus*, et *Zoom-ain*, que nous prononçons *Sumena;* le premier de ces mots signifie fleuve blanc[2], purificateur, venant d'une source pure et emportant les souillures dans la mer; le second signifie fleuve noir[3], élevant sur la berge l'eau salée du flux et y répandant la stérilité.

Bélénus, à cause du mot *Belos*, flèche, est souvent représenté seul, tenant en main un arc[4] et faisant le geste de lancer un trait. Suména, ayant les emblèmes du flot montant, se trouve également divinisée chez différentes nations; on trouve ainsi *Summanus* chez les Latins, *Somona-Codom* en Asie, *Summay* chez les Caraïbes[5]; tous noms qui se lient à des idées funèbres et se rapportent, évidemment, au flot montant qui vient baigner les cadavres enterrés sous la berge.

La Somme, à son embouchure, avait donc dans toute leur plénitude les mystères celtiques. Sous la berge étaient les corps des justes qui, lavés par les eaux, se préparaient à renaître dans les florales; au-dessus de ces ossements, une forêt de pilotis fichés en terre soute-

[1] *Ain*, fleuve, en hébreu, en mantchou, en saxon. *Orig. celt.*

[2] *Belo*, blanc, chez les peuples du Nord.

[3] Chez les peuples du Nord, ces deux déités sont appelées *Belbog*, *Zoombog;* et ce dernier mot s'écrit souvent Czernbog (*Czern*, noir; *Bog*, fleuve). *Encycl. méth.* Antiq., aux mots Belbog et Vandales.

[4] L'arc, selon la même idée, se dit *Bog*, en celtique, et le flot reculant se dit *Beck;* c'est le mythe d'Apollon repoussant le serpent *Python*, le flux.

[5] Les deux rivières sacrées de Haïti se nomment Somme et Atribioque.

naient une cité lacustre où avaient lieu les orgies régénératrices ; le pays en a retenu le nom de Ponthieu, mot qui par ses racines signifie mer de pilotis[1].

Homère ne conduit Ménélas à l'embouchure du fleuve que pour avoir occasion de nous peindre tous ces mystères ; dans la description qu'il nous en fait, les noms se trouvent un peu défigurés ; le mot Somme, par exemple, est écrit *Sounion;* au lieu de *Phrudis*, on lit *Phrontis;* il y est question de pilote, parce que ce mot joue avec pilotis[2]; mais l'ensemble répond à tous les détails énoncés plus haut, et voici, d'après les mots grecs bien compris, la légende du poëte[3] :

Ménélas étant arrivé à l'embouchure sacrée du *Sounion*[4], y pénétra et s'avança jusqu'à la limite du flux[5]; là, *Phrontis*, son pilote, fut frappé d'une flèche que lui lança *Bélénus* et expira ; on l'enterra et l'on repartit[6].

Toute cette légende revient donc à dire que Ménélas parcourut l'estuaire, étant poussé par la

[1] *Pond*, estuaire, golfe, étang ; *Heyen*, enfoncer des pilotis. Ponthieu signifie, en quelque sorte, mer pilotée. Le lieu où s'arrête le flux *Ebbe*, en grec *Hippos*, s'appela Abbe-ville ; on trouve, dans ce sens, un *Hippos* à Athènes, sur le Jourdain, en Colchide, etc.

[2] Pilote et Pilotis sont deux mots aussi anciens que la nation gauloise.

[3] *Odyss.*, ch. III, 378.

[4] Les Grecs ont fait du *Sounion* un cap ; ce que ne dit point Homère.

[5] *Akron atheneôn*. *Akron* signifie A l'extrémité de ; *Atheneôn*, comme *Tannim*, en phénicien, *Duining*, en celtique, signifie flux. Il n'est point question des Athéniens.

[6] Ménélas, ayant quitté le *Sounion*, passa devant Malée pour se rendre à Sparte ; mais, si l'on place cette scène en Grèce, le cap Malée est au delà de Sparte.

marée, *Sumena*, et repoussé par le reflux, *Belenus*[1].

Mais, puisque l'on y ajoute l'incident d'un corps enterré, c'est évidemment que cette grève était un de ces rivages sacrés, de ces *strands*[2], où, comme nous avons dit, la cité sainte[3] déposait ses morts sous le flot salutaire. Leurs ossements étaient oints d'un élixir[4] conservateur et pouvaient, par conséquent, résister pendant une plus longue suite de siècles à l'action corrosive du temps; mais outre cela, pour activer et compléter leur résurrection, on mêlait à ces ossements ceux des grands animaux et l'on y ajoutait des armes qui, dans ces temps primitifs, étaient des haches en silex; on peut donc croire que tant d'éléments durables aient persisté jusqu'à nous, et qu'en creusant profondément sur les bords du fleuve, on en trouverait encore les extrêmes débris.

De tous temps on a remué dans nos pays la superficie du sol, mais sans y rien remarquer. Un jour que l'industrie, traçant ses routes nouvelles[5], s'approcha de l'embouchure de la Somme et y traversa des collines, elle mit à nu d'étranges secrets, des vestiges industriels reportés à une antiquité qui bouleversait

[1] *Bel* et *Zoom* ont aussi été réunis en un seul mot que l'on écrivit Belisama; nous avons sous ce nom une statue antique qui servit de modèle pour la Velléda des Parisiens.

[2] *Strand*, chez les Scandinaves, *Limbo*, chez les Ibères, signifient rivage flottant, sous lequel on enterrait les morts.

[3] La province se nomme Vimeux, de *Veeme*, corporation.

[4] Les peuples des bords de la Somme appellent toujours un cercueil *Eluisie*.

[5] En traçant le chemin de fer d'Abbeville à Boulogne.

tous les systèmes, des crânes humains, des ossements de mammouth, des haches en silex, tout cela mêlé ensemble, tout cela sous une colline élaborée par la nature seule, à une grande profondeur[1] au-dessous du sol.

Un observateur du voisinage[2], un de ces hommes toujours là pour saisir les secrets que la nature laisse échapper, Boucher de Perthes s'approcha et lut sans peine, dans cette première page de nos annales, qu'il fut un temps fort reculé, fort antérieur à tous nos calculs, où l'homme de nos pays, armé de sa hache en silex, allait à la chasse du mammouth, du renne, du rhinocéros. Il présenta au monde savant cette théorie nouvelle et se préparait à jouir de sa conquête; comme les triomphateurs d'autrefois, il vit une dénomination glorieuse ajoutée à son nom, il fut appelé fou.

Encouragé par cette qualification que la foule n'accorde qu'au génie, à l'homme qui apporte des profondeurs de la raison une idée neuve, il voulut partager avec ses habiles appréciateurs une distinction aussi flatteuse; il convoqua auprès de lui tous les princes de la science et il prétendit leur faire toucher du doigt le point débattu.

On s'y rendit de partout, de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des États-Unis, de Belgique, pour juger en concile l'ancienneté de l'homme. Les uns, montrant les calculs de l'Irlandais Ussérius, soutenaient que

[1] Quatre mètres cinquante-deux centimètres au-dessous de la superficie du sol.

[2] D'Abbeville.

l'apparition de notre race sur terre ne dépasse point le chiffre rond de quatre mille ans[1] avant l'ère chrétienne, ce qui rend impossible, disaient-ils, un crâne humain trouvé sous une montagne; les autres prétendaient que certains savants avaient démontré que l'homme primitif était venu, non point d'Europe, mais du plateau asiatique.

Boucher de Perthes les pria[2] de désigner une colline près de l'embouchure de la Somme[3]; il la fit entreprendre par une armée de pionniers et, au bout de trois jours, la vérité sortit triomphante de son tombeau[4]; la pioche a cogné contre un objet résistant et inconnu; on regarde, c'est une mâchoire humaine; les débris de mammouth, les haches en silex, les autres vestiges[5] de l'industrie de l'homme sont là. Que dire? On retourne en tous sens les pièces, on examine les terrains, on cherche un défaut, un joint; mais il n'y a de fraude nulle part.

Les savants se retirèrent.

Le géologue avait donc brisé d'un coup de pioche

[1] La Bible ne donne nulle part le chiffre de l'ancienneté de la terre; des théologiens se sont hasardés de la calculer; Usher, archevêque anglican d'Armagh, dans son livre intitulé : *Annales veteris testamenti*, croit avoir trouvé, d'après la Bible, 4,004 ans (ce qui est 4000 avant la naissance de Jésus-Christ); mais c'est sur des interprétations arbitraires et, surtout, scientifiquement fausses.

[2] En 1865.

[3] A Moulin-Quignon, près de la Somme, au-dessous d'Abbeville.

[4] Au-dessus des ossements humains, il y avait cinq couches différentes de terrain, se composant généralement de sable et de cailloux roulés.

[5] On y a trouvé une mâchoire, un os sacrum, un crâne, des silex taillés, des dents de mammouth.

tous les vieux systèmes, et si nous entendons encore quelquefois le chiffre de quatre mille ans[1], le nom de plateau asiatique, ces mots n'appartiennent point à la haute science; ce sont des échos lointains qui ne viennent plus que de la foule.

Ménélas, ayant donc vu l'embouchure et les mystères de la Somme, se remit en mer et poussa plus loin. Il arriva *au rocher de Malée*[2], *où il fut assailli par des vagues monstrueuses, pareilles à des montagnes*. C'est le rocher de Saint-Malo. Cette ville s'appelle, de son nom primitif, *Aaron*, mot phénicien qui signifie rocher; quant aux vagues dont parle le poëte, elles sont connues de tous les marins; nulle part, dans toute la longueur du rivage atlantique, le flux n'est aussi fort qu'à Saint-Malo; il s'y élève à la hauteur de dix-sept mètres[3].

A cette poussée de la vague se joignit bientôt un vent impétueux soufflant du *midi*, et la flotte de Ménélas se trouva chassée, dit Homère, contre les côtes de la *Crète*.

Hatons-nous de dire que les Grecs ont bien maladroitement appliqué cette description aux mers de leur voisinage; ils ont nommé Malée la pointe méridionale du Péloponnèse; la flotte de Ménélas qui part de là

[1] Les géologues ne demandent pas moins de trente mille ans pour la formation de cette colline; les plus anciens vestiges de l'existence de l'homme en Asie sont loin d'approcher de ce chiffre. C'est pourquoi les savants y suppléent par des hypothèses.

[2] Ch. III, 287.

[3] Le flux de Saint-Malo et celui de la baie de Fundy sont les plus hauts de toute l'Atlantique.

doit, d'après ce que nous avons dit, aller au nord et leur île de Crète est au midi.

Il est facile de voir que le pays appelé Crète dans Homère est la Bretagne : Elle était, dit le poëte[1], partagée en cent cités ; la Bretagne est encore aujourd'hui partagée en *Hundreds*. Mais, pour bien comprendre le passage du poëte, je donne une petite description des lieux qu'il va nous peindre.

Au nord de Saint-Malo, tirant vers l'est[2], se trouve, près de la côte bretonne, l'île de Wight, que les anciens poëtes nomment Guith. Un canal, qui semble brisé en deux comme une corde d'arc tendue[3], la sépare de terre ferme, et pour entrer dans ce canal en venant d'orient, on passe entre deux caps dont l'un, celui de gauche, est fort proéminent[4] et se nomme en conséquence Spithead[5]. Dans l'île coulent le Yarmouth et le Yarduin, fleuves sacrés des anciens mystères.

Tels sont les détails que l'on va reconnaître dans la légende de Ménélas. Un seul des mots de cette légende me semble avoir besoin d'une interprétation prélimi-

[1] *Il.*, ch. II, v. 649. — *Poés. d'Hom.*, th. XIII[e].

[2] La flotte était poussée vers l'est par le flux.

[3] L'île de Wight, dans les hiéroglyphes des anciens, est représentée sous la forme d'une feuille de platane ou d'un arc tendu ; cette dernière image vient de ce que la Médina, qui coule du midi au nord par le milieu de l'île, semble s'appuyer comme une flèche sur la brisure de la corde.

[4] C'est une falaise de 600 pieds anglais de haut ; il s'en est détaché d'énormes blocs qu'on voit dans la mer. C'est le *micros lithos* du poëte. *Odyss.*, III, 296.

[5] Cette partie du détroit s'appelle de même Spithead ; l'autre cap est Portsmouth.

naire, c'est Gortyne, nom que le poëte donne au détroit séparateur, et qui par ses racines, *Gort-ain*, signifie, conformément à ce que nous avons vu, *Corde-rivière*[1].

« La flotte, dit Homère[2], fut poussée par le vent du sud vers la Crète et arriva à l'endroit de la côte où habitent les *Cudones*, sur les bords du fleuve Iardan. Là, à l'extrémité de la Gortyne, les vagues refoulées violemment viennent se heurter contre le promontoire escarpé qui est à gauche, vers l'west[3]; les vaisseaux de Ménélas y furent donc entraînés et s'y brisèrent[4], à l'exception de cinq qui échappèrent au naufrage. »

Comme on le voit, ce tableau s'adapte en tous points à l'île de Wight, et, vu la précision des détails, il ne saurait s'appliquer ailleurs.

Ménélas, ayant donc recueilli les débris de sa flotte, commença cette longue expédition qui lui fit parcourir tous les pays où abordaient les Phéniciens, et d'où il amassa tant de richesses. Si l'on demande comment il pouvait s'écarter à d'aussi grandes distances sans boussole, je répondrai par les observations suivantes.

En Occident, on attribuait tout ce qui était savant et ancien à Pythagore; or, le mot ibérique pour désigner une boussole est *Bitacora*, mot qui évidemment n'est pas moderne et semblerait indiquer que les anciens

[1] *Gort*, corde, ceinture; *ain*, rivière.

[2] *Odyss.*, III, 291.

[3] Le poëte dit: *Es phaiston*, vers l'west; de même que Vulcain, le dieu métallique de ces cantons de l'west, est nommé *Ephaistos*.

[4] Le vaisseau *Eurydice*, en 1878, fit naufrage au même lieu et de la même manière.



Ibères connaissaient la boussole. En outre, les plus orientaux de tous les peuples scythiques sont les Chinois[1], lesquels paraissent avoir eu depuis longtemps la boussole ; ils la tenaient des Scythes royaux ; or, ceux-ci lui donnaient un nom qui est justement la patrie de Ménélas ; *ils avaient,* nous dit-on[2], *un aimant enchanté sur lequel ils inscrivaient le mot Lachos et qui leur servait de talisman.* Les Phéniciens pouvaient donc avoir la boussole.

Si l'on s'étonne qu'on ait pu en perdre l'usage, ces mêmes peuples avaient la pourpre, comment a-t-elle disparu? On connaissait autrefois la sténographie[3], les lunettes télescopiques[4]; comment en a-t-on laissé périr le secret?

Pour en revenir à Ménélas, après sept ans de course, il retourna à Lagos ; il venait d'y rentrer lorsque Télémaque arriva dans son palais. Son règne fut heureux. Il ne mourut point ; car, ayant été embaumé, il continua de vivre avec les immortels dans le temple druidique[5] élevé à l'extrémité de son royaume, au promontoire de la Lusitanie[6].

[1] Voy., *Orig. celt.*, th. XII, les émigrations des Belges vers l'extrême Orient.

[2] Bouillet. *Dict. de l'antiq.*, au mot *Lachus.*

[3] Currant verba licet, manus est velocior illis. Martial.

[4] *Orig. celt.* Passim.

[5] Cette destinée lui fut prédite par Protée, dont il est question dans la thèse suivante.

[6] Ce promontoire est appelé *Sacrum;* là est aujourd'hui la ville de Sagres. Les Ibères le nommaient *Lusi-tania*, les Phéniciens *Bethel Luz*, Homère *Elysion pédion.*

Retour des autres rois.

Télémaque put encore, dans son voyage, apprendre par occasion le sort de quelques autres rois. Nous allons en dire un mot, en commençant par Agamemnon.

Agamemnon, ayant quitté le rivage troyen, regagnait tranquillement sa patrie avec sa nombreuse flotte[1]. Arrivé en face du *rocher aigu de Malée*[2], *il fut emporté au loin par une affreuse tourmente*, et après avoir erré quelque temps dans les mers, il se trouva tout à coup poussé par le vent dans son propre port. Ayant reconnu son pays, il se prosterna et embrassa cette terre de salut, puis il entra dans sa capitale, *Mukène*.

Pendant son absence, de graves événements avaient eu lieu dans son palais. Clytemnestre, sa femme, s'était laissé séduire par Ægisthe, et le couple criminel avait pris des mesures pour le mettre à mort à son arrivée. On avait placé un homme en sentinelle sur une tour à l'entrée du port, et celui-ci n'eut pas plus tôt vu paraître Agamemnon, qu'il courut en donner la nouvelle. Ægisthe[3] s'empressa d'aller au devant du roi ; il

[1] Il avait le plus grand port et la plus grande flotte. Sa flotte était de cent vaisseaux.

[2] *Odyss.*, IV, 514 et suiv. — Ménélas et Agamemnon passent devant Malée pour rentrer chez eux, ce n'est donc point le cap Malée du Péloponnèse, qui est bien loin au delà de leur route.

[3] Ægisthe est le même mot qu'*Augustus* chez les Latins, *Agastia* chez les Brames. Agastia, dans la Ramayana, est un moine mendiant ; or, nous savons, par les historiens, qu'Auguste, affilié à un ordre,

l'invita à un festin solennel, et dans la salle même il l'égorgea, dit le poëte, comme on égorge un bœuf.

Essayons de retrouver tous les lieux marqués dans cette légende.

Ce rocher de Malée, devant lequel passe Agamemnon, nous est déjà connu.

Le port où il arrive, après bien des détours, semble être la rade du Tage. Là est *Olis-ippo*, et c'est dans le port d'Aulis que les Grecs partant pour Troie avaient réuni leurs flottes sous la main d'Agamemnon qu'ils avaient pris pour chef; c'est là aussi qu'Agamemnon avait immolé la jeune vierge Iphigénie ; sacrifice ordinaire chez les Lusitans, comme l'attestent tous les auteurs anciens et spécialement Strabon.

A l'entrée du Tage, se trouvait la tour d'observation qui porte encore le nom de Bélem[1]. En avançant au fond de la rade, au même endroit où Agamemnon embrassa la *terre du salut*, se trouve la ville de *Salva-tierra*. En remontant le Tage de quelques kilomètres, on rencontre un lieu appelé encore aujourd'hui, comme la capitale d'Agamemnon, Mugem, et c'est là qu'était la plus grande ville de la Lusitanie, *Oxtraca*[2], qui fut détruite sous les Romains[3]; le nom de cette ville,

devait, un jour chaque année, prendre des habits pauvres et aller mendier dans Rome. — Dans le vieil ibérique, *Agosto* signifie pauvre. OUDIN. *Dict. esp.*

[1] Appelée Belmina par les Spartiates, qui figurèrent sur l'Eurotas les mystères du Tage. *Poés. d'Hom.*, th. VIIIe.

[2] *Ox*, bœuf. *Oxtraca* fut détruite par Atilius. APPIEN.

[3] Le noyau de Lisbonne est la tour de Bélem; cette ville grandit après la ruine d'*Oxtraca*.

interprété par ses racines, signifie Massacre du bœuf; ce qui explique la fin de la légende d'Agamemnon.

Parlons maintenant d'Ajax.

Homère nous dit qu'Ajax commandait aux Locriens; or, ce mot rappelle tellement les Loëgriens, que l'on se sent immédiatement porté à ne faire qu'un seul de ces deux peuples.

Les Loëgriens furent ainsi appelés de *Loch*, qui signifie Lac[1], et ce nom fut donné surtout aux peuples qui avaient leurs orgies dans les îles flottantes[2] des marais de Saint-Omer. Ces îlettes, dit un ancien auteur[3], étaient de véritables prés, chargés de toutes sortes d'arbustes; elles flottaient librement sur la surface de l'eau; *elles n'étaient pas si petites qu'on n'y pût mettre bon nombre de brebis et vaches pour y paître*. C'est ce qu'Homère veut exprimer en disant que les Locriens habitaient autour d'un marais, *Reethra*[4], et en surnommant ce marais le champ des vaches, *Boagriou*[5].

Les Loëgriens sont fameux dans les anciennes légendes; au temps des Romains, ils étaient appelés *Castrologi*[6], et aujourd'hui nous avons encore un souvenir de leurs radeaux mystérieux dans le mot Lougre.

[1] Le mot *Loch* a formé *Logan*, pierre branlante comme le flux, *Loch*, corps qui flotte sur l'eau, le mot *Léger*.

[2] Les plus anciens auteurs ont compté une centaine d'îles sur le Clairmarais.

[3] GUICHARDIN. *Descrip. des Pays-Bas*, Artois.

[4] *Il.*, II, 533.

[5] *Bos*, vache; *agros*, champ.

[6] Le mot *Castro* rappelle la destination druidique de ces îles flottantes. *Logi* signifie habitants des lacs, et ce nom est également donné par Ptolémée aux peuples qui habitaient autour des lacs d'Écosse.

Ces Loëgriens passèrent avec les Atrébates dans la Bretagne et le pays de Galles[1]; mais nous allons voir que c'est à ceux du continent que commandait Ajax.

D'abord, son nom qui, dans Homère, s'écrit *Aias*, est une légère défiguration du fleuve Aa, qui traverse les lacs dont nous venons de parler. L'embouchure de l'Aa se nommait Wille-brod[2]; or, Homère traduit littéralement ce mot en appelant Ajax fils d'Oïle[3]. J'ajouterai encore un détail, pour montrer que les Locriens d'Homère sont bien ceux du continent; c'est qu'Ajax, venu d'un pays où se cultive le lin, *avait*, dit le poëte, *une cuirasse de lin*[4].

Ajax ne rentra jamais dans sa patrie. Lors de la destruction de Troie, il profana un temple consacré à Pallas, et, depuis cette époque, la déesse le poursuivit de toute sa haine. Il se remit en mer avec les autres rois; mais quand il fut au voisinage de son pays, un coup de vent, suscité par la déesse, le chassa bien loin au delà ; il tourbillonna quelque temps dans le dédale du Channel; mais enfin, étant arrivé au voisinage redoutable de Malée, moins heureux que les deux rois qui précèdent, il y périt, et voici comment.

Là se trouve un groupe d'îles fort montagneuses que nous nommons Jersey, Guernesey, Gers, et qu'Homère appelle, en général, *Rochers de Gyres*[5]. Gers, dans les

[1] Les Loëgriens du pays de Galles ont émigré dans la Locride italienne.

[2] GUICHARDIN. *Descript. des Pays-Bas*. Gravelines.

[3] *Brood*, engeance. OLINGER. *Dict. holl.*

[4] *Il.*, II, 529.

[5] *Odyss.*, IV, 507.

légendes anglaises, est nommée Serk[1], mot qui signifie tombeau ; cette île est comme partagée en deux par une tranche qui se nomme *La Coupée ;* tout près, vers l'ouest, est un énorme bloc que l'on dirait enlevé de dessus l'île et jeté à la mer ; ce rocher se nomme *Breck-nau,* c'est-à-dire navire brisé. Tous ces noms sinistres répondent à une légende fameuse dans les environs, d'après laquelle un géant serait enterré sous cette île. Ce géant est Ajax, et voici comment Homère raconte son aventure.

Ajax, poussé contre des écueils, eut son vaisseau brisé ; mais lui-même, se voyant transporté par le flux[2] au sommet du rocher de *Gyres : Sauvé,* s'écria-t-il ; *je ne crains plus ni Pallas, ni la fureur des flots.* Ce dernier mot fut entendu de Neptune ; le dieu, saisissant à deux mains son trident, *frappa le roc ; on n'en voit plus que le pied ; la cime, l'asile d'Ajax, fut jetée dans les flots et se perdit avec lui dans l'abîme profond où roulent les vagues amoncelées*[3].

Telle est l'histoire d'Ajax.

Le retour des autres rois offre peu d'intérêt, et leur histoire renferme à peine assez de données pour reconnaître leur pays. Ainsi, par exemple, nous n'avons guère pour Idoménée que les détails qui suivent. Il était de Crète ; il avait pour cocher Mérion, et l'on parle, dans sa légende, d'un royaume de Salente qu'il aurait fondé. Cette Crète, nous l'avons déjà vue, c'est la

[1] Voy. *The english Cyclopedy,* pour ce mot et les détails qui suivent.
[2] Homère dit : *Par Neptune.* Le flux dans ces îles est de 10 mètres.
[3] Traduction de Bitaubé.

Bretagne; Mérioneth est une province du pays de Galles, au voisinage des établissements druidiques de cette contrée; quant à Salente, c'est le détroit de Solent qui sépare la Bretagne de l'île de Wight.

Il y avait donc peu de choses à dire sur son retour, puisqu'il n'avait qu'une courte traversée à faire.

Il en est de même de Philoctète.

Toute la légende de Philoctète[1] nous retrace l'île de Wight. Il est toujours représenté un arc à la main, et sous cette figure, il nous rappelle l'arc et la corde dont nous avons parlé plus haut; ses peuples habitaient aux bords de la *Méthona*, c'est-à-dire de la Médina qui traverse l'île par le milieu, du sud au nord; il n'arriva que fort tard au siége de Troie, « parce qu'il était retenu à Lemnos par une blessure au pied et qui répandait une grande quantité d'eau; » légende bizarre qui se rapporte à la ville de Lyming, laquelle est sur le canal de Solent[2].

Comme on le voit, ces détails peuvent encore s'expliquer; mais le nom de Philoctète signifie *Aimant les achats*[3]; recherchons d'où pourrait venir cette étrange qualification.

Question subsidiaire sur l'origine des monnaies.

Le commerce ne consista primitivement que dans les échanges. A mesure qu'il prit du développement, que les matières d'achat se multiplièrent, qu'il devint diffi-

[1] *Il.*, II, 716.
[2] *Sole*, plante du pied. *Dict. angl.*
[3] *Philos*, aimant; *Ktèsis*, achat.

cile d'opposer toujours aux articles offerts un pareil nombre d'autres articles, on sentit le besoin d'avoir une monnaie courante, toujours prête pour les acquisitions de toute espèce et qui fût, pour ainsi dire, un équivalent universel.

Mais la première qualité exigée pour cette monnaie élémentaire fut d'avoir une valeur déterminée, à laquelle le commerçant vulgaire, sans être connaisseur, pût se fier. Il s'établit donc, mais sous la garantie des dieux, sous la foi la plus sacramentelle, des ateliers de fabrication; une marque était apposée, et d'épouvantables menaces poursuivaient le falsificateur.

Ces établissements monétaires, pour se mettre hors de danger, se fondèrent généralement dans des îles voisines du rivage, comme par exemple dans l'île de Wight. Les anciens nommaient cette île *Vectis*, et ils appelaient *Vectigal* la monnaie que l'on payait en tribut. Il en est de même pour l'île de Nasser[1]; le golfe qui l'entoure a retenu jusqu'à nos jours le nom de Dollart.

Les lieux que je viens de citer portent des noms qui rappellent ces ateliers; *Vectis* dérive de *Waegh*, balance pour peser les monnaies, pour en fixer la valeur; *Dollart* dérive de *Tol*[2], paiement déterminé au moyen des poids.

[1] Entre la Hollande et le Hanovre. — Les dates marquées sur ces monnaies ont permis de remonter, pour cette île de Nasser, jusqu'à 747 ans avant l'ère chrétienne, ce que l'on appelle l'ère de Nabo-Nassar.

[2] *Talentum*, en latin, *Telos*, en grec, dérivent de là; *Toula*, en sanscrit, signifie balance.

L'effigie était généralement un symbole qui figurait, ou le lieu de fabrication, ou la déesse patronale. Cette image se dit, chez les Phéniciens, *Mun*, d'où les autres peuples en commerce avec eux ont fait *monnaie*.

Les ateliers de fabrication finirent par être nombreux ; mais, en scrutant les traditions des peuples, on retrouve, chez tous, des éléments qui semblent se rapporter spécialement à l'île de Wight et placer là le plus ancien hôtel des monnaies.

Ainsi, nous avons dit que l'île se nommait *Vectis*, et que les Romains ont fait de ce mot *Vectigal*[1]. Ainsi encore, la racine saxonne *Cut*[2], tailler, a fait appeler les habitants *Cudones*[3], c'est-à-dire monnayeurs, et a formé, chez les Latins, le verbe *Cudere*, battre monnaie.

Jusqu'ici tout est admissible, mais voici venir les Grecs. Si on les en croit, évidemment les monnaies furent inventées dans leur pays, c'est-à-dire à Égine[4]. Cette île est dans le golfe Saronique[5]; autrefois puissante, elle envoya des colonies en Crète et chez les *Cudones ;* dans la suite, une peste survint qui fit périr toute la population ; mais des fourmis, étant sorties du sol, la repeuplèrent ; et c'est alors qu'elle inventa les monnaies, leur donnant pour effigie une feuille de platane.

[1] *Vectigal*, tribut payé en argent.

[2] *To cut*, tailler, empreindre. *Dict. angl.*

[3] Ce mot et beaucoup d'autres du même genre ont été pris pour des noms de peuple.

[4] STRABON. *Encycl. méth.*, Antiq.

[5] Nom du golfe près duquel est Athènes ; l'île d'Égine est dans ce golfe.

Nous ne nous amuserons pas à rire de cet amalgame; cherchons à l'expliquer.

Égine n'est autre que l'Itchin, rivière[1] qui, descendant du nord, se jette au milieu du canal de Wight. Tout ce canton est Saronique, ayant pour ville antique et sacrée *Old Sarum*, près du Stone henge[2]. Nous avons suffisamment expliqué à quel propos viennent ici les noms de Crète et de *Cudones*. Mais arrivons aux fourmis qui sortent du sol. L'Itchin tombe dans le *Solant;* on comprend le mot *Sol; Ant,* en anglais, signifie fourmi; et voilà tout le secret de cette histoire grecque. Quant au platane[3], sa feuille[4] est l'image de l'île de Wight.

Une tradition que je relève dans Pline me sert à confirmer ce dernier point. Nous savons que les deux Bretagnes ont porté le nom de *Léthania*[5]. Cet auteur nous dit que Gortyne est sur le *Léthanis;* il veut par conséquent parler de la Gortyne de Bretagne, du canal séparateur de l'île de Wight; or, il ajoute que, tout près, se trouve un *platane* qui par miracle est toujours vert. C'est donc l'île de Wight que la feuille monétaire représente.

Passons en Asie.

[1] L'Itchin arrose Winchester, anciennement *Venta Belgarum*, où sont la Table-Ronde, le Saint-Gréal, etc.

[2] C'est pour cela que la légende dit que les fourmis furent envoyées par Jupiter.

[3] Le platane était l'arbre vénéré des Atrébates. *Encycl. méth.* Antiq. — VALMONT DE BOMARE. *Dict. des sciences naturelles.*

[4] Les Grecs disaient que cette feuille représente le Péloponnèse.

[5] PITRE-CHEVALIER. *Bret. anc.*

Les Perses, nous dit Hérodote, s'appelaient *Artœi*, ils étaient donc originaires du pays d'Arthus ; leurs cérémonies religieuses[1], nous dit Pline, semblent être venues de la Bretagne ; il y avait chez eux, justement dans la province d'Atropatène, un canton nommé *Gorduenna*[2], ce qui est évidemment la Gortyne des Atrébates bretons; leur royaume avait pour fondateur Darius, comme on voyait, dans une Bretagne, un royaume de Dario-rick[3], et dans l'autre, un royaume de Daïri[4]. On peut donc croire que les monnaies bretonnes seront passées en Asie[5] avec les émigrations celtiques. En effet, les Perses appelaient leurs pièces de monnaie Darique ; mais, au souvenir de ce que nous avons dit de l'île de Wight et de sa forme d'arc tendu, l'effigie était un homme tendant un arc ; et si nous poussons plus loin les recherches, nous trouverons entre le Darique et la Guinée d'étranges ressemblances : les deux pièces sont en or ; elles ont encore, après tant de siècles, une valeur à peu près[6] égale ; elles se divisent de même, l'une en vingt drachmes, l'autre en vingt schillings[7].

[1] *Poés. d'Hom.*, th. XII[e].

[2] L'arche, dit-on, s'arrêta sur cette montagne : souvenir de l'arche de Ménélas.

[3] César dit : *Darioricum. Rick*, royaume.

[4] Quand on annonça la religion chrétienne aux Anglais, le pape Grégoire le Grand dit, en jouant sur le mot *Daïri :* Ce peuple va sortir *De irâ*, de la colère de Dieu. GOLDSMITH. *The hist. of Engl.*

[5] C'est cette émigration qui transporta en Asie, et surtout dans l'île de Van (des Vénètes), les lettres Ogham qui y devinrent l'écriture cunéiforme. *Orig. celt.*

[6] Le darique vaut 18 francs 54 centimes. PAUCTON. *Métrologie.*

[7] Également le mille anglais et le mille persan ont la même longueur, environ un kilomètre et deux tiers. MALTE-BRUN.

J'ajoute encore le détail suivant :

Les institutions artésiennes[1] ne se sont point arrêtées au pays de Zoroastre. Les émigrants, sous le nom de Scythes[2], poussèrent vers l'Orient tant qu'ils trouvèrent des contrées habitables; et nous remarquons, jusque dans la région du Kamtchatka, des souvenirs qui les rappellent. Là, nous reconnaissons avec surprise une langue toute composée de mots saxons : ainsi[3] Dieu se dit *Kout* ; bois, *Ououd*; jour, *Taage*; mer, *Moré*; colline, *Eel*; grand, *Tollo*; rivière, *Eyn*, et ainsi d'un grand nombre d'autres mots; le fleuve sacré du pays a son cours, ainsi que le Cam breton, vers la mer orientale, et, comme lui, se nomme Kam-tchat-ka, fleuve du Kam[4]; le principal bras de mer que l'on remarque dans le voisinage s'appelle Manche; les Coréens, dans ces mêmes parages, content l'histoire d'Ulysse[5] et se nomment eux-mêmes Troyen-boulk, peuple de Troie[6]. Le rapprochement suivant ne doit donc pas nous surprendre. Nous avons parlé de l'Itchin, se jetant dans un détroit où la mythologie a vu une forme d'arc; les

[1] Arthus, chez les Atrébates de Bretagne, Artois, chez les Atrébates des Gaules, sont un même mot.

[2] En avant du Kamtchatka, nous trouvons les Tchoudes, déformation du nom de Scythe.

[3] La Harpe. *Hist. des voyages*, t. XVIII. — Voici les mots saxons : God, Wood, Tag, Maer, Hill, Tall, Ain. Ce dernier mot se retrouve dans *Ennia*, dans le saxon *Fount-ain*.

[4] Chot, Tchad signifient lac; ainsi le lac Tchad en Afrique, le lac Chat-el-Arad en Asie. *Ka* est un suffixe, comme dans Kiat-ka, Lopat-ka, etc.

[5] Thèse XII[e].

[6] *Poés. d'Hom.*, th. III[e].

peuples du Kamtchatka ont conservé ce mot, et, pour désigner un arc, ils disent *Itchet*.

Ces différents détails nous font comprendre pourquoi Philoctète a dans son nom une signification monétaire et dans ses mains un arc tendu.

QUINZIÈME THÈSE.

APPENDICE SUR LA LÉGENDE DE PROTÉE.

Dans un État régulièrement organisé, lorsqu'un étranger arrive paré d'un grand nom et se présente aux honneurs que réclament les personnages illustres, la société, devenue défiante par de nombreuses fraudes, lui demande, outre ce nom, des titres réels, des marques distinctives, nettement définies, qui fassent reconnaître son identité; elle exige, en un mot, son signalement : L'homme dont vous portez le nom est grand, et vous êtes petit; il a le nez aquilin, et vous l'avez camus; vous n'êtes pas le personnage que vous feignez être.

Tous les jours nous voyons de nos yeux cet exercice fort simple du droit social, et l'on n'a pas eu besoin de faire des théories pour en arriver là.

Eh bien! de toutes les sciences que nous cultivons aujourd'hui, il en est une qui n'a pas su s'élever à cette hauteur; toutes ont fait, dans ces derniers temps, des progrès que nous nous plaisons à admirer; la science de l'antiquité reste seule en arrière des autres, n'ayant pas encore compris qu'il ne suffit pas de croire aux hommes et aux pays sur la foi des noms qu'ils portent, mais qu'il faut s'assurer, avant tout, si c'est

bien à ces hommes, à ces pays que les noms doivent être appliqués. Il en résulte que l'antiquité est un vaste champ de contradiction où les étiquettes sont jetées au hasard et où la science ne se reconnaît plus.

On me montre en Asie Mineure un point voisin du rivage, et l'on me dit : « Voilà Troie. » Troie dans Homère est au confluent de deux grandes rivières, et au lieu que l'on me désigne je ne vois qu'un ruisseau. Il y a donc une contradiction entre le nom et le signalement; c'est une fausse ville de Troie.

Pline qui, étant commandant de la flotte romaine, connaissait tous les recoins du rivage italien, remarqua, près de la côte de Lucanie, un rocher qui, selon lui, doit être l'île de Calypso. Naturellement j'y cherche cette verte parure, ces jardins embaumés, ces ruisseaux qui vont, qui reviennent, ne pouvant quitter ces lieux ravissants; et ce que j'y trouve, c'est un perchoir tout souillé par les immondices des oiseaux de mer. C'est le nom, mais ce n'est pas l'île de Calypso.

Tous les jours, en copiant, en traduisant, en lisant Homère, on arrive nécessairement à ce passage où Ulysse est porté dans l'intérieur d'une île par le flux, et l'on me dit avec une pleine conviction : « C'est l'île de Corfou. » Mais prenons la simple géographie de cet enfant qui passe et va à son école, et nous verrons qu'à Corfou il n'y a point de flux. L'île des Phéaciens n'a donc rien de commun avec Corfou.

Homère nous dit que l'on peut se rendre dans Ithaque à pied[1]. Sur cette déclaration, que l'on me place

[1] *Pezos.*

Ithaque partout où l'on voudra, mais point dans une île, point dans Théaki, entouré de tous les côtés par la mer, séparé de la Grèce par un canal fort large, que le plus intrépide helléniste n'oserait traverser à pied pour justifier son système. Cette île porte donc un faux nom; tous les titres sont donc à réviser dans cette république des lettres.

Nous avons vu précédemment qu'un vaisseau étant parti de Malée fut poussé par le vent vers le nord et arriva finalement en Crète. Il y a bien dans la Méditerranée une île qui porte ce dernier nom, mais elle est au midi du prétendu cap Malée. Il était bien simple de dire que ce n'est point l'île dont parle Homère, mais les Grecs l'ont appelée Crète, et malgré son signalement contradictoire, les modernes aiment mieux rester trompés que de déplacer un nom apposé par les Grecs.

En continuant cette énumération, j'aurais parcouru toutes les légendes du poëte et je serais arrivé à cette conclusion générale, qu'un nom homérique étant appliqué à un pays, la description homérique est en contradiction avec ce pays.

Faisons une application plus ample de ces principes. Homère nomme une contrée *Aiguptia ;* voyons si c'est bien, comme on le prétend, l'Égypte africaine, l'Égypte du Nil, des pyramides, des sphinx, des momies.

Du pays appelé, dans Homère, Aiguptia.

On se souvient que Ménélas, arrivé au voisinage de Malée, en fut écarté violemment, que sa flotte alla au

nord se briser contre des écueils et qu'il resta avec cinq vaisseaux. Dans ce délabrement, il fut poussé, dit Homère, dans l'embouchure d'un grand fleuve ; il le remonta jusqu'à l'île de Pharos; là se trouvait un devin appelé Protée, il le consulta sur sa destinée, après quoi il redescendit le fleuve et regagna l'Océan.

C'est donc ce pays qu'il s'agit de retrouver. Homère le nomme *Aiguptia ;* mais, après avoir été trompés tant de fois par de fausses appellations, ce n'est plus le nom qui doit nous guider, c'est uniquement la description des lieux.

Il existe en Afrique une contrée qui, dans tout le voisinage, n'a jamais porté d'autre nom que celui de *Masr ;* mais, comme elle est traversée par un grand fleuve, les Grecs[1] crurent y voir le pays décrit dans Homère et, par suite de cette persuasion, ils nous l'ont fait appeler Égypte; mais toute la ressemblance se borne à ce mot ; pour le reste, la région des pyramides n'a rien qui se rapporte à la description du poëte.

Ainsi, lorsque Ménélas énumère les sept contrées qu'il a parcourues, il nomme à la suite l'une de l'autre l'Égypte, l'Éthiopie[2], et par ce dernier mot l'on entend la région des Abyssins; or cette Éthiopie est sur la mer Rouge, et Ménélas vogue dans la Méditerranée. Ces deux pays, malgré les noms qu'on leur a donnés, ne sont donc pas ceux dont il est question dans Homère.

[1] Le plus ancien auteur qui applique le nom d'Égypte à la région du Nil est Hérodote ; la Bible ne connaît point ce mot.

[2] *Odyss.*, IV, 84.

Dans un autre passage[1], Ulysse raconte à Eumée une aventure fictive qui lui serait arrivée en Égypte. Il lui dit qu'ayant abordé sur le rivage de ce pays, les hommes de son équipage se mirent à ravager les campagnes; que le roi, arrivant avec ses troupes et ses chars, massacra tout son monde et qu'enfin lui-même fut forcé de se livrer au vainqueur qui le prit sur son *char* et l'emmena dans sa *maison*.

Quoique la description soit fort longue, c'est tout ce qu'Homère nous dit de cette contrée; et, bien loin de nous parler des Pharaons et de leurs palais granitiques, il nous fait voir un roi qui, après une victoire, rentre simplement dans sa maison, *Oïkade*.

Voici encore un trait[2]. Lorsque Ménélas et Hélène vinrent en Égypte, le roi de ce pays se nommait Polybe et la reine Alcandre[3]; deux noms fort peu africains et que, jusqu'ici, nos antiquaires n'ont pas encore retrouvés dans les ruines de Thèbes. Les présents qu'ils en reçurent sont riches, mais d'une richesse qui n'est point celle de l'Égypte; c'est une quenouille en or, ce sont deux trépieds, deux cuves, une corbeille en argent.

Enfin, pour achever le tableau de l'Égypte et épuiser tout ce que le poëte dit de cette contrée, je dois citer les paroles d'Hélène[4]; c'est un pays, dit-elle, où il croît beaucoup de bonnes et de mauvaises plantes.

[1] *Odyss.*, XIV, 246.
[2] *Odyss.*, IV, 126.
[3] Appelée aussi Idothée.
[4] *Odyss.*, IV, 230.

Comme on le voit, Homère mentionne ce qui se trouve dans tous les royaumes et ne cite rien de ce qui est propre à l'Égypte. Le tableau qu'il vient de nous faire, je puis l'appliquer à la Gaule; je puis même démontrer qu'il convient mieux aux régions de la Seine qu'à celles du Nil. Ainsi, il ne nous parle pas de pyramides, mais déjà nous avons vu que quand il décrit le rivage des Gaules, le pays des Boïens, il cite la pyramide de Mimizan, l'appelant du même nom que nous lui donnons encore aujourd'hui.

Quand Ménélas pénétra dans le pays qu'Homère vient de nous décrire, ce fut en remontant le cours d'un grand fleuve, et il y fut porté, dit le poëte[1], *par le vent et le flux;* or, rien que ce mot devrait déjà suffire pour nous écarter du Nil et de toute la Méditerranée. D'après le tracé que nous avons fait des voyages de Ménélas, ce roi se trouvait dans le Channel lorsque lui arriva l'aventure de l'Égypte, et si nous cherchons dans ces parages un grand fleuve, nous ne trouvons guère que la Seine; nous ne l'appelons pas aujourd'hui *Aiguptos*[2], mais, ce qui est plus déterminatif, un vaisseau peut y être poussé par le vent et le flux.

Homère, dans les légendes qui ont pour objet de décrire une contrée, n'emploie évidemment que les traits qui la caractérisent, qui la distinguent de toute autre. Dans le récit qu'Ulysse fait à Eumée et que nous

[1] *Odyss.*, III, 300.

[2] La Seine, mais non le Nil, a toujours été célèbre par son *Gypse;* mot qui vient de *Aiguptos*. C'est donc la Seine, et non le Nil, qui a primitivement porté ce dernier nom.

avons cité plus haut, nous voyons surtout paraître des chars; le roi, pour repousser une attaque, réunit ses hommes et ses chars; ayant fait prisonnier le chef ennemi, il l'emmène sur son char. Or, quel est ce pays si fameux par ses chars? Les Romains étaient placés entre la région du Nil et celle de la Seine; ils avaient sept[1] espèces de chars dont les auteurs latins nous donnent le nom et l'origine; aucun ne vient de l'Égypte, tous viennent de la Gaule. C'est donc la Gaule que le poëte veut nous décrire, quand il nous parle de chars.

Autre exemple.

Parmi les cadeaux que la reine d'Égypte fit à Hélène se trouvait une corbeille en argent, mais dont les bords étaient dorés. On savait donc dans le pays où était cette reine appliquer l'or sur l'argent. Cet art, dit Pline, qui connaissait l'Égypte aussi bien que la Gaule, cet art fut inventé par les Gaulois[2].

Je termine par l'explication des étranges paroles d'Hélène.

L'Égypte productive est tout entière dans la crue périodique de son fleuve et l'approvisionnement de grains qui doit en résulter; mais elle n'a jamais été célèbre autrement. Les fleurs emblématiques que l'on trouve sculptées sur ses monuments, comme le Lotus, le Persea, n'existent point en Égypte[3]; le Lotus est

[1] Voyez, pour l'énumération de ces sept espèces de char, *Orig. celt.*, th. XIIe, et *Poés. d'Hom*, th. XIIe.

[2] *Orig. celt.*, th. XVIe.

[3] Valmont de Bomare. — *Encycl méth.*

notre nénuphar, le Persea n'a été retrouvé qu'aux Antilles[1]. Quant aux herbes que l'on rencontre dans la vallée du Nil, *elles sont bien caractéristiques*, dit Malte-Brun[2], *leur simple aspect maigre et rabougri suffit pour en faire reconnaître la patrie.* Je croirai difficilement qu'Hélène ait voulu parler d'une semblable végétation.

Il en est tout autrement en Gaule. Le Gui, si fameux parmi les anciens, n'est pas un mythe emprunté à d'autres pays; il croissait sur nos chênes et il y croît encore ; mais il y avait dans la région de la Seine bien d'autres plantes pour justifier le mot d'Hélène; telles sont[3] :

La Verveine, avec laquelle on chassait les esprits;

Le *Samolus*, dont les Druides faisaient usage dans toutes les maladies;

La Pulsatile, que l'on devait cueillir à jeun, sans la regarder;

Le *Belenium*, qui fournissait le venin dont Bélénus empoisonnait ses flèches;

La *Belinuncia*, qu'une vierge devait déraciner avec le petit doigt de la main droite et qui, alors, avait des propriétés redoutables;

Le *Selagus*, qui possédait d'étonnantes vertus, mais qu'il fallait cueillir sans couteau, étant vêtu de blanc, nu-pieds, et après avoir préalablement offert un sacrifice de pain et de vin;

[1] VALMONT DE BOMARE.

[2] Liv. 81.

[3] Voy., pour toutes ces plantes, VALMONT DE BOMARE et l'*Encycl. méth.*

La *Britannica*, qui préservait de la foudre;

La *Santonica*, qui avait sur l'homme une action morale;

La *Betonica*, appelée ainsi par les Gaulois, selon Pline;

La *Sabina*, plante sacrée chez les peuples de la Seine[1];

Le *Limæum* qui servait aux maléfices.

Voilà les plantes dont parle Hélène; elles étaient sacrées; elles existaient en réalité dans les Gaules; elles caractérisaient cette contrée, montrant, comme les exemples qui précèdent, que c'est là le véritable pays désigné dans Homère par le nom d'*Aiguptia*.

Du fleuve Aiguptos.

Homère appelle *Aiguptos* le fleuve que remonta Ménélas, et il ne se contente pas de le nommer, il le décrit[2]. Nous pouvons donc, en suivant les détails donnés par le poëte, reconnaître ce fleuve sans crainte de nous tromper. D'après ce qui précède, la question est évidemment circonscrite; il s'agit ou du Nil ou de la Seine; nous connaissons surabondamment ces deux fleuves; exposons, d'après les propres termes d'Homère, la légende de Ménélas et nous verrons duquel des deux il a voulu parler.

Ménélas, ayant recueilli cinq vaisseaux des débris

[1] Touchard-Lafosse. *Hist. de Paris*, ch. I.

[2] Toute la légende de Protée est comprise entre les vers 351 et 586 du troisième chant de l'Odyssée.



de sa flotte, se trouva porté par le vent et la marée[1] dans l'embouchure d'un fleuve. Ce fleuve forme, à son entrée dans l'Océan, un large golfe[2] qui se nomme *Aiguptos*[3]; et si l'on remonte[4] le cours de l'eau, on rencontre, dans le fleuve même[5], une île qui, appelée *Pharos*, est fort éloignée de cet estuaire, au point qu'*un vaisseau, taillé pour la course, poussé à l'arrière par un vent impétueux, aurait de la peine à parcourir en un jour cette distance*. Ménélas, ayant donc pénétré jusque-là, y resta vingt jours, attendant ainsi à l'écart qu'il s'élevât, *sur mer*[6], un vent qui lui permît de continuer sa route; pendant ce temps, ses compagnons s'occupaient à pêcher à la ligne[7] autour de l'île[8].

Ménélas vit alors apparaître la jeune nymphe Ida[9],

[1] *Odyss.*, III, 300.

[2] *Eurea kolpon*, vaste golfe. *Odyss.*, IV, 435.

[3] *Aiguptos* est formé de *aig*, eau, *ops*, terre, région. Ce mot désigne donc la région du fleuve où se balance le flux.

[4] Homère dit que Pharos est en amont (*Aneuthé*) de l'*Aiguptos*. Il n'y a point d'amont sur la mer.

[5] D'après le poëte, Pharos est situé en avant de l'Aiguptos, c'est-à-dire, selon le langage des mystères, vers l'orient.

[6] Le vent qu'attend Ménélas est appelé *Aliaèès*, maritime, c'est-à-dire poussant un vaisseau, non sur un fleuve, mais sur la mer. L'île de Pharos n'est donc point dans la mer.

[7] *Peri nèson*, autour de l'île. C'est donc une île de rivière, puisqu'on y pêche si tranquillement. Des vents agitaient la mer, mais ce n'étaient pas ceux dont avait besoin Ménélas.

[8] Au souvenir d'Homère, Antoine et Cléopâtre pêchaient en pleine mer sur le rocher de Pharos, près d'Alexandrie, mais quand la mer était calme.

[9] Le poëte dit Idothée, c'est-à-dire *Ido-thée*, la déesse Ida. C'est Cybèle, appelée, dans les inscriptions trouvées en Gaule, *Mater Idœa*. *Encycl. méth.*

qui lui conseilla de s'adresser au devin Protée, pour savoir ce qu'il avait à faire. « Ce dieu, lui dit-elle, au moment où le soleil sera au milieu de la voûte céleste, quittera la mer et, poussé par le Zéphyre[1], remontera le cours du fleuve, puis sortant de l'eau[2] il entrera dans sa grotte; alors tu t'empareras de lui et tu le forceras de répondre à tes questions. » La déesse lui ayant donné cet avis se replongea dans le fleuve au large cours[3].

Ménélas suivit son conseil. Quand le dieu parut, il se précipita sur lui et le contraignit à parler. Si tu veux, lui dit le devin, revoir ta patrie, il faut que, reprenant le chemin par lequel tu es venu[4], tu regagnes l'*Aiguptos;* là, tu sacrifieras aux dieux et ils te donneront un heureux retour.

Ménélas fut consterné en apprenant qu'il lui fallait encore retourner[5] *vers l'Aiguptos* et parcourir de nouveau une route *si tortueuse*[6] *et si pénible.* Il fit donc remettre ses vaisseaux à l'eau et reprit sa marche

[1] *Odyss.*, IV, 403. — Le fleuve Aiguptos a donc son cours et son embouchure vers l'occident. Wood, le crédule Wood, est forcé ici d'avouer que cela ne convient pas au Nil.

[2] *Odyss.*, IV. — Au vers 401, il sort de la mer (*Eisi*); au vers 403, il sort du fleuve (*Elthôn*). Pharos est donc dans une rivière.

[3] *Odyss.*, IV, 432. — *Euruporos*, au large cours; ce qui ne peut être raisonnablement dit que d'un fleuve.

[4] *Odyss.*, IV, 482. — *Autis*, de nouveau, une seconde fois.

[5] *Odyss* , IV, 483. — *Aiguptonde*, non pas sur, mais vers l'*Aiguptos*, vers l'estuaire du fleuve.

[6] Trois fois, en parlant du fleuve, le poëte l'appelle *Dolichos*, tortueux, faisant des replis. Il faut pour cela que ce soit un fleuve plié et replié sur lui-même. Voy. *Odyss.*, IV, 483 et 393, et XVII, 426.

d'abord avec les rames[1], puis, quand on fut arrivé en mer, à l'aide d'un vent favorable que les dieux firent souffler.

En lisant cette description, tracée uniquement sur les termes homériques, il n'est personne qui ne reconnaisse la Seine; et si, à cause de la routine du mot Égypte, on s'obstinait à y voir le Nil, je ne puis comprendre que l'on essaye jamais d'accorder l'état des lieux avec les données inflexibles du poëte. Le fleuve homérique a une marée, le Nil n'en a point; il a un vaste estuaire, le Nil des mystères a sept embouchures; il a son cours vers l'occident[2], le Nil vers le nord; il n'est composé que de replis, le Nil coule en ligne droite.

Dans Homère, l'*Ægyptus* est appelé *Potamos*[3]; c'est donc incontestablement un fleuve; mais, comme le phénomène du flux maritime y est poussé jusqu'à l'île de Protée, l'Ægyptus est aussi une mer, et le poëte peut justement l'appeler *Pontos*, *Hala*, *Thalassa*.

Je le répète donc, le nom a été fictivement donné au fleuve d'Afrique, mais les détails réels appartiennent au fleuve des Gaules.

Parlons maintenant de l'île qui se trouve dans le fleuve, et que le poëte appelle Pharos.

[1] *Odyss.*, IV, 580-585. — D'abord (*Exès*), on emploie les rames; puis on offre un sacrifice, et les dieux envoient un vent favorable (*Ouron*). On passe donc d'un fleuve dans la mer.

[2] Il a son embouchure tournée vers le Zéphyre. *Poés. d'Hom.*, th. Ve.

[3] *Odyss.*, IV, 477.

De l'île de Pharos.

La navigation phocéenne[1] remplissait l'ancien monde, répandant partout la civilisation primitive; elle reliait les fleuves entre eux et formait ainsi dans l'intérieur des terres un réseau de circulation qui mettait en rapport tous les peuples. Ce système a disparu depuis longtemps, mais il a laissé des vestiges que la science retrouve. Sur les montagnes qui séparent deux fleuves, on rencontre encore des barques du genre de celles que l'on transportait d'un bassin à l'autre, des traces du culte de la déesse Ida[2], vénérée sur ces hauts lieux, des dolmens[3], des monnaies, des débris de marchandises[4].

Également, sur le cours des grands fleuves, on avait fondé des établissements du même genre, mais c'était dans les lieux où confluaient plusieurs rivières qui apportaient les marchandises de différentes régions, et surtout lorsque, dans ces centres de navigation fluviale, se trouvait une île pouvant servir d'entrepôt. Il s'y formait alors une corporation de nautonniers; on fortifiait la cité contre les tentatives des populations barbares; on y célébrait les fêtes de la grande déesse. Dans les montagnes, cette antique institution n'a laissé

[1] Voy. l'exposé de la navigation phocéenne, *Orig. celt.*, th. Ve.

[2] Appelée *Mater Idœa,* Cybèle, Bérécynthe, Isis ; tous ces noms ont été retrouvés dans les Gaules.

[3] Par exemple, le cirque d'Annibal dans les Alpes, entre la Durance et la Duria.

[4] Ces détails se trouvent dans tous les livres d'antiquités.

sur ses routes que quelques abbayes, comme celle de Saint-Bernard, d'Aubrac; mais dans ses stations insulaires elle a posé les bases de villes puissantes; Paris, Lyon, Namur, Nantes, Vienne et beaucoup d'autres ont continué de grandir, même après que les événements eurent brisé les liens qui les rattachaient toutes entre elles.

Paris surtout se trouvait avantageusement placée pour les transactions du commerce riverain; l'Oise, la Marne, l'Yonne, la haute Seine, la Seine maritime lui apportaient tout de tous les points de l'horizon; cinq îles[1], largement espacées du rivage, mettaient à l'abri d'un coup de main toutes ses richesses; aussi la ligue phocéenne, qui s'y fonda, fut un centre important de navigation; elle prit pour emblème un vaisseau que la ville a conservé dans ses armes jusqu'à nos jours. En 1763[2], on découvrit près de Chanceaux, aux sources de la Seine, une galère en bronze longue de deux pieds, et que l'on prit avec raison pour un *ex-voto* offert à Ida, la divinité protectrice des nautonniers du fleuve. En 1711[3], lorsque l'on fit, sous le chœur de Notre-Dame, des fouilles pour les besoins de la construction, on retira neuf pierres cubiques d'environ un mètre de côté; elles étaient chargées de mots et d'emblèmes que nous ne comprendrions plus aujourd'hui; mais on y

[1] L'une fut réunie à la terre ferme, c'est l'île Louvier; deux petites furent jointes à la Cité; il reste la Cité et l'île Saint-Louis.

[2] Moréri. Supplément.

[3] Touchard-Lafosse. *Hist. de Paris.*

remarquait le nom de ceux qui avaient dédié ce monument; on y lisait en toutes lettres :

NAUTÆ PARISIACI.

Une épigraphe analogue fut trouvée à Lyon, sur la base d'une statue érigée par un décret des nautonniers de la Saône :

DECRETO NAUTARUM ARARICORUM[1].

La langue en usage parmi les hommes de cette vaste organisation fut d'abord celle de la métropole, c'est-à-dire celle de Nehal Ennia, d'où relevaient, jusqu'au bout du monde, tous les membres de la ligue. Dans cette langue, *Fahr* signifie navigation fluviale et *Fahren* aller en bateau sur un fleuve, et c'est de là que l'île homérique de la Seine prit son nom. Sur les pierres votives trouvées à Notre-Dame, les mots avaient, comme chez les Grecs, la terminaison en os, *Kernunnos*, *Trigaranos;* il est donc naturel de penser que le terme primitif *Fahr* ait été également écrit Pharos, ce qui est le mot du poëte. César, suivant la prononciation latine[2], appelle *Parisii* les habitants de cette ville; mais l'Église, qui conserve sacramentellement les noms, a maintenu et en quelque sorte constaté l'ancienne orthographe; par exemple, un synode tenu en 360, voulant indiquer le lieu de sa réunion, écrit[3] : *Apud Fariseam civitatem.*

[1] *Caylus*, 7, — *Arar*, Saône.
[2] *For*, *Father*, *Fuss*, en celtique; *Pro*, *Pater*, *Pes*, en latin.
[3] DULAURE.

L'antique Pharos ne diffère donc en rien du moderne Paris ; et après quelques milliers d'années, nous pouvons encore aujourd'hui, tenant en main le livre d'Homère, constater que le nom et les lieux répondent toujours à la description du poëte. Paris, comme la cité que visita Ménélas, est une île, située dans un fleuve, à une grande distance de la mer[1], où se trouve un abri commode pour les vaisseaux qui circulent dans l'intérieur des terres.

Lorsque les Grecs appliquèrent aux eaux de leur voisinage les descriptions homériques et qu'ils crurent devoir placer en Égypte l'aventure que nous venons de décrire, ils trouvèrent sans peine le grand fleuve de la légende ; mais ce fleuve n'avait point d'île qu'on pût appeler Pharos[2]; ils furent donc réduits à prendre en mer un îlot pour en tenir lieu; celui qu'ils choisirent est à quelque distance d'Alexandrie et ce fut là, selon eux, qu'eut lieu l'aventure de Protée; Eratosthène, le savant directeur de la bibliothèque de cette ville, eut beau crier qu'il n'y avait rien de commun entre ce rocher maritime et l'île fluviale de Ménélas, la science courante des Grecs, des Romains, des modernes, y trouvant inscrit le nom de Pharos, en a toujours fait le Pharos d'Homère.

C'est ici surtout que l'on peut voir combien il est difficile d'arracher d'une erreur un nom que l'on y a une

[1] Il s'agit de la distance de Paris à Quillebœuf, où finit l'estuaire qu'Homère appelle *Aiguptos*.

[2] Pharos, relativement au fleuve Ægyptus, est dit *Proparoithé*, en avant, vers l'orient. *Odyss.*, IV, 355.

fois cloué. Tout dans ce rocher est en contradiction avec le texte du poëte : il n'est qu'à cinq cents mètres du rivage, Pharos en est à la distance d'une grande journée de navigation ; il est en pleine mer, Pharos est dans un fleuve sinueux qu'il faut remonter péniblement pour y parvenir ; il n'a point de port, Pharos a une rade commode[1] où la flotte de Ménélas, pendant vingt jours de tempête, se trouve à l'abri des vagues ; enfin sur ce rocher il n'existe pas la moindre trace de source, tandis qu'à Pharos, selon Homère, les bateaux qui passent puisent de l'eau pure[2] ; le ruisseau qui la fournissait a disparu, il est vrai, sous les constructions de la ville ; mais on sait[3] qu'il naissait à Ménil-Montant et venait apporter son eau fraîche aux navigateurs justement en face de la Cité.

Évidemment, ces contradictions sont trop nombreuses, trop palpables pour n'avoir pas été remarquées ; pourquoi donc a-t-on jusqu'ici tenu à cet îlot? Je le répète, il porte de par les Grecs le nom de Pharos.

De Protée.

Les mystères, chez les *Parisii*, se pratiquaient dans toute leur plénitude, comme on peut le voir par les noms et les souvenirs que l'on en retrouve encore à Paris et aux environs ; mais Homère dans le mythe de Protée

[1] *Odyss.*, IV, 358.
[2] *Odyss.*, IV, 359.
[3] Touchard-Lafosse. *Hist. de Paris.*

ne signale de ces mystères que ce qui rendait surtout cette ville fameuse, c'est-à-dire le pronostic d'une heureuse navigation. Toute la légende semble se résumer dans cette idée.

Aux bords de l'Atlantique, la divination se faisait par la double chance du flux et du reflux[1]; mais, dans les cités de l'intérieur où la marée n'arrive pas, il fallut la figurer; pour cela on employa des procédés de toutes sortes : le hennissement des chevaux, les osselets jetés dans une source, les têtes oscillantes, les oiseaux becquetant des grains sur un alphabet, et souvent aussi un épanchement artificiel d'une rivière en guise de flux; c'est cette dernière forme que nous décrit Homère.

A l'embouchure de la Seine, par une disposition particulière des lieux[2], le flux s'avance avec une grande force; de sorte que, quand arrive le moment de reculer, il continue, bien qu'en diminuant toujours, à rouler contre le cours du fleuve; lorsqu'il semble avoir entièrement cessé, l'imagination des poëtes le fait encore courir plus loin, mais sous l'eau et invisiblement; ils feignent que c'est un dieu qui remonte de la mer, ne se révèle que par le frétillement de l'onde et va se reposer sur une des îles du fleuve.

Cet être mystérieux est nommé *Bor*[3] dans toutes les langues; les Celtes l'appelaient le dieu *Bor*, *Bor-thée*, par conséquent; mot que les Homérites, selon le génie

[1] *Orig. celt.*, th. Xe.

[2] Voy. la théorie du mascaret. *Poés. d'Hom.*, th. VIe.

[3] *Bore*, en anglais, *Bahr*, en phénicien, *Poro*, chez les Américains. Le mascaret de la Seine s'appelle *la Barre*.

de la langue grecque[1], écrivirent Protée; et tel est le devin qu'Homère fait arriver à l'île de Pharos.

A peine y fut-il, que Ménélas, suivant les instructions qu'il avait reçues de la jeune nymphe, se précipita sur lui et l'enchaîna. Le dieu[2] se change d'abord en un *Lion* qui écume; bientôt il devient un *Dragon* serpentant, un *Léopard* tacheté, un *Pourceau* qui se vautre, une *Terre humide*, et enfin une *Pousse d'arbre*. C'est seulement alors que, rendu à lui-même, le devin répondit à toutes les questions que lui fit Ménélas.

Comme on peut le remarquer, et comme ne l'a point remarqué Virgile, ces métamorphoses ne se suivent pas au hasard; elles figurent la série de phénomènes que présente un fleuve comprimé entre deux digues et dont l'eau, par une saignée faite à l'obstacle, s'échappe pour inonder la campagne. D'abord le torrent *écume*[3], puis il se forme mille petits ruisseaux qui *serpentent*, puis le terrain, inégal, présente un paysage *varié*, puis l'on n'aperçoit plus que quelques flaques *boueuses*, puis celles-ci deviennent une *terre humide*, puis enfin le sol laisse voir des *plantes* qui s'annoncent par leurs cotylédons.

Tel est le phénomène dans lequel Homère nous retrace, comme on voit, une des vieilles habitudes de la Seine. Cet épanchement du fleuve hors de ses rives, dans ces temps anciens, ne doit pas nous surprendre,

[1] Il s'agit de la métathèse de la lettre R, ordinaire en grec; ex.: *Pro* au lieu de *For*. — Également le P remplace le B.

[2] *Odyss.*, IV, 456.

[3] *Spuma*, écume; *Puma*, lion (en Amérique).



la région de Saint-Germain des Prés étant alors plus basse que le cours de l'eau ; c'est pourquoi, il y a deux siècles, en faisant des fouilles sur cette rive gauche, on trouva[1] un ancien pavé de la ville *à dix pieds au-dessous du sol.*

Homère, suivant le génie de la poésie ancienne, divinise ces sortes de phénomènes et fond tous ces détails naturels en un même tableau poétique. Ici, il nous rappelle la forme d'oracle pratiquée au moyen d'une rivière sans flux. Expliquons cette antique méthode.

Ce procédé artificiel nous donne la première origine des alphabets. On imagina d'abord les deux signes I, O, figurant les deux voyelles extrêmes[2]; l'un désigna le flot montant, c'est-à-dire l'affirmation *Ya*[3]; l'autre, le flot descendant, c'est-à-dire la négation *Ou*[4]. On les inscrivit sur les deux faces d'un osselet[5], et, en jetant cet osselet dans la source consacrée[6], on augurait d'après celui des deux signes qui paraissait au-dessus. Tibère consulta ainsi le sort à la fontaine d'Abana[7], vers l'embouchure du Pô. Également Dioclétien, arrivé à Spa, fit aux prophétesses druidiques cette simple question : *Serai-je empereur ?* OUI *ou* NON. L'osselet, jeté

[1] L'abbé LEBŒUF.

[2] Formes la plus allongée et la plus arrondie de la bouche.

[3] Ce primitif a formé le latin *Aio*, j'affirme, et le grec *Aio*, je devine.

[4] On reconnaît, dans ce primitif, *Ou*, négation simple des Grecs, et *Oh !* négation répulsive des Celtes.

[5] C'est pourquoi le même mot signifie osselet et oracle : *Talus*, osselet, *Tael*, oracle ; *Pitones*, osselets et devins ; etc. OUDIN. *Dict. esp.*

[6] On donna à ces sources un nom qui signifie embouchure océanique ; *Peghé*, source en grec, dérive de *Beck*, fleuve en celtique.

[7] Les osselets étaient en or, d'après le narrateur.

dans la source sacrée[1], répondit : OUI. Ce qui eut lieu en effet.

Mais, depuis longtemps déjà, on avait imaginé un arrangement plus complexe. Les deux signes précédents, différemment combinés entre eux, formèrent 16 caractères[2] que l'on inscrivit sur les 16 cases d'un échiquier. On mettait sur chacune de ces lettres un grain de mil, on plaçait cet échiquier sur un îlot du fleuve sacré, les oiseaux du ciel venaient enlever quelques-uns de ces grains et on formait une phrase prophétique, d'après les lettres où les grains étaient restés. Nous savons que l'on pratiquait cette forme d'oracle dans une île du Rhin. Jamblique, le célèbre pythagoricien, employa ce même procédé de divination pour connaître le successeur de l'empereur Valens; après l'opération, il resta sur l'échiquier les quatre lettres suivantes : T, E, O, D, c'est-à-dire Théodose; ce qui se trouva conforme à la vérité[3].

On explique ainsi pourquoi tous les alphabets primitifs forment, comme les échiquiers, un nombre carré, 16, 25, 36, 64[4]; mais celui de 16 caractères, répondant plus naturellement au nombre des sons que peut former la bouche, est le plus ordinaire; les alpha-

[1] Elle s'appelait *Pou-ain; Pou*, sort, *ain*, source. Les mêmes sources sont encore vénérées en Lithuanie, où elles s'appellent *Pou-oggi* (*Oggi*, eau). — *Pou*, en chinois, signifie sort, divination.

[2] Il ne s'agit que des majuscules latines ou grecques.

[3] *Encycl. méth.*, Antiquités. Alectryomantie.

[4] Les cartes furent primitivement au nombre de 16; l'alphabet phénicien a 25 lettres, en y comprenant trois lettres doubles; quelques alphabets slaves ont 36 lettres; l'alphabet prophétique des Chinois a 64 lettres.

bets grec, erse, runique[1], étrusque, taïtien[2] n'ont que 16 lettres. Il existe des temps anciens un livre intitulé : *Méthode révélée à Noé pour prédire l'avenir au moyen de* 16 *figures*[3]. Hérodote copia les lettres qui étaient gravées sur un trépied d'Apollon ; elles servaient par conséquent à la divination ; or, elles étaient au nombre de 16[4].

Il faut convenir cependant que les méthodes qui précèdent rappelaient fort peu le flux réel et avaient un caractère trop factice, tandis que l'épanchement du fleuve, tel que le décrit Homère, peut être pris comme un prolongement de la marée ; la vague part de l'Atlantique, remonte le fleuve, arrive, poétiquement du moins, jusqu'à l'île de Pharos ; là, au moyen d'une vanne, elle se lève, puis se baisse, et c'est toujours le même flux. On traçait sur son passage les 16 caractères fatidiques, et ensuite on interprétait ceux qui n'avaient pas été détruits par le courant.

Le terme le plus usité dans les mystères pour désigner la marée est *Tide* ; ce nom fut donc naturellement donné à la fluctuation prolongée que nous venons de décrire ; mais, comme elle n'était que prolongée, on y ajouta cependant le préfixe *Luck*, artificiel, ce qui fit d'abord *Luck-tide*[5], et se prononça ensuite *Locotitie*.

[1] Il tire son nom du Rhin et de l'épreuve de l'échiquier.

[2] MALTE-BRUN. Liv. 129.

[3] DON CALMET. *Dict. de la Bible*. Noé.

[4] D'HANCARVILLE (*Monuments étrusques*) prétend que ces derniers caractères ressemblent aux lettres phéniciennes et tyrrhéniennes.

[5] *Spel* a le même sens que *Luck*. L'embouchure du Jourdain, où la marée fut figurée, s'appela *Spel-tide*, dont on fit Asphaltite.

Ainsi, comme nous l'apprend Dulaure, dans le diplôme de la fondation de l'église Saint-Vincent, dite aujourd'hui Saint-Germain des Prés, on lit que Childebert fonda cette église sur la terre qui est du côté d'Issy : *In loco qui appellatur Locotitie.*

On voit par ce qui vient d'être dit quelle est la première orthographe du mot Lutèce. César écrivait *Lutetia*, mais c'était pour se conformer au langage du peuple; tous les autres laissent entrevoir, dans le nom de cette ville, les deux racines désignées plus haut : Strabon écrit *Locototia;* Ptolémée, *Lucotetia;* Julien, qui a vécu longtemps à Paris, appelle cette ville *Leuketia.*

Quoi qu'il en soit, les détails qui précèdent montrent l'antiquité de nos villes d'Occident. Homère, qui n'a jamais connu ni Memphis, ni son Nil, nous a donc parlé de Paris[1] et de son fleuve.

Disons encore un mot des mystères de la Seine et des souvenirs qui en restent.

De la ligue phocéenne et des souvenirs qui en restent.

Homère qui, partout ailleurs, nous présente le vaste tableau de la navigation en plein Océan, veut nous donner dans la légende de Ménélas un spécimen de la navigation phocéenne, telle qu'elle se faisait dans l'intérieur des terres; c'est pourquoi, jouant sur le mot *Phoc*, selon le génie de la poésie ancienne, il en tire les principaux détails de son récit. D'après cette fiction,

[1] Homère cite donc Paris et Londres. *Poés. d'Hom.*, th. XIIIe.

les phoques, comme un troupeau lacustre, remontent le cours du fleuve avec leur pasteur Protée qui vient le dernier, *Endios*[1]. Arrivés à Pharos, Protée les compte cinq par cinq, figurant par ce chiffre le nombre des îles phocéennes qui composent le groupe. Ménélas, pour échapper au regard du dieu, est lié dans une peau de phoque; allusion au mot *Phoc*[2], qui veut dire lier. Le pasteur s'endort au milieu de ses phoques; autre allusion au mot *Vak*[3], qui signifie s'endormir.

On sait que l'on figurait tout dans ces anciens temps; des animaux entretenus dans une étable, des poissons dans un bassin, avaient une signification mystique; c'est ainsi que l'on nourrissait des phoques réels comme étant un symbole de la ligue phocéenne. Près de Bercy, sur la rive droite de la rivière, se trouve une vallée appelée autrefois le Champ des Phoques et aujourd'hui Fécamp[4]; un ruisseau la traversait[5] et tombait dans la Seine. A Versailles, on a même trouvé un squelette de phoque[6].

Quoique la ligue se soit répandue partout, quelques lieux seulement ont retenu le nom originaire; le mot Phocéen se retrouve[7] aux bouches du Rhône, en Étrurie, dans le Brutium, en Sicile, en Thessalie, en Grèce, en Asie Mineure, en Arabie, au pays des Ichthyo-

[1] *Odyss.*, IV, 450. *End*, final, est un mot exclusivement saxon.
[2] *Phoc*, je lie, j'enchaîne. *Lex. hébr.*
[3] *Vak*, *Fak*, dormir. *Dict. saxon.*
[4] Touchard-Lafosse. *Hist. de Paris.*
[5] Il avait sa source à Bagnolet.
[6] Malte-Brun. Liv. 37.
[7] Voy., pour tous ces mots, *Encycl. méth.*

phages. Dans plusieurs de ces lieux on rencontre des souvenirs de la Seine; ainsi nous avons parlé de l'*Aiguptos* et de Protée; or, dans la légende des Phocéens de Marseille, on trouve un Protis qui arrive de loin, et Gyptis qui lui offre de l'eau; en Grèce, les Phocidiens ont appelé *Saunion* la fontaine sacrée où se faisaient leurs mystères[1].

Les Phocéens, quelque part qu'ils fussent établis, avaient une patronne, image consacrée de Nehal Ennia. Ils lui donnaient différents noms, l'appelant *Héra*, la vierge; *Iung-Wyf*, jeune fille, dont nous avons fait Geneviève; Alcandre, c'est-à-dire *Al Çandra*[2], la lune qui produit le flux; Herta, à cause du collier, *Hart*, que portaient ses fidèles; Ida[3], de *Eedt*, qui signifie inféodation. Comme nous avons vu, c'est par ce dernier nom qu'Homère désigne la patronne de la ligue de Pharos.

Le génie de cette grande association était, avant tout, le mouvement et la propagande; voilà pourquoi nous voyons l'image patronale de la Seine ayant pour symbole un vaisseau; de même Herta, la déesse de la Baltique, était figurée par une liburne[4]; chez les Égyptiens, Isis portait à la main un petit bateau[5]. Tout cela se comprend quand on se rappelle que Nehal Ennia,

[1] PAUSANIAS.

[2] Ce mot, *Çandra*, lune, est encore dans la langue sanscrite.

[3] *Id*, *Isos*, *Same* (Ida, Isis, Samo-thée) sont de même valeur pour signifier identification. *Orig. cèlt.*

[4] TACITE. *Germania. In modum liburnæ figuratam.*

[5] APULÉE. Édit. de Paris. 1707. Note du 11me livre.

la *Dia Theaôn*[1], est aussi représentée[2], dans plusieurs de ses statues, posant un pied sur une proue de navire.

La science s'est laissée aller à d'étranges erreurs sur cette question. Tacite, se hasardant à faire de la critique, juge que Herta, la déesse des Suèves, est une femme venue par mer, puisqu'elle est représentée sous la forme d'un bateau. Les modernes à leur tour, rencontrant partout dans nos monuments antiques le nom, le vaisseau, le croissant d'Isis, pensent que probablement son culte nous aura été apporté par les Romains. Mais ces Romains n'ont point été apprendre aux Suèves de la Baltique à donner à leur déesse les emblèmes d'Isis.

Je vais même plus loin. Tous ceux qui nous parlent d'Isis, qui nous retracent sa vie, ses symboles, sont des Grecs[3]. N'ont-ils point transporté en Égypte des légendes qui n'appartiennent qu'à la Gaule? Il est fort surprenant que dans les fouilles qui se font tous les jours chez les Égyptiens, comme parmi nous, ce soit uniquement dans nos régions que l'on rencontre le nom de cette déesse.

Ainsi, sur les bords de l'Isère, on trouva l'inscription suivante[4] :

ISIDI
MYRIONUMÆ
SACRUM.

[1] *Odyss.*, ch. X.
[2] DE GRAVE. *Rép. des champs Élysées.*
[3] Surtout Hérodote et Diodore de Sicile.
[4] *Encycl. méth.* Ant. Bacchus.

Ainsi encore, à Valence en Espagne, on trouva cette autre[1] :

SODALITIUM VERNARUM COLENTES ISIDE.

Les idoles d'Isis étaient noires et en bois de cèdre; plusieurs d'entre elles sont restées au culte catholique en prenant les dehors de la Vierge Marie; mais on en a vu qui se sont maintenues, presque jusqu'à nos jours, dans leur primitive vénération. Ainsi, une semblable statue, celle d'Idothée peut-être, fut conservée pendant longtemps à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, au même lieu où, avec Homère, nous avons placé un flux figuratif; les femmes du peuple venaient y allumer des chandelles, jusqu'à ce qu'elle fût brûlée, en 1514, par le cardinal Briçonnet[2].

Bien d'autres souvenirs de ces anciens mystères se trouvent encore aujourd'hui fondus dans nos mœurs. Par exemple, au-dessus de la vallée de Fécamp se trouvait une abbaye druidique qui, sous le christianisme, conserva un souvenir des Phocéens dans son nom populaire de Saint-Maur-des-Fossés.

Homère nous dit que Ménélas, s'étant couché, déguisé en phoque, se releva tout à coup, tomba sur le dieu marin, triompha de lui et le força de répondre à ses questions. Ce mythe s'est conservé dans les traditions locales; Grégoire de Tours[3] rapporte que le saint ermite Phocas, ayant attaqué l'ancien dragon,

[1] MURRAY'S *handbook*.
[2] SPON. 21me dissertation.
[3] GRÉG. TURON. *De miraculis*, lib. I, cap. 99.

remporta sur lui une grande victoire et que, depuis cette époque, ceux qui étaient mordus par un serpent obtenaient leur guérison en approchant de son tombeau.

Enfin la patronne de Pharos était la jeune Ida[1]. Elle donna à Hélène une quenouille; elle gardait, comme une bergère, les troupeaux de phoques dont son père Protée était le pasteur; elle protégea Ménélas et ses compagnons à l'approche du dieu marin et de sa formidable horde. Ne peut-on pas dire que le peuple de Paris a transporté tous ces antiques souvenirs sur sa nouvelle patronne et a fait une même suite des croyances qui se sont succédé depuis Homère jusqu'à nous?

Tous ces détails montrent que la Gaule répond seule à la description du poëte, produit seule le signalement demandé. En voyant de vastes monuments sur les bords du Nil, la routine scientifique n'a pas manqué d'admettre que c'est là le pays qu'Homère a dû décrire; mais Homère ne parle point de monuments; un fleuve, une île, des phoques, voilà tout son tableau; voilà la Seine, voilà le pays d'antique civilisation, puisqu'il a mérité un regard du plus grand des poëtes.

[1] *Jung wyf*, jeune fille, Geneviève.



SEIZIÈME THÈSE.

APPENDICE SUR LA LIGUE ACHÉENNE.

Nous avons, dans les dissertations précédentes, déterminé occasionnellement la patrie de plusieurs des généraux qui ont renversé Troie ; en recherchant dans les deux poëmes homériques tous les autres éléments propres à étendre la question, on peut arriver à un classement plus complet et désigner celles de nos contrées qui ont pris part à ce grand mouvement, qui a laissé dans le monde de si longs souvenirs.

Formation de la ligue achéenne.

C'est au sein de la religion que se forma la société primitive. L'industrie, les sciences, la judicature, l'émigration, l'art militaire, toutes institutions aujourd'hui profanes, ont cette origine sacrée, je dirai presque, sont le culte primitif. Sous l'action lente du temps et le mouvement naturel des choses, cette organisation mixte se scinda peu à peu; les deux éléments se séparèrent, et c'est ainsi qu'au sein d'une même société nous voyons aujourd'hui deux civilisations qui ne se reconnaissent plus, l'une profane, l'autre mystique.

Aux temps où nous reportent les récits d'Homère, on voit que l'âme sociale avait encore son inspiration religieuse, quoiqu'on sente en même temps que l'élément profane commençait déjà à naître. Alors, toute la puissance organisée se composait uniquement d'ordres militaires, fondés autrefois par des émigrations sorties de la métropole des Celtes. Ces colonies, au moyen des forteresses qu'elles s'étaient construites, dominaient tout le voisinage, et, disséminées au loin, elles avaient fini par étendre leur empire sur le monde entier.

Dans chacune se trouvait un chef qui porte dans Homère un nom de pure féodalité ; il s'appelle *Basileus*[1], c'est-à-dire vassal, relevant de Nehal Ennia et prenant souvent pour emblème un soleil[2], au souvenir du Hélion, où était l'empire de cette déesse.

Ces forteresses, où les émigrants s'étaient cantonnés, se disent en latin *Arx* et en grec *Argos*, et ce mot vient de ce que l'on y tenait en sûreté l'arche sainte, *Arca*[3], où étaient contenus l'image de la déesse suzeraine et les objets de son culte. Dans Homère, ce nom d'Argos n'est donné qu'aux capitales d'Achille, d'Agamemnon, de Ménélas et de Diomède; mais il convenait également à celles des autres rois, ce qui explique la dénomination d'Argiens que portent tous les princes

[1] Ainsi les Grecs appelaient le roi de Perse *Basileus* vassal; mais ils nommaient *Tyrannos* celui qui, sans aucune dépendance de la métropole, usurpait le trône.

[2] Le roi de Perse, l'empereur de Chine, l'Inca étaient donc des vassaux du Hélion.

[3] Mot ibérique passé chez les Latins.

ligués; ils sont aussi nommés Achéens, du phénicien *Ach*, qui signifie frère; on les appelle également *Danaï*, et ce mot, qui est le même que Thanes, chez les Saxons, Danois, dans la Baltique, Taynos, au pays des Caraïbes[1], dérive de *Teen*, qui signifie lien, association.

Les vassaux de la grande déesse se trouvaient donc disséminés partout; mais, comme dans la guerre contre Troie il fallait franchir une mer, la ligue pour cette expédition ne pouvait se former que de ceux qui avaient une flotte; aussi, les peuples dont Homère nous donne les noms sont généralement rangés le long de l'Océan[2]; les deux seuls qui se trouvent dans l'intérieur des terres sont, d'abord les Phocéens qui, étant sur un grand fleuve, arrivaient sans peine à la mer; et en outre les Arcadiens qui, éloignés de tous les rivages, furent transportés à Troie sur la grande flotte d'Agamemnon.

Remarquons encore que, dans Homère, tous les rois ligués ont leurs États au voisinage du lieu où nous avons placé Troie; par exemple, dans la région de l'Escaut, sur la côte méridionale de Bretagne et principalement le long du rivage atlantique de l'Ibérie.

Nous allons donc rechercher l'emplacement des principaux de ces États, selon que les détails donnés par le poëte permettront de les reconnaître.

[1] Thévet. *Cosmog. univ.*

[2] Exception pour ce que nous avons dit de Marseille.

Topographie de la ligue achéenne.

Région flamande.

A la tête des peuples qui ont renversé Troie, Homère place les Bataves, qu'il appelle *Boiotoi*. De leurs principaux chefs, l'un se nomme *Leite*, mot germain qui signifie conducteur, l'autre *Penel*[1], mot gaulois qui veut dire chef du Hélion.

Voici les lieux que l'on peut reconnaître dans l'énumération du poëte[2] :

Eleon,	Hélion.
Scolos,	Schel.
Hypo-théba,	Tabuda inférieure.
Schoinos,	Schouwen.
Thisbé,	Duve-land[3].
Huria,	Houris de Walchéren.
Aulis,	Oly.
Hulé,	Hulst.
Glis,	Kluyse.
Ocalée,	Hoog-heule.
Médéon,	Méden-blick.
Plataia,	Plaet.
Oncheste,	Hengst.
Arné et Midea,	Arné-muyden.
Nisa,	Nyse.
Eteone,	Edam.
Anthédon,	Antwerp[4].

[1] *Pen*, chef; *Hel*, Hélion.

[2] *Il.*, II, 492.

[3] Thisbé est appelée, dans Homère, ville des colombes; *Duve*, colombe.

[4] *Dunum* et *Werp* ont le même sens et désignent un quai. *Anthédon*,

Les Locriens[1] habitaient le pays célèbre, dans nos traditions, sous le nom de *Loëgria*. Cette contrée a toujours été fameuse par ses lins et ses tissus; ce qui fait dire à Homère qu'Ajax avait une cuirasse de lin. Voici les principaux lieux :

Scarphé,	Scarphout[2].
Oponte,	Escaut supérieur[3].
Euboïa,	Pays des Boïi.
Cunos,	Guines.
Bessa,	La Bassée.
Augea,	Auxy.
Thronion,	Térouane.
Calliare,	Terre des Galls.

Les peuples que l'Iliade[4] appelle Phocéens sont ceux[5] qui, habitant le cours supérieur du Hélion, ne descendaient à la mer que sur des bateaux. Ces bateaux sont appelés *Schuyte*[6], dans la langue du pays ; c'est pourquoi le poëte nomme *Schedios* le chef de ces Phocéens. Il cite ensemble et comme ne faisant qu'une seule loca-

dit Homère, *est la ville la plus reculée;* ce qui convient à Antwerp (Anvers).

[1] *Il.*, II, 526.

[2] Blankenberg. Scarphé, ville des Locriens, fut abîmée, disent les Grecs, par un tremblement de terre. Allusion aux ruines lacustres de Scarphout. SÉNÈQUE. *Troade*.

[3] *Op Hont*. → *Op*, sur, au-dessus.

[4] *Il.*, II, 517.

[5] On appelait Nerviens (*Nar*, estuaire) ceux qui étaient sur la partie fluctuante de la Meuse, et Éburons (*Uber*, au-dessus) ceux qui habitaient le cours supérieur du même fleuve.

[6] La navigation fluviale peut s'appeler Phocéenne ou Scythique. *Orig. celt.*, th. V^e^.

lité *Anemorea* et *Yampolis*, lesquels sont incontestablement Namur et Iambe qui se touchent et qui sont fameux l'un et l'autre dans les annales géologiques[1]. On voit ainsi dans cette contrée :

Anemorea,	Namur.
Yampolis,	Iambe.
Lilaia (sur un fleuve),	Lillo (sur un fleuve).
Daulis,	Dalem[2].
Python,	Monument d'Apollon[3].

Région bretonne.

Idoménée était roi de Crète, mais tout ce qui se rapporte à cette île, son labyrinthe, sa légende d'Icare, ses cent villes, et surtout sa situation au nord de Malée, ne saurait s'appliquer à aucun autre pays qu'à la Bretagne[4].

Philoctète avait, dans ses États, *Methona, Lemnos,* le *détroit d'Olizone*. Il s'agit donc de l'île de Wight, où coule la Médina, où l'on voit la ville de Lyming[5], et qui est séparée du pays de Bretagne par le saint-détroit[6], *Holy-zone*.

[1] Les grottes qui environnent ces deux lieux sont remplies d'antiquités préorientales, connues de tous les géologues.

[2] Lieu antique et entouré d'antiquités.

[3] Ce monument, qui est à Iambe, se compose de neuf pierres en cercle, rangées autour d'une autre plus grande. Homère appelle Python *Petreessa*.

[4] *Poés. d'Hom.*, th. XIIIe.

[5] Lymingtown.

[6] Olizone est appelé *Trecheia;* mot analogue au latin *Tractus*, détroit.

Région ibérique.

Au nord de l'Ibérie étaient les Abantes. Homère cite, parmi eux, quatre peuples dont la position se reconnaît sans peine; ce sont les habitants de la *Charente*, les *Boïens* qui se trouvaient entre Bordeaux et les Pyrénées, les *Carysti* qui habitaient sur le Carès, et les *Astures*[1]. Il appelle avec raison cette contrée un pays de mines, *Chalkis;* « les hommes, dit-il, y portent des cuirasses, et leur roi est surnommé *A la dent d'airain.* » Les Abantes avaient, pour combattre, une lance de frêne; ils l'ont toujours, c'est le *Schillelah,* le bâton écorcé dont l'Asture ne se sépare jamais et dont il se sert dans ses joutes. Ils portaient en arrière une tresse de cheveux ; c'est littéralement ce que les voyageurs nous disent encore de ces peuples : *The hair hangs down behind in long trenzas*[2].

A la suite des contrées que nous venons de décrire se trouve la Galice où l'on remarque Saint-Jacques de Compostelle, ville patronale des anciens Ibères. Là régnait Achille. Homère en effet l'appelle *Aiakidès*[3], fils de *Iago;* il le surnomme quelquefois *Pelidès*[4], c'est-à-dire *Peleador*, combattant, titre que, de tout temps, porta le patron de l'Espagne; il désigne son pays par le nom d'*Argos, ville des Pélasges,* montrant par là que le Pélage[5] des Ibères n'est pas un nom moderne; et en

[1] *Il.*, II, 536. Homère dit : *Kerinthos* (la Charente, en latin *Carentonus*), *Euboia* (le pays des *Boii*), *Carysti*, *Stura* (le pays des Astures).

[2] MURRAY'S *handbook*. Asturies.

[3] *Il.*, IX, 184.

[4] *Il.*, I, 1.

[5] Pélage, dit-on, commença à reconquérir l'Espagne sur les Maures.



effet, dans l'église de Saint-Pélage[1], qui se trouve à Compostelle, on voit encore un autel qui porte toujours son inscription funéraire du temps des anciens[2]. Achille, se trouvant sous les murs d'Ilion, disait dans un accès de colère[3] : Si Neptune le voulait, il pourrait me faire arriver en trois jours au rivage de ma patrie, et là je n'ai plus que quelques montagnes à traverser pour être dans ma maison.

Ce dernier trait, joint aux détails qui précèdent, montre que le chef des Achéens se confond avec le patron des Ibères.

Le pays de Diomède est situé entre la Galice et le Portugal. Là se trouve la ville de Tudé, et Diomède, dans Homère, est constamment nommé *Tudidès*. Parmi les anciens, les uns[4] appellent les peuples de ces cantons *Hellenes*, les autres[5] *Graii;* on y a trouvé en effet un autel grec[6] et des sculptures anciennes représentant des athlètes. Aussi, même dans l'antiquité, on considérait cette ville comme étant la véritable patrie de Diomède. Silius Italicus[7], parlant de ces mêmes peuples, dit, sans détour :

Et quos nunc Gravios, mutato nomine Graïum,
Œneæ misere domus Ætolaque Tudé.

1 Murray's *handbook*. Galice.
2 On y lit : D. M. S. (*Dis Manibus Sacrum*). Moralès. *Viage;* 132.
3 *Il.*, IX, 363, et I, 157.
4 Strabon. Liv. III.
5 Silius Italicus. Liv. III.
6 Moralès. *Viage;* 145.
7 Liv. III, v. 366.

Plusieurs noms homériques se reconnaissent sans peine dans le voisinage; par exemple :

Argos,	Arcos.
Hermione,	*Mons Herminius*.
Maseta,	Maside.
Calydon[1],	*Caladunum*.
Epidaure[2],	Bouche du Douro.
Talaios,	Atalaya.

Agamemnon avait l'empire le plus étendu, le port le plus vaste et la flotte la plus nombreuse. Il régnait à Mukène, au lieu où le Tage tombe dans la rade de Lisbonne. Les anciens géographes plaçaient là *Oxtraca*, ville fameuse de la Lusitanie, et, actuellement, on trouve dans ce voisinage un lieu indifférent qui, appelé Mugem, en rappelle la position.

Cette *Oxtraca*[3], placée vers l'embouchure du Tage, n'est pas un nom isolé, c'est un grand mot des anciens mystères; on trouve ainsi *Ostracena*[4] aux bouches du Nil, *Oxidraca* aux bouches de l'Indus, Astracan à l'embouchure du Volga, Ossendracht au confluent des trois fleuves celtiques.

Quand Agamemnon envoya solliciter Achille de revenir à l'armée[5], il lui fit offrir des présents et, surtout,

[1] *Il.*, ch. IX, v. 530.

[2] Épidaure; *Eb door*, entrée du flux. Homère dit que cette ville est *fertile en vignobles;* là est Porto.

[3] Deux fois dans Homère, Agamemnon est comparé à un taureau, *Ox*.

[4] *Itin. d'Anton.*

[5] *Il.*, IX, 149.

lui promit de détacher des extrémités de son empire sept villes pour les lui donner; « elles étaient situées, dit le poëte, sur un fleuve qui communiquait avec la mer, et elles possédaient d'innombrables troupeaux de moutons. » Il désignait ainsi un pays fort riche[1], appelé le *Désert des sept villes*, qui est au voisinage de Cordoue, touchant d'un côté au Bœtis, près de son embouchure dans la mer, et de l'autre, à la Sierra Morena, qui a toujours été fameuse par ses troupeaux de Mérinos. L'empire d'Agamemnon s'étendait donc jusque-là.

Ménélas régnait à Lagos[2], ayant par conséquent ses États proches de ceux d'Agamemnon, son frère; mais son empire s'étendait au loin dans les régions atlantiques.

D'abord, sur la côte de Mauritanie, il possédait *Pharis*[3], *Sparta* et *Messa*, c'est-à-dire le pays des *Pharusii*, le cap Spartel et le port de Messe, et cette dernière ville est bien reconnaissable par un mot du poëte; d'après les traditions du pays, c'est à Messe qu'aurait eu lieu l'aventure du prophète Jonas, et l'on prétend[4] même que le squelette de la baleine s'y voit encore; or, comme *Iona*, en phénicien, signifie colombe, Homère dit que Messa est abondante en colombes; c'est donc de la ville mauritanienne que parle le poëte.

En outre, en face du Portugal se trouvent les Açores,

[1] Les mines d'Almaden s'y trouvent.

[2] Homère (*Odyss.*, IV, 1) appelle Lagos *Koilen*, creusée; *le port fut creusé par les Phéniciens*, dit Malte-Brun.

[3] *Il.*, II, 581. — En Mauritanie étaient les *Pharusii*. MÉLA.

[4] DON CALMET. — BÜSCHING.

et ce mot, qui signifie épervier, se dit, en saxon, *Hawk;* l'une d'elles, la plus gracieuse et en même temps la plus rapprochée de l'Europe, a un beau port qui se nomme Braz[1]; or, il est remarquable que ces deux noms, paraissant désigner un même pays, se trouvent joints ensemble parmi les domaines de Ménélas; plusieurs des combattants qui étaient sous ses ordres venaient d'*Augeia*, *pays charmant*, dit Homère, et de *Bruseia*.

Aux environs du royaume de Ménélas, Homère cite une ville nommée *Ephura*[2], célèbre par ses poisons, très-fertile, et située près d'un fleuve que le poëte nomme *Selleis*[3]. Cette ville n'a véritablement point changé de nom en s'appelant aujourd'hui *Evora;* on y trouve encore les débris d'un temple de Diane, la déesse aux flèches empoisonnées; les Latins, pour sa fertilité, la surnommaient *Cerealis*, et cette ville se trouve à la source d'un fleuve qui se nomme toujours *Zalas*[4].

Les États[5] d'Ajax, fils de Télamon, étaient situés à l'embouchure de la Guadiana; là se trouvent groupés ensemble tous les noms qui se rapportent à son histoire. On y voit, sur le fleuve même, Aya-Monte, montagne d'Aias[6]. Ajax était roi de Salamine, c'est-à-dire de

[1] Saint-Braz, port de l'île Saint-Michel.

[2] *Odyss.*, II, 328.

[3] *Il.*, XV, 531.

[4] Aux sources du Zalas se trouvent Evora et Evoramonte. Le Zalas est le *Selleis* d'Homère; mais il y a, dans le poëte, un double emploi de ce mot.

[5] *Il.*, II, 557.

[6] Homère dit *Aias;* les Latins disent Ajax.

Zalamea, qui est aujourd'hui une petite ville proche d'Ayamonte; il est appelé, dans Homère, *Télamonidès*, fils de Télamo, ou, comme on dit en phénicien, *Bar Tholomé ;* et, en effet, plusieurs endroits du voisinage portent ce dernier nom; spécialement, tout près d'Ayamonte, on voit deux lieux appelés aujourd'hui San Bartholomé.

Ajax ne revit jamais sa patrie; mais Teucer, son frère, retourna à Salamine; là, ayant éprouvé des disgrâces, il quitta le pays et alla s'établir à Carthagène; les auteurs latins sont unanimes pour dire qu'il est le fondateur de cette ville :

Dat Carthago viros, Teucro fundata vetusto[1].

Nestor[2] avait dans ses États *Pylos*, *Arana*, *Thruon*, *Kuparis;* c'est-à-dire, dans la langue moderne, *Palos*, *Arenæ*, *Triana*[3], les riches mines de *cuivre*, qui sont aux sources du Rio Tinto[4]; c'était donc la contrée qui se trouve entre la Guadiana et le Bœtis.

Silius Italicus, qui était du pays, atteste que sa mémoire s'y est toujours conservée. Comme on sait, le Nestor d'Homère était de la famille des Argiens, très-riche en troupeaux et en mines, et, de plus, il vécut trois âges d'homme; Silius, parlant de la ville de Car-

[1] SILIUS ITALICUS.

[2] *Il.*, II, 591.

[3] Faubourg de Séville, sur la rive droite du Bœtis; Trajan était de là et en a tiré son nom.

[4] *Tinto*, coloré par le minerai de cuivre; *Cobre*, *Cuprum*, *Kuparis*.

téia[1], proche de Palos, relate tout cela jusqu'au moindre détail, et s'exprime ainsi :

> *Argantoniacos armat Carteia nepotes;*
> *Rex proavus fuit humani ditissimus ævi,*
> *Ter denos decies emensus belliger annos*[2].

C'est exactement ce qu'Homère dit de Nestor.

Le Bœtis était consacré à *Pallas Athénè*, et, selon Martial[3], on le représentait, ainsi que cette déesse, avec une couronne d'olivier ; c'est pourquoi les peuples qui habitaient à l'embouchure du fleuve portent dans Homère le nom d'*Athenaioi*.

Leur chef au siége de Troie était Ménesthée. Après sa mort, on lui décerna les honneurs divins et sa tombe au temps de Strabon[4], qui en parle et qui l'a vue, rendait encore des oracles; ce géographe la place entre les deux embouchures du Bœtis, mais sans préciser le lieu[5].

Homère cite trois fois le père de Ménesthée et toujours sous des noms différents ; mais, chose surprenante, les noms qu'il lui donne sont justement ceux du fleuve; tantôt Ménesthée est fils de *Péteus*[6], ce qui est le Bœtis prononcé à la manière des Grecs[7]; ailleurs il a pour

[1] Cartéia est auprès et au N.-O. de Palos.
[2] SILIUS ITALICUS, Liv. III.
[3] Voy. *Poés. d'Hom.*, th. IXe.
[4] STRAB Liv. III.
[5] San Lucar, selon les uns, Sainte-Marie, selon d'autres.
[6] *Il.*, II, 552.
[7] Ainsi, en Italie, le Bœtis est écrit *Padus;* ainsi de *Badt*, flot allant et venant, dérive le grec *Pateein*.



père *Sperchius*[1], c'est-à-dire le Perkès, nom que portait ce fleuve, d'après Étienne de Byzance ; dans un autre passage il descend d'*Areithoüs*[2], Erythéa étant le nom qu'Hérodote donne au pays compris entre les deux branches du fleuve.

C'est donc aux bouches du Bœtis qu'étaient les *Athenaïoi* d'Homère.

A la suite des États que nous venons de nommer, se trouve, sur le même rivage, le royaume d'Ulysse, c'est-à-dire Ithaque, que nous savons être le pays de Gadès.

Les Arcadiens, qui étaient au siége de Troie, venaient du centre de l'Espagne et par conséquent des régions qu'arrose le cours supérieur du Tage. Ne touchant à aucune mer, ils n'avaient point de flotte ; c'est pourquoi Agamemnon, qui se trouvait placé justement à l'embouchure du fleuve, leur donna soixante vaisseaux.

Quelques lieux cités par le poëte[3] fixent la position de leur pays. Tels sont :

Tegea,	Le Tage.
Celadon, fleuve,	*Celadus*, fleuve.
Parrhasia,	El Barracin.
Mantinea,	*Mantua Carpetanorum*.

Le Tage que nous venons de citer est donc un ancien nom ; et, comme il traverse un pays de mer-

[1] *Il.*, XVI, 173.
[2] *Il.*, VII, 9.
[3] *Il.*, II, 603.

veilles, Homère ne se contente pas de le nommer, il en décrit les principaux points.

D'abord, le poëte place dans son Arcadie un lieu appelé *Phénéos :* c'est le nom de la montagne d'où descend le Tage; c'est le même mot que les Celtes prononçaient *Pen*[1], montagne, et les Ibères *Spen*[2], *Spania*. Quand les émigrations ibériques se répandirent en Orient, elles figurèrent par imitation, au centre du Péloponnèse, un mont que l'on appela aussi Phénée; mais les auteurs qui en parlent rapportent sur ce lieu une légende qui prouve que ce nom vient des sources du Tage; *Tag* signifie jour : « Sur le Phénée, dit Cicéron[3], on voit une source dont l'eau fait mourir si on la boit de nuit, et guérit si on la boit de jour. » Même mythisme en Asie : La source du Jourdain se nomme aussi Phénée[4]; mais, dit-on, elle a la forme d'une roue; c'est-à-dire que le mot espagnol *Rauda*, ruisseau, a été confondu avec *Rueda*, roue. Il faut donc en revenir à l'origine ibérique pour expliquer la confusion.

Homère cite également en Arcadie la *montagne aiguë de Cullena*[5], qui se trouve, dit-il, non loin d'un caveau mortuaire. C'est la montagne de Galiana, dans Tolède, et le caveau, c'est celui qui se voit sous l'église de Saint-Romain.

Tolède est dans un repli du Tage; au milieu se

[1] Ce mot *Pen* devint, en Arcadie, le dieu Pan.

[2] S, T, L, devant un mot antique, marquent que l'objet est sacré : *S'pen*, sainte montagne.

[3] *De Natur. Deor.*

[4] DON CALMET, JOSÈPHE, etc.

[5] *Il.*, II. 603.

trouve une montagne aiguë que couronne aujourd'hui l'Alcazar; là, dans une tour forte, était l'oracle des Ibères; c'est-à-dire, suivant le système de la dualité de l'âme[1], la momie qui répondait aux questions du grand prêtre; elle s'appelait *Bath Col*[2], c'est-à-dire la fille prophétesse. Tous ces anciens souvenirs se sont perpétués dans les légendes; on conte par toute l'Espagne l'histoire de la belle Galiana qui était enfermée à Tolède[3] dans une tour et qu'un chevalier délivra enfin de sa prison. Quant au caveau funéraire, il se trouve sous l'église que nous avons nommée plus haut; on y voit encore cinq momies oubliées de ces anciens temps, avec des caractères qui n'appartiennent à aucun des alphabets connus.

Homère nous ramène encore sur le fleuve de l'Arcadie par un troisième passage. Nestor, contant aux autres rois les exploits de sa jeunesse, rapporte[4] que, lorsqu'il combattait chez les Arcadiens sur les bords du Céladon et du Iardan, il terrassa un guerrier terrible. Le Iardan, le Jourdain, n'est donc pas un mot spécial à la Palestine; il y a deux rivières de ce nom dans l'île de Wight[5]; l'Eridan des Italiens n'est autre que le mot Iardan autrement prononcé; Homère lui-

[1] Thèse Ve.

[2] Don Calmet, interprétant d'après l'hébreu, dit que ces mots signifient : *Voix de la fille.*

En celtique, *kol* signifie divination; comme ces momies prophétesses étaient sur les hauts lieux, ce mot *kol* a fait Collis, Colline, *Cullena.*

[3] Le nom de Tolède se retrouve dans le *Capi-tolium* de Rome, dans le mont *Thaletos* des Spartiates, dans le *Thalet* des Israélites.

[4] *Il.*, VII, 134.

[5] Iarmouth et Iarduin.

même nous a déjà nommé un fleuve Iardan, en Crète, et par conséquent, hors de l'Asie[1]; mais celui dont il est ici question est nécessairement un fleuve espagnol; il est accompagné du Céladon; or, le *Céladus*, selon Pomponius Méla qui était du pays, coule en Espagne. Le grand fleuve des mystères ibériques s'appelait donc Tage dans la région arcadienne, et Iardan dans sa partie fluctuante.

Nous terminons, avec l'Arcadie, la liste des États achéens dont nous avons pu reconnaître la position.

On peut faire, sur le tableau qui précède, une observation importante, c'est que, parmi les peuples qui ont pris part à la ligue continentale, formée pour renverser Ilion, il en est un qui semble dominer tous les autres par son empire, c'est celui des Bataves. Homère le nomme le premier; il lui donne un plus grand nombre[2] de villes qu'à tous les autres; il désigne son roi, non par son nom propre, mais par le titre de chef[3]. Il semblerait, sur ces données, que c'est ce peuple qui a déclaré la guerre, et que les autres rois[4], ses feudataires, n'ont fait que répondre à son appel.

Cette considération peut nous servir à expliquer quelques points restés obscurs dans la question troyenne.

Ainsi les Coréens, comme nous savons[5], se nomment

[1] *Odyss.*, III, 292.
[2] Il cite 30 villes.
[3] *Leité, Leader.*
[4] *Basileus*, vassal, veut dire roi feudataire.
[5] *Poés. d'Hom.*, th. IIIe.

eux-mêmes *Troyen-boulk*, peuple de Troie; « ils occupaient autrefois, disent-ils, une ville puissante d'où ils furent chassés par une armée formidable, venue du soleil ou d'un fleuve. » Le pays des Bataves est arrosé par le Hélion, qui est le nom d'un fleuve et signifie soleil.

Au centre du pays des Bataves, était la cité sainte d'*Asci-burgium*. Nous voyons, par l'exemple d'Ulysse, qu'aux temps homériques les rois y venaient pour prêter hommage à la déesse suzeraine[1]; et bien des siècles après, nous retrouvons cette ville encore debout et, suivant Tacite, encore vénérée des peuples voisins. Le mot *Asci*, prononcé différemment, resta pour désigner cette famille de frères ; on l'écrivait Ase[2], Asch[3], Hadji[4], Achéen[5]; et cette dernière forme est celle des poëmes homériques. Quand Homère parle des *Danaï*, il semble désigner les peuples venus du Nord et qui, en effet, ont conservé jusqu'à nos jours les noms de Thanes, de Danois; ceux qu'il appelle Argiens appartiennent plutôt aux régions du Sud et surtout à l'Ibérie, où se trouvent de nombreuses villes portant encore le nom d'Arcos. On voit ainsi que la ligue achéenne s'étendait de la Baltique à la Méditerranée[6], et l'on com-

[1] *Kirke. Dia théaôn.*

[2] Dans les poëmes scandinaves.

[3] Chez les Phéniciens et les Bretons.

[4] Chez les Homérites du voisinage de la Mecque.

[5] Dans Homère, les Achéens, mais eux seuls, sont communément appelés *Euknemides*, à la belle Jarretière. Les Bretons comprendront ce mot.

[6] Homère ne parle ni de Grecs, ni d'Hellènes.

prend qu'une aussi vaste agréssion ait laissé, parmi les peuples, d'aussi longs souvenirs.

Le grand événement de la prise de Troie a sans doute été chanté par les peuples vainqueurs; mais il ne reste de ces temps anciens aucun poëme où le sujet principal se trouve traité; nous avons seulement de nombreux fragments qui rappellent des incidents de la lutte : C'est Philoctète retenu loin de Troie par une blessure; Ajax qui, furieux de n'avoir point obtenu les armes d'Achille, se donne la mort; Hécube qui crève les yeux de Polymnestor, meurtrier de son fils; Achille qui, retiré des combats, y retourne pour venger son ami Patrocle. Ce dernier trait n'est qu'un fait isolé et le poëme d'Homère ne s'étend pas au delà de ce simple incident. Comme, naturellement, le poëte a choisi, pour ses héros, des Ibères, il ne retrace que les exploits de ceux-ci; et nous comprenons ainsi pourquoi, tout en plaçant au premier rang les Bataves et en nommant de temps à autre les Danois, il ne semble glorifier que ceux qu'il appelle Argiens.



DIX-SEPTIÈME THÈSE.

APPENDICE SUR LE BOUCLIER D'ACHILLE.

On a pu voir, par le tableau qui précède, l'importance de l'Espagne dans les mystères de la haute antiquité. Parmi les peuples qu'Homère appelle des frères et qui entrèrent dans la ligue achéenne, quelques-uns venaient des régions flamandes, quelques autres du sud de l'Angleterre, tout le reste appartenait à l'Ibérie[1]. Quant à la Gaule, il en est à peine question, et même, lorsque les rois achéens, revenant dans leur patrie, longent le rivage gaulois, ils semblent craindre de s'en approcher, et l'on voit que c'est pour eux une terre ennemie, un pays de la même civilisation que celle qu'ils venaient de combattre en Bretagne.

L'Ibérie est placée entre deux mers, dont l'une est vivante et l'autre morte[2]; or, on peut remarquer que la ligue achéenne est spécialement répandue le long de la première, ayant par conséquent tous ses ports sur

[1] Les Ligures de Marseille sont plutôt Ibères que Gaulois.

[2] La locution ordinaire, *Eau vive*, vient de l'embouchure des fleuves océaniques; les Juifs talmudistes se confessent dans l'*Eau vive*, qui emporte les péchés dans l'Océan.

Le nom de *mer Morte*, qui appartient à la Méditerranée, fut donné, par imitation, au lac Asphaltite.

l'Océan. Ainsi, sur le golfe de Gascogne, nous voyons les Abantes, puis, à la suite l'un de l'autre, les États d'Achille, de Diomède, d'Agamemnon, de Ménélas, d'Ajax, de Nestor, des Athéniens, et enfin d'Ulysse, au pays des Gadès; et si nous consultons des documents moins anciens[1], les peuples qui occupent cette lisière de l'Océan sont généralement appelés Celtes. Quant aux nations plus phéniciennes[2] qui avoisinent la Méditerranée, Homère n'en fait aucune mention.

Le poëte, dans tout ce qui vient d'être dit, nous a décrit l'Espagne en détail; mais, comme tout le mouvement des guerres troyennes porte sur cette contrée, il ne peut se contenter de cette mention occasionnelle; c'est pourquoi il va nous retracer finalement le pays tout entier dans un tableau d'ensemble.

Lorsque Ulysse, ayant quitté l'île de Calypso, traversait l'Océan et s'approchait de la terre, la nuit commençait à se retirer et lui laissait entrevoir sa patrie illuminée des premiers feux de l'aurore. Alors, dit le poëte[3], elle lui parut comme un bouclier au milieu des flots.

Nous allons examiner cette nouvelle image de l'antique Ibérie.

Le bouclier, aujourd'hui inusité, est un grand mot chez les anciens peuples. Il y en avait de plusieurs sortes. Les uns, destinés simplement à protéger le com-

[1] Voy. Ptolémée, Pline, Méla.

[2] Toutes les inscriptions phéniciennes que la science possède ont été trouvées là.

[3] *Odyss.*, V, 281.

battant contre les traits lancés par l'ennemi, s'appelaient en latin *Scutum*, du celtique *Schut*, défense, protection. D'autres, assez semblables à nos armoiries, étaient chargés de symboles particuliers qui servaient à faire reconnaître celui qui les portait, à désigner sa ligue, sa coterie, son *club*[1] ; d'où le nom de *Clupeus* que lui donnaient les Latins. Le bouclier dont nous avons à parler ne ressemble point à ceux-ci ; il ne protége pas, il attaque, il repousse, il triomphe ; c'est une égide, c'est un talisman auquel rien ne résiste. Voici son origine.

Lorsque, dans les temps entièrement primitifs, les Celtes quittaient la métropole pour aller fonder ailleurs des colonies, ils emportaient son image ; c'était la Meuse avec ses deux cornes ; Janus figurant par un double visage le flux qui avance et recule ; Diane avec ses trois têtes de fleuve ; Pallas qui, pour s'identifier avec la marée lunaire, porte le spectre de la lune sur son égide[2]. Lorsque les colons marchaient précédés de ces signes, ils ne rencontraient point d'obstacles ; les mers s'aplanissaient sur leur route, les fleuves, écartant leurs eaux, leur ouvraient un passage, les montagnes abaissaient devant eux leur cime, les peuples qui essayaient une résistance étaient dispersés ; la nature, les hommes, tout cédait devant le talisman redoutable.

[1] Le mot *Club* est breton. — *Haer-mor*, Armoirie, Armorique sont d'une même racine ; il fallait porter son armoirie pour entrer dans les tournois qui donnaient accès aux florales de Is ou de Helstown.

[2] Racine : *Aig*, *Agua*, eau fluctuante.

Par la suite des temps, plusieurs des colonies formées par les Celtes devinrent, aux yeux des peuples, aussi sacrées que la métropole; leur image possédait les mêmes vertus, et, précédant d'autres émigrations, opérait sur leur route les mêmes prodiges. L'Ibérie surtout, par le grand nombre d'institutions claustrales qu'elle avait reçues et par cette teinte de poésie qu'elle avait su répandre sur les croyances primitives, était considérée comme une terre d'inspiration, un pays sacré; les expéditions qu'elle envoya au loin, soit pour fonder, soit pour détruire, s'armèrent donc aussi d'un symbole qui la représentait, et devinrent également invincibles. Par exemple, les colonies qui allèrent vers l'Orient, jouant sur le mot *Iber* qui, prononcé *Ebrius*, signifie ivre, prirent pour image du pays qu'elles quittaient une idole tenant en main une outre, et l'appelèrent *Liber*[1], mot que l'on traduit souvent par Bacchus, et, de cette manière, elles s'ouvrirent les voies de la Méditerranée et y propagèrent les bacchanales de l'Ibérie; ainsi encore, celles qui, à l'aide des astres et de la science nautique, franchissaient l'Océan pour aller au nouveau monde, prirent leur symbolisme du mot *Span*, et comme ce terme, en phénicien, signifie lapin[2], elles se firent précéder par l'image de cet animal; ce qui explique pourquoi nous trouvons un

[1] *El Iber*, *L'iber*, *Liber*. On lit sur des inscriptions trouvées à Castulum, en Espagne : LIBERO PATRI.

[2] Selon Bochart, c'est *Hispània* qui vient du phénicien *Span*, lapin.

lapin sur les plus vieux monuments de l'Espagne, de la Sicile et du Mexique[1].

Mais c'est surtout lorsque les Ibères réunirent leurs armées, leurs flottes, tous leurs moyens d'attaque pour aller dans les régions britanniques étouffer une civilisation rivale, entreprendre une guerre d'extermination, qu'il fallut se faire précéder d'un emblème de victoire, d'un fétiche tout-puissant; on prit pour cela l'image de l'Ibérie; Vulcain la traça sur un bouclier et Achille, muni de cette arme divine, put enfin triompher de son redoutable adversaire.

Tout le jeu de l'Iliade repose sur ce talisman. Les rois ligués combattaient depuis dix ans contre les Troyens; mais, jusque-là, le véritable héros de la lutte était Hector; rien ne pouvait abattre cet obstacle; lui seul arrêtait les efforts d'une puissante armée; les plus fiers des Achéens étaient à peine ses rivaux.

Mais dès que, par suite des événements qui forment le nœud de l'Iliade, Achille eut en main son bouclier merveilleux, rien ne lui résiste plus; il marche d'un pas de conquête; il poursuit Énée, fils d'une déesse, et que les dieux ont peine à sauver de la mort; il trouve enfin son Hector, qui veut encore lutter; il le glace d'effroi par la redoutable vision, et le tue.

Ce n'est donc pas le héros, ce ne sont pas même les dieux qui ont fixé la victoire, c'est l'image ibérique du bouclier.

Voyons quelle était cette image.

[1] Au Mexique, le Lapin accompagne toujours les monuments d'astronomie nautique.

Bouclier d'Achille.

Homère, décrivant le bouclier d'Achille[1], nous retrace, avant tout autre tableau, la région orientale de l'Ibérie. Là, sur la côte méditerranéenne, se trouvaient les monuments destinés à l'observation des phénomènes célestes et, surtout, le fameux héméroscope[2] de *Dianeum*[3]. Ils étaient donc placés entre la terre et l'eau; c'est pourquoi le poëte dit que Vulcain avait gravé, dans cette scène, « la terre, la mer et le ciel, le soleil et la lune, ainsi que les constellations. »

Après ce tracé préliminaire, le poëte décrit successivement toutes les phases remarquables du pays, en commençant par les peuples du Nord et finissant par le Midi.

— Dans un premier tableau, il nous peint une noce du pays basque; on y voit les nouveaux époux que l'on conduit du sein de leur demeure à travers la ville; tout retentit des chants de l'hyménée; la flûte, la lyre y joignent leurs accords; des jeunes gens y forment, en dansant, un cercle rapide.

Tout se passe encore dans ce pays comme au temps d'Homère[4]; la fête se nomme *Astartea*; les deux instruments sont le *Silbato* et la *Gaita*; on y danse tou-

[1] *Il.*, XVIII, 483.

[2] Le grand prêtre y observait le lever du soleil, de la lune et des astres, pour les fêtes et la navigation. On en voit les ruines à Dénia, vis-à-vis les Baléares.

[3] Thèse XIIe.

[4] MURRAY'S *handbook*. — CUENDIAS. *Espagne pittoresque.*

jours la ronde du *Sorcico*. Mœurs homériques, mœurs heureuses ! que notre civilisation tarde encore longtemps à vous atteindre dans les recoins de vos montagnes !

— Dans un autre tableau concernant le même pays, un débat violent s'est élevé entre deux hommes. Des vieillards assis sur des pierres rangées en cercle font déposer au milieu d'eux l'objet en litige et prononcent leur jugement.

C'est l'assemblée de Guernica[1]; c'est cette enceinte circulaire de dolmens où, sous l'abri d'un chêne antique, siégent encore aujourd'hui les Nobles basques pour juger les affaires du pays. Homère appelle ces pierres druidiques *Lithoi Xestoi;* ce sont les *Arœ Sestianœ*[2] dont parle Méla et qu'il place justement dans ces parages.

— Le tableau suivant nous transporte à l'embouchure de l'Èbre ; et là, le poëte va nous offrir le spectacle d'une ville vaillamment défendue par des femmes. Cette ville étant cernée tenta de dresser un piége aux assiégeants. Comme les troupeaux ennemis venaient de temps à autre boire au fleuve, une cohorte d'hommes choisis alla former une embuscade dans un ravin, tandis que d'autres se mirent en observation sur une hauteur voisine. Au signal de ceux-ci, on tomba sur les bergers que l'on mit à mort et l'on s'empara du butin ; mais l'armée ennemie, avertie par le tumulte, accourut, dispersa les pillards et déjà commençait l'assaut,

[1] A l'est et près de Bilbao.

[2] *Lithos* signifie *Ara*, signifie autel. MÉLA, III, 1.

lorsque les femmes s'armant de haches montèrent aux murailles et, arrêtant la fougue des assaillants, donnèrent à leurs époux le temps de repousser le danger.

Cette ville est nécessairement Tortose ; elle est aux bords de l'Èbre, encore revêtue de ses vieilles murailles ; elle est comme coupée en deux par un grand ravin[1] et sur l'autre bord du fleuve on voit des hauteurs appelées *Roquetas*[2]. Quant au théâtre du pillage, c'est évidemment le lieu appelé *El Rastro* qui, d'abord, est près du ravin, mais qui, surtout, signifie, en espagnol : *Pillage du troupeau*[3]. Du reste, les traditions de la ville de Tortose content encore aujourd'hui la chose à peu près comme Homère : « Les Maures, dit-on[4], assiégeaient la ville et allaient la prendre lorsque les femmes, voyant leurs époux découragés, s'armèrent de haches et animées par la sainte Vierge coururent aux murailles et arrêtèrent l'ennemi ; les hommes sortirent ensuite et achevèrent la déroute. Ramon[5], pour perpétuer le souvenir de cet héroïsme, créa l'ordre de *la Hacha*, qui subsiste encore aujourd'hui et dans lequel, aux grandes cérémonies, les femmes ont le pas sur les hommes[6]. »

— Après ce tableau vient une scène agricole. On y remarque une terre d'une admirable fertilité et des

[1] *El barranco del Rastro.*

[2] Murray's *handbook.* Catalogne.

[3] Oudin. *Dict. esp.*

[4] Murray's *handbook.*

[5] La même légende est attribuée dans l'Inde à Paraçu-Rama, Rama à la hache. — *Ram* signifie bélier ; ce qui est l'origine de la légende homérique du troupeau enlevé.

[6] Cette légende est déjà mentionnée dans la thèse VIIIe.

laboureurs qui tracent des sillons. Par un effet de lointain[1], *le sol*, dit Homère, *étant ainsi remué par la charrue semble progressivement rembruni*.

Le poëte, dans ce peu de mots, a peint les environs de *Mantua Carpetanorum*, aujourd'hui Madrid. Les générations suivantes ont tiré de ce précis mille détails qu'elles ont appliqués à san Isidro, patron de la ville[2]; ainsi on le surnomma Le Laboureur[3]; on raconte que, quand il conduisait sa charrue, il lui arrivait souvent de tomber en extase; mais qu'alors les anges descendaient du ciel et continuaient le sillon; depuis ce saint, dit-on, le pays où se trouve Madrid est resté d'une fécondité miraculeuse[4].

— A ce tableau succède l'image d'un champ que l'on récolte. Le champ est clôturé[5] et forme un creux[6] vallon; le roi de cette terre préside en silence au travail des moissonneurs; dans le lointain, on aperçoit un chêne et, sous son ombrage, des hommes qui apprêtent le repas.

Ce vallon creux et clôturé est le Vierzo, c'est-à-dire une des antiques merveilles de l'Ibérie. A l'ouest du royaume de Léon se trouve un vaste pays, solennelle-

[1] Au temps d'Homère, on connaissait donc et on pratiquait l'art de ménager des lointains par la perspective.

[2] MURRAY'S *handbook*.

[3] Il s'agit d'Isis qui inventa, dit-on, le labourage; cette déesse, appelée aussi *Mater Idæa*, laissa son nom à Madrid.

[4] Plusieurs légendes de san Isidro se retrouvent dans les Géorgiques de Virgile, lequel était aussi de *Mantua*.

[5] *Temenos*, champ séparé des autres.

[6] *Bathuleion*, profond. Il n'est point parlé de riche moisson; il n'est pas question de blé.

ment emprisonné dans des montagnes; le fond de ce bassin, soigneusement cultivé[1], est arrosé par le rio del Silencio; toute la contrée est parsemée de couvents que fonda san Fructuoso[2], fils d'un roi du pays; bien des fois l'ennemi a voulu pénétrer dans ce saint asile, il en fut toujours repoussé par la patronne du Vierzo, *Nuestra Señora de la Encina*, Notre-Dame du Chêne. Tels sont les antiques éléments dont se trouve formée la fable d'Homère.

— Avec le tableau suivant on sent que l'on s'approche des régions andalouses. Le poëte nous fait assister à une scène de vendange; le mouvement, la folle gaieté, les danses, les chants, les sons de la guitare[3], tout y peint la richesse et le bonheur.

Le pays qu'il veut nous décrire, c'est, indifféremment, Alicante, Porto, Xérès, Malaga; car le poëte ne donne ici aucun détail qui localise la scène.

— Il y a aussi un tableau pour les troupeaux de bœufs. Ils sont représentés paissant dans de gras pâturages, parmi les eaux stagnantes[4] d'un grand fleuve[5] à son embouchure[6]. Les chiens sont nombreux pour les défendre et pourtant des lions parviennent à attraper un taureau.

[1] MURRAY'S *handbook*.

[2] Son histoire est celle de Krichna dans l'Inde. Comme Krichna, il devient berger, fonde des monastères; puis il est mortellement frappé d'une flèche lancée par un chasseur qui le prend pour une bête fauve.

[3] *Guitarra*, en espagnol. Homère dit : *Kitharizon*.

[4] Le poëte dit : *Remplies de roseaux d'étang*.

[5] *Potamon*, *Rhodanon*. Ce dernier mot vient de l'espagnol *Rauda*, torrent, flux. *Il.*, XVIII, 576.

[6] *Keladonta*, retentissant de la lutte du fleuve contre le flux.

Ce fleuve est le Bœtis formant à son embouchure de magnifiques pâturages d'alluvion, dont l'ensemble était appelé par les anciens *Libystinus lacus*[1], et qui aujourd'hui encore sont couverts de troupeaux de bœufs[2]. Une de ses deux branches arrivait en face de l'île de Léon, d'où la légende homérique[3].

— Vient ensuite un autre tableau pour les troupeaux de moutons.

Ces moutons sont les mérinos, paissant sur la Sierra Moréna[4].

— Enfin le poëte, arrivé à l'extrémité méridionale de l'Ibérie, ne pouvait mieux terminer que par le tableau des danses de Gadès. La scène représente des jeunes gens couverts de tuniques veloutées et portant des épées d'or, des jeunes filles vêtues d'un lin doux et léger, ayant sur la tête des couronnes; on les voit danser ensemble en se tenant par la main; tantôt ils voltigent en rond aussi rapidement que la roue qui tourne sous l'action du potier; tantôt ils se mêlent, et forment mille figures gracieuses qui s'effacent, qui renaissent, qui varient indéfiniment; au milieu du cercle on remarque deux danseurs choisis qui exécutent, en chantant, des sauts merveilleux.

Telles sont les fameuses danses de Gadès; elles firent autrefois l'admiration des Romains; elles excitent encore aujourd'hui la curiosité des touristes.

[1] FEST. AVIENUS. *Or. mar*; 789.

[2] *Given up to herds of cattle.* MURRAY'S *handbook.*

[3] *Bach*, fleuve, confondu avec *Vaccus*, taureau.

[4] *Montes mariani.*

Homère, après nous avoir fait en raccourci un tracé des mœurs ibériques, achève, comme il suit, sa description.

Il avait commencé par nous peindre le rivage oriental de l'Espagne, appelant la Méditerranée *Thalassa;* en terminant, il nous retrace le rivage de l'autre mer, et pour montrer qu'il ne confond point, il appelle cette dernière Océan : *Sur la bordure extérieure du bouclier d'Achille, on voit,* dit-il, *l'Océan qui roule ses eaux comme un fleuve.*

Ce que nous venons de décrire sous le nom de bouclier est donc un vaste médaillon portant l'image sacrée de l'Ibérie et avec lequel on opère des prestiges; le poëte l'appelle *Secos*, et *Seca*[1], chez les Ibères, désigne encore aujourd'hui le lieu où se frappent les monnaies.

D'autres empreintes figurant l'Espagne, mais plus simples, sont connues des numismates; on y voit une femme assise contre une montagne, ayant à ses pieds un lapin et tenant en main une branche d'olivier; ce qui semble faire allusion à Galiana et à la montagne de Tolède. Il y a aussi des médailles qui représentent des lieux particuliers et qui servent toujours à produire des effets merveilleux, des guérisons; par exemple, le Tau, l'Aspa, et surtout le Lagarto, espèce de croix étoilée qui est, comme on sait, l'emblème de San Iago de Compostelle.

[1] *Seca,* lieu où se fabriquent les monnaies. OUDIN. *Dict. esp.* Les médailles anciennes étaient des monnaies.

Mythisme ibérique.

Ainsi les poëmes homériques, après nous avoir fait courir le monde, nous rappellent constamment à cette terre de l'Ibérie ; c'est le pays sacré des anciens bardes, et les grandes inspirations qui se rencontrent au fond de toutes nos croyances viennent de là. Les Ibères, ayant reçu brut le dépôt de l'ancien culte, l'ont orné, l'ont recouvert d'une belle poésie et, dans leurs vastes expéditions, l'ont porté à tous les peuples ; nous en reconnaissons aujourd'hui les débris partout, mais toujours à côté nous trouvons leur nom inscrit.

Par exemple, les Ibères, à une époque fort reculée, sont venus, disent les Latins, apporter leur civilisation en Italie[1] ; ils ont fondé, sur le mont Athos[2], un des plus antiques monastères, lequel se nomme Ibéron ; aux bords du Jourdain on les trouve, par une légère altération de mot, appelés *Hébræi* ; au voisinage du Caucase, le temps, au contraire, leur a laissé sans changement leur nom d'Ibères ; dans la région du Gange, aux mêmes lieux où nous voyons des Brames, Ptolémée voit des *Iberingi*. Si nous passons à l'Occident, si nous

[1] On place 1500 ans avant J.-C. cette émigration ibérique en Italie. *Encycl. méth.*

[2] Il s'y trouve 22 monastères ; ils y existaient avant le christianisme. Athos est une copie du *holy Head*, qui est un îlot à l'occident d'Anglesey. L'invention, proposée à Alexandre, de tailler Athos en forme de tête, vient de ce mot *Head*, tête ; l'autre invention, par laquelle Xerxès aurait isolé ce promontoire par un canal, vient de ce que *holy Head* est une île.

pénétrons jusqu'au monde transatlantique, nous remarquons que les plus somptueux souvenirs de l'Amérique ancienne[1] sont au voisinage de la côte des Hibueras[2], dans la région de l'or, des perles, de la pourpre, des ruines.

Il y a ainsi, du couchant à l'aurore, toute une zone que j'appellerais ibérique, laquelle se fait reconnaître par une civilisation qui tranche sur celle des autres pays ; c'est pourquoi nous ne devons pas être surpris si, dans cette longue traînée de colonies achéennes, de peuples qui se disent frères, nous trouvons un même fond de doctrine, se révélant par les mêmes termes.

Ainsi, la discipline à laquelle ces hommes étaient tous soumis se dit en phénicien *Iaca*[3]; or, ce même mot se retrouve, avec ce sens, chez tous les peuples que nous venons de nommer; par exemple, les Homérites appellent le héros des Ibères[4] un enfant d'Aiaque ; les livres des Hébreux, dans le même cas, emploient la même locution, c'est-à-dire enfant de Iacob[5]; les Indous donnent aux Brames qui se consacrent à la discipline ascétique le nom de Joghis[6]; et jusque chez les

1 Les plus belles et les plus antiques ruines sont vers l'Yucatan, le Guatimala, la Nouvelle-Grenade.

2 La côte des Ibères ; les Espagnols, suivant les habitudes de leur langue, ont écrit Hibueras, comme ils disent *Buenas* pour *Bonas*.

3 C'est le mot ibérique *Iago*, le terme latin *Jugum*.

4 Achille, dans Homère, est ordinairement appelé *Aiakidès*, enfant d'Aiaque.

5 *Jaca-ab*, le père des disciplinés. — *Ab*, père (hébreu).

6 Les Brames forment une caste héréditaire, composée de 82 familles. Ceux d'entre eux, qui entrent dans la vie ascétique, sont appelés *Joghis*, enfants de Iago, Jacobites.

Péruviens la maison disciplinaire, à Cusco, se nommait Iacha Huaca[1].

Parmi les monuments qui nous restent de cette inspiration ibérique, il est surtout deux livres qui depuis bien des siècles sont entre nos mains et que l'on dirait jetés parmi nos œuvres modernes comme pour confondre nos prétentions littéraires et désespérer nos recherches; quoiqu'ils nous arrivent parés de couleurs bien différentes, on sent qu'ils se touchent par leur origine et que, nobles jumeaux, ils sont nés d'un même dogme; c'est la Bible et l'ouvrage d'Homère.

Dans l'antique foi, les fidèles qui mouraient en plénitude de justice étaient déifiés par l'embaumement[2]; on gardait avec soin leurs ossements dans la crypte, jusqu'à ce que le souffle fécondant des mystères fît germer du sein de la mort un nouvel être. Ce sauveur était désiré ardemment; on supposait que, déjà saint par sa première vie, il avait encore acquis, en passant par le tombeau[3], une vertu, une puissance nouvelle et qu'il ferait triompher son peuple.

Toute la Bible, toute l'Iliade reposent sur ce dogme; dans l'une et l'autre, le personnage attendu porte le même nom, celui de *Schill*, mot celtique[4] qui signifie

[1] *Huaca*, maison. GARCILAS. *Hist. des Incas.*

[2] Voy. la théorie du *Schill; Orig. celt.*, th. XIVe, XVe, XVIIIe. Abraham, Jacob, les rois de Juda furent embaumés.

[3] Voy. la théorie des ossements des cavernes; *Orig. celt.*, th. XIVe.

[4] *Chill* (anglais), engourdi; *Schuylen* (flamand), dormir. — Le mot *Chilioi*, en grec, signifie mille, et c'est sur cette confusion que repose toute la théorie des Millénaires; on supposait que l'Attendu (*Schill*) se réveillerait au bout de mille (*Chilioi*) ans.

endormi et désigne le juste qui attend dans sa grotte[1] funéraire le moment de se réveiller pour sauver les siens.

Dans la Bible, Jacob mourant laisse ses enfants malheureux et exilés; il leur annonce qu'ils ne peuvent espérer de sortir de l'esclavage jusqu'à ce que Schill revienne : *Dum veniat Schillo*[2]; quand le patriarche mourut, ses os furent déposés dans la caverne double[3], et les Hébreux attendent toujours que ce fils de Jacob en renaisse et se montre armé de son signe de victoire. Dans l'Iliade, il est également annoncé que les Achéens, c'est-à-dire les frères, ne triompheront point de leurs ennemis, qu'ils subiront loin de leur patrie toutes sortes d'infortunes, jusqu'à ce que le fils d'Aiaque, le divin Achille, reparaisse et que, portant sur lui l'image sacrée de l'Ibérie, il sauve son peuple et lui donne la victoire.

Évidemment, à l'époque où furent faits les poëmes d'Homère et la Bible, ce système de religion était déjà ancien ; il avait ses traditions, ses pratiques courantes, et les auteurs de ces deux ouvrages durent, pour être compris, se conformer au langage habituel ; les Ibères et les Hébreux, se servant donc des mêmes éléments, des mêmes figures, des mêmes locutions, firent des œuvres d'une inspiration différente; tout en brodant

[1] *Schuyle*, caverne où dort la momie. *Dict. celt.*

[2] *Genèse*, IL, 10.

[3] *Genèse*, ch. XI et L. — Le texte hébreu qualifie ainsi cette caverne. Nos vieux temples, succédant à ces cavernes, laissent encore voir un *Pavimentum* sous lequel était le caveau des momies, et sur lequel se faisaient les florales régénératrices. *Pavé*, *Pavois*, *Paphos*.

un même fond, ils arrivèrent à deux religions[1] qui semblent opposées.

Nous pourrions aussi étudier avec les mêmes détails les incarnations si fameuses de l'Asie et de l'Amérique ; par exemple, celles de Chrisna, Rama, Chakia Mouni, d'un côté, celles de Bochica, Quetzalcoatl, Mair Monan, Mair Ata, de l'autre; mais il suffira d'une seule observation, c'est que cette forme de croyance, cette attente d'un sauveur qui doit renaître ne se rencontre guère que dans la zone ibérique que nous avons tracée plus haut, s'étendant, en Orient, jusqu'au voisinage des *Iberingi*, et en Amérique, jusqu'à la région des *Hibueras*. En dehors de cette ligne, on trouve bien des peuples d'une civilisation également élevée, mais chez lesquels la théorie du messie n'existe pas; en Chine, en Perse, en Égypte, chez les Arabes, dans le Pérou, toute l'inspiration religieuse est dans un autre[2] système.

Conséquemment, ces tombeaux où dormait le *Schill*[3] étaient disséminés au loin, mais en général dans les régions ibériques. Au fond de l'Irlande se trouve, près du rivage, l'îlot funéraire d'Atchill; à Pérouse, Passérius[4] a vu un tombeau d'Achille, ainsi appelé d'après une inscription hébraïque, et, en Sicile, le même savant remarqua les débris d'un monument semblable ; au fond

[1] Les livres homériques furent sacrés chez les Ibères, comme la Bible chez les Hébreux.

[2] On y adore généralement le Soleil, le Hélion.

[3] *Schill* en hébreu, *Achill* en ibérique. De même *Lerx*, cèdre, en hébreu, fait *Alerce* en ibérique; *Zeith*, olive, en hébreu, *Azeyte* en ibérique; *Tof*, tambour, en hébreu, *Adufe* en ibérique; etc.

[4] *Picturæ Etruscorum.*

de la Chersonèse de Thrace était, d'après les Grecs, l'urne funéraire d'Achille; aux bouches du Danube se trouvait l'île Leucé[1], où Achille, disait-on, était endormi; sur un promontoire que forme le Borysthène à son embouchure[2], on voyait le sommeil d'Achille, *Schill's droom*, dont les Grecs ont fait *Achilleos Dromos*[3].

Il est évident que ce nom, pour se trouver ainsi répété à d'aussi grandes distances, annonce, dans ces différents pays, une même forme de dogme; or, d'après ce que nous allons voir, non-seulement ce mythisme appartient aux régions ibériques, mais il tire son origine de l'Ibérie elle-même, du pays symbolisé dans le bouclier mystérieux. Parmi les peuples qui attendent le Schill, ceux qui élèvent le plus hautement la voix pour le réveiller de son sommeil s'échappent, parfois, à nous décrire, et même avec exactitude, le pays d'où vient leur croyance. J'en cite un exemple.

Traditions ibériques dans les livres des Hébreux.

S'il est un peuple qui ait dû laisser dans ses livres un souvenir du pays des Ibères, c'est le peuple qui s'est toujours appelé Hébreu; seuls, les Ibères et les Hébreux ont élevé le ton de leur poésie au-dessus de la portée des autres mortels; les uns et les autres attendent un personnage divin[4] qui doit les secourir et le

[1] Racine : *Lijck*, sépulture, momie. *Dict. celt.*

[2] Là habitaient les *Sassones.*

[3] Course d'Achille. — Achille, disaient les Grecs, venait là s'exercer à courir. *Droom*, en celtique, sommeil; *Dromos*, en grec, course.

[4] Achille était fils d'une déesse.

nomment également *Schill ;* ils ont un même fleuve sacré, appelé également Iardan.

Mais si nous pénétrons plus loin dans les traditions des Hébreux, si nous y cherchons quelque description locale, caractéristique, du genre de celles qui font reconnaître un pays, nous y remarquerons sans peine une inspiration évidemment ibérique, des détails qui nous forceront à revenir aux régions chantées par Homère, en un mot, au bouclier d'Achille[1].

Ainsi le Tage, avons-nous dit, est cité dans l'Iliade sous le nom de Iardan ; rappelons le tracé du fleuve sacré des Ibères et nous reconnaîtrons qu'il est également signalé dans les visions des prophètes hébreux.

Le Tage naît à Arcabriga[2], sur une montagne qui est toujours restée en vénération parmi les Juifs[3], les Maures[4], les Arabes[5]. Il coule vers l'occident, traversant, par le milieu, presque toute l'Ibérie. Sur sa route, il rencontre la montagne de Tolède, en face du lieu où se trouve la Porte murée[6] ; il tourne alors vers le midi, en suivant un ravin étroit, profond, fracturé, qui envi-

[1] Homère ne décrit que neuf scènes ibériques dans le bouclier, mais ce bouclier était censé représenter toute l'Ibérie.

[2] De là vient le nom d'Arcadie. *Poés. d'Hom.*, th. VIIIe. *Arca-briga,* montagne de l'Arche.

[3] Là se trouve une célèbre caverne à ossements appelée *Cueva de los Judios.*

[4] Voy. les relations des anciens Maures et des Ibères. *Orig. celt.*, th. VIIIe.

[5] La création de l'homme, décrite dans le Coran, retrace cette montagne. Là est Alborox, ville, et Alborox est le nom de l'âne qui paraît dans cette création.

[6] La *Puerta lodada. Poés. d'Hom.*, th. XIe.

ronne presque entièrement la ville ; échappé de là, il s'épanche plus à l'aise entre ces vastes et antiques vergers fameux en Espagne sous le nom de *Cigarrales de Toledo*[1], et puis il court se jeter à l'Océan où le flux, périodiquement, fait remonter ses eaux dans l'intérieur des terres. Il a son embouchure, ou, pour parler le langage des mystères, son *Gat*[2], dans le Portugal. La partie orientale du fleuve traverse *des landes sablonneuses*[3]; mais, au voisinage de la mer, on voit sur ses rives *la même végétation qu'à Madère et aux Açores*[4], *des orangers, des citronniers qui, lorsque l'hiver se montre dans les autres contrées, recommencent à se parer de nouvelles fleurs*[5]. Les Phéniciens crurent voir, dans le nom du fleuve, le mot *Dag* qui signifie poisson[6], et un grand nombre de fictions orientales sont fondées sur ce mot[7]; Strabon, Martial donnent constamment au fleuve le nom de poissonneux[8].

Ouvrons maintenant les livres des Hébreux, celui d'Ézéchiel, par exemple, et nous y retrouverons, sous une autre forme, la même description ; le prophète se

[1] De temps immémorial, c'est un domaine de l'archevêque.

[2] Aux bords du Gange on appelle encore *Gaut* les endroits du fleuve où les purifications sont valables.

[3] MALTE-BRUN. Liv. 188.

[4] MALTE BRUN. *Ibid.*

[5] MALTE-BRUN. Liv. 190.

[6] Bochart prétend que c'est de ce mot *Dag* que dérive le nom du Tage. Le Tage n'est pas plus poissonneux que les autres fleuves d'Espagne.

[7] La porte orientale de la Jérusalem de Nabuchodonosor s'appelait la porte des *poissons;* c'est par là que le vainqueur entra dans la ville.

[8] Les Celtes firent des légendes sur *Tag*, jour, et les Phéniciens sur *Dag*, poisson.

trouve dans Tolède et, de là, il aperçoit un fleuve qui est le Tage.

« Je fus transporté[1], dit-il, sur la montagne de Solyme[2], où s'élevait comme l'édifice[3] d'une cité inclinée au midi[4]. Alors je vis de grandes eaux qui paraissaient venir du levant, vers la porte orientale, laquelle reste éternellement fermée[5]; arrivées là, elles se dirigèrent à droite, du côté du midi[6]. Loin avant d'arriver à la ville, on peut aisément traverser ce fleuve à pied; en se rapprochant, l'on serait mouillé jusqu'aux genoux; en avançant encore, l'eau dépasserait la hauteur des reins; enfin le torrent devient si profond qu'il serait impossible de le franchir. Après cela, j'aperçus beaucoup d'arbres sur ses deux rives. Le fleuve, vers l'orient, roule des sables; puis, en avançant vers la mer, on voit sur ses bords des arbustes qui sont toujours couverts de feuilles et de fruits. Ses eaux sont poissonneuses, mais, vers Engaddi et Engallim, les poissons que l'on pêche sont en plus grande abondance, du genre de ceux que l'on trouve dans la grande mer. Le fleuve, entré dans l'Océan, en sort, et épanchant ses eaux, il forme des marais destinés aux salines. »

[1] Ezéchiel, ch. XL, v. 2

[2] Neptune, du haut du mont Solyme, aperçut le vaisseau d'Ulysse revenant de l'île de Calypso. *Poés. d'Hom.*, th. XV[e].

[3] Là est aujourd'hui l'Alcazar. On voit à Tolède la plus ancienne schoule du monde; elle date de 537 avant J.-C.; son toit est en cèdre.

[4] Tolède est sur la pente méridionale d'une espèce de presqu'île qui s'avance dans le fleuve.

[5] Ezéchiel, ch. XLIII, v. 2, et XLIV, v. 2.

[6] Ezéchiel, ch. XLVII, v. 1. — Tout ce qui suit est du chapitre XLVII.

Il ne viendra, je pense, jamais à l'esprit de personne qu'il soit ici question du Jourdain[1] et de Jérusalem. Le Jourdain coule du nord au midi; bien loin de tourner autour de Jérusalem, il passe à six lieues de cette ville; une fois entré dans son lac, il n'en sort plus.

Pour montrer, du reste, que ce passage du prophète n'est pas une citation de surprise, nous ferons remarquer que les traditions ibériques ont pénétré bien au delà de la Palestine, et que ce même Tage est connu de tous les peuples, soit par son nom, soit par des détails qui le rappellent.

Aux dernières limites de l'Asie est le Japon[2]; j'y trouve ce fleuve décrit. Nous savons par Trogue-Pompée[3] qu'il y eut autrefois en Espagne un personnage fameux appelé Habis, lequel, ayant été exposé à sa naissance[4], fut miraculeusement sauvé et donna des lois aux Ibères; cet être mystérieux est adoré chez les Japonais, qui le nomment *Iebis ;* il est le patron des navigateurs; on le représente assis contre un rocher[5], tenant d'une main un hameçon et, de l'autre, le poisson

[1] Le nom indigène du Jourdain est Schériat-el-kébir.

[2] On trouve, dans les anciens livres japonais, des souvenirs hébraïques, comme l'histoire du soleil arrêté pour compléter une victoire; on y trouve aussi des souvenirs ibériques, par exemple, le Taureau de Méaco, qui rappelle les Taureaux de *Miacum*, ville célèbre de l'Espagne ancienne et qui, peut-être, est Guisando. *Orig. celt.*, th. VI[e].

[3] TROGUE-POMPÉE, XLIV, 4.

[4] C'est l'histoire de don Pelayo, exposé sur le Tage à Tolède; le coffre dans lequel il fut mis s'arrêta près d'Alcantara; on le montre encore dans l'église de cette ville.

[5] C'est l'image de l'Ibérie, également assise contre un rocher.

appelé *Tay*. C'est exactement ce que nous avons dit de Tolède[1] et du Tage.

Aux extrémités de l'Afrique civilisée est un pays appelé le *Habesch*[2], c'est-à-dire le pays de *Habis*. Comme au Japon, tout y est ibérique. On y a trouvé récemment un monument fameux dans l'antiquité biblique[3], mais dont personne n'avait jamais vu de trace; c'est le livre d'Énoch[4]. J'y remarque la description d'un fleuve qui ne peut être que le Tage; c'est sa source, sa direction occidentale, son embouchure dans l'Océan, son voisinage du pays où Homère place le *Vento rodeiro*[5] , c'est-à-dire les quatre vents qui tournent avec le soleil.

Voici comment parle Énoch[6]:

« Les esprits me conduisirent sur un lieu élevé, sur une montagne dont le sommet s'élançait dans les cieux.

Puis, je me trouvai auprès d'une eau jaillissante; c'était comme une rivière de feu qui coulait vers le soleil couchant[7], et se jetait dans la grande mer occidentale.

Je vis les grands fleuves et j'arrivai bientôt au milieu des noires ténèbres.

[1] Iebis est le Neptune japonais; on se rappelle que Neptune, du haut de la montagne de Tolède, aperçut la flotte d'Ulysse dans l'Océan.

[2] L'Abyssinie. Abyssin est le même mot que Jébuséen, dans la Bible.

[3] Cité dans l'apôtre saint Jude.

[4] Rapporté d'Abyssinie par Bruce.

[5] *Poés. d'Hom.*, th. XVe.

[6] Traduction de De Sacy.

[7] Le Tage, en naissant, s'appelle Guad-i-Ela, fleuve du Soleil.

Puis, j'arrivai au réservoir de tous les vents.

J'y vis les quatre vents qui soutiennent la terre et le firmament du ciel.

J'y vis les vents qui font tourner le ciel et qui entraînent dans leurs orbites le soleil et les étoiles. »

Je demande quel fleuve se trouve désigné dans cette description, si ce n'est le Tage; et les poëtes hébreux, en décrivant son cours, en se ressouvenant de l'Ibérie, sont donc en pleine harmonie avec les traditions des plus anciens peuples de l'Orient.

On voit ainsi qu'il y a, dans ce bouclier d'Achille, des mystères que la science est bien loin de soupçonner, et que, pour interpréter Homère et la Bible, il faut d'autres ressources que les simples procédés de la philologie.

DIX-HUITIÈME THÈSE.

APPENDICE FINAL.

Les deux monuments les plus étranges qui nous soient venus des siècles passés sont le livre d'Homère et la Bible; mais se trouvant rangés, confondus parmi nos autres ouvrages, nous ne remarquons rien qui les en distingue; c'est pourquoi nous leur appliquons nos règles habituelles de critique, sans considérer qu'ayant été conçus dans une époque bien antérieure à nos autres livres et même à toutes nos histoires écrites, c'est dans les mœurs de cette époque idéale qu'il faut en chercher le sens; cet âge primitif a seul le secret de ces antiques monuments, et la génération qui les a créés, qui leur a prêté son esprit et son langage appartient visiblement à un monde qui n'est point celui que nous connaissons; aussi tout est à l'aventure dans les détails que l'on nous donne sur ces deux ouvrages.

Au sujet d'Homère, par exemple, les Grecs, comme nous l'avons vu, ont toujours pris un pays pour l'autre, appliquant à un lac des descriptions faites pour un Océan, et nos interprètes n'ont jamais remarqué la méprise; tandis que les uns s'épuisent en efforts inutiles pour ajuster les descriptions du poëme à une nature qui

s'y refuse, d'autres admirent naïvement l'exactitude du poëte, sa science géographique, sa connaissance profonde du Péloponnèse qu'il n'a jamais connu, de l'Égypte dont il n'a jamais parlé. Une seconde observation, c'est qu'au temps des Grecs on n'avait plus l'intelligence des mystères anciens; on en observait machinalement les pratiques, on en sculptait habilement les figures, mais sans y rien comprendre; c'était un amas de symboles dont on avait depuis longtemps perdu la signification; comment les Grecs auraient-ils pu interpréter l'œuvre du poëte, le livre des mystères? Achille, par exemple, porte sur son bouclier des scènes de noces, de danses, de gaîté folle, toutes images fort étrangères au fracas des armes; ce ne sont certainement pas les Grecs qui nous expliqueront cette singularité; ils connaissaient à peine l'Ibérie; ils connaissaient encore moins le mystère qui donnait à un inoffensif bouclier sa miraculeuse vertu.

Tels sont les deux écueils qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ont arrêté tous les efforts de la science : on a cherché Homère dans le pays où il n'était pas; on a voulu interpréter ses poëmes sans connaître le mystère qui les explique.

Mais, avons-nous dit, le livre d'Homère et celui des Hébreux sont sortis d'une même pensée; se séparant[1] dès le berceau, ils prirent une route différente chacun selon sa tendance, mais laissant toujours voir des marques réciproques de parenté primitive; il était donc

[1] Bien avant qu'ils ne fussent réduits en texte.

naturel que ces deux ouvrages eussent la même destinée; et en effet, la Bible aussi est entièrement abandonnée aux interprètes, qui jusqu'à ce jour n'ont réussi ni à l'expliquer, ni à la comprendre; et les deux points d'arrêt signalés plus haut, dans la question homérique, retrouvent ici toute leur application et y causent le même désordre.

En premier lieu, connaissons-nous bien les pays où se passent les événements de la Bible?

Par exemple, les Hébreux, après avoir longtemps erré, arrivent enfin dans un pays de délices où coulent le lait et le miel, où l'on trouve en abondance l'or et l'argent, où croissent l'olivier, l'amandier, le grenadier[1]; or, quoi qu'en disent les interprètes, l'auteur d'un pareil tableau ne peut pas avoir voulu décrire le pays de Jérusalem, où, comme nous le savons, tout est hâlé, sablonneux, sans un filet d'eau qui désaltère le sol, sans un brin de verdure qui surprenne la vue. Par un autre exemple, Dieu, disent les prophètes, suscitera des profondeurs de l'Aquilon[2] un redoutable conquérant qui dévastera la ville sainte. Cette déclaration est formelle; c'est bien du Nord que doit venir le destructeur de Jérusalem. Comment les interprètes le font-ils venir de l'Orient? Comment Bossuet ose-t-il écrire[3] : *Dieu suscite en Orient un roi plus superbe que tous ceux qui avaient paru jusqu'alors; c'est Nabuchodonosor, roi de Babylone?* Ce sont là, il est vrai, des ques-

[1] *Deutér.*, ch. VIII.
[2] JÉRÉM., I, 14 et passim.
[3] *Disc. sur l'hist. univ.* 2e partie.

tions qui peuvent paraître inoffensives; mais ces méprises entrent quelquefois plus avant dans le vif des croyances bibliques. Ainsi il est annoncé[1] que l'attendu des nations, le *Schill*, comme dit l'hébreu, doit venir de l'Orient; or, pour prétendre que ce Messie a paru en Judée, il faut admettre que le prophète qui a fait la prédiction se trouvait dans des régions à l'occident de la Judée. Quelles sont ces régions? Je le répète donc, malgré tant de volumes publiés sur cette matière, malgré les assertions philologiques de Bochart[2], nous sommes toujours sans renseignements sur les contrées décrites dans les livres des Hébreux.

En second lieu, connaissons-nous bien le mystère de la Bible, l'idée qui en a déterminé l'ensemble?

La Bible, d'après l'enseignement courant, n'est qu'une histoire comme celles qui s'écrivent tous les jours, comme celle de Tite-Live, de Plutarque, d'Hérodote, avec un peu plus de prodiges qu'on n'en trouve dans ces auteurs; c'est une simple chronique. Les interprètes, en profanant ainsi un livre primitivement fait pour les mystères, en fondant tout un dogmatisme sur leur ignorance personnelle, ont jeté la Bible dans une route qui n'est point la sienne, l'ont mise en pleine contradiction avec les découvertes positives des temps modernes et se voient chaque jour forcés de faire un pas en arrière, accusant tantôt l'injustice de la science, tantôt les interpolations qui se sont glissées dans le texte et l'ont dénaturé.

[1] BARUCH, ch. IV; ZACHARIE, ch. III.

[2] *Chanaan.*

Mais les choses ne sont pas ainsi; la Bible *primitive* est le livre mystique des Hébreux; c'est une autre forme de l'Odyssée; les deux textes se suivent parallèlement; ils commencent et finissent ensemble[1], offrant sur les mêmes mots les mêmes développements; où l'un, par exemple, me parle de Nestor, l'autre écrit Nachor; mais je vois bien à l'identité de leurs actes que ces deux noms, fort ressemblants, n'en font qu'un et se rapportent à un seul personnage. Par un autre exemple, les interprètes[2] nous disent, croyant comprendre la Bible, que Dieu créa le monde *matériel* en six jours; que le premier jour il fit la lumière et que le quatrième jour, seulement, il fit le soleil; doctrine inconciliable avec la science aujourd'hui admise par les interprètes eux-mêmes, mais qui a son explication dans les mystères homériques. L'Odyssée, dans le passage correspondant, parle aussi d'une création; on y distingue six périodes qui se suivent comme dans la Genèse et se terminent également par le commandement du repos; les mêmes faits y sont mentionnés dans le même ordre, de sorte que l'on voit à la première période la lumière et à la quatrième le soleil. Ce synoptisme des deux livres est toute une révélation, et, mieux que les subtilités des philologues et les vains secours de la science moderne, nous aidera à pénétrer dans ces

[1] Le parallélisme de l'Odyssée avec le commencement de la Bible part du chapitre X^e, vers 135; l'ordre est quelquefois interverti.

[2] Je ne confonds point avec ces interprètes saint Augustin qui (*De Civitate Dei*) ne voit dans les six jours de la création qu'un développement mystique en six périodes.

antiques mystères et à faire un pas de plus vers l'éternelle vérité.

Quant à l'Iliade, on comprend qu'il ne saurait en être ici question ; la Bible annonce bien le *Schill*, mais ne le fait point renaître ; l'Iliade au contraire est tout entière fondée sur la renaissance d'*Achille* et le triomphe qu'il procura aux siens par son signe de victoire ; ce livre, qui ne vient qu'après l'Odyssée, est plutôt comme l'évangile des mystères ibériques.

On peut déjà voir par les insinuations précédentes que, comme nous l'avons dit d'Homère, tout est à refaire dans l'étude de la Bible et que l'on commencera véritablement à connaître cet antique monument des peuples civilisés, quand on aura ramené la question sur son véritable terrain, en déterminant le lieu où se passent les événements qu'elle décrit, en pénétrant le mystère dont elle s'est inspirée.

Ces questions sont graves ; nous ferons donc ici une halte avant de nous engager dans cette voie nouvelle.

FIN.

TABLE SYNTHÉTIQUE

TABLE SYNTHÉTIQUE.

La question des origines, traitée par Théophile Cailleux, comprend les trois volumes qui suivent :

ORIGINE CELTIQUE
DE LA
CIVILISATION DE TOUS LES PEUPLES

POÉSIES D'HOMÈRE
FAITES EN IBÉRIE ET DÉCRIVANT
NON LA MÉDITERRANÉE, MAIS
L'ATLANTIQUE

PAYS ATLANTIQUES
DÉCRITS PAR HOMÈRE

Le sommaire suivant retrace dans un même tableau la série des matières que contiennent ces trois ouvrages :

PREMIER VOLUME.

1re THÈSE. — Des peuples celtiques.

Formation de la race celtique.

2e THÈSE. — Ancienne célébrité des Celtes.

Temps modernes : Les Celtes s'assurent la domination du globe.

Moyen âge : Les Celtes rétablissent leur supériorité sur les races latines.

Temps anciens : L'importance des Celtes remonte à l'antiquité la plus reculée.

3e THÈSE. — Supériorité de la race celtique.

En divisant le genre humain en quatre classes graduées, on trouve que la race celtique forme la première.

4e THÈSE. — Civilisation celtique.

La race celtique réunit seule les trois principaux caractères de la haute civilisation.

5e THÈSE. — Phocéens de Marseille.

Il existait, dans les deux mondes, un vaste système de navigation fluviale; Marseille se rattachait à ce système. Cette ville, avant les Romains, était une commune. Elle n'a point été fondée par des Orientaux; les villes phocéennes de l'Orient, au contraire, sont ses colonies.

6e THÈSE. — Phéniciens.

Les Phéniciens célèbres dans les anciennes traditions ne sont point ceux d'Asie; ils avaient leur centre de colonisation aux îles Baléares, et pour capitale Palma, en grec, *Phénice.* C'est autour de ces îles qu'on voit leurs principaux établissements de commerce; c'est de là qu'ils partaient pour aller chercher au loin la pourpre dont on n'a jamais vu de traces sur la côte asiatique; c'est dans ces seules régions occidentales que l'on a trouvé des inscriptions phéniciennes.

7e THESE. — GRECS ET ROMAINS.

Des races latines : La domination de la race latine dans nos contrées n'est qu'un incident; après la retraite des Romains, les Celtes reprirent leurs anciennes institutions. Les sciences, les arts, que nous y avons ajoutés dans ces derniers siècles, n'ont pas été inventés par les Grecs; ces peuples les ont tirés des régions occidentales.

8e THÈSE. — ARABES D'ESPAGNE.

Les Arabes, conquérants de l'Espagne, ont tiré de ce pays toute leur civilisation.

Chiffres arabes : Nos chiffres ne viennent point des Arabes.

Lames damassées : Les anciens Ibères avaient des lames damassées.

Agriculture : Les Ibères, au temps des Romains, avaient perfectionné tous les genres de culture.

Architecture : Les plus beaux édifices de l'antiquité étaient en Espagne.

Poésie : Les plus anciennes poésies sont celles des Ibères.

9e THÈSE. — SCANDINAVIE ET IBÉRIE.

Étendue de la race celtique.

Scaldes du Nord : Les Scaldes du Nord viennent de l'île Scaldia, en Zélande, et tirent de là toute leur mythologie.

Celtes d'Espagne : Les Celtes possédaient, en Espagne, les mines, les ports et surtout le pays de Gadès; Hercule, la principale divinité de cette ville, est une image de l'Escaut, figurant la lutte éternelle du fleuve contre le flux.

10e THÈSE. — Mystères de Thrace.

Les Celtes ont colonisé la Thrace et ils y ont établi leurs mystères.

Origine des mystères : Les mystères furent primitivement pratiqués dans l'île Scaldia aux bouches du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut; loin de l'Océan, on eut recours à des figures consacrées, retraçant ces trois fleuves, leurs sept embouchures, leurs flux et reflux; toutes les religions dérivent de ces figures. Baptême. Oracles. Pontificat. Anciens Corybantes, aujourd'hui Bohémiens.

Mystères de Thrace : Les mystères de Bacchus et d'Orphée sont une figure de la Meuse, que l'on appelle aussi Hélion.

Populations modernes de Thrace : Les Serves vénèrent toujours le Hélion, qu'ils appellent Saint-Élie.

11e THÈSE. — Chaldéens.

Celtes et Chaldéens sont un même nom.

Celto-Galates : Les Galates, Gaulois d'origine, adoraient Cybèle, qui était une figure du Hélion.

Des mythes orientaux : Toutes les divinités de l'Orient sont une image des trois fleuves primitifs; la lune qui les accompagne désigne le flux. Explication celtique de la légende de Romulus. Explication celtique de la mythologie égyptienne.

Celtes de l'Asie centrale : Dans l'Asie centrale et dans la région des fleuves celtiques, les noms des lieux sont les mêmes.

Babylone : Origine celtique de cette ville et explication des mystères de Mithra.

Ruines de l'Asie centrale : Tout dans ces ruines atteste une origine occidentale.

Inscriptions cunéiformes : Origine occidentale de l'écriture et spécialement de l'écriture cunéiforme ; les faits retracés dans les inscriptions cunéiformes sont des souvenirs du pays des Celtes.

Des mystères chaldéens : Les mystères des Chaldéens ne sont autres que ceux des Celtes.

Appendice : La Babylone de la Bible n'a aucun rapport avec la ville du même nom en Asie.

12e THÈSE. — CELTES EN OCÉANIE.

Mythologie des peuples de l'extrême Orient et surtout de l'Inde ; leurs dieux, leurs symboles, leurs traditions sont d'origine atlantique.

Les Celtes en Océanie : Double route des Celtes vers l'orient ; les uns, sous le nom de Belges, pénètrent jusqu'en Chine où ils portent le culte de Diane ; les autres, plus au sud, sèment sur toute leur route la croyance en une divinité à triple forme et s'avancent jusqu'au fond de l'Océanie.

13e THÈSE. — PHILOLOGIE.

Les antiquités primitives ne se trouvent qu'au pays des Celtes. Application à la philologie.

Généralités : Les langues se composent d'une double série de mots ; les uns viennent de la nature, les autres des mystères.

Noms de nombre : On retrouve les mêmes noms de nombre jusqu'au fond de l'Orient ; ils dérivent des mystères et de la langue des Celtes.

Langage : Les hommes des mystères furent les premiers qui surent parler ; les mots de notre langage, aujourd'hui profanes, furent primitivement mystiques.

Exemples : Application de ce qui précède aux mots Lady, Cause, Pape, Charbon et autres.

14e THÈSE. — Géologie.

L'homme le plus ancien et la civilisation la plus ancienne sont dans nos contrées.

L'homme préhistorique : Dans les mystères préhistoriques, double classe de morts, double classe de monuments. Les barbares n'avaient point de tombeaux.

Sépulcres antiques : Explication de tous les emblèmes funéraires.

Théorie sur les ossements des cavernes : L'homme, dans sa grotte funéraire, était accompagné d'animaux nobles. Explication de ce phénomène ; florales ; résurrection ; *Schill.*

Des haches en silex : C'est par ces haches que les Celtes ont inauguré la domination qu'ils exercent encore aujourd'hui sur le globe.

Appendice sur les cimetières : Quatre phases successives dans l'histoire des cimetières.

15e THÈSE. — Ethnographie.

Les Celtes, aux anciens harems, ont substitué les mœurs conjugales.

Transformation de la société celtique : État primitif; royauté ; droit primitial ; abus ; résistance organisée dans l'île Scaldia ; affranchissement. Histoire et incendie des cités lacustres. Un mot sur Berlin et le Brandebourg.

Résultats historiques : Par suite des événements qui précèdent, l'histoire, à son origine, ne parle que de tyrans et d'affranchis.

Peuples modernes : Origine de tous les peuples modernes, d'après les théories précédentes. Tours rondes d'Irlande.

Appendice sur les mœurs modernes : Nos mœurs se composent de tous les débris des transformations énoncées

plus haut. Étrennes, aînesse, fiançailles judaïques, souvenirs divers du droit de prémices.

16e THÈSE. — TECHNOLOGIE.

C'est dans le pays des Celtes que l'on rencontre les plus anciennes marques de l'industrie de l'homme.

Cités lacustres : Dans les ruines des cités lacustres, on trouve déjà un progrès remarquable. Culture variée ; métallurgie ; dentelles avec broderies ; arts de tous genres.

Iles Cassitérides : A une époque plus récente, l'étain du Cornouailles et le souvenir des monuments druidiques rendaient célèbres, en Orient, les îles Cassitérides, c'est-à-dire Britanniques.

Période historique : Les arts industriels sont passés des Celtes chez tous les peuples, même chez les Grecs.

Appendice sur le luxe des Celtes : Les écrivains latins sont pleins de détails sur les arts de luxe chez les Gaulois.

17e THÈSE. — HÉBREUX, GRECS, ARYAS.

Les Celtes cherchent partout l'origine de la civilisation, ignorant qu'elle est née dans leur pays.

Système biblique : La civilisation ne vient point des Hébreux.

Système grec : La civilisation ne vient point des Grecs.

Système aryen : La civilisation ne vient point des Aryas.

18e THÈSE. — RÈGLE DE DISCUSSION.

Druide signifie discipliné. Les Druides, sous le nom d'Éthiopiens, de *Pœni,* de Boudhistes, de Piaches, ou sous d'autres noms, ont civilisé l'homme et ont propagé cette civilisation dans le monde entier.

Propagation du druidisme en Asie : Les Boudhistes vien-

nent plutôt des régions bretonnes et les Brames, des régions ibériques. Christianisme préhistorique en Orient.

De la certitude en matière ethnographique : Pour juger d'où vient un peuple, il ne faut point s'appuyer sur des éléments variables, comme les arts, les langues, mais sur des éléments fixes, les phénomènes naturels, les vastes constructions, les lois astronomiques.

Exemples : En suivant la règle précédente, en s'appuyant, par exemple, sur les zodiaques, les points cardinaux, les figures sacrées des temples, on prouve irréfutablement que les peuples orientaux, Perses, Chinois, Indous, Égyptiens sont originaires des régions celtiques.

19e THÈSE. — Origine des Aryas.

Les Indous ont les mêmes traditions que les Phrygiens; or, Phrygiens et Galates, adorateurs de Cybèle, sont originaires des Gaules.

Relations de l'Inde avec les régions pyrénéennes : Les Indous, partis des régions pyrénéennes, ont retracé, dans leurs Puranas, toutes les légendes de la Garonne et de l'Èbre, et ils adorent toujours ces deux fleuves.

20e THÈSE. — Phéniciens en Amérique.

Tout montre que des relations ont existé entre les anciens Celtes et les peuples de l'Amérique.

Distinction des deux Indes : Tout ce que l'on dit traditionnellement de l'Inde, de ses merveilles, de ses riches produits, doit être entendu de l'Inde occidentale.

Les Phéniciens en Amérique : Les Phéniciens tiraient leurs richesses de l'Amérique; au voisinage des mines, on retrouve les ruines de leurs constructions et de nombreuses villes portant des noms carthaginois.

Traditions phéniciennes en Amérique : Les dieux, les

symboles, les traditions des peuples qui environnent les îles Baléares se retrouvent en Amérique. Flottes de Salomon; reine de Saba; voyage en Tharsis; peintures bibliques à Palenqué.

21e THÈSE. — Navigation phénicienne.

Les Phéniciens, pour arriver à l'autre continent, traversaient l'Atlantique, laissant, sur les îles de leur passage, des inscriptions que les modernes ont retrouvées. Question de boussole.

22e THÈSE. — Traditions américaines.

Les Phéniciens, arrivant dans l'autre continent, y trouvèrent une population primitive qui était venue là par le nord de l'Atlantique; ils lui empruntèrent des traditions qu'ils firent passer dans l'ancien monde.

Traditions américaines en Europe : Légende du rocher entr'ouvert pour l'écoulement d'un fleuve. Légende des pommes d'or. Autres légendes.

Traditions américaines en Asie : Les traditions, rapportées par Bérose, Sanchoniaton, n'ont d'application qu'en Amérique; il en est de même de plusieurs légendes contées en Chine, au Japon, à Cachemyr.

Appendice sur l'Indoustan : Les Phéniciens, qui allaient pêcher les perles de Ceylan, répandirent, dans cette région de l'Inde, des traditions américaines concernant surtout le royaume merveilleux de Culhuacan, que l'on appela vulgairement Golconde.

23e THÈSE. — Orientalisme.

L'hypothèse d'une colonie qui serait venue d'Orient pour nous civiliser est une invention des modernes.

Question des langues : On a trouvé de la ressemblance entre nos langues et celles de l'Asie, mais on n'a jamais su prouver que c'est d'Asie qu'elles sont originaires. Pictet; Bopp et autres.

Question des cultes : Il y a dans le monde entier un fonds de religion qui est le même; mais rien, jusqu'ici, ne démontre que le berceau de cette religion soit en Asie.

24e THÈSE. — HOMÈRE.

Il est une considération nouvelle qui tranche nettement la question des origines, c'est qu'Homère ne nous est point venu d'Orient, et que, dans ses deux poëmes, il décrit uniquement l'océan Atlantique et la civilisation indigène de nos extrêmes aïeux.

DEUXIÈME VOLUME.

1re THÈSE. — GÉNÉRALITÉS.

Les peuples de la Méditerranée ne connaissaient d'Homère que le nom.

Homère d'après l'enseignement classique : Les Grecs, ne sachant point quels sont les lieux que le poëte a décrits, ont imaginé dans les mers de leur voisinage un système d'emplacement purement arbitraire.

2e THÈSE. — ÉTUDES HISTORIQUES.

Hérodote, le plus ancien historien de la Grèce, ne sait rien, ni sur la guerre de Troie, ni sur Homère. Les écrivains qui lui ont succédé jusqu'à nos jours sont tous dans la même ignorance.

3e THÈSE. — Troie.

Du rivage atlantique jusqu'en Corée, on trouve un grand nombre de villes qui portent le nom de Troie et qui ont des traditions homériques.

Difficultés sur la position de Troie en Asie : Les noms propres, donnés par Homère, sont inconnus aux Asiatiques et, au contraire, se trouvent plus nombreux à mesure que l'on se rapproche des rivages occidentaux.

La position de Troie, en Asie, est en contradiction avec le texte d'Homère : D'après l'Iliade, Troie est au voisinage de l'Océan ; elle est entre deux mers, l'une plus rapprochée à l'orient, l'autre plus éloignée à l'occident ; elle est au confluent de deux grands fleuves ; elle est située auprès d'un large golfe. L'emplacement asiatique de Troie ne remplit aucune de ces conditions.

4e THÈSE. — Ithaque.

Ulysse, revenant de Troie, aborde à différents pays.

Erreurs des anciens et des modernes sur les lieux visités par Ulysse : Aucun des lieux où l'on prétend qu'Ulysse aborda dans la Méditerranée ne répond à la description du poëte.

Ithaque : Ithaque, dans Homère, n'est pas une île.

5e THÈSE. — Méditerranée.

Plusieurs légendes homériques sont inconciliables avec la mer Méditerranée.

Légende d'Éole : Un vaisseau, poussé par le zéphyre, doit aller, de l'île d'Éole à Ithaque en ligne droite ; or, dans la Méditerranée, l'Italie se trouve entre ces deux pays.

Légende de Calypso : L'île de Calypso est au sein d'une mer sans limite; position introuvable dans la Méditerranée.

Voyages des dieux : Les voyages des dieux, si on les suppose dans la Méditerranée, se font ridiculement en zigzag.

Légende de Télémaque : Télémaque, se rendant à Pylos, est poussé par le zéphyre; or, dans la Méditerranée, Pylos est placée au sud d'Ithaque.

De l'île de Pharos et du fleuve Ægyptus : Ménélas pénètre dans l'embouchure du fleuve Ægyptus, conduit par le flux; ce fleuve est donc océanique.

6e THÈSE. — FLUX OCÉANIQUE.

La marée, le flux, le mascaret.

Du flux et du reflux dans les mystères anciens : Les mots des mystères purificateurs, chez les anciens, sont tous pris du flux et du reflux; il en est de même des termes homériques qui signifient Balancement. Serment du Styx.

Homère, dans ses deux poëmes, n'a jamais décrit que l'Océan : Troie, Ithaque, tous les lieux que visita Ulysse sont sur des rivages baignés par le flux et le reflux. Exemple détaillé du fleuve des Phéaciens.

7e THÈSE. — RÉGIONS ATLANTIQUES.

Erreur des modernes sur l'importance des Grecs.

Homérites et Grecs : La science a toujours été le privilége exclusif des Celtes. Ignorance des Athéniens.

Les poëmes d'Homère sont faits pour les pays celtiques : Homère décrit des produits naturels, des traditions, des monuments qui se rencontrent uniquement dans les régions occidentales. Art gothique; cérémonie du gui; tumulus.

8e THÈSE. — LANGUE GRECQUE.

Dissertation sur les langues mortes et les langues vivantes. Application au dialecte homérique.

Langue grecque en Occident : Trois langues étaient parlées dans la Méditerranée; elles se confondaient par leurs racines, mais on voit, par les racines mêmes, que ces langues, spécialement celle des Grecs, se sont formées aux bords atlantiques et ont été parlées primitivement par les Celtes.

Quelques exemples particuliers : On trouve, sur les mystères purificateurs de la Grèce, qu'ils ont existé d'abord aux bouches du Hélion, du Bœtis, de l'Ana, du Tage. Mystères d'Athènes, de Sparte.

9e THÈSE. — PATRIE D'HOMÈRE.

Troie était au nord dans un pays glacé; Ithaque était au sud dans un pays chaud.

Patrie d'Homère : La patrie d'Homère est l'Andalousie.

Origine du nom d'Homère : La société primitive s'étant formée de ligues, d'associations religieuses, le nom d'Homère dérive d'un mot phénicien qui signifie Lien.

10e THÈSE. — TRADITIONS HOMÉRIQUES.

Les traditions homériques, d'origine phénicienne, se retrouvent dans tous les pays où les Phéniciens ont pénétré.

Homère dans l'Inde orientale : Les poëmes sanscrits ne se composent que de légendes homériques, considérablement développées.

Homère dans l'Inde occidentale : Les légendes d'Homère, fortement altérées, se retrouvent dans toute l'Amérique; elles y sont accompagnées de détails qui retracent nettement le pays de Gadès.

11e THÈSE. — QUESTIONS DIVERSES.

Origine des légendes dont se compose la mythologie en général.

Les légendes d'Homère procèdent de la langue celtique : Ces légendes sont bâties sur des mots à plusieurs sens; elles s'expliquent, dans l'Iliade, par la langue saxonne et, dans l'Odyssée, par la langue phénicienne.

Distinction des fables grecques et des fables homériques : Les légendes des Hellènes, contrairement à celles d'Homère, sont bâties sur des mots grecs. Origine de la tragédie; Hippolyte.

De l'écriture aux temps homériques : Évandre, Cadmus, qui ont fait connaître l'écriture aux Latins et aux Grecs, étaient des Ibères.

Papyrus : Détails sur le papyrus de Sicile, la sépia des Baléares et la plume du Tage.

12e THÈSE. — RECHERCHES SUR L'ILIADE.

Troie, devant se trouver entre deux mers fluctuantes, était par conséquent en Bretagne.

Relations de Troie avec la Bretagne ancienne : Les légendes troyennes se trouvent répandues partout, mais toujours avec des détails qui rappellent la Bretagne; par exemple, dans la Scandinavie, le Brutium, l'extrême Orient.

Traditions bretonnes dans les contrées lointaines : Exemples tirés du Télescope, de la boussole, des institutions cassitérides.

Civilisation de la Bretagne ancienne : La philosophie eut pour premiers maîtres les Druides de Bretagne; elle se répandit dans la grande Grèce et jusqu'en Chine; ce qui explique la ressemblance complète qui existe entre les écoles de Confucius et de Pythagore. Platon; Aristote.

La Bretagne d'après l'Iliade : L'Iliade, étudiée en détail, nous retrace toute la Bretagne.

13e THÈSE. — ILIADE.

La guerre troyenne, de temps immémorial, est connue en Bretagne sous le nom de guerre des Asches et des Ecks.

Emplacement de Troie, d'après les anciens mystères : Troie se trouvait au confluent du Cam et de l'Ouse; les souvenirs de sa destruction se remarquent encore en Bretagne. Ordre du Chardon; saint André; saint Dunstan.

Emplacement de Troie d'après le texte d'Homère : L'Iliade nous donne la topographie complète de la région du Cam.

Emplacement de Troie d'après les rapports de cette ville avec le reste de la contrée : Golfe du Humber; île de Man; monuments du Cornouailles; abbaye de Westminster.

Emplacement de Troie d'après les traditions des peuples : On trouve une mention du Cam chez les Piaches, les Italiens, les Crétois, les Égyptiens et surtout les Boudhistes.

Emplacement de Troie d'après les découvertes modernes : Une des nombreuses villes portant le nom de Troie était en Asie Mineure; ses ruines, explorées de nos jours, prouvent que la ville homérique se trouvait en Bretagne, au confluent du Cam et de l'Ouse.

Appendice : Les noms homériques de la guerre de Troie sont toujours restés dans les traditions occidentales.

14e THÈSE. — RECHERCHES SUR L'ODYSSÉE.

La civilisation s'est formée et propagée sous l'influence des ordres réguliers.

De la vie druidique : La vie druidique n'a pas sensiblement varié depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre siècle; on y trouve toujours les épreuves, le noviciat, l'initiation, les trois vœux. Tableau du monde druidique.

De la vie druidique dans l'Odyssée : L'Odyssée nous présente la vie d'Ulysse sous trois phases successives : Premièrement il est barbare et ne commet que de vulgaires brigandages; puis vient sa transformation faite par l'Église, que le poëte appelle Circé; dès lors, uni à la divinité, il triomphe de tous les obstacles, retourne dans son domaine, disperse ses ennemis et rentre en possession de son royaume.

15e THÈSE. — Odyssée.

Les mystères de la vie d'Ulysse sont retracés dans Homère sous une forme narrative.

Premières aventures d'Ulysse : L'Odyssée nous présente d'abord Ulysse se livrant à des actes de brigandage. Légende des Ciconiens, des Lotophages, des Cyclopes, d'Éole, des Læstrygons.

Initiation d'Ulysse : L'Odyssée nous présente ensuite Ulysse devenant, par l'initiation, enfant de l'Église et exerçant, à ce titre, les trois vœux de religion. Légende de Circé; légendes des Sirènes, de Charybde, de Calypso.

Renaissance d'Ulysse : L'Odyssée nous présente enfin Ulysse sortant de l'île de Calypso, c'est-à-dire renaissant, puis recevant le baptême océanique et reparaissant en habit de moine mendiant dans sa patrie. Légende des Phéaciens. Ithaque.

16e THÈSE. — Systèmes modernes.

Depuis un siècle, tout le travail de la science se porte vers la recherche de nos origines.

Faux systèmes des modernes en matière ethnographique : L'origine de la civilisation est la question dont on s'est le plus occupé dans ces derniers temps; les orientalistes l'ont cherchée d'un côté, les américanistes de l'autre; mais, en

lisant avec soin les poëmes d'Homère, on voit qu'il y eut entre l'Orient et l'Amérique un peuple savant et navigateur qui porta à ces deux régions extrêmes les éléments d'une même civilisation.

17e THÈSE. — Civilisation.

C'est dans le pays des Celtes que se trouve la plus ancienne et la plus haute civilisation.

Ancienne civilisation des Celtes : Toute la civilisation des Grecs vient des Homérites de l'Ibérie et des Pythagoriciens du Brutium.

Haute civilisation des anciens Celtes : On trouve dans Homère l'industrie et les arts poussés à une perfection dont n'approchèrent ni les Grecs, ni les Romains.

Transition : Des deux poëmes homériques l'Odyssée est le plus important; un volume entier est nécessaire pour en exposer les détails.

TROISIÈME VOLUME.

1re THÈSE. — Généralités.

Les pays occidentaux, décrits dans l'Odyssée, ont conservé jusqu'à nos jours les traditions homériques.

2e THÈSE. — Ciconiens.

Ulysse, partant du golfe de Wash, après la ruine de Troie, arrive d'abord chez les Ciconiens.

Le pays des Ciconiens est l'Armorique.

Traditions armoricaines retrouvées dans les pays lointains.

3e THÈSE. — Lotophages, Cyclopes, Éole.

Ulysse parcourt les archipels de l'Atlantique.
Ile des Lotophages.
Ile des Cyclopes.
Ile d'Éole.

4e THÈSE. — Læstrygons.

Ulysse arrive au port des Læstrygons.
Le port des Læstrygons est la Havane.[1]
Double civilisation américaine confirmée par Homère : Civilisation saxonne; civilisation phénicienne.

5e THÈSE. — Ile de Circé.

Ulysse arrive dans l'île de Circé.
Antiquités celtiques : Nombres 3 et 7.
Fleuves celtiques : Rhin, Meuse, Escaut.
Hélion : Homère appelle la Meuse *Hélios.*

6e THÈSE. — Mystères de Circé.

En celtique, *Kirke* signifie Église, et ce mot désigne l'origine du mysticisme.
La Meuse et l'île Scaldia.
L'Escaut et l'île Walchéren : Achéron.

7e THÈSE. — Empire de Circé.

Le centre de l'empire de Circé était en Zélande, et cet empire, dans l'antiquité préhistorique, s'est étendu par toute la terre.
Traditions zélandaises chez les différents peuples.
Traditions zélandaises dans Homère.

8ᵉ THÈSE. — Sirènes.

Ulysse arrive chez les Sirènes, c'est-à-dire à l'île de Tanet, près de l'embouchure de la Tamise.
Des mystères de Tanet.
Tradition locale sur les Sirènes.

9ᵉ THÈSE. — Charybde et Scylla.

Ulysse arrive aux rochers de Charybde et Scylla qui sont à l'extrémité du Cornouailles.
Du Cornouailles.
Des rochers de Charybde et Scylla.
Traditions du Cornouailles chez les différents peuples.
Relation des Atrébates et des Aryas.
De l'Olympe : Les cromlechs de Bretagne sont l'ancien Olympe.

10ᵉ THÈSE. — Calypso.

Ulysse arrive à l'île de Calypso qui est une des Açores.
Des îles Açores.
Ile de Calypso : Grotte.
Position de l'île de Calypso dans l'Atlantique.

11ᵉ THÈSE. — Phéaciens.

Ulysse arrive chez les Phéaciens, c'est-à-dire à l'île Lancerote, la plus septentrionale des îles Fortunées.
Mythologie des îles Fortunées.
Double origine du christianisme.

12ᵉ THÈSE. — Ithaque.

Ulysse arrive enfin au pays de Gadès, qu'Homère appelle Ithaque.
Du pays et de la ville d'Ithaque.

Des îles qui avoisinent Ithaque.
Des lieux qui se rattachent à la description d'Ithaque.
Peuples méditerranéens cités par Homère.
Expiations d'Ulysse.
Mort d'Ulysse.

13e THÈSE. — TÉLÉMAQUE.

Après la longue absence d'Ulysse, décrite dans les thèses précédentes, Télémaque va demander aux rois voisins des nouvelles de son père.
Voyage de Télémaque à Pylos.
Télémaque se rend à Lacédémone.
Retour de Télémaque.
Exemples confirmatifs.

14e THÈSE. — RETOUR DE TROIE.

Télémaque, dans son voyage, apprit les aventures de plusieurs des généraux grecs, à leur retour du siége de Troie.
Retour de Nestor.
Retour de Ménélas.
Retour des autres rois.
Question subsidiaire sur l'origine des monnaies : Question traitée à l'occasion du nom de Philoctète.

15e THÈSE. — PHAROS.

Les lieux qui, dans la Méditerranée, portent des noms homériques sont toujours en contradiction avec les descriptions d'Homère. Exemple relatif au mot Égypte.
Du pays appelé, dans Homère, Aiguptia.
Du fleuve Aiguptos : Fleuve du gypse ; la Seine.
De l'île de Pharos : Paris.
De Protée.
De la ligue phocéenne et des souvenirs qui en restent.

16e THÈSE. — TOPOGRAPHIE ACHÉENNE.

En recueillant les détails donnés par Homère, on peut tracer une carte des pays d'où venaient les peuples qui ont renversé Troie.

Formation de la ligue achéenne.

Topographie de la ligue achéenne.

17e THÈSE. — BOUCLIER D'ACHILLE.

Il y avait, dans l'antiquité, plusieurs espèces de boucliers.

Bouclier d'Achille : Ce bouclier est une description de l'Ibérie.

Mythisme ibérique.

Traditions ibériques dans les livres des Hébreux.

18e THÈSE. — HOMÈRE ET LA BIBLE.

Les études faites sur l'Odyssée d'Homère conviennent en tous points à la Bible des Hébreux.

FIN DE LA TABLE.

PAYS
ATLANTIQUES

DÉCRITS PAR HOMÈRE

IBÉRIE, GAULE, BRETAGNE, ARCHIPELS, AMÉRIQUE

THÉORIE NOUVELLE

PAR

THÉOPHILE CAILLEUX

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1879

La question des origines, traitée par THÉOPHILE CAILLEUX, comprend les trois volumes suivants, publiés par la librairie MAISONNEUVE et C[ie].

ORIGINE CELTIQUE

DE LA

CIVILISATION DE TOUS LES PEUPLES

La civilisation est originaire des régions atlantiques; de là elle s'est répandue dans les deux continents; le pays des Celtes n'a jamais reçu aucune colonie des peuples orientaux.

POÉSIES D'HOMÈRE

FAITES EN IBÉRIE ET DÉCRIVANT NON LA MÉDITERRANÉE MAIS L'ATLANTIQUE.

Les deux poëmes d'Homère sont entièrement étrangers à la Méditerranée : l'Iliade retrace une ancienne guerre faite en Bretagne par les peuples du continent; l'Odyssée est une description du pays et de la religion des anciens Celtes.

PAYS ATLANTIQUES

DÉCRITS PAR HOMÈRE

Les pays décrits par Homère sont la Bretagne, la Gaule, l'Ibérie et tous les archipels de l'Atlantique; la religion que retracent ses poëmes s'est perpétuée dans nos contrées et se retrouve dans nos croyances.








Digitized by Google